

L'homme d'outre-mer



Hubert DESCHAMPS

Hubert

**Les migrations
intérieures
à Madagascar**

ER - LEVRAULT

LES MIGRATIONS
INTÉRIEURES
A MADAGASCAR

OUVRAGES D'HUBERT DESCHAMPS

Les Antaisaka : Géographie humaine, histoire et coutumes d'une population malgache (Tananarive, 1938, Thèse de lettres de la Faculté de Paris).

Le dialecte Antaisaka (id.).

Madagascar (Paris, Berger-Levrault 1947; 2^e édition 1951)

Côte des Somalis (id., 1948).

Les pirates à Madagascar aux XVII^e et XVIII^e siècles (id., 1949).

Gallieni pacificateur (Paris, Presses Universitaires de France, 1950; en collaboration avec Paul Chauvet).

La fin des empires coloniaux (id. 1950; traductions espagnole et japonaise; 2^e édition : 1959).

Les voyages de Samuel Champlain, Saintongeais, père du Canada (id. 1951).

L'Union française, histoire, institutions, réalités (Paris, Berger-Levrault 1952; 2^e édition en anglais : *The French Union*, 1955).

L'éveil politique africain (Paris, Presses Universitaires de France, 1952).

Pirates et flibustiers (id. 1952; traduction espagnole 1956).

Les méthodes et les doctrines coloniales de la France, du XVI^e siècle à nos jours (Paris, Armand Colin, 1953).

Peuples et nations d'outre-mer (Afrique, Islam, Asie du sud) (Paris, Armand Colin, 1953).

Les religions de l'Afrique noire (Paris, Presses Universitaires de France, 1954).

Tahiti, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides (Paris, Berger-Levrault, 1957, en collaboration avec Jean Guiart).

Les Malgaches du Sud-Est (Paris, Presses Universitaires de France, 1958, en collaboration avec Suzanne Vianès).

En préparation :

Histoire de Madagascar (collection " Mondes d'outre-mer " — Berger-Levrault).

L'HOMME D'OUTRE-MER

Ancienne série (à demander à l'ORSTOM, 20, Rue Monsieur Paris, VII^e).

1. — J. Cabot, R. Diziain : *Populations du Moyen Logone*.
2. — J. Clerc, P. Adam, Cl. Tardits : *Société paysanne et problèmes fonciers de la palmeraie dahoméenne*.
3. — J. Binet : *Budgets familiaux des planteurs du Cameroun*.
4. — M. Dupire et J. Boutillier : *Le pays Adioukrou et sa palmeraie* (Basse Côte d'Ivoire).

L'HOMME D'OUTRE-MER

Collection publiée par le *Conseil supérieur
des Recherches sociologiques outre-mer*
et par l'*Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer*

Nouvelle Série, N° 1

Hubert DESCHAMPS

Secrétaire général du Conseil
Directeur des Sciences humaines à l'ORSTOM

LES MIGRATIONS

INTÉRIEURES

passées et présentes

A MADAGASCAR

Avec 30 cartes

PARIS
ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT
5, rue Auguste-Comte (VI^e)
1959

© by *Éditions Berger-Levrault, Paris, 1959*

Tous droits de traduction, reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

PRÉFACE

L'insuffisance de la main-d'œuvre à Madagascar a été, depuis 1895, un des refrains les plus lancinants de la colonisation européenne; elle a préoccupé l'Administration supérieure et de nombreuses missions et études ont eu pour but le recrutement de travailleurs à l'étranger. Indiens, chinois, indonésiens, africains, somalis, arabes, créoles, on a tout envisagé, sinon tout essayé, y compris les polonais, les italiens, les hollandais, les « personnes déplacées » et le malheureux peuple d'Israël. Depuis les descriptions de l'académicien Charpentier au xvii^e siècle, d'autant plus idyllique qu'il n'avait jamais quitté Paris, on a présenté maintes fois Madagascar comme une terre promise et, en même temps d'ailleurs, comme un désert insalubre qui n'attendait qu'un peuplement venu de l'extérieur pour s'ouvrir à la production et épanouir au grand soleil du monde moderne ses fantastiques possibilités.

La Grande Ile, pourtant, n'est pas une île déserte. Elle l'a été sans doute, voici deux mille ans, et ses Robinsons, qui ont formé le peuple malgache, s'y sont longtemps trouvé très au large. Ils en ont peu à peu occupé tout le territoire par approches successives, par l'effet de ces migrations intérieures dont ce livre tentera de retracer les grandes lignes pour les périodes historiquement connues. Les zones vides ou quasi vides de l'Ouest (ce qu'on peut appeler le *Far-West malgache*) voient s'installer depuis un siècle des pionniers venus du Centre et de l'Est. La densité de l'ensemble de l'île (plus de 8 au km²) est supérieure à celle de l'Afrique. Déjà les démographes imaginent des courbes qui aboutiraient dans quelques années à la surpopulation si les procédés de culture et d'élevage n'étaient pas modernisés et intensifiés.

Ce qui est certain en tout cas c'est le fait que *le peuplement progressif de l'île a été assuré par les migrations spontanées des malgaches eux-mêmes*, phénomène singulièrement plastique et économique si on le compare aux projets d'immigration étrangère. Nul doute, d'ailleurs, que ces migrations ne s'intensifient si des programmes d'irrigation ou d'industrialisation sont mis en œuvre dans les régions à occuper. En même temps, les migrations ont pour effet de renouveler le peuple malgache, de le transformer peu à peu et de le rendre plus apte à l'évolution économique nécessaire.

L'importance des migrations intérieures ne saurait donc être exagérée. Le gouvernement de Madagascar et le Comité directeur du FIDES l'ont justement reconnu, et ont confié certaines études sur ce point au Conseil Supérieur des Recherches Sociologiques Outre-mer. Les enquêtes ont porté sur l'Androy (M^{lle} Frère), le Bas Mangoki (M. Battistini et M^{lle} Frère) et le Sud-Est (M^{me} Vianès). Leurs résultats font l'objet de deux publications ronéotypées du Conseil (2 et 28) et d'un livre (16). Nous en reprenons ici les principaux résultats, ainsi que ceux des importantes études de M. Molet, maître de recherches à l'ORSTOM, sur les Tsimihety.

Cependant, ces renseignements détaillés ne pouvaient être que fragmentaires et on avait besoin d'une vue générale pouvant d'ailleurs ouvrir la voie ultérieurement à de nouvelles enquêtes de détail.

Nous ne saurions trop remercier le Haut Commissaire général André Soucadaux de l'avoir compris en demandant à tous les districts, par sa circulaire n° 149 C C du 24 octobre 1956, une étude dont nous leur avons fourni un plan détaillé, et qui devait être accompagnée de cartes. Les résultats de ces réponses (inégaux sans doute, mais certaines d'un très grand intérêt, et toutes utiles) nous ont donné les éléments essentiels de la présente étude. Nous en remercions très vivement nos camarades chefs de district qui, malgré l'accablement des affaires courantes, ont pu les mener à bien. Nos remerciements vont aussi à MM. Roy, inspecteur du Travail, et Lagarde, de la Direction de l'Information, qui nous ont apporté des documents intéressants tirés des archives locales et d'enquêtes récentes, ainsi qu'à M. Monteil, élève de l'ENFOM, qui a effectué des calculs ingrats.

A tous ces éléments s'ajoutent naturellement nos recherches bibliographiques et historiques. Et nous ne saurions oublier, en terminant, la première étude des « Migrations intérieures récentes des populations malgaches » parue en 1941 sous la signature de R. Decary et R. Castel (9). Elle a eu le grand mérite d'évoquer la première ce phénomène essentiel des migrations intérieures qui transforme sous nos yeux l'aspect traditionnel de la Grande Ile et contribue à préparer son avenir.

INDICATIONS POUR LE LECTEUR

(Terminologie, prononciation, date et chiffres, cartes, bibliographie)

1. Terminologie

Dans les régions d'immigration nous distinguerons les malgaches en *immigrants*, venus d'autres régions de l'île, et en *indigènes*, habitants traditionnels de la région. Nous n'emploierons jamais le mot autochtone; on sait du reste qu'il n'en existe pas à Madagascar. *Étranger* désignera les non-malgaches. Notre étude ne les concerne pas; cependant, en raison de l'importance de l'immigration comorienne, nous donnerons sur elle quelques indications.

Expansion s'appliquera à une population qui déborde collectivement en dehors, et en général à proximité, de son aire d'origine. L'*émigration*, plus individuelle et géographiquement plus diffuse, est *définitive* (quand les intéressés ne reviennent pas, sauf comme cadavres), *temporaire* (pour un an ou quelques années), *saisonnnière* (pour quelques mois, généralement à la morte-saison des cultures).

Historiquement, nous classerons les migrations (quelle que soit leur forme : expansion ou émigration) en quatre catégories : *organiques* (celles qui ont contribué à la formation des groupes ethniques avant 1820), *historiques* (constatées depuis 1820, mais aujourd'hui arrêtées), *actuelles* (actuellement constatées, même si elles ont commencé antérieurement).

Nous appellerons *peuples* ou *ethnies* les différents groupes d'ordinaire désignés faussement sous le nom de « races » ou de « grandes tribus » et qui sont en réalité des formations historico-géographiques portant des noms distincts (Sakalava, Merina, etc...). Leur ensemble forme le peuple malgache. Nous distinguerons les migrations, sociologiquement, en trois formes : *claniques* (migration totale d'un clan, d'une tribu ou d'une « grande famille »); *familiales* (dans notre sens européen : l'homme, la femme et les enfants; ou bien l'agglomération successive des membres d'une famille autour d'un pionnier), *individuelles* (les individus partant seuls ou en bandes non familiales).

Enfin, nous désignerons comme *zones surpeuplées* celles où la vie paraît avoir atteint les limites de ses possibilités si l'on se maintient dans les formes techniques traditionnelles, et *zones vides* ou quasi-vides, celles qui n'abritent pas de populations stabilisées, mais seulement des habitations temporaires (gardiens ou voleurs de bœufs, gardiens de tavy, etc...).

2. Prononciation

Nous pensons devoir donner aux lecteurs non malgachisants quelques règles de prononciation. L'orthographe malgache est sensiblement phonétique, sans diphtongues réelles ni nasales. *O* se prononce ou, sauf dans eo et ao. Les voyelles finales a et y sont, le plus souvent, presque muettes. *E* se prononce toujours é. *G* est toujours dur. *J* = dz. *Tr*, *dr* ont une prononciation intermédiaire entre tch, dch et tr, dr. *S* est plus ou moins chuinté suivant les régions. La plupart des mots sont di- ou tri-syllabiques, avec l'accent sur la première lettre, (ce qui affaiblit les deux dernières syllabes dans les mots trisyllabiques). Les mots s'agglutinent, suivant des règles précises, pour former des mots composés. L'*i* final sera, ici, écrit indifféremment i ou y (l'*y*, orthographe officielle ne répond à aucune nécessité).

Ci-dessous, pour exemple, certains noms de peuples et noms géographiques que nous retrouverons fréquemment dans le texte :

Prononcez :

PEUPLES

| | |
|-------------------------|----------------|
| Merina | Mérne |
| Betsileo | Bétsiléo |
| Betsimisaraka | Bétsimicharke |
| Antemoro | Anntémoure |
| Antefasi | Anntéfache |
| Sahafatra | Chafatch |
| Antesaka | Anntéchake |
| Bara | Bare |
| Antanosy | Anntanouche |
| Tanala | Tanale |
| Bezanozano | Bézanezane |
| Sihanaka | Shianake |
| Tsimihety | Tsimiète |
| Antankarana | Anntannkare |
| Sakalava | Shakalave |
| Vezo | Vèze |
| Masikoro | Machikoure |
| Mahafaly | Mahafale |
| Antandroy | Anntandrouille |

PAYS

| | |
|--------------------------|-----------------|
| Imerina | Imérne |
| Ankaratra | Ankaratre |
| Menabe | Ménabé |
| Boina | Bouina |
| Tsaratanana | Tsaratanane |
| Ambongo | Amboungue |
| Androna | Anndroune |
| Androy | Anndrouille |
| Alaotra | Alaoutre |
| Itasy | Itache |
| Vakinankaratra | Vakinannkaratre |

Prononcez :

FLEUVES

| | |
|-----------------------|------------|
| Betsiboka | Bétsibouke |
| Ikopa | Ikioupe |
| Sofia | Soufia |
| Mahavavy | Mahavave |
| Manambolo | Manamboule |
| Tsiribihina | Tsiribine |
| Mangoky | Mangouke |
| Onilahy | Ounilah |
| Mandrare | Mandraré |
| Mananara | Mananare |
| Itomampy | Itoumampe |

VILLES

| | |
|---------------------------|------------------|
| Vangaindrano | Vannguaindhrane |
| Farafangana | Farafangane |
| Manakara | Manakare |
| Vohipeno | Vohipéne |
| Mananjary | Manandzare |
| Ihosal | Iouche |
| Ambovombe | Ammbouvoumbé |
| Amboasary | Ammbouachari |
| Bekily | Bekile |
| Betroki | Bétrouke |
| Ambositra | Ammboushtre |
| Fianarantsoa | Fianaranntsoue |
| Morondava | Mouroundave |
| Maintirano | Maïntirane |
| Ambilobé | Ammbiloubé |
| Antalaha | Antalah |
| Miandrivazo | Miandrivaze |
| Morafenobe | Mourafenoubé |
| Tsiroanomandidy | Tsirounoumandide |

Il va de soi que les noms étrangers ou francisés se prononcent comme en français. Exemple : Tananarive, Majunga, Fénériver, Tamatave, Vohémar, Tuléar, Makoa, Nossi-Bé.

3. Dates et chiffres

La date des chiffres actuels, sauf indication contraire, est le 1^{er} janvier 1957.

Les chiffres des différents peuples sont ceux qu'ont fourni les chefs de canton. On sait que, en l'absence de recensement régulier, ces estimations ont été longtemps basées sur le nombre des contribuables; si le chiffre des hommes était à peu près sûr, celui des femmes et des enfants restait parfois fantaisiste.

Le professeur Louis Chevalier, dans un remarquable ouvrage (7) a souligné tout ce que la recherche démographique à Madagascar avait encore d'imprécis et de difficilement interprétable. Cependant, la création des cahiers de recensement des villages, l'intro-

duction d'un système de fiches, les progrès de l'état civil, de la scolarisation et des naissances dans les maternités ont amélioré, dans ces dernières années, ce système empirique. Les chiffres fournis par M^{lle} Frère pour l'Androy et le Mangoky proviennent seuls de sondages scientifiques.

Dans tous les cas sont désignés comme « enfants » les individus de moins de 15 ans. L'estimation de l'âge reste incontrôlable pour la population non scolarisée, c'est-à-dire environ la moitié.

4. Cartes

Les cartes de répartition des peuples ont été établies sur la base du canton et souvent même du quartier.

5. Bibliographie

Les principaux ouvrages consultés et cités sont énumérés à la fin du volume. Chacun est doté d'un numéro en caractères gras. Les citations dans le texte de notre ouvrage comportent, après le nom de l'auteur, l'indication de ce numéro, qui est celui de l'ouvrage, et parfois un second, en chiffres ordinaires, désignant la page; les chiffres romains indiquent le tome.

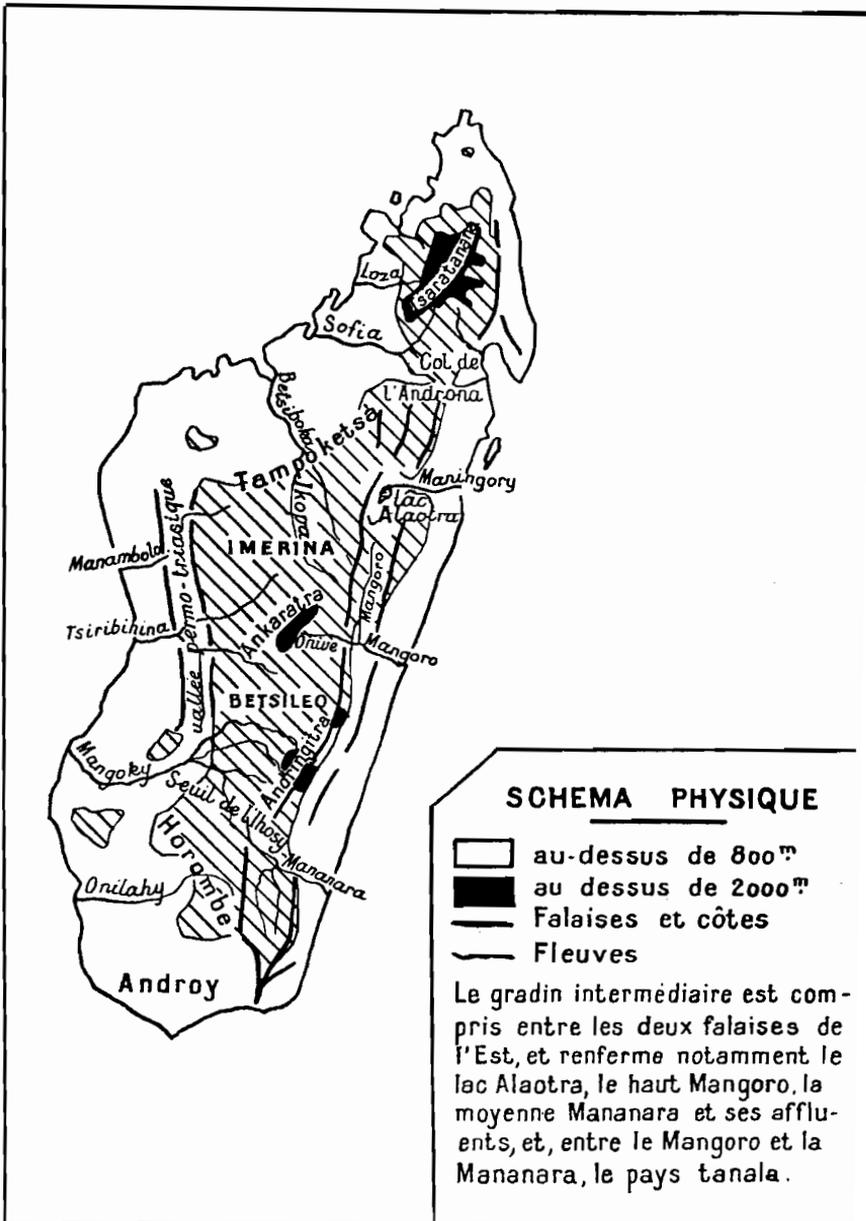
INTRODUCTION

géographique et historique

1. *La géographie de Madagascar, depuis les ouvrages fondamentaux d'Alfred Grandidier et d'E.-F. Gautier, a été précisée par un grand nombre de travaux de détail, notamment ceux des géologues, et a fait l'objet de synthèses plus récentes des excellents géographes Isnard et Robequain (18, 29). Je me bornerai ici à rappeler certains traits essentiels pouvant intéresser la présente étude.*

L'île est grande (près de 600 000 km², plus que la France), très allongée, très massive, avec un plateau central bosselé, formé de terrains anciens, compris entre 800 et 2 800 m d'altitude, qui offre un obstacle aux communications d'une côte à l'autre et contribue à diversifier le climat. Il retombe à l'est par deux séries de « falaises » (dont la plus basse est interrompue en plusieurs endroits) qui enserrant un gradin intermédiaire, et à l'ouest par des séries de terrasses dont l'érosion a fait des cuirasses latéritiques stériles (Tampoketsa). La Côte Est, très étroite (50 km en moyenne) s'étire le long d'un rivage formé en grande partie d'un cordon littoral et de lagunes intérieures et où les abris naturels sont rares. La Côte Ouest, plus large, formée de terrains sédimentaires alignés nord-sud où l'érosion a fait saillir des côtes (celles qui enserrant la « vallée permotriasique » entre autres), est plus ouverte à la navigation, surtout dans le nord-ouest. L'extrême nord, isolé par la masse montagneuse du Tsaratanana, est resté longtemps faiblement peuplé; l'extrême sud, séparé du reste de l'île par les plateaux stériles de l'Horombe et des plaines désertiques a mené une vie à part jusqu'à une date récente.

L'alizé, venant de l'est, donne au climat ses traits essentiels. Il y a une côte du vent, la Côte Est, chaude et humide, avec des forêts et des marais, et une côte sous le vent, la Côte Ouest, plus sèche, pays des pâturages. Cependant la mousson du nord-ouest diversifie les climats de l'ouest, de plus en plus secs en allant vers le sud jusqu'à aboutir, dans le sud-ouest, à un régime semi-désertique. Le plateau, plus frais, propice également aux pâturages, comporte encore assez d'humidité



pour les rizières, mais devient de plus en plus sec vers l'ouest et le sud.

La ligne de partage des eaux passe généralement par la falaise de l'est; à l'ouest de longs fleuves offrent des masses d'eau importantes à l'irrigation, mais dont le cours est interrompu par des rapides.

Donc, aucune facilité aux communications. La falaise, les forêts, les massifs intérieurs, les rapides des fleuves sont des obstacles. Jusqu'à une date récente on ne circulait qu'à pied.

Cependant, il ne convient pas d'exagérer ces barrières. Rien, ici, de comparable à l'Himalaya, au Sahara, à la forêt congolaise.

La circulation, le long des plaines côtières, est aisée. En remontant les vallées de l'ouest, on aboutit au plateau et celui-ci n'est pas si compartimenté qu'on n'y puisse passer d'une région à l'autre. La falaise de l'est elle-même n'est pas infranchissable; les petits fleuves de la Côte Est prennent naissance pour la plupart dans le gradin, qui constitue une étape; certains même ont des affluents originaires du plateau. Par la vallée de l'Onive, affluent du Mangoro, et par le gradin du lac Alaotra, des communications ont sans doute pu s'établir, ainsi que par d'autres hautes vallées, notamment le chemin séculaire de l'Imerina à la côte : dans la région de Moramanga. Il existe même deux contrées, le « col » de l'Androna au nord, le « seuil » d'Ihosy au sud, où la masse montagneuse s'abaisse et s'amincit et où sont passés des peuples. La marche à pied présente cet avantage de permettre de passer partout.

L'obstacle a donc été moins géographique qu'historique. Il n'a jamais été total.

2. Les premières migrations, celles du peuplement originel par de petits groupes indonésiens et africains venus par mer, ne nous seront, probablement, jamais connues. On peut imaginer ces clans primitifs errant à la recherche de terrains de culture (alluvions, brûlis de forêts) et de pâturages, poussés en avant par les maladies, l'épuisement des terres ou l'arrivée de groupes concurrents. Aux causes économiques s'ajoutaient les causes sociologiques : division des clans devenus trop nombreux, rivalités des frères dont certains s'en allaient avec leurs partisans fonder de nouveaux centres de peuplement, individus rejetés de la communauté, expéditions de pillage ou de chasse. L'île, pour ces groupes infimes était immense comme la mer. Il est actuellement impossible de dire d'où ces migrations sont parties et quels chemins elles suivirent. Les deux côtes ont dû en recevoir. Certains, comme les Vazimba, ont atteint le plateau

et y ont fait disparaître la forêt. Un millénaire, peut-être, de migrations a transformé la nature.

A partir du XIV^e siècle (?) on assiste à des regroupements plus étendus. Des étrangers, dont nous ne savons rien (indonésiens? indiens? arabes?) mais qui possédaient la notion d'État et des moyens techniques supérieurs, s'efforcent de grouper un certain nombre de clans dans une région géographique déterminée et de les dominer. C'est la période des royaumes, Antemoro, Anosy, Antandroy, Masikoro, puis Sakalava, Antesaka, Merina, Betsileo, Betsimisaraka, etc... Ils ne couvrent pas toute l'île; certains d'entre eux (Antandroy par exemple) retournent même au régime tribal. Mais, par les guerres qu'ils suscitent à l'extérieur et la sécurité relative qu'ils font régner à l'intérieur, ils amènent une certaine cristallisation, un arrêt (tout relatif d'ailleurs) du nomadisme. La population tend à se concentrer, à l'est et au centre, dans les vallées rizicoles. Entre les royaumes on réserve de vastes étendues désertes, forêts ou *tampoketsa*, notamment une immense zone vide entre Sakalava d'une part, Merina et Betsileo d'autre part, s'étendant à la fois sur l'ouest du plateau et l'est des plaines situées en contrebas. Ces « *no man's lands* » protecteurs n'empêchent pas toujours les razzias ni la circulation, mais les rendent difficiles. L'île se compartimente. Les voisins sont les ennemis. De là date la constitution des grands groupes ethniques (de 15 à 20 dans la nomenclature classique) que nous appelons « peuples » ou « grandes tribus »; on a même exagéré ces différences en faisant des « races », alors que chacune d'elles est anthropologiquement composite. Cette division politico-ethnique, renforcée par des adaptations géographiques à des milieux différents, a subsisté jusqu'à nos jours, alors même que les royaumes qui lui ont donné naissance ont disparu. Elle a constitué pendant des siècles l'obstacle essentiel aux migrations.

Celles-ci, cependant, n'avaient pas entièrement disparu, même à ce moment. D'une part, en effet, elles étaient possibles à l'intérieur d'un même royaume (et certains, ceux des Sakalava par exemple, étaient fort étendus). D'autre part, les expéditions de guerre amenaient des razzias d'esclaves, des créations de colonies. Enfin, dans les parties de l'île où n'existaient pas de royaumes fortement organisés, le nomadisme des clans se poursuivait comme autrefois.

3. A partir du début du XIX^e siècle, sous l'impulsion de deux grands souverains, Andrianampoinimerina et son fils Radama I^{er}, s'ouvre une nouvelle période, celle de l'hégémonie Merina.

points. La Betsiboka, l'est du Betsileo, la côte Betsimisaraka, sont ainsi pénétrées. La zone du plateau autrefois vide entre Sakalava et Merina est peu à peu occupée jusqu'à Tsiroanomandidy, poste fondé par Radama 1^{er}.

D'autre part, quelques colons européens, surtout créoles, installent sur la Côte Est les premières plantations de cultures riches, café, sucre, vanille, girofle. Il leur faut des travailleurs. Les salaires attirent les gens du sud-est, Antemoro et Antesaka, envoyés par leurs chefs de famille pour acheter des bœufs destinés aux sacrifices. Le commerce de bétail, amenant les troupeaux de l'ouest vers la Côte Est, moins bien pourvue, prend une certaine extension. Par les ports et les villes, les commerçants européens font pénétrer l'économie monétaire; mais ses effets sont encore limités.

La conquête merina amena d'autre part les migrations de groupes décidés à rester indépendants. La plus connue fut celle d'une partie notable du peuple Tanosy qui émigra sur le Bas Onihaly. Des Antesaka se réfugièrent sur le gradin de Midongy, des Sakalava et des Antankarana à Nossi-Bé. En certains points il y eut des départs, puis des retours, selon la conduite des gouverneurs successifs.

4. En 1895, l'hégémonie merina fait place au régime français. L'évolution, à cette date, est encore peu poussée. Pas de routes, des villes encore rudimentaires, une économie de subsistance. Les migrations en sont encore à leurs premiers pas. Les groupes ethniques restent compartimentés, comme l'indique la carte ethnographique de Grandidier. D'immenses étendues restent vides. L'ouest pastoral n'a que des populations clairsemées. (Voir la carte démographique dans les conclusions). La densité de l'ensemble de l'île est encore très faible, n'atteignant pas 5 au km². On se demande comment la peupler, par quel apport extérieur?

Le problème sera résolu par la croissance de la population malgache et par la prolifération des migrations intérieures sous diverses influences :

1^o l'établissement définitif de la sécurité et l'achèvement de l'unité politique, deux tâches que les rois Merina avaient brillamment entreprises dans la première moitié du XIX^e siècle et que leurs successeurs n'avaient pas terminées. C'est le point essentiel. Dès lors que, chez les autres peuples, on n'est plus en pays ennemi, la circulation est possible dans toute l'île. L'obstacle politique est levé;

2^o la création de voies de communication, chemins de fer

et surtout routes. Quoi que nous puissions en penser, c'est là, au moins au début, un point secondaire. Les Malgaches ont l'habitude de marcher. J'ai encore vu, en 1936, des vieillards se



déplacer à pied d'un bout à l'autre de l'île dans toute sa longueur pour aller rendre visite à des parents; nul ne songeait à s'en étonner; les routes et les voitures paraissaient faites pour les

Européens. La situation à cet égard s'est complètement modifiée. Aujourd'hui, même pour les populations les moins évoluées, la marche à pied cède la place au « taxi-brousse » et au camion. Les migrations s'en trouvent singulièrement facilitées;

3° le développement économique : création de plantations, de mines, d'industries, de villes, de travaux publics, appelant la main-d'œuvre, envoyant des recruteurs, offrant des salaires alléchants pour des gens qui n'avaient pas l'habitude de l'argent;

4° les obligations administratives : l'impôt qui oblige à gagner de quoi le payer; dans certaines régions le travail obligatoire pour les besoins des travaux publics ou des plantations. Ce système donna l'habitude du salariat à des paysans de la brousse qui n'en avaient aucune idée. Il provoqua d'ailleurs des réactions de fuite, autre forme de migrations, et fut heureusement aboli par la suite;

5° les progrès de l'économie monétaire : habitude de l'argent et des produits d'origine extérieure, d'où la nécessité d'aller travailler pour en gagner;

6° la dissociation sociale et le progrès de l'individualisme : la circulation et l'économie monétaire distendent les liens des groupes familiaux ou claniques, ainsi que les hiérarchies historiques. Au début de l'occupation française, de nombreux esclaves, brusquement émancipés, ont quitté leurs anciens maîtres pour aller s'installer ailleurs. Les jeunes gens qui vont au loin ne reviennent pas tous et fondent parfois des colonies lointaines qui font boule de neige. Le souci d'échapper à l'exploitation monétaire du travailleur par sa famille est souvent le levain des migrations définitives;

7° l'accroissement de la population, qui a doublé en moins de 60 ans, et s'est accéléré dans ces dernières années par suite des soins médicaux, de la lutte contre les grandes endémies, d'une certaine élévation du niveau de vie. La mortalité infantile notamment a régressé dans de vastes proportions. De là, dans certaines régions, un déséquilibre de la population et des ressources. Il faut, ou bien développer celles-ci sur place par la modernisation (ce qui n'est pas toujours possible, du fait de la pauvreté du sol, de l'éducation insuffisante ou de l'absence de financement), ou bien aller ailleurs.

La période française a donc vu se développer les migrations, non plus sous l'aspect collectif, clanique, qu'elles avaient autrefois, mais sous une forme individuelle. Celle-ci n'est pas d'ailleurs dissociée d'un sentiment d'appartenance ethnique. Les différents groupes, sauf des exceptions d'ailleurs assez nom-

breuses, ne se mélangent pas; les premiers émigrants font venir leurs compatriotes.

Les migrations de travailleurs salariés vers les plantations des Côtes Est et Nord-Est, vers les mines du nord, vers les villes ont tenu d'abord le rôle essentiel et ont gardé une certaine importance. Des saisonniers partent aussi pour des travaux surtout agricoles, moins éloignés de leur domicile. D'autre part, l'expansion de certains peuples sous forme de colonisation agricole des pays pastoraux quasi-vides, surtout du Far West Sakalava, a acquis une importance grandissante.

Les peuples migrants sont surtout ceux du Sud-Est et du Sud (Antesaka, Antandroy) et du Plateau (Merina, Betsileo, Tsimihety, Bara). C'est à eux que je consacrerai la plus grande part des deux premières parties de cet ouvrage, sans oublier cependant les autres peuples, car, contrairement à ce qu'on imagine souvent, il n'existe à Madagascar aucune ethnie totalement immobile. La troisième partie étudiera successivement toutes les régions géographiques de l'île du point de vue de l'immigration.

Première partie

**LES PRINCIPAUX
PEUPLES MIGRANTS**

ANTESAKA

et autres peuples du Sud-Est

LE PAYS ET LA FORMATION DES PEUPLES

Les peuples du Sud-Est se sont formés dans la zone côtière et humide de l'est, entre Mananjary au nord et Manantenina au sud. On rencontre là différents fleuves descendant de la falaise ou du gradin intermédiaire et qui, dans leur cours inférieur, ont déposé des alluvions riches; tels sont, du nord au sud, le Mananjary, la Namorona, le Faraoni, la Matitana, la Manampatrana (grossie de la Manambavana), la Mananara (grossie de l'itomampi et de l'Ionaivo qui drainent le gradin, de la Menarahaki venue du plateau), la Masihanaki, le Manambondro. C'est dans les vallées inférieures de ces fleuves et dans celles des cours d'eau voisins que sont développés les différents peuples, formés d'apports divers; certains ont été groupés sous l'autorité de rois d'origine étrangère; d'autres sont demeurés à l'état de tribus, plus ou moins vaguement confédérées.

La vie matérielle, sociale et culturelle de ces peuples est assez semblable. L'existence, comme sur toute la Côte Est, repose sur le végétal (cases en ravenala, ustensiles végétaux, anciens vêtements en nattes; riz, manioc, et patates; bétail relativement peu abondant). La cohésion sociale du clan est restée forte, grâce à la religion des ancêtres. Les tombeaux de clans (Kibori) sont généralement des édifices en pierre; les funérailles et les fêtes des morts (andri-fati) sont l'occasion de longues réjouissances, auxquelles tous participent et qui comportent une consommation considérable de bœufs et de riz, ainsi que des frais divers (paiement des troupes de seri, chanteurs et danseurs ambulants). La construction des tombeaux, l'érection des pierres levées commémoratives entraînent aussi des frais importants. L'autorité des chefs et des patriarches reste grande; le sentiment d'appartenance à un clan est très fort, constituant une sorte de patriotisme ombrageux, générateur de conflits avec certains voisins, d'alliances avec d'autres. Ce monde du sud-est, d'aspect uniforme, est d'une grande complexité quant aux ethnies, chaque peuple comprenant un grand nombre de clans, rassemblés eux-mêmes en castes traditionnellement rivales.

Du nord au sud, on rencontre quatre grands groupes (cf. 12) :

1° *Les Antambahoaka* sont un petit peuple dans la basse vallée de Mananjary, avec quelques noyaux isolés plus au nord. Leurs

traditions les font descendre de Raminia (ancêtre également des chefs Tanosi) venu « de la Mecque » vers le xiv^e siècle. Ils ont quelques manuscrits arabico-malgaches, mais ne se distinguent guère des populations betsimisaraka qui les entourent. Ils forment 8 clans, sans castes et sans rois.

2° Le royaume *Antemoro* a été formé sur les riches alluvions de la basse Matitana par des émigrés, venus vraisemblablement aux xiv^e et xv^e siècles, et qui se réclament aussi d'une origine « arabe ». Cette origine est limitée aux clans nobles, Anteoni, Antemahazo, Antesambo, Antalaotra; ces derniers, particulièrement arabisés, pratiquent encore l'écriture arabe (pour le dialecte antemoro de la langue malgache), possèdent une langue secrète inspirée de l'arabe et disposent de nombreux procédés de divination. Dans l'ensemble, par la race et les coutumes, ils ne se distinguent plus guère des autres malgaches.

Les gens du peuple (*Ampanabaka*), beaucoup plus nombreux, sont des malgaches, d'origines diverses, certains vivant dans le pays avant l'arrivée des « arabes », d'autres venus depuis. Ils étaient sujets des rois nobles jusqu'à la révolution qui, peu avant la conquête française, en fit des hommes libres.

Auparavant et depuis au moins deux siècles, les royaumes antemoro s'étaient étendus vers le nord jusqu'au Faraony et à la Namorona. Seuls des clans *Ampanabaka* peuplent à l'heure actuelle les basses vallées de ces fleuves, ainsi que la région de Manakara.

Sous Radama I^{er}, les rois Antemoro devinrent vassaux du roi Merina. Les administrateurs français se substituèrent en 1896 aux gouverneurs merina sans difficulté.

Immédiatement au sud de la Matitana se trouvent divers petits peuples, assimilés généralement aux Antemoro et d'origines diverses, notamment les Antevato (dont une partie au moins se déclare venue d'outre-mer), et les Antetsimatra, d'origine Bara.

3° *Les peuples de Farafangana* (occupant une grande partie de ce district) sont très divisés par des guerres ancestrales. Les *Antefasi* déclarent que leur ancêtre est venu d'Afrique par le Menabe. Leurs ennemis héréditaires, les *Zafisoro*, seraient d'origine Mahafali. Les *Sahavoi* viendraient du pays Tsimiheti. Les *Sahafatra* de la région de Vondrozo forment des tribus indépendantes d'origines très diverses : africains venus par l'ouest, Makafali, Bara, Tanala, Antanosi, Betsileo, Antesaka. Le pays Sahafatra, couvert autrefois de forêts, était une contrée de refuge.

4° *Les Antesaka* et assimilés occupent toute la partie sud de la zone côtière jusqu'à proximité de Manantenina, c'est-à-dire essentiellement le district de Vangaindrano (« la Rome antesaka ») et le sud du district de Farafangana. Ils comprennent :

a) des clans nobles (*Rabehava*, *Zarafaniliha*, *Zaramanampi*) d'origine Maroseranana, dont l'ancêtre est venu du pays Sakalava

(bas Mangoki) vers le début du xvii^e siècle. D'autres tribus, venues également du pays Sakalava (Rabelza, Tsihitatrano) sont leurs alliés ou leurs parents.

b) des clans roturiers, qui ont pris, en s'émancipant des rois nobles en 1894, les noms globaux de Zafimananga et Zafimaha-vali. Ces clans sont d'origines très diverses : « autochtones », Sakalava, Sahafatra, Bara, etc... Il faut y joindre deux groupes particuliers, les Sahafero, venus du sud-ouest, et les Andrebakara, dont une partie a émigré à Farafangana.

c) les assimilés : les *Antemanambondro*, d'origine tanala, les Antevato, parents de ceux du pays antemoro, et les Masianaki, dont une partie serait venue d'outre-mer avec les Antambahoaka.

Malgré la diversité extrême des origines, qui a peut-être laissé des séquelles d'habitudes nomades, les mœurs Antesaka sont uniformes, marquées notamment par l'importance de la religion des ancêtres, qui n'a pas faibli. Alors que les Antemoro sont pour beaucoup convertis au christianisme (au moins de nom), et quelques-uns à l'Islam, le bloc Antesaka est resté, du point de vue religieux, à peu près inchangé.

Les Merina, sous Radama I^{er}, soumirent le nord du pays et placèrent un gouverneur général à Vangaindrano. En 1852, un soulèvement éclata qui fut réprimé par une expédition. En 1894, les roturiers chassèrent les Rabehava qui revinrent ensuite avec un territoire diminué. L'occupation française s'installa sans difficulté, sauf, en 1904, une révolte des Antemanambondro, qui étaient toujours restés indépendants des Merina.

HISTOIRE DE L'ÉMIGRATION

1. *Émigration " Antemoro "*. — Les premiers émigrants du sud-est semblent avoir été quelques *Antemoro*, ombiasi (devins-guérisseurs) connaissant les procédés hérités des arabes et qui allaient vendre à travers l'île leurs services et leurs talismans. Le sikidi (géomancie) et les odi (amulettes) furent sans doute répandus par eux. On en trouve au sud de l'Imerina dès le xvi^e siècle. Ils furent en faveur auprès d'Andrianampoinimerina au xviii^e. Ils ramenaient de l'argent et des bœufs.

La soumission aux Merina, à partir de Radama I^{er}, leur donna des facilités pour circuler. La Côte Est voyait s'installer alors des planteurs européens entre Mananjary et Fénérive. A l'émigration des ombiasi succéda celle des travailleurs. Un homme dans chaque famille s'expatriait quelque temps pour ramener de l'argent et des bovidés; un autre membre du groupe lui succédait.

L'occupation française, la pacification générale, l'ouverture des chantiers, la création des villes firent éclore ce mouvement. Au besoin l'Administration recevait des ordres pour le recru-

tement des travailleurs. En 1903, le chef du district de Vohipeno signale 734 départs et 534 retours. Les émigrés se rendaient à Mananjary, Tamatave et Vatmandry, et surtout à Diego où les salaires étaient les plus élevés : 25 à 30 F par mois plus la nourriture. Les séjours duraient généralement dix mois; les émigrés rapportaient un pécule de 100 à 150 F et des objets mobiliers. D'autres se dirigeaient sur Marovoay par Fianarantsoa et Tananarive.

Le mouvement ne fut jamais très important. « L'Antemoro proprement dit, écrit le chef de district de Vohipeno en 1903, n'est ni un nomade ni un bohème ». En 1913, on note 318 départs, en 1915 : 664, en 1916 : 864, en 1923 : 927. Encore s'agit-il en partie d'*Antetsimatra* et non de vrais Antemoro. Mais le nom d'Antemoro est devenu dans le nord (Diego Nossi-Bé) et l'ouest (Majunga, Morondava) le synonyme de « gens du Sud-Est ».

Il est difficile de saisir la suite, les archives de Vohipeno ayant été brûlées en 1947. On nous a donné cependant le chiffre de 3 000 émigrés en 1941; 2 250 en 1944; 1 100 en 1946; 1 200 en 1949; 708 en 1956. Mais la plus grande partie de ces émigrés ne vont plus qu'à de courtes distances, dans le pays antemoro lui-même et surtout à la ville de Manakara, pour gagner en quelques mois l'argent de leurs impôts et quelques objets mobiliers.

En fait, l'émigration des Antemoro ne fut jamais importante et s'est à peu près complètement arrêtée (pour les régions extérieures au pays antemoro lui-même) depuis un quart de siècle, c'est-à-dire depuis que la construction du chemin de fer F. C. E., les travaux de routes, la création de la ville de Manakara (fondée en 1928) et surtout le développement considérable, sur les alluvions de la Matitana et du Faraony, de la culture du café ont créé dans le pays même des moyens suffisants de se procurer de l'argent.

Il subsiste, en dehors du pays Antemoro, au nord de Mananjary (Nosy-Varika, Mahanoro), quelques noyaux antemoro provenant d'émigrations définitives lors des troubles de 1892-1894. Les *Antambahoaka* de leur côté n'émigrent pas, sauf les jeunes filles qui, de tout temps, semblent être allées le long de la côte pour s'employer comme « ménagères » et ramener un peu d'argent.

Les *Antefasi* ont suivi les Antemoro sur la Côte Est pour les plantations et dans l'Ouest pour acheter des bœufs; cette émigration s'est restreinte sans cesser tout à fait. Les Zafisoro n'émigrent guère. Les *Sahavoai* et les *Sahafatra* ont fourni de

forts contingents à l'émigration (1 000 Sahafatra par an; avec une pointe de 5 380 en 1928) et continuent à émigrer aujourd'hui.

L'émigration dite « Antemoro » dans le nord a donc été surtout et est à peu près totalement aujourd'hui le fait des peuples du Sud-Est non Antemoro. La plus grande part en revient aux Antesaka.

2. *Émigration et expansion Antesaka, I^{re} période* (jusqu'en 1896). — Si fermé et divisé par les guerres qu'ait été le pays Antesaka autrefois, les échanges avaient lieu avec l'extérieur, notamment avec le pays Bara, pour se procurer des bœufs, et aussi avec les navires européens qui fréquentaient les embouchures des fleuves, achetant du riz et des esclaves. Ceux-ci furent les premiers émigrés et, après l'abolition de l'esclavage, des « engagés » plus ou moins volontaires furent encore dirigés sur la Réunion et Maurice. C'était un moyen de se procurer des fusils, du fer, quelques ustensiles et de la monnaie.

La suppression de la traite ralentit le mouvement, en même temps que la basse vallée de la Mananara, cœur du pays antesaka, était occupée par les Merina. Cette soumission, et les corvées qui l'accompagnaient, ne furent pas acceptées par certains clans, habitués à l'indépendance, qui émigrèrent vers les forêts jusqu'alors désertes, couvrant le pied de la première falaise (falaise Antesaka). Les postes actuels de Ranomena et d'Amparihy, furent peuplés par cette première expansion.

L'expédition merina de 1852, puis la révolution zafimananga de 1894 repoussèrent de nouveaux éléments dans la falaise : insoumis de toutes origines, et surtout tribus nobles (Rabehava, Rabelaza) cherchant à échapper au massacre et à trouver de nouvelles terres. Ils passèrent la falaise Antesaka et vinrent s'établir sur le gradin, dans les vallées de l'Itomampi et de l'Ionaivo. Les Bara, n'occupant que très faiblement ces régions de montagnes forestières et de marécages, ne s'opposèrent généralement pas à ces établissements, qui firent boule de neige. Le district de Midongy et le poste d'Iakora comptent aujourd'hui moitié d'Antesaka. D'autres groupes émigrés s'installèrent au nord dans la région de Farafangana (entre les Zafisoro et les Tanala de Karianga), d'autres au sud dans la région de Manantenina et la vallée d'Ambolo.

Certains étaient allés plus loin; dès le début de l'occupation merina un des fils du roi Bedoki était revenu en pays Sakalava, sur le bas Mangoki, d'où ses ancêtres étaient partis deux siècles auparavant. Il y créa un premier noyau antesaka.

Si l'hégémonie merina avait agi comme repoussoir, elle agit d'autre part comme attraction en facilitant les voyages dans l'ensemble du royaume. Sous le premier aspect, elle avait provoqué l'expansion des Antesaka; sous le deuxième aspect, elle favorisa leur émigration.

Les colons créoles, réunionnais et mauriciens, avaient créé des plantations le long de la Côte Est. Les Antesaka s'y employèrent. D'autres se rendaient dans l'Ouest pour cultiver les rizières des Sakalava. Ils en rapportaient des bœufs, de l'argent, des produits d'importation, tissus et armes.

Nous n'avons aucune statistique sur ces mouvements. Mais la faiblesse de l'économie et la précarité des communications devaient singulièrement en limiter le nombre. Cette aventure n'était risquée par la collectivité que pour parer à des nécessités pressantes, surtout au besoin de bovidés pour les sacrifices. Le patriarche de chaque famille étendue désignait les membres qui devaient partir. L'émigration portait le titre de *mitambi* (supplication). Elle s'accompagnait de rites de purification au départ (un bain) et au retour (fumigations d'épis de maïs), accompagnés d'une prière du patriarche, d'une petite fête pour se concilier les ancêtres ou les remercier, et de consultations de l'ombiasi qui indiquait les jours favorables.

Au retour, les travailleurs remettaient tous les biens rapportés au patriarche, qui en faisait la répartition. Ce système reflétait la force de cohésion de la société traditionnelle.

3. *Émigration et expansion Antesaka, 2^e période* (depuis 1896). — L'occupation française, organisant l'île, ouvrant des routes, développant les plantations, les exploitations minières, les chantiers de travaux publics, favorisa l'émigration antesaka. De tout côté, la main-d'œuvre était réclamée. En même temps, l'interdiction des brûlis de forêts privait les clans de la falaise et de la brousse arbustive de leur principal moyen d'existence; l'impôt, de plus en plus lourd, exigeait des apports numéraires dont le pays était incapable.

La découverte de l'or à Diégo et les chantiers du chemin de fer Tamatave — Tananarive déclenchèrent un rush. En 1903, 8 000 Antesaka émigrèrent. En 1908 on en comptait 9 000 pour le seul district de Vangaindrano (pour moins de 20 000 hommes valides). Aucune année par la suite ne descendit au-dessous de 4 000, le chiffre moyen étant de 7 000, dont 5 000 pour l'émigration à longue distance et 2 000 pour les emplois dans les régions voisines.

Telles étaient mes estimations en 1936 [10]. Je calculais

à 45 000 le nombre des Antesaka présents hors de leur pays, dont 15 000 pour la province de Diégo, Nossi-Bé, Antalaha, 10 000 pour celle de Majunga, 7 000 pour celle de Tamatave, le reste se répartissant entre Maintirano, Morondava, Manakara, Mananjary et Fort Dauphin. La répartition, s'agissant d'une émigration essentiellement temporaire, était variable suivant les centres d'activité économiques. En 1909, Diégo, ville des placers, attirait la majorité des travailleurs; en 1925, la prospérité de la vanille d'Antalaha — Sambava retenait la moitié des émigrés. En 1933, les travaux du port de Tamatave en occupaient le tiers.

La culture du café robusta commença à se répandre en pays antesaka dans la période 1930-1939. Ayant travaillé sur les plantations et se rendant compte de l'enrichissement que pouvait leur apporter le café, les Antesaka se mirent à le cultiver chez eux, encouragés par l'Administration qui distribuait des plants. On pouvait supposer que cette possibilité de richesse sur place allait supprimer l'émigration. En fait, si celle-ci a baissé depuis 1935, elle s'est, nous le verrons, maintenue dans une large mesure.

La simple émigration temporaire s'est transformée en certains points de l'île en une véritable colonisation à caractère définitif. Tel est le cas surtout dans l'Ouest.

Sur le Bas Mangoki, pays d'origine des nobles Antesaka, nous avons vu que certains étaient revenus avant l'occupation française. Vers 1910, ils dominaient déjà la région d'Ankiliabo; les villages ne cessèrent d'y croître jusqu'en 1930, où la limite des possibilités fut atteinte.

Les Antesaka avaient utilisé, pour s'installer, leur parenté avec les Sakalava. Il en avait été ainsi également sur la basse Tsiribihina où des devins Antesaka étaient fixés à la cour du roi Toera depuis 1870 et avaient attiré des compatriotes. Les Sakalava favorisaient la venue de ces cousins éloignés qui connaissaient des techniques agricoles supérieures aux leurs et travaillaient en partie pour eux. L'exploitation des écorces de palmiers amena, entre 1910 et 1930, un flot d'immigrants dont une partie se fixa.

Il en fut de même sur les basses vallées du Manambolo (Maintirano) et du Sambao (Besalampy), ainsi que dans l'Am-bongo (Soalala — Mitsinjo). A la parenté lointaine avec les Sakalava se joignait là, pour faciliter les choses aux Antesaka, leur parenté à plaisanterie (ziva, somandraza, fanopa) avec les Makoa. Dans l'ouest, les Antesaka reviennent à leurs origines et sont en pays d'amitié.

RÉPARTITION ACTUELLE DES PEUPLES DU SUD-EST : 1.

| Districts | Antesaka | Antemoro | Autres | TOTAL | % de la population | Observations |
|---------------------------------|----------|----------|---------|---------|--------------------|-----------------------|
| <i>Province de Fianarantsoa</i> | | | | | | |
| Nosy-Varika | 129 | 2 786 | 2 051 | 3 966 | 4 | 25 % du canton Ambahy |
| Mananjary | 1 327 | 17 143 | 11 943 | 30 413 | 27 | District d'origine |
| Manakara | 2 341 | 58 473 | 593 | 61 407 | 71 | — — |
| Vohipeno | | 45 400 | | | 99 | — — |
| Farafangana | 47 882 | 1 358 | 89 266 | 139 506 | 82 | — — |
| Vangaindrano | 106 448 | 35 | 40 | 106 523 | 99 | — — |
| Midongy du sud | 15 678 | 35 | 200 | 15 903 | 54 | — — |
| Ihosi | 4 966 | | | 4 966 | 12 | Poste Iakora |
| Ifanadiana | 43 | 148 | 39 | 230 | | |
| Fort Carnot | | 645 | 14 | 659 | | |
| Ambalavao | 480 | 119 | | 599 | 1 | |
| Fianarantsoa | 546 | 575 | 91 | 1 222 | | Surtout ville |
| Ambatofinandrahana | | | | 78 | | |
| TOTAL | 179 841 | 136 334 | 104 347 | 420 985 | | |

| Districts | Antesaka | Antemoro | Autres | TOTAL | % de la population | Observations |
|---------------------------|----------|----------|--------|--------|--------------------|-----------------------|
| <i>Province de Tuléar</i> | | | | | | |
| Fort-Dauphin | 5 819 | 29 | | 5 848 | 8 | |
| Amboasary | 1 331 | | | 1 331 | 2,4 | |
| Ambovombe. | 136 | | | 136 | | |
| Bekily | 524 | | 27 | 551 | | |
| Betroki | 931 | 11 | 125 | 1 067 | | 6 % canton Mahabo |
| Ampanihi | 133 | | | 133 | | |
| Betioky | 56 | | | 56 | | |
| Tuléar | 1 161 | 102 | 172 | 1 435 | 1,5 | |
| Ankazoabo | 546 | 1 | 3 | 550 | | |
| Morombé | 1 625 | 54 | 32 | 1 691 | | 7 % dans 2 cantons |
| Manja | 7 571 | 69 | 100 | 7 750 | 24 | 50 % canton Ankiliabo |
| Bereroaha | 418 | 43 | 440 | 910 | | |
| Morondava | 2 288 | 17 | 140 | 2 445 | 10 | |
| Mahabo. | 5 000 | 1 660 | 100 | 6 760 | 18 | |
| Belo | 10 006 | 371 | 221 | 10 598 | 27 | |
| Miandrivazo. | 7 500 | 200 | 30 | 7 730 | 22 | |
| TOTAL | 45 045 | 2 537 | 1 390 | 48 972 | | |

| Districts | Antesaka | Antemoro | Autres | TOTAL | % de la population | Observations |
|----------------------------|----------|----------|--------|--------|--------------------|--------------------------|
| <i>Province de Majunga</i> | | | | | | |
| Antsalova | 5 490 | | | 5 490 | 30 | C. de Majunga et Analabe |
| Maintirano | 5 190 | | 1 041 | 6 231 | 29 | |
| Morafenobé | 3 398 | 145 | | 3 533 | 22 | |
| Besalampy | 2 751 | 1 074 | | 3 825 | 17 | |
| Soalala | 943 | 792 | | 1 735 | 15 | |
| Mitsinjo | 788 | 1 533 | 100 | 2 421 | 14 | |
| Majunga | 200 | 3 163 | 91 | 3 454 | 5 | |
| Marovoay | 1 666 | 2 122 | | 3 288 | 10 | |
| Ambato-Boéni | 1 736 | 2 578 | | 4 314 | 10 | |
| Maevatanana | 1 116 | 2 143 | 267 | 3 326 | 8 | |
| Tsaratana | 100 | 336 | 436 | | | |
| Port Bergé | 732 | 2 403 | 28 | 3 163 | 4 | |
| Analalava | 30 | 130 | | 160 | | |
| Antsohihy | 100 | 288 | | 388 | | |
| Befandriana | | 256 | | 256 | | |
| Mandritsara | | | | 520 | | |
| Bealanana | | 560 | | 560 | | |
| TOTAL | 23 700 | 17 523 | 1 527 | 42 750 | | |

| Districts | Antesaka | Antemoro | Autres | TOTAL | % de la population | Observations |
|---------------------------------|----------|----------|--------|--------|--------------------|--|
| <i>Province de Diégo-Suarez</i> | | | | | | |
| Ambanja | 90 | 2 550 | | 2 640 | 6 | |
| Nossi-Bé | 50 | 1 302 | | 1 352 | 6 | |
| Ambilobé | 673 | 2 275 | 438 | 3 386 | 7 | |
| Diego-Suarez | 4 411 | 2 284 | 70 | 6 765 | 11 | |
| Vohémar | 611 | 1 054 | | 1 665 | 2 | |
| Sambava | 3 350 | 4 000 | 300 | 7 650 | 14 | |
| Andapa | 30 | 3 440 | | 3 470 | 8 | |
| Antalaha | 2 127 | 1 393 | 280 | 3 800 | 9 | |
| TOTAL | 11 342 | 18 298 | 1 088 | 30 728 | | |
| <i>Province de Tamatave</i> | | | | | | |
| Maroantsetra | | 568 | 4 | 572 | 1 | |
| Mananara | 35 | 110 | | 145 | | |
| Fénérive | 450 | 1 383 | 800 | 1 925 | 1,3 | |
| Sainte-Marie | 50 | 42 | | 92 | | |
| Tamatave-ville | 1 310 | 700 | 218 | 2 220 | 6,3 | |
| Tamatave-banlieue | | | | 1 012 | 1,4 | |
| Brickaville | 108 | 30 | 6 | 144 | | |
| Ambatondrazaka | 480 | | 5 | 485 | 0,4 | |
| Moramanga | 202 | 50 | | 252 | | |
| Vatomandry | 472 | 252 | 129 | 853 | 1,4 | |
| Mahanoro | 15 | 3 362 | 3 784 | 7 161 | 9,5 | Noyaux anciensAntam- bahoaka et Antemoro. |
| Marolambo | 26 | 32 | 2 | 60 | | |
| TOTAL | 3 148 | 6 529 | 4 948 | 14 921 | | |

| Districts | Antesaka | Antemoro | Autres | TOTAL | % de la population | Observations |
|-------------------------------|----------|----------|--------|-------|--------------------|--------------|
| <i>Province de Tananarive</i> | | | | | | |
| Tananarive-ville | 46 | 115 | 27 | 188 | | |
| Tananarive-banlieue | | | | 20 | | |
| Anjozorobé | | | | 60 | | |
| Betafo | | | | 120 | | |
| Miarinarivo | 139 | 207 | | 346 | | |
| Soavinandriana | | | | 50 | | |
| Tsiroanomandidy | 280 | 521 | 67 | 868 | 2 | |
| Ankazobé | | | | 50 | | |
| TOTAL | 465 | 843 | 94 | 1 702 | | |

2. Les totaux, pour les provinces de Tananarive et Tamatave sont supérieurs au détail, certains chefs de districts n'ayant donné qu'un chiffre global. En effet, dans beaucoup de pays d'immigration, on ne distingue pas entre gens du Sud-Est et on leur applique un terme général : *Korao* (jeunes gens) dans l'Ouest (Miandrivazo, Maintirano, etc...), *Betsirebaki* (nombreux pas fatigués) sur la Betsiboka, *Antemoro* dans le Nord-Ouest et le Nord.

De là une certaine incertitude quant à la répartition exacte de ces travailleurs entre les peuples du Sud-Est. Si l'on s'en remettait aux nomenclatures officielles, il y aurait, dans tout Madagascar, 263 541 Antesaka, 182 527 Antemoro, 17 173 Antambahoaka, 95 513 appartenant aux peuples de Farafangana. En fait, compte tenu de l'émigration réelle, il semble que les 2/3 au moins des prétendus « Antemoro » des provinces de Majunga et Diego soient des Antesaka. Ce qui donnerait *les chiffres rectifiés de 287 415 Antesaka et 158 653 Antemoro*. Les nomenclatures qualifient généralement les peuples de Farafangana d'Antefasi, mais la plus grande partie doit être en réalité Sahafatra ou Sahavoai. Seul le district de Maintirano distingue les 283 « Antefasi » des 758 Sahafatra. Parmi les Antesaka de Manja, figure un clan de Zafisoro.

L'ensemble des peuples du Sud-Est s'élève, pour l'île entière, à 560 058. Si l'on ajoute aux vrais districts d'origine (Vangaindrano, Farafangana, Manakara et Mananjary) ceux de Nosy-Varika et de Mahanoro où les noyaux Antemoro et Antambahoaka sont anciens, et celui de Midongy du Sud où l'expansion antesaka date d'avant 1896, on peut répartir ce chiffre global en 410 279 individus vivant dans leurs districts d'origine et 149 779 émigrés. Cette masse d'émigrés, avec la rectification et les réserves indiquées plus haut, comprendrait elle-même, en gros, 110 000 Antesaka, le reste se répartissant entre les Antemoro véritables et les Antefasi, Sahavoai et Sahafatra. Ce n'est là qu'une grossière approximation, mais il sera impossible d'approcher de plus près la réalité tant que la nomenclature des groupes ethniques dans les districts d'immigration, ne sera pas plus précise; faire indiquer par l'immigré son district d'origine (Manakara et Vohipeno : Antemoro; Vangaindrano : Antesaka; Midongy : probablement Antesaka mais peut-être Bara; Mananjary : Antemoro ou Antambahoaka; Farafangana : Antesaka, Sahafatra, Sahavoai ou Antefasi).

Dans l'ensemble, on peut considérer que 26 % des peuples du Sud-Est vivent en émigration. Pour les Antesaka, cette proportion s'élève à 38 %.

Les migrations intérieures à Madagascar
**ANTESAKA ET AUTRES PEUPLES
 DU SUD-EST**

-  Plus de 90% de la population
-  " " 50% " "
-  " " 25% " "
-  " " 10% " "
-  " " 5% " "
- + Ville comptant plus de 10%
- " " 5%
- de gens du Sud-Est (en dehors des pays où ils sont en majorité)
- o Chef-lieu de district ou de poste
- 2 Pourcentage dans les districts où il est compris entre 5 et 10%
- Limites de provinces



3. Cette émigration se répartit très inégalement entre les diverses parties de l'île. En sont à peu près exempts : 1° les plateaux, surpeuplés, où l'on ne trouve de gens du Sud-Est que dans les zones de passage d'Ihoso et d'Ambalavao, dans la ville de Fianarantsoa où ils forment plus de 1/5 de la population (le chemin de fer Fianarantsoa-Manakara y est sans doute pour quelque chose), et le district imérinien quasi-vide de Tsiroanomandidy. 2° l'Extrême Sud, zone du peuplement Antandroy et Mahafaly, sauf une avancée Antesaka du gradin de Midongi vers le nord du District d'Amboasari. 3° le gradin tanala et sihanaka.

Les zones d'immigration et d'expansion sont actuellement :

1° le bas Mangoki (immigration historique, stabilisée);

2° l'Ouest où la colonisation des antesaka se développe, soit à titre de métayers dans l'intérieur (Miandrivazo, Ankavandra), soit comme exploitants ou propriétaires dans les districts côtiers;

3° le Nord-Ouest (Ambongo, Betsiboka et basse Sofia) où les gens du Sud-Est sont en concurrence avec d'autres immigrants : Tsimihety, Merina, Betsileo, Comoriens;

4° le Nord, où ils occupent de fortes positions anciennes, mais se trouvent aussi en concurrence avec d'autres immigrants : Tsimihety et Antandroy;

5° sur la Côte Est, qui vit leurs premiers pas d'immigrants, ils ne gardent que quelques positions traditionnelles qu'ils tâchent de consolider et d'étendre;

6° enfin, le district de Fort-Dauphin a reçu une expansion antesaka et continue à recevoir des émigrants saisonniers.

En dehors de leurs habitudes d'emploi dans le Nord (30 000 immigrants) et l'Est, une grosse masse des immigrants du Sud-Est se porte donc, à l'heure actuelle, sur les districts de l'Ouest, depuis le Mangoki au Sud, jusqu'à la Betsiboka au Nord. Ils sont là environ 80 000, fortement installés dans ces pays à faible densité humaine qu'ils contribuent largement à peupler et à mettre en valeur. Dans le Menabe et l'Ambongo, l'immigration du Sud-Est a donné naissance à une véritable colonie.

AMPLEUR DES MIGRATIONS ACTUELLES ET POINTS DE DÉPART

La proportion considérable de gens du Sud-Est vivant en dehors de leur pays (plus de 1/4 pour l'ensemble, beaucoup plus du tiers pour les Antesaka) ne s'explique pas entièrement par les migrations actuelles. Il faut tenir compte des émigrations anciennes, plus fortes avant la relative fixation par le café,

et surtout des colonies installées au loin et de leur croissance démographique. Cependant, l'émigration subsiste. Nous allons essayer d'en évaluer l'importance, bien que la suppression du contrôle des déplacements rende les chiffres aléatoires et le mouvement difficile à saisir.

Il ne semble pas que l'émigration *antemoro* actuelle dépasse jamais 1 000 dans les années les plus fortes, comme l'a été l'année 1956 (cyclone) où l'on a compté 700 émigrés pour le district de Vohipeno et 300 pour celui de Manakara. Encore beaucoup d'émigrés de Vohipeno vont-ils seulement à Manakara. « Pratiquement, estime le chef du district de Vohipeno, il n'y a plus de travailleurs émigrés. Les émigrés sont des fonctionnaires, des militaires, des étudiants ou des domestiques. »

Pour les *peuples de Farafangana*, en dehors des Antesaka, le chef de district estime les départs à 300 *par an* en moyenne, dont moitié de Sahafatra et le reste d'Antefasi et de Sahavoai; une dizaine de Zafisoro. Directions : Tamatave, Sambava, Diégo, Majunga, Belo, Morondava. Il faut sans doute y ajouter Maintirano. D'une enquête ethnographique rapide en pays Sahafatra et Sahavoai, j'ai retiré l'impression que les chiffres réels pour ces deux populations devraient être fortement majorés et qu'ils tirent de l'émigration une partie non négligeable de leurs ressources. Le tiers des Sahavoai serait constamment en émigration et le chiffre d'émigrants Sahafatra irait de 500 à 1 000.

Pour les *Antesaka* le chef de district de Vangaindrano estime la moyenne des émigrations à 2 500. L'année 1956, qui a subi à la fois un cyclone et une période de sécheresse, a été une année de pointe avec 3 300 départs. Le district de Midongy n'a pas enregistré de contrats cette année, les chiffres des années antérieures allant de 50 à 80; si l'on admet (d'après les données du temps des passeports) que les émigrés libres sont deux fois plus nombreux, le chiffre atteindrait de 150 à 240. Le district de Farafangana estime les départs antesaka à 300. On aurait donc, pour l'ensemble des antesaka, une émigration moyenne de 3 000 *environ par an*.

L'enquête de Vianès, [30] qui a procédé par sondages chez les Antesaka dans les trois districts de Vangaindrano, Farafangana et Midongy, révèle une ampleur des départs plus importante. Le pourcentage des hommes payant l'impôt et absents, dans les 14 villages enquêtés (puis dans les régions les plus diverses) s'est révélé considérable, allant de 30 à 55 %. Si l'on admet, comme elle le fait, une moyenne de 45 % d'absents, leur nombre, pour une population de 36 600 hommes de plus

de 15 ans dépasserait les 16 000. Sans doute, peut-on réduire ce chiffre en tenant compte de jeunes hommes et de vieillards non assujettis à l'impôt. D'autre part, les absents le sont souvent depuis plusieurs années et il est impossible, dans ces conditions, d'en déduire un chiffre de départs annuels, les retours aussi bien que les départs étant irréguliers. Enfin, l'année de l'enquête (1957) faisait suite à une année de calamités où les départs avaient été particulièrement nombreux. Néanmoins, on peut en retirer l'impression d'une population où le *pourcentage des émigrés se maintient à un niveau très élevé*. Le nombre des hommes qui n'ont jamais été en émigration varie de 0,5 % à 38,2 %, la moyenne étant de 15 %.

Les cantons les plus atteints sont : 1° ceux de la zone d'alluvions de la Mananara et de la Masihanaki, fertile mais surpeuplée (Vangaindrano, Tsiateli, Vohipaho, Matanga); 2° ceux de la brousse arbustive proche de la falaise où les petites vallées encaissées n'offrent que peu de ressources (Isahara notamment, où plus de la moitié des hommes est absente). La région de forêts de Midongy et la zone côtière sableuse donnent aussi de forts contingents (40 à 55 % d'absents dans les villages de Midongy, 54 % chez les Andrebakara de Farafangana).

Il semble, en conclusion, qu'on puisse estimer l'ensemble des émigrants du Sud-Est à *5 000 ou 6 000 par an au minimum*, chiffre qui peut doubler dans les mauvaises années. Les trois quarts au moins de ces émigrants sont des Antesaka.

CAUSES DE L'ÉMIGRATION

« C'est la coutume; c'est en nous », déclarent les gens du Sud-Est, quand on leur demande pourquoi ils émigrent. Il est certain qu'on se trouve en présence d'une habitude ancienne, qu'on peut tenter de relier aux migrations plus anciennes encore qui ont formé ces peuples. Sans doute, la coutume est-elle la loi suprême; il est convenable de continuer la pratique des ancêtres. On ne saurait pourtant se contenter de cette « vertu migratrice ». Elle n'a pu naître et se maintenir sans fondements dans le réel, sans causes profondes. Il est aisé d'en distinguer de deux sortes : surpopulation et causes sociales.

1. Surpopulation

Il faut entendre par là l'excès de population par rapport aux ressources; donc deux aspects : démographie et économie.

a) *Démographie* : A ne considérer que nos normes européennes, la densité de population des districts du Sud-Est, si elle est forte par rapport aux autres régions côtières de Madagascar, ne semble pas excessive : 21 au km² à Mananjary, 27 à Manakara et à Vohipeno, 21 à Farafangana, 20 à Vangaindrano, et à peine 5,5 à Midongy. Mais les espaces occupés et utilement cultivables dans les conditions actuelles de travail sont très restreints. Dans le district de Vangaindrano, les zones de la falaise et du Sud (Amparihy) sont quasi désertes, alors que les vallées alluviales de la Basse Mananara et de la Basse Masilonaki ont plus de 80 habitants au km², chaque butte non inondable portant un village. Il en est de même des basses vallées de la Manampatrana et du Faraony. Le record est détenu par la basse vallée de la Matitana (Vohipeno) qui, d'Andemaka à l'embouchure, porte sur ses deux rives de 120 à 142 habitants au km², formant un alignement quasi continu de villages entre les plantations. Par contre, les zones côtières sableuses entre les fleuves, les zones arbustives de l'intérieur latéritisées par les feux de brousse, les montagnes forestières (qui forment les 2/3 du district de Midongy) sont à peu près vides d'habitants. Les unes par excès de population, les autres par pauvreté des sols, ne peuvent, en l'état actuel des techniques, absorber beaucoup plus d'habitants. L'interdiction des tavy (feux de forêts) a d'ailleurs vidé les régions forestières au profit des zones d'alluvions déjà peuplées.

Aussi, la population a-t-elle tendance, au moins en pays antesaka, à demeurer au même niveau. Le district de Vangaindrano en 1905 comptait 91 510 habitants, en 1933 : 98 842, en 1957 : 107 030. Or, en réalité, la natalité est forte, la population, nous le verrons, augmente notablement, mais l'excès est absorbé par l'émigration.

En pays antemoro, cette soupape ne joue pas aussi largement et le rythme d'augmentation sur place est plus rapide : 29 000 habitants en 1936, 45 000 en 1956, ce qui donnait un taux d'accroissement annuel de 2,5 %; le taux réel doit être plus fort si l'on tient compte de l'émigration. C'est le manque de terres à rizières qui pousse les cadets de famille antemoro à aller s'installer dans le district de Manakara ou d'autres régions. Il y a là quelque chose de comparable, dans son principe, à l'expansion tsimihety, mais sans organisation éprouvée. La surpopulation antemoro n'a pas encore trouvé son exutoire.

Le cas des Sahafatra et des Sahavoai n'a pas été étudié, mais il semble se rapprocher plutôt de celui des Antesaka.

Il serait très difficile, sans enquête par sondage, d'apprécier

le taux d'accroissement des Antesaka, par comparaison des taux de natalité et de mortalité, l'état civil étant encore très loin d'être pratiqué par tous les habitants. Le seul fait certain est la baisse de la mortalité par suite des accouchements plus fréquents dans les maternités, et des distributions de nourriture. En 1951, le district de Vangaindrano (107 000 habitants) comptait 3 462 naissances déclarées pour 2 158 décès, en 1955 : 7 304 naissances pour 1 664 décès.

A défaut de chiffre plus précis, on peut essayer de partir de l'augmentation de la population Antesaka totale dans toute l'île, si aléatoire qu'en soit le calcul. En 1935, je l'estimais à 192 000. En 1957, sur les mêmes bases, j'aboutis, nous l'avons vu, à 287 000, soit un taux d'accroissement annuel d'environ 2,5 %, sensiblement voisin de celui des antemoro.

Il est donc permis de supposer que *l'ensemble des peuples du Sud-Est double son chiffre en un peu moins de 30 ans.*

L'émigration d'une grande partie des hommes, ainsi que les pratiques abortives, freinent quelque peu la natalité. Mais la polygamie contribue à rétablir l'équilibre, et aussi la liberté de fait que la femme est autorisée à reprendre après deux ans d'absence du mari.

La proportion des enfants de moins de 15 ans est très forte : 38 % de la population totale à Midongy, 43 % à Manakara, 46 % à Vangaindrano, 49 % à Vohipeno. Certains cantons des basses vallées alluviales dépassent 50 %. En émigration, la proportion des femmes étant moindre, celle des enfants baisse : 35 % à Miandrivazo, 24 % à Manja, 29 % à Maintirano, 39 % à Ambanja.

b) *Économie* : Les superficies de rizières, limitées aux vallées alluviales, ne sont plus suffisantes pour une population en expansion. D'où le départ des jeunes gens. A leur retour, ils pourront cultiver les rizières des parents âgés ou avoir assez d'argent pour en acheter, ce qui ne résout d'ailleurs pas la question sur le plan général. Vianès [30] indique qu'on doit tous les ans importer du riz des Plateaux (voire même, à un certain moment, du Siam), surtout en cas de mauvaise récolte (sécheresse ou inondations, cyclones). Même les bonnes récoltes, en raison des fêtes mortuaires en retard qu'on célèbre à ce moment, ne se traduisent pas par des greniers pleins au moment de la soudure. L'émigration supprime des bouches à nourrir, mais restreint d'autre part la production; de nombreuses rizières appartenant aux émigrés restent en friche, ne pouvant être légalement cultivées que par leurs parents qui

sont trop vieux ou occupés de leurs propres terrains. De nombreux terrains marécageux pourraient être aménagés avec assez d'initiative et le secours de techniciens, mais les bras manquent; l'émigration favorise la stagnation, qui alimente l'émigration.

Seul le café s'est étendu, surtout dans les vallées alluviales du pays antemoro. La Mananjary, le Faraony, la Matitana, sont parmi les plus gros producteurs de Madagascar. Le pays antesaka lui-même ne dépasse guère 2 000 tonnes, toujours faute de bras.

Certaines régions sont couvertes de forêts, d'autres dévastées par les feux de brousse et l'érosion, d'autres ne présentent que de vastes étendues de latérite ou de sable.

De Calbiac [5] donne le budget-type suivant d'une famille antesaka comprenant père, mère et 2 enfants : A. Dépenses monétaires annuelles 20 000 F : 11 000 F pour les dépenses alimentaires (la moitié des besoins de riz seulement satisfaite par la production locale, et le riz importé des plateaux est cher. Soit 9 000 F de riz représentant 300 kg à 30 F, plus 2 000 F de viande, sucre, sel, 4 000 F pour l'entretien (vêtements, outils, ustensiles), 2 000 F de dépenses sociales (fêtes funéraires, cadeaux), 3 000 F pour les impôts et taxes; B. Recettes : café 10 000 F produit de cueillette (cire, miel, riz, volaille) 3 à 4 000 F. Soit un déficit de 6 à 7 000 F à combler par l'émigration.

Il n'existe pas en effet de débouchés locaux en pays antesaka : pas d'employeurs européens, aucune activité économique importante. En pays antemoro les plantations de café européennes et malgaches occupent un grand nombre de travailleurs, ainsi que la culture du café par les gens des villages eux-mêmes. Le surcroît de ressources est donc plus facile à trouver, d'où la faiblesse de l'émigration, mais cette prospérité semble avoir trouvé ses limites et le surplus des naissances se traduira sans doute progressivement, en pays antemoro, par une reprise de l'émigration.

2. Causes sociales

La cohésion de la structure sociale et les obligations du culte des ancêtres renforcent les causes économiques de l'émigration et contribuent à la maintenir.

Vianès [30] indique les dépenses occasionnées par la construction des divers tombeaux de clans (Kibori), en pierre, couverts en tôle, qui dominent la campagne antesaka. Celui

d'Andriamanari, de $16 \times 8 \times 4$ m, a coûté 849 000 F C. F. A., plus quinze bœufs sacrifiés lors de l'inauguration et une dépense difficilement appréciable en vivres et en boisson pour la fête. La construction d'un Kibori est exceptionnelle, mais les fêtes mortuaires (funérailles individuelles et fête annuelle collective des morts) comportent des apports en vivres et en argent, pour les bœufs, les danseurs, les vêtements du mort, l'alcool nécessaire pour les rites, etc... On s'en tire rarement à moins de 50 000 F, souvent beaucoup plus. 238 fêtes mortuaires ont été célébrées en 1954; en 1956, année de cyclone, on n'en a compté que 66, mais les autres devront être reportées à une année meilleure. Les émigrés fournissent une grosse partie de la contribution monétaire. Il y a souvent une lutte ostentatoire entre les clans; leur prestige les engage à avoir une fête plus éclatante que leurs voisins. L'émigration apparaît, dans ces conditions, comme une obligation patriotique.

Les bœufs sont nécessaires aux cérémonies importantes, où l'on doit en sacrifier au moins un et souvent un grand nombre. Ils ne sont pas moins indispensables pour le piétinage des rizières. Or l'humidité et les marécages de la Côte Est leur sont peu propices. La moitié des veaux meurt en bas âge. Le troupeau ne se maintient que par des apports de l'extérieur. Les émigrants ramènent du bétail; c'est peut-être même là, comme nous l'avons vu, une des origines les plus certaines des départs au loin.

Les obligations coutumières sont donc une des causes de l'émigration. Mais le désir de s'en affranchir en est une autre. L'émigrant sera soumis sans doute aux sollicitations lointaines de la famille et du clan; il enverra de l'argent, mais il pourra cependant jouir d'une grande partie de ses gains, mener une existence individuelle relativement libre. Quand il rentre, il est accueilli avec joie; ses cadeaux et son argent lui confèrent un prestige temporaire; mais son gain est bientôt épuisé et il ne lui reste plus qu'à repartir.

L'uniformité d'existence et l'égalité dans la médiocrité sont d'ailleurs, dans le pays même, jalousement préservées. On ne peut guère s'enrichir qu'en partant.

Enfin, aucun emploi salarié n'est socialement possible sur place. A l'intérieur du clan, seule l'entraide est admise. Et l'on ne saurait, sans abaisser son propre clan, aller travailler comme salarié dans un autre. En dehors du pays, au contraire, le salariat est honorable.

MODALITÉS

C'est l'émigration Antesaka de Vangaindrano (conçue comme type) qui sera étudiée dans les pages suivantes. Nous nous bornerons à indiquer, à l'occasion, les particularités des autres peuples.

1. Types d'émigration

On peut distinguer :

a) une émigration saisonnière à courte distance (district de Manakara notamment pour la ville ou les plantations, ville de Fort-Dauphin) entre la cueillette de café et les travaux de rizières (juillet à novembre);

b) l'émigration temporaire à longue distance;

c) l'émigration de longue durée ou définitive.

La première ne dépasse pas 20 %, la troisième n'est qu'une transformation à la longue de la deuxième, soit que les travailleurs prolongent leur séjour, soit qu'ils reviennent et finissent par s'installer, généralement auprès d'Antesaka déjà fixés; cette émigration définitive absorberait plus de 30 % des partants.

Le phénomène essentiel reste donc l'émigration temporaire à longue distance, en ce qui concerne les Antesaka, Sahavoai et Sahafatra. (L'émigration antemoro, nous l'avons vu, se fait surtout aujourd'hui à courte distance). Le but de cette émigration est la recherche du travail salarié, d'où le mot de *mamanga* (« vendre ») qui signifie émigrer, et celui de *pamanga* ou *mpamanga* (« ceux qui vendent », sous-entendu leurs services) qui désigne les émigrants.

Le recrutement par contrats, réglementé autrefois par un arrêté de 1931, est libre aujourd'hui sous réserve des stipulations du Code du Travail (art. 31 et 32). Ils doivent être contrôlés par le chef de district qui vérifie l'identité des travailleurs et leur connaissance des clauses. Ils sont signés par les parties et visés par l'Inspection du Travail. La plupart sont de deux ans. L'employeur fait une avance (de 150 à 2 000 F) pour le paiement des impôts, qui est retenue ensuite sur les salaires, plus une avance (*vatsi*) pour les frais de route (de 10 à 100 F par jour). Le salaire stipulé en 1955 était de 80 F C. F. A. par jour pour le premier contrat, 90 pour le second, avec des primes de rendement variables. De plus, le travailleur doit recevoir des avantages en nature (soins médicaux, dons de tissus, vêtements, couvertures, ustensiles). Les conditions de nourri-

ture et de logement sont fixées, ainsi que la limitation des jours et heures de travail et les congés payés. Le transport est assuré aller et retour.

Un agent recruteur existe à Vangaindrano. Il envoie des racleurs malgaches dans les villages pour exposer les avantages de recrutement qui lui sont demandés. La plupart des employeurs s'adressent à lui, mais certaines compagnies envoient des recruteurs à leur solde avec un camion.

Les contrats présentent pour les travailleurs l'avantage de l'avance, du transport et du travail assuré, mais le désagrément de la contrainte. Pour les compagnies, c'est un espoir de trouver des travailleurs, espoir souvent déçu, car beaucoup désertent en route ou s'en vont en cours de travail. Il semble qu'un quart seulement des contrats soient complètement exécutés.

De là une chute du nombre des contrats qui, à Vangaindrano, sont passés de 884 en 1953 à 222 en 1956, année où le cyclone pourtant multipliait les départs.

L'émigration libre est donc de beaucoup, aujourd'hui, la plus importante, plus des 9/10 de départs. A Ampahatelo (ville de Vangaindrano) Vianès a compté 2 contrats pour 103 émigrés, à Nosy-Bé (Masianaki) 4 pour 70, à Anivorano (Faranfagana) 6 pour 49. La proportion se relève dans les pays pauvres : à Anakova (Midongy) 12 contrats pour 48 émigrés. Ceux qui n'ont pas un immédiat besoin d'argent préfèrent partir librement. Il y a un « snobisme », dit Vianès, de l'émigration libre; Ampahatelo, où la proportion est la plus basse, est le village des nobles Rabehava [30].

Les départs ont lieu surtout de février à octobre, avec une pointe de mars à mai. Souvent, les jeunes gens d'un même village ou d'un même clan partent ensemble. Il y a vingt ans encore, on partait à pied, s'employant au hasard de la route. Certains mettaient 6 mois ou plus pour parvenir à destination. Aujourd'hui, presque tous les transports se font en voiture. Il existe des services réguliers de « taxi-brousses » de Vangaindrano pour Miandrivazo, Morondava et Maintirano, reliant la métropole antesaka à ses colonies de l'Ouest. De plus, entre juin et septembre, de nombreux camions venant de tous les points de l'île, ramènent les morts antesaka à leur tombeau ancestral, et emportent des vivants en retour.

Ceux qui ne peuvent payer un long transport font la route en plusieurs étapes, s'arrêtant à Farafangana, Manakara, Ihozy ou Fianarantsoa, et repartent dès qu'ils ont gagné de quoi poursuivre.

2. Lieux de travail et emplois

Les Antemoro se rendent pour la plupart à Manakara, quelques-uns à Tamatave, Diégo, Nossi-Bé, Tsiroanomandidy, Maintirano.

Les peuples de Farafangana semblent avoir les mêmes destinations que les Antesaka. On peut noter la présence d'un fort groupe Sahafatra à Maintirano, de groupes Antefasi et Sahavoai à Beroroha, Belo, Maintirano, Maevatanana, Ambilobé.

Les Antesaka engagés par contrat vont actuellement au chemin de fer et port de Tamatave (47 %), sur les plantations de Port-Bergé (28 %), Mitsinjo, Sambava, et diverses plantations de l'Ouest, ainsi que sur certains chantiers de travaux publics, dans l'Ouest ou l'Est. Les travailleurs libres sont plus difficiles à suivre. Les réponses aux questionnaires de Vianès indiquent une fréquence maxima pour Tamatave (126 départs sur 1 347), Sambava (101), Antalaha (95) et Diégo (92). Viennent ensuite Majunga, Maintirano, Manakara, Manja, Morafenobé (chacun plus de 50), Farafangana, Fénériver, Miandrivazo, Ankavandra, Port-Bergé, (Mampikony) et Fort-Dauphin (plus de 20), Fianar, Ambalavao, Tananarive, Nossi-Bé, Tuléar, Besalampy, Belo (plus de 13).

D'après le chef du district de Vangaindrano, les principales destinations se répartissent entre la province de Diégo (30 %), celle de Tamatave (25 %), les régions de l'Ouest entre Port-Bergé et Manja (35 %), les villes de Tamatave et de Fort-Dauphin (10 %). Fort-Dauphin attire les Antemanambondro qui occupent le Sud du district.

A Manakara, Antesaka et Antemoro de Vohipeno s'emploient à des tâches diverses, notamment le batelage; on en trouve sur les plantations du Faraony. Le gros village de Vangaindranokeli, dans la banlieue de Manakara, est, comme son nom l'indique (le petit Vangaindrano), une cité Antesaka.

Tamatave compte de nombreux salariés antesaka; certains sont contractuels au chemin de fer ou au port, d'autres employés chez les particuliers. Les tireurs de pousse sont presque tous Antesaka, mais la profession décline; les plus aisés deviennent chauffeurs de taxis. D'autres travaillent sur les plantations de la région (Vatomandry, Brickaville, Tamatave, Fénériver, Maroantsetra) et cherchent à s'installer à leur compte.

La zone de la vanille (Antalaha, Sambava, Andapa) en attire un assez grand nombre, dont quelques contractuels.

Diégo-Suarez, qui attira jadis la plus grande partie des

émigrés du Sud-Est, en a conservé un certain nombre et continue à en recevoir. A côté de manœuvres pour les salines et de dockers pour le port, on compte parmi eux des ouvriers spécialisés (charpentiers, forgerons) pour l'arsenal, élément définitivement prolétarisé.

L'Ouest attire des ouvriers agricoles (plantations de tabac de Port-Bergé, Usines de Majunga, et de Mitsinjo), des métayers (tabac de Malaimbandy, Miandrivazo, Ankavandra) et des cultivateurs à leur compte dans les districts côtiers.

En somme, c'est le travail agricole, soit comme exploitants, soit comme métayers, soit comme manœuvres (manafo) qui occupe la plupart des émigrés. Dans les villes on les trouve manœuvres, spécialistes, domestiques ou dans des petits emplois à leur compte.

Certains sont marchands de bestiaux dans le Sud (Iboso, Betroki, Ivohibé, Bekily), d'autres, en plus petit nombre, employés de commerce ou commerçants.

Les services administratifs occupent au total 226 Antemoro, 224 Antesaka, 108 « Antefasy » 79 Antambahoaka, la plupart dans leur pays, mais aussi dans le reste de la province de Fianarantsoa, de Tuléar, et de Diégo-Suarez. Ils servent surtout dans l'Administration générale, l'Enseignement, l'A. M. I., les P. T. T.

3. Age, sexe, aspect social, retours

Ce sont surtout les jeunes hommes qui partent (d'où le nom de Korao : jeunes gens, donné aux émigrés dans certaines régions de l'Ouest), mais le même homme émigre souvent plusieurs fois au cours de son existence. Le chef du district de Vangaindrano estime à 60 % la proportion des émigrants célibataires, à 15 % celle des hommes mariés partant seuls, à 15 % les ménages sans enfant et à 10 % les ménages avec enfant.

Les femmes partent de plus en plus, non seulement les femmes mariées accompagnant leur mari, mais des filles ou femmes célibataires qui émigrent avec un groupe d'hommes et leur servent de ménagères. Nous avons signalé le cas des filles Antambahoaka partant plus au nord se faire un pécule avant le mariage.

La proportion des hommes, dans les groupes émigrés, est toujours plus forte, mais le nombre des femmes est important : 35 hommes pour 29 femmes dans le district de Miandrivazo, 19 pour 17 à Maintirano, 34 pour 22 à Mitsinjo, 13 pour 8 à Majunga, 8 pour 6 à Port-Bergé, 18 pour 12 à Diégo, 7 pour 5

à Antalaha. A Tamatave-ville, où les émigrés sont moins stables que dans les campagnes, la disproportion augmente : 65 pour 22. A Ankiliabo (district de Manja), cas d'une émigration ancienne depuis longtemps stabilisée et sans apports nouveaux, la proportion est inversée et se rapproche de la « sex ratio » normale : 23 hommes pour 25 femmes.

Dans les districts Antesaka d'origine, la « sex ratio » qui est de 102 pour les moins de 15 ans, est de 154 (154 femmes pour 100 hommes) pour les plus de 15 ans par suite de l'émigration [Vianès, 20].

L'aspect social de l'émigration, tel que je le décrivais en 1936, a moins évolué qu'on aurait pu le supposer. La cohésion sociale reste forte et, dans la plupart des cas, les départs sont décidés en famille, avec l'assentiment du patriarche du clan (lonaki), suivant les besoins du groupe, plus forts en cas de mauvaise récolte ou de construction de tombeau. Le groupe prend à sa charge la femme et les enfants restés au pays. La femme ne doit pas avoir de relations sexuelles pendant 2 ans; après quoi, si le mari reste absent, elle peut reprendre sa liberté. Les rizières de l'absent sont, en principe, cultivées par le groupe, en fait souvent abandonnées faute de bras. L'émigré envoie de l'argent pour les impôts et les menus besoins, mais en rapporte une grosse part, avec des bœufs. Il est rare que l'Antesaka revienne avec une femme d'un autre peuple, dont les enfants ne pourraient être mis au Kibori. Mais, dans les pays d'émigration définitive, le mélange est plus fréquent.

Les retours se font le plus souvent au bout d'un, deux ou trois ans. Mais ils sont suivis fréquemment de nouveaux départs et d'implantations semi-définitives dans les pays d'origine; on envoie des nouvelles; on se fait des visites. Souvent la mort survient avant le retour escompté. Alors, on rapatrie le cadavre. C'est une obligation religieuse absolue pour l'Antesaka que de reposer dans le Kibori de son clan, sinon son âme errerait, éternellement insatisfaite et dangereuse. On rapatrie essentiellement le crâne et les 8 os longs, dans des caissettes de 80 cm, contrôlées par l'Administration, munies d'une petite cocarde tricolore. En 1955, on a enregistré à Vangaindrano 257 retours post mortem; en fait, il semble qu'il y ait un grand nombre de retours clandestins [Vianès, 30].

L'implantation au loin ne doit être considérée vraiment comme définitive que lorsque la partie émigrée d'un clan a obtenu l'autorisation de son groupe d'origine d'élever un Kibori sur place. Ceci ne met d'ailleurs pas fin aux relations

et un groupe antesaka attire toujours de nouveaux émigrés du même clan ou de clans alliés.

Le chef du district de Vangaindrano estime les retours (vivants) à 60 %. Nous avons vu que la soupape de l'émigration, malgré une forte natalité, maintenait la population antesaka à un niveau assez constant.

CONSÉQUENCES ET PERSPECTIVES

1. Conséquences économiques

L'émigration, écrivais-je en 1936, [10], est une ressource inestimable pour les antaisaka. C'est la seule industrie du pays. C'est surtout à elle que l'on doit les bœufs, les produits d'importation et l'argent des impôts. Il en est encore ainsi. En 1956, le seul bureau de poste de Vangaindrano a reçu pour plus de 10 millions C. F. A. de mandats provenant des districts d'immigration. La masse monétaire rapportée par les émigrés est montée à 60 millions (entre 30 et 50 000 F par individu). Il faut y ajouter les marchandises (habits, ustensiles, couvertures, montres, etc...) et surtout les bœufs, plus de 3 000. Au total, plus de 100 millions d'apports (chiffres de Vianès [30] et de Calbiac, [5] pour le district de Vangaindrano seul.

« Le résultat, écrivais-je encore en 1936, est le faible développement économique du pays ». Rien de changé à cet égard : De Calbiac fait remarquer que le café rapporte trois fois plus (300 millions). L'absence d'une forte proportion (près de la moitié) de la population masculine active, amène la stagnation économique : cases abandonnées, rizières incultes, café sans soins.

Par contre, les Antesaka et leurs voisins immédiats du Nord sont une richesse pour les pays d'immigration qu'ils vont féconder. Les ports de Diégo et de Tamatave, comme les plantations d'Antahala, leur doivent beaucoup. Et surtout, ils ont été et sont toujours l'élément essentiel de peuplement et de progrès pour la Côte Ouest où ils apportent leurs bras et leur technique de la rizière correctement inondée et repiquée. Ils sont les principaux pionniers du Far-West malgache.

2. Conséquences sociales

Une autre conséquence de l'émigration est « la dissolution de l'armature sociale traditionnelle ». Je la dénonçais en 1936. Et il est certain qu'elle s'est poursuivie. L'émigré s'habitue

à vivre hors de l'autorité des chefs et, quand il en revient, à la discuter. Les femmes, laissées seules, sont plus libres.

Néanmoins, l'individualisme semble avoir gagné beaucoup moins qu'on ne pouvait le prévoir. Et beaucoup moins que dans d'autres régions qui n'émigrent pas, mais qui ont connu le contact d'une économie moderne. La stabilité des modes de production et de vie Antesaka a maintenu celle de la société dans une large mesure. Chez les Antemoro, où l'on émigre peu mais où l'on cultive intensément le café, les jeunes manifestent beaucoup plus d'indépendance.

Seuls paraissent complètement libérés quelques jeunes oisifs des chefs-lieux de district, et surtout les individus restés au loin sans attache, ceux que les Antesaka appellent « rerelava » (errants au loin). L'Antesaka, très discipliné chez lui, devient parfois un dévoyé quand il est seul. Quand ils constituent de nouveaux villages dans les colonies de l'Ouest, la cohésion sociale se reforme immédiatement.

Les conséquences culturelles paraissent assez minces, sauf dans la vie matérielle : quelques cases couvertes de tôle, Kibori de pierre, abandon des vêtements de nattes (tafitsihi) pour les tissus. Mais l'émigration n'intervient que pour une part dans cette élévation de niveau de vie. L'instruction progresse grâce aux écoles locales, et non du fait de l'émigration. Ni le christianisme ni les mouvements politiques n'ont affecté, en pays Antesaka, une partie importante de la population. Paradoxalement, ce pays d'émigration est un des moins bouleversés par les courants nouveaux qui traversent l'île.

3. Perspectives

L'émigration, vue des districts d'origine et surtout de Vangaindrano, est un phénomène à la fois heureux et malheureux : il offre un exutoire indispensable à la surpopulation, il amène de l'argent et des bœufs ; par contre, par son excès, il entraîne une certaine stagnation économique. Mais pour les districts d'immigration, surtout les régions quasi vides de l'Ouest, il constitue la base essentielle du peuplement et du progrès.

Il ne saurait donc être question de l'arrêter, mais seulement de réduire ses excès en facilitant le développement économique local par l'extension des superficies rizicoles et des plantations de café. La mise en place des communes rurales sur la base traditionnelle du clan serait peut-être un des moyens d'y parvenir sans détruire la structure sociale si puissante chez les Antesaka et qui a fait d'eux un peuple cohérent, largement en

expansion, ayant gardé plus que tout autre le sens communautaire puissant des anciens malgaches, que les gouvernements se doivent d'encourager et d'orienter utilement.

La situation semble assez proche, quoique à un bien moindre degré, chez les Sahafatra et les Sahovoai, moindre encore chez les Antefasi.

Les Antemoro, chez qui l'émigration a fait place à la culture du café, arrivent à la limite de mise en culture de leurs vallées alluviales. La surpopulation, surtout dans la vallée de la Matitana, constitue déjà un problème qui va s'aggraver dans les années à venir. Il leur restera, soit à reprendre le chemin de l'émigration, soit à mettre en valeur les régions encore en friche de la brousse arbustive entre les vallées, avec des procédés améliorés. Une chance exceptionnelle leur est offerte, au départ, avec les marais d'Ambila [Molet 25], situés à proximité de Manakara et qui, redistribués à des jeunes ménages recrutés par propagande sur la Matitana ou le Faraony, techniquement encadrés, groupés d'après leurs affinités, et munis de moyens suffisants, peuvent devenir une colonie antemoro prospère dans le pays antemoro lui-même.

TSIMIHETY

HISTOIRE

Les Tsimihety seraient, d'après leurs traditions, [Magnes, 20, 13-14] des groupes probablement d'origine Sihanaka, réfugiés dans les hautes vallées de la Côte Est où les auraient rejoints d'autres groupements provenant de la baie d'Antongil, notamment des matelots, peut-être français, appelés Karanimalandy. Les deux types malgaches, indonésien et négride, sont représentés parmi eux. Ils auraient occupé d'abord le plateau d'Ivongo au nord de Fénériver, d'où leur nom d'*Antevongo*. Au xvii^e siècle, ils se seraient avancés vers le Nord sur les rivières Mananara et Rantabé, en région forestière, d'où, cherchant des pâturages pour leurs bœufs, certains auraient passé le seuil d'Androna et occupé peu à peu le pays situé à l'Ouest, en contrebas, l'Ankay ou Androna. Leur premier établissement aurait été une montagne longue (Vohilava) entre les rizières Fahambahy et Malandiloha. D'où le nom d'Antevohilava pris par les chefs. Ils essaimèrent ensuite dans la plaine de Mandritsara.

Les clans étaient indépendants, mais ils accueillirent des chefs Sakalava Zafinifotsi chassés de Boina par leurs parents Zafinimena. Des mariages se produisirent entre chefs. Mayeur qui, en 1774, a traversé le Nord du pays, alors soumis aux Sakalava, a entendu parler des « Entembongs » (*Antevongo*) qui accueillent tous les réfugiés et pillent les confins Sakalava. Leur nombre, déjà « est considérablement accru ». Ils mènent une « vie errante et vagabonde ». « *Ce sont les Bédouins de Madagascar* » (Mayeur, 21, 64).

Leur pugnacité aussi bien que leur éloignement réussit à les maintenir indépendants à la fois des royaumes Sakalava de l'Ouest et des royaumes Betsimisaraka de l'Est. D'où leur nom de *Tsimihety* : ceux qui ne se coupent pas les cheveux (en signe de deuil, à la mort d'un roi). Ils n'ont jamais eu de rois et en sont restés au stade politique du clan.

En 1823, Radama I^{er} occupa leur pays sans résistance. Des postes merina furent créés à Mandritsara et à Marotandrano. Mais les clans tsimihety gardèrent pratiquement leur

autonomie. En 1895, ils refusèrent d'aider les Merina à combattre les Français, arguant que cela dépassait les clauses du traité passé avec Radama. L'autorité française succéda à l'autorité merina sans difficulté. En se soumettant régulièrement à des dominations théoriques qu'ils ne pouvaient éviter, les Tsimihety réussissaient à sauvegarder leurs terres, leurs coutumes et leur indépendance de fait. Le régime merina et le régime français, en faisant cesser les guerres intérieures, leur permirent de s'étendre largement au-delà de leurs limites primitives.

La carte du R. P. Roblet (1855) donne le nom d'« Androna ou Tsimihety » à un territoire déjà assez vaste comprenant tout le district actuel de Mandritsara et les parties Est des districts de Befandriana et de Bealanana. Ils grandissent là en silence. Grandidier, en 1908 [17, I, 227], les considère encore comme un sous-groupe Sakalava, tout en indiquant qu'ils s'étendent vers l'Est depuis la Mananara jusqu'au Lokoho (Andapa).

Les estimations sur leur nombre croissent régulièrement depuis lors [Molet, 3, 152] : 35 000 en 1905, 50 000 en 1908; 140 000 en 1920; 154 000 en 1933; 276 000 en 1946. Ils ont largement débordé l'Androna à l'Est, et surtout à l'Ouest.

RÉPARTITION ACTUELLE

Province de Majunga

| <i>Districts</i> | | <i>% de la population</i> | |
|------------------------|--------|---------------------------|--------------------------|
| Mandritsara | 50 500 | 77 | } Districts d'origine |
| Befandriana | 45 224 | 90 | |
| Bealanana | 28 509 | 78 | |
| Antsohihy | 24 895 | 77 | |
| Port-Bergé | 48 947 | 73 | |
| Analalava | 14 265 | 36 | |
| Ambato-Boéni | 4 095 | 9 | |
| Majunga | 4 984 | 8 | |
| Maevatanana | 910 | 2 | |
| Marovay | 631 | 1,8 | |
| Tsaratanana | 386 | 1,5 | |
| Mitsinjo | 851 | 5 | |
| Soalala | 863 | 7 | |
| Besalampy | 895 | 4 | |
| Morafenobe | 86 | | |
| Maintirano | 72 | | |

101 889

Province de Tamatave

| <i>Districts</i> | | <i>% de la population</i> | |
|--------------------------|--------------|-------------------------------|--------------------------|
| Maroantsetra | 12 034 | 24 | } Districts d'origine |
| Mananara | 8 221 | 22 | |
| Fénérive | 532 | 0,3 | |
| Ambatondrazaka | 2 061 | 1,9 | |
| Tamatave | 95 | | |
| | <hr/> 22 943 | | |

Province de Diégo-Suarez

| <i>Districts</i> | | <i>% de la population</i> |
|------------------------|--------------|-------------------------------|
| Andapa | 30 820 | 70 |
| Sambava | 20 078 | 38 |
| Vohémar | 20 445 | 37 |
| Antalaha | 8 142 | 20 |
| Ambanja | 4 725 | 12 |
| Ambilobe | 4 480 | 9 |
| Diégo-Suarez | 3 896 | 6 |
| Nossi-Bé | 1 992 | 6 |
| | <hr/> 94 578 | |

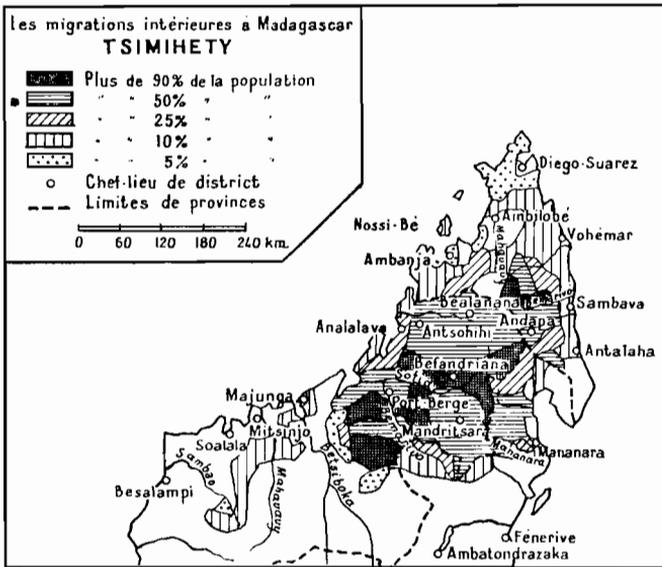
Province de Tananarive

| | |
|----------------------------|-----------|
| Tananarive-ville | 142 |
| Tsiroanomandidy | 40 |
| | <hr/> 182 |

Le nombre total des Tsimihety est donc de 353 835. Leur répartition est concrétisée et précisée par cantons dans la carte ci-jointe. On voit qu'ils sont en majorité dans la vallée de la Sofia et de ses affluents, ainsi que sur certaines parties du versant Est (Andapa, hautes vallées du district de Mananara). Ils poussent des minorités assez importantes au Nord du Tsaratanana, le long des côtes Nord-Ouest (Ananalava, Nossi-Bé) et Nord-Est (Sambava, Vohémar). Des groupes moins nombreux s'avancent dans l'extrême-Nord. D'autres commencent à figurer dans l'Ambongo, enjambant la vallée de la Betsiboka occupée par des immigrants d'autres groupes. En dehors de ces régions du Nord de l'île, on ne trouve à peu près pas de Tsimihety.

Il s'agit donc d'une expansion type, en tache d'huile, et non d'une émigration à longue distance. Les Tsimihety, peu à peu, colonisent le Nord de l'île.

Trois cartes, très suggestives, de Molet [24] montrent les étapes de cette expansion : de 1875 à 1905 le protoplasme Tsimihety occupe la région de Mandritsara et de Mananara et envoie de fines tentacules vers diverses directions de l'Ouest



et du Nord, notamment vers Sambava et Vohémar. De 1905 à 1930, le centre se déplace vers l'Ouest, occupant Befandriana et Port-Bergé; les tentacules, plus épaisses, atteignent Antsohihy, Anivorano du Nord et Mitsinjo. De 1930 à 1956, tout le Centre-Nord est occupé largement; les tentacules vers l'extrême Nord et l'Ouest se renforcent. Molet note une tendance des Tsimihety, agriculteurs et éleveurs, à s'écarter des régions côtières pour occuper tout l'intérieur.

CAUSES

L'expansion tsimihety semble avoir comme point de départ les habitudes historiques de mobilité de cet agrégat de clans, séparés de leurs divers pays d'origine par des dissensions,

réfugiés, refoulés ou pillards, qui ont occupé des contrées vides et ont poursuivi leur découverte aux alentours, dans des zones faiblement occupées. D'autres circonstances historiques ont déterminé certains départs : de 1903 à 1905, la réquisition pour les chantiers publics provoqua la fuite, vers le Nord et l'Ouest, de nombreux Tsimihety des vallées de la Mananara et de la Rantabé; vers 1910, la cueillette forcée du caoutchouc, vers 1925, la lutte contre les tavy eurent des effets analogues; il en fut de même de la période du travail obligatoire pendant la deuxième guerre mondiale [Molet, 24]. Ces épisodes, quelle qu'ait pu être leur importance temporaire, n'expliquent cependant ni le maintien de la mobilité, ni l'expansion rapide et continue qui distingue ce peuple entre tous les autres.

La croissance démographique en semble bien la cause essentielle. D'après Molet, l'accroissement moyen serait de 3 % par an (23, 153), c'est-à-dire que *la population serait doublée en 25 ans*. La proportion des enfants de moins de 15 ans à la population totale varie de 45 à 47 % dans les trois districts d'origine. Elle descend à 36 % à Sambava et monte jusqu'à 51 % à Mananara. Si incertains que soient ces chiffres, leur constance d'un district à l'autre ne laisse pas d'être impressionnante : la moyenne semble être de 44 % (Port-Bergé 43, Antsohihy 43, Vohémar 44, Analalava 45, Andapa 46), moyenne forte. L'idéal des jeunes Tsimihety est d'avoir beaucoup d'enfants, idéal de pionniers, conservé des anciens âges où l'on occupait des pays sans maître.

Or, cette poussée démographique continue, accrue dans les années récentes par la diminution du paludisme, ne correspond plus à la situation foncière actuelle. Les bonnes terres des petites vallées alluviales sont toutes appropriées par les clans et ne laissent libres que les collines latéritiques, bonnes seulement pour le pâturage. La situation réelle apparaît; si l'on compare les densités au km² total (premier chiffre) et les densités au km² cultivé (celles-ci d'après Molet, [24] :

| | | |
|-----------------------|------|-----|
| Mandritsara | 5,5 | 314 |
| Befandriana | 14,3 | 213 |
| Bealanana | 3,7 | 213 |
| Antsohihy | 5 | 315 |
| Port-Bergé | 4,7 | 458 |
| Mananara | 5,1 | 255 |
| Andapa | 10 | 199 |

Alors que les premiers chiffres sembleraient indiquer des contrées faiblement peuplées, les seconds révèlent, au contraire,

une surpopulation. Celle-ci est d'autant plus grave que les procédés de culture sont restés archaïques. La rizière tsimihety surprend, par son aspect rudimentaire, le voyageur habitué aux digues soignées, aux canaux savants, aux plans d'eau réguliers du Centre des Plateaux ou de la Côte Est.

Le repiquage est ignoré; le riz, semé à la volée, risque de manquer d'eau, faute de barrage et de digues convenables, aux deux moments critiques de la germination et de la floraison. Les rendements sont dérisoires : moins d'une tonne à l'hectare, voire 5 à 6 quintaux [Jégou, 19]. Or, le riz, avec l'appoint de quelques cultures sèches (manioc, patates, maïs) constitue la nourriture essentielle des Tsimihety et, avec les bœufs, leur seule ressource. Actuellement, les districts d'origine suffisent encore à leur consommation, mais tout accroissement de population sans exutoire serait mortel, tout au moins tant que les procédés de culture n'auront pas été modernisés.

A la croissance démographique, à l'étroitesse des superficies cultivables viennent s'ajouter des *facteurs sociologiques*. Molet [24] en distingue quatre : les règles d'héritage, l'exogamie (interdiction d'épouser une parente jusqu'au 8^e degré), les contraintes sociales et administratives dans les villages (portant surtout sur les jeunes hommes), la conception du salariat. Le premier et le dernier nous semblent particulièrement originaux et importants. Les terres cultivables et surtout les rizières font partie du territoire du clan, inaliénables à des étrangers à qui le chef peut tout au plus en accorder la jouissance. Ces terres sont réparties entre les familles dont les membres en ont individuellement la possession; mais les travaux agricoles sont collectifs, les terres du père et du frère aîné devant être cultivées en priorité; de plus, dans les successions, l'aîné hérite de la case principale et des terrains (les plus fertiles en général) situés à proximité du village. Les cadets n'héritent souvent que d'un terrain insuffisant à leur aire vivre, ils veulent fonder une famille. Le même souci de créer un ménage (et aussi sans doute de suffire aux dépenses alimentaires et au paiement des impôts) amène les jeunes gens à rechercher un emploi salarié. Mais il y aurait déshonneur à se mettre au service de quelqu'un dans son propre pays, aliénant ainsi sa liberté. Ces divers motifs entraînent les départs au loin, soit à titre saisonnier ou temporaire comme salariés, soit à titre définitif si l'on trouve des terres disponibles et où l'on s'y installe.

Molet ajoute à ces facteurs des traits propres à la *mentalité tsimihety*, provenant sans doute d'une longue histoire de semi-

nomadisme et de liberté. La mobilité en est le caractère essentiel. « Les Tsimihety âgés qui mouraient dans le village où ils ont vu le jour sans avoir fait un voyage d'au moins 300 km à pied sont des exceptions rarissimes... Celle-ci (la mobilité) est ouvertement encouragée. Nous avons entendu reprocher souvent aux jeunes gens et aussi aux jeunes filles de rester pendant des mois dans des hameaux où il ne venait presque personne et où il ne se passait rien. Ce sont surtout ceux qui sont en âge de se marier que les anciens poussent à partir pour trouver un conjoint et fonder un foyer. Nul ne craint l'inconnu, ni les risques d'une installation avec peu de ressources... Chacun peut partir sans appréhension à condition de ne pas s'éloigner assez pour ne pouvoir revenir le cas échéant. C'est pourquoi le mouvement est une expansion lente et progressive plutôt qu'un déplacement massif au loin. »

L'amour de la liberté n'est pas inconciliable avec l'acceptation des contraintes sociales traditionnelles, qui sont d'ailleurs limitées et jamais outrepassées. L'attitude tsimihety à l'égard de l'autorité est celle du libre nomade. « Jamais on ne peut remarquer d'attitude de rébellion ou de révolte. Toute nécessité ressentie est acceptée ou refusée, mais non combattue... Tout ordre qui ne ressort pas à des obligations courantes et normales de la vie en société exprimé à un adulte provoque sa rétraction, et lui paraît une atteinte à sa liberté. S'il ne peut l'exprimer, il cherchera à fuir. » De là, le comportement en face de l'Administration : si l'autorité devient insupportable, on s'en va. De là aussi la méfiance à l'égard du travail salarié, qu'on ne peut accepter dans son propre pays sans déchoir et qu'on ne supporte, même au loin, que pour une durée limitée ou suivant des modalités (métayage) qui laissent la disposition de son temps et une suffisante impression de liberté.

Molet ajoute à ces traits la cohésion qui lie entre eux les Tsimihety, surtout en émigration, et qui maintient ces caractères. Le peuple Tsimihety peut s'étaler en superficie sans cesser de former un bloc cohérent. Sa mobilité s'en trouve encouragée. On peut aller au loin sans se sentir perdu.

MODALITÉS

Il faut distinguer l'expansion avec déplacement définitif et l'émigration temporaire ou saisonnière.

1. Les grands mouvements d'occupation des terres et d'*installation définitive* se sont surtout produits dans la période

historique; ils semblent n'avoir plus actuellement la même ampleur, mais se poursuivent néanmoins d'une manière plus lente et plus difficilement décelable.

Sur la Côte Est, dans les districts de Mananara et de Maroantsetra, une partie des groupes Tsimihety partis au début du xx^e siècle sont revenus après 1910; l'interdiction des tavy les a amenés à glisser vers les basses vallées, ce mouvement se poursuivant aujourd'hui. Les terres libres des districts d'Andapa et de Sambava ont été occupées jusqu'en 1925; l'occupation des nouvelles terres, plus difficile aujourd'hui, semble résulter de l'accroissement démographique.

L'invasion paraît se poursuivre actuellement dans les districts du Nord. Les cantons sud du district d'Ambilobe comptaient 3 600 Tsimihety en 1948, 4 500 en 1956. Il arrive chaque année une cinquantaine de familles qui occupent notamment les terres du delta à des titres divers et font venir des parents. A Vohemar des terres vacantes sont occupées pour l'agriculture ou l'élevage.

Dans l'Ouest, à Antsohihy et Port-Bergé la grande invasion Tsimihety s'est achevée vers 1920; un déplacement a lieu des tanety à bœufs vers les bords des rivières (baiboho), où le métayage est pratiqué.

Au-delà de la Betsiboka, occupée par d'autres peuples agricoles, les Tsimihety se rendent dans les zones vides de l'Ambongo, dans les districts de Soalala, Mitsinjo et Besalampy. C'est là un mouvement récent qui ne paraît pas dépasser une centaine d'arrivées par an.

Quelles considérations guident les migrants dans leurs recherches de territoires nouveaux. « Il est facile, dit Molet, [24] de résumer en quelques mots l'idéal de vie tsimihety : vivre sainement et élever beaucoup d'enfants ». Ceci comporte un espace vital suffisant pour le riz, les bœufs, les produits secondaires (tubercules, palmier pour la case, raphia). Il faut y ajouter une liberté suffisante et des possibilités de vie familiale. Les enfants à venir, si nombreux soient-ils, ne constituent pas une gêne. Quand ils seront grands, ils partiront à leur tour à la découverte de nouveaux espaces.

La migration définitive se présente sous un aspect familial, hommes, femmes et enfants allant généralement à pied; seuls les tout petits sont portés dans le dos et les vieillards impotents sur un brancard ou dans une charrette. « Pendant toute sa vie, le Tsimihety circule et se déplace dans un rayon plus ou moins grand autour de son village. Certaines années sont traditionnellement occupées à voyager, à voir du pays ou, selon l'expres-

sion locale, à « chercher » (mitady) » [Molet, 24]. Cette migration se produit lorsque l'homme, vers 35-40 ans, a déjà un certain nombre d'enfants. Elle est organisée. « On fixe un but, on prévoit les étapes, les provisions de route, parfois les moyens de transport et les frais qu'ils occasionneront. La durée de l'absence est estimée, mais, comme toujours, reste assez imprécise ». Car, en fait, le départ est difficile à faire entre les migrations temporaires et définitives. On laisse toujours des biens qui seront gardés par les parents pendant l'absence. On ne demeure au loin que si on y a trouvé soit des conditions favorables d'installation auprès de parents, soit des terres neuves.

On se déplace en tout temps, mais surtout en saison sèche. Les camions, en ce cas, peuvent être utilisés. C'est l'époque des visites à des parents, des ventes de bœufs au loin, qui peuvent constituer les occasions de chercher des établissements définitifs. Les villages accueillent les passants; ce n'est jamais une marche forcée.

Le rythme de l'expansion porte sur des générations. Très schématiquement, on peut dire que la première génération défriche, la seconde cultive, la troisième essaime à son tour.

En réalité, l'expansion, dans son ensemble, est un phénomène continu qui se poursuit d'une génération à l'autre [Molet, 24]. Les relations se poursuivent avec ceux qui sont restés; la famille garde l'usufruit des biens laissés par les migrants; ceux-ci continuent d'envoyer de petites sommes pour payer les impôts ou leur contribution aux fêtes funéraires. De sorte que, si l'on revient, on est réintégré sans difficulté. « Les chefs de famille sont renseignés sur la situation probable de chacun de leurs descendants », ce qui a permis à Molet l'établissement de généalogies et de schémas de dispersion des familles.

Pour ne citer qu'un exemple, celui des Maroandriana, l'origine est à Rantabé (Maroantsetra); en 1904, le père s'installe dans le district de Port-Bergé; entre 1912-1915 ses fils se fixent dans les districts de Maroantsetra, d'Andapa, de Besalampy; à partir de 1940, la troisième génération se disperse à son tour : on en trouve dans les districts de Port-Bergé, Ambato-Boéni, Mandritsara, Majunga, Maroantsetra et Marovoay. Il en est de même des autres familles étudiées. Il existe un *domaine Tsimi-hety*, à l'intérieur duquel ils se déplacent à chaque génération et qu'ils agrandissent peu à peu, refoulant ou pénétrant les autres peuples, jusqu'à occuper toute la partie Nord de Madagascar.

Comment se présente cette pénétration? Molet [24] en a

fait une analyse sociologique poussée dans les différents groupes ethniques. Avec les Betsimisaraka, à l'Est, il y a eu répartition géographique : les Tsimihety occupent les hautes vallées, les Betsimisaraka la région côtière. Du reste, certains clans Tsimihety sont d'origine Betsimisaraka. Par exemple, les Zafirabay de Maroantsetra (contre lesquels lutta Benyowski) sont des Betsimisaraka, mais comptent des groupes à Andapa considérés comme Tsimihety. D'autre part, il existe des régions de contact et de pénétration Tsimihety où ceux-ci revendiquent la qualité de Betsimisaraka (donc d'enfants du pays, Zafintany) afin de pouvoir acquérir des terres. Les intermariages facilitent les choses, les enfants nés d'un père betsimisaraka et d'une mère tsimihety étant comptés comme betsimisaraka.

Au Nord, avec les Antankarana, l'assimilation a été facilitée par la commune appartenance de leurs clans nobles à la famille des princes Zafinifotsi. Les Tsimihety descendent les vallées et épousent des femmes Antankarana qui leur laissent cultiver leurs terres; puis les Tsimihety font boule de neige; certains se disent antankarana, ce qui a permis à cette population, moins féconde, de ne pas disparaître plus vite.

Le même processus joue, à l'Ouest, avec les Sakalava. Ceux-ci, surtout pasteurs, ne cultivaient qu'assez faiblement leurs terres, les Tsimihety ont trouvé là leur principale zone d'expansion. « L'implantation est souvent massive. Des familles entières arrivent en charrettes avec outils, bagages et provisions sur un emplacement déjà repéré par un voyageur et s'y installent en une saison. Les hommes louent leurs services aux Sakalava pour effectuer des travaux comme l'érection d'une case et se font payer en bœufs pour se constituer rapidement un troupeau » Quand les apports sont suffisamment massifs et continus, il en résulte un groupement tsimihety homogène. Mais le plus souvent, des mariages mixtes se produisent et le tsimihety se trouve peu à peu « sakalavisé » : il paie le tribut aux panjaka sakalava, n'a plus la même autorité familiale (la femme sakalava étant beaucoup plus libre et moins soucieuse d'avoir des enfants) et cède aux superstitions sakalava, telle le tromba. Les vertus familiales et l'idéal de prolifération du rude paysan tsimihety tendent à se dissiper.

Avec les Makoa des métissages se produisent également dans ces régions.

D'une tournée avec M. Molet dans la région côtière d'Antoibe (district d'Analalava), j'ai retiré l'impression d'un métissage ethnique général. Il était rare qu'une des personnes que j'ous interrogions (qu'il se déclarât Tsimihety, Sakalava ou

Makoa) n'eût pas dans son ascendance des parents d'un des deux autres peuples.

2. *L'émigration temporaire ou saisonnière* est surtout le fait des jeunes hommes, mais aussi des jeunes filles qui vont à la recherche d'un mari. Les jeunes gens émigrent surtout entre 15 et 20 ans. C'est le moment de découvrir le monde, avec les possibilités d'installation future, pour le jour où on aura fondé une famille. C'est l'âge aussi où l'on peut s'employer comme salarié sans déshonneur, à condition que ce soit au loin. « Ce genre de travail n'est pensable pour un Tsimihety que comme stage de jeunesse » [Molet, 24].

Ce sont surtout les régions de cultures riches de la Côte Est (Mananara, Sambava, Antalaha, Andapa) qui attirent les émigrants des districts tsimihety voisins : Mandritsara, Bealanana, Befandriana. C'est une migration saisonnière, pour la fin de la campagne du café et des travaux divers de plantation. Elle ne dure guère plus de trois mois; on est de retour en novembre ou décembre pour les travaux de rizière. Une autre saison est de mars à juin. On ne compte pas plus de 1 000 migrants annuels dans le district de Mandritsara, 300 dans celui de Befandriana.

Les destinations, dans les districts de l'Ouest, sont plus variées. Du district d'Analalava partent chaque année 250 travailleurs pour la Côte Est ou pour les plantations de tabac de Port-Bergé. L'absence dure de juin à décembre. Du district d'Antsohihy partent chaque année de 1 000 à 3 000 jeunes gens vers la Côte Est ou la Mahavavy. Les départs ont lieu après la moisson et l'absence dure de 6 à 10 mois. Le nombre des migrants varie avec le cours des produits locaux; l'effondrement des cours du raphia pousse à émigrer.

Le travailleur tsimihety s'adapte à tous les climats et à toutes les tâches : riz, raphia, caféier, vanille, tabac, pommes de terre, volailles, élevage, coupe des cannes à sucre, travaux urbains. Mais il répugne à aliéner sa liberté en concluant un contrat, sauf pour le métayage qui lui donne l'impression de rester son maître et lui permet d'avoir des terres à proximité. Les salariés ne le sont que très temporairement (quelques mois, un an au plus) et ce sont tous (95 %) des jeunes gens célibataires. Il s'agit toujours de travail agricole. On peut considérer encore comme une exception les Tsimihety instruits employés dans les villes (comptables, magasiniers, à Nosy-Bé, Diégo, Majunga) et dans la fonction publique (moins de 200, surtout dans les districts tsimihety). Un certain nombre de

jeunes gens passent le permis de conduire et deviennent chauffeurs.

En général, le migrant saisonnier emprunte un peu d'argent au patriarche lors de son départ et le rembourse à son arrivée; il est bon qu'à son retour il se montre généreux. L'émigration est un moyen de payer les impôts (parfois d'y échapper) et d'acheter des vêtements. Certains contractent des habitudes nouvelles : aliments nouveaux, distractions. On en voit vivre aux crochets de leurs parents, surtout dans l'Ouest où la Sakalavisation a altéré les mœurs. Ailleurs, l'émigration, très brève d'ailleurs, ne modifie guère la société paysanne tsimihety patriarcale.

PERSPECTIVES

En supposant que l'accroissement annuel de 3 % déterminé par Molet dans l'Ankaizinana [23] soit applicable à tout le pays Tsimihety (ce que permet de croire l'assez grande uniformité de la proportion des enfants dans les divers districts), cette population doublerait en 25 ans, ce qui donnerait théoriquement la progression suivante :

- 354 000 en 1957;
- 534 000 en 1970;
- 708 000 en 1982;
- 1 416 000 en 2000.

Ces chiffres supposent le maintien des taux actuels approximatifs de natalité (45 %) et de mortalité (20 %). Le taux de mortalité ne pourra sans doute que s'abaisser si les progrès de la lutte contre les endémies se poursuit. La natalité pourrait s'abaisser aussi dans les régions côtières sakalavisées où le vieil idéal tsimihety d'avoir beaucoup d'enfants tend à céder au goût de « vivre sa vie »; mais, pour l'instant, la proportion du nombre d'enfants dans ces régions ne montre pas d'amoindrissement. Il faut donc, de toutes manières, prévoir une augmentation massive et des besoins accrus.

On pourra sans doute y parer en partie dans le pays même. Les techniques agricoles tsimihety pourront faire de grands progrès si des techniciens et une organisation de paysannat étaient mis en place. On doit pouvoir instaurer le repiquage, la fumure, l'amélioration des variétés et des rendements, l'utilisation des terres incultes, la reforestation, une meilleure utilisation du bétail. Mais les possibilités, si vastes soient-elles, ne sont pas illimitées et on doit prévoir que l'émigration

tsimihety, sous ses deux formes habituelles, saisonnière et définitive, se maintiendra et s'accroîtra.

Le développement des villes et des plantations sur les deux côtes, ainsi que l'exécution du plan offriront sans doute à l'émigration saisonnière des possibilités d'emploi grandissantes. L'instruction généralisée devra donner aux jeunes tsimihety une formation professionnelle qui permettrait de fixer un certain nombre de jeunes gens; leur part dans les emplois administratifs pourrait être aussi plus large.

A l'expansion définitive elle-même, Molet [24] indique des débouchés dans des régions neuves qui lui conviennent. L'expansion des Tsimihety a déjà des traditions : recherche des terres fertiles, proches de l'eau, vacantes, où l'action de l'Administration soit atténuée et à distance raisonnable. Il désigne ainsi notamment : l'arrière-pays de Fénériver (vallée de l'Iazafa), la zone située au sud de Mandritsara (haute Soamianina), et surtout l'Ambongo dans les districts de Mitsinjo, Soalala et Besalampy. Il propose de repérer des périmètres, de choisir des emplacements de villages, de déterminer des parcelles et de faire de la publicité dans les régions d'émigration. Des exemptions d'impôt pendant quelques années faciliteraient les départs.

La situation n'est pas actuellement alarmante. Mais elle le deviendrait vite, avec la croissance démographique, si les habitudes d'émigration n'ouvraient la soupape nécessaire. Les limites de l'expansion possible à l'Ouest n'ont pas encore été atteintes.

ANTANDROY ET MAHAFALY

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE

L'Extrême Sud de Madagascar est occupé par ces deux peuples : les Antandroy au Sud, entre le fleuve Mandrare et Menarandra; les Mahafaly (sauf la côte, domaine des Vezo) au Sud-Ouest, du Menarandra à l'Onilahy.

Il s'agit de la zone la plus sèche de Madagascar. Pour une température moyenne de 24°, la hauteur annuelle des pluies n'est que de 348 mm à Tuléar, 487 à Tsihombe, l'humidité relative de 59 (Tuléar) et 47 (Tsihombe). Les pluies répétées, surtout sur les mois d'été (décembre à mars) sont irrégulières et, certaines années, très déficientes. Le vent fréquent et l'insolation forte ajoutent à la sécheresse. La nature du sol complète le caractère sévère du pays : L'Androy (pays Antandroy) comprend deux zones : au sud une bande calcaire relativement fertile et peuplée, mais sans eau; au nord une région cristalline plus riche en eau, mais stérile et déserte; le pays Mahafaly est borné à l'ouest d'un plateau calcaire quasi désertique et à l'est d'une région intérieure d'aptitudes diverses, où la vie se concentre le long des fleuves. La végétation s'adapte à ces conditions difficiles; d'une brousse épineuse, grisâtre, surgissent des arbres étranges, semblables à d'immenses moignons (*didierea*, *alluaudia*), sans ombre, hérissés de piquants. Androy signifie : pays des ronces.

L'homme aussi s'est adapté : culture du mil et des haricots, transhumance des bœufs, cases de bois très basses, villages entourés de cactus, simplicité du costume (pagne court des hommes, étoffe drapée des femmes), exploitation des moindres sources d'eau superficielle (mares, puits peu profonds). Les guerres entre tribus et les vols de bœufs étaient la distraction favorite. Depuis 1930, la disparition des cactus, la diffusion de nouvelles plantes alimentaires (manioc, riz), les cultures industrielles (sisal) et l'émigration ont contribué à changer les choses en même temps que des recherches hydrauliques commençaient à transformer le pays. Celui-ci reste néanmoins soumis à des servitudes géographiques draconiennes.

Il semble pourtant qu'il soit peuplé depuis longtemps. Les

premiers voyageurs européens, dès le xvi^e siècle, signalent la présence d'habitants. Le Sud de l'Androy était occupé par le Karimbola (particulièrement primitifs) autour du Cap Ste Marie, et les Mahandrovo à l'Est. Les colonisateurs français du xvii^e siècle qui ont eu affaire à eux les appellent les Ampatres. Ils avaient des rois Zafimanara, d'origine étrangère, probablement venus de l'Est. A partir du xviii^e siècle, sinon avant l'Androy est envahi par de nombreuses tribus venant surtout du Nord, qui submergent les Mahandrovo et refoulent le Karimbola vers le Cap Ste-Marie. Decary [8] a trouvé, d'après les traditions orales, un grand nombre de clans d'origine Sakalava (Analave, Sevohitra, Anjeka, Tsimanata, Amparehesa, Zafindravoay, Zafindramanary), d'autres de la vallée de l'Itomampy dans le district actuel de Midongy du Sud (Tsiemibalala, Mahatomotsy, Zafindramalo, Zafindravalo), d'autres du pays Antanosy (Antambavo, Afondriambita, Tamboraho), du pays Bara (Antambanditsy, voire même de la partie centrale des plateaux (Afomarolahy, Ambonitaka, Esila). Certains clans d'origines diverses se joignirent, pour la guerre, en confédérations puissantes; celle des Renivav comprend les Afomarolahy venus du Nord, les Afondriambita de l'Est et les Antedoho de l'Ouest Sakalava. Mais la plupart des clans restèrent indépendants. Le nom général, Antandro (les gens des pays des ronces) est géographique.

Les Mahafaly formaient un ensemble politique à part, étant soumis à des rois Maroseranana, parents des rois Sakalava. A côté de clans qui se disent originaires du pays (Antantsosoa, Tanalana, Foloamby, etc..) une majorité est venue avec les rois (Andriambato, Andriantsilika, Tsive, Zafimarozaha, Antambovo, etc...). Les guerres (en fait, des razzias de pillage) avec les Antandro à l'Est et les Antifiheranana au Nord étaient un sport apprécié. A partir du xvi^e siècle, les européens (portugais, hollandais, français et surtout anglais) fréquentèrent la baie de St-Augustin à l'embouchure de l'Onilahy achetant des bœufs et des esclaves avec des fusils et de la pacotille. Les relations commerciales se terminaient parfois assez mal, les habitudes de pillage des Mahafaly reprenaient le dessus.

Les souverains Merina tentèrent à plusieurs reprises de conquérir l'Extrême-Sud et échouèrent (1830 dans le Nord de l'Androy, 1850 dans l'Est), mais leur occupation de la région du Fort Dauphin provoqua l'émigration d'une partie de l'Antandro qui refoulèrent les Mahafaly de la contrée au Nord de l'Onilahy moyen. En 1890, sur l'initiative et avec l'aide de

Français, l'armée merina du prince Ramahatra occupa Tuléar et établit un poste à Soalara, à la baie de Saint-Augustin. L'occupation française, commencée en 1900, s'acheva en 1903, non sans mal en face de gens habitués à la guerre, insaisissables dans la brousse épineuse, et sans autorité centrale. La tradition prétend que les Antandroy se soumirent à deux conditions : 1^o que les Français n'amèneraient pas les Merina; 2^o qu'ils n'établiraient pas d'écoles.

HISTOIRE ET CAUSES DE L'ÉMIGRATION

Cette indépendance, farouchement protégée par les sagaiés et les épineux, isolait l'Extrême-Sud, et particulièrement l'Antandroy, d'une manière quasi absolue. L'Antandroy se méfiait de tout ce qui n'était pas son pays et répugnait à en sortir. Decary [8,21] en 1920 constatait l'aversion de l'Antandroy pour les voyages. « Les déplacements temporaires pour le service de l'autorité lui étaient extrêmement pénibles; on ne pouvait pas facilement des porteurs pour Fort-Dauphin; on en trouvait peu qui consentissent à dépasser Tsivory.

Aller dans les pays un peu lointains, c'était aller « andafy » outre-mer, à l'étranger), c'était pénétrer dans l'inconnu, avec ses dangers et ses terreurs. » L'Extrême-Sud était en quelque sorte une île dans l'île, un monde à part. Un détail peut faire comprendre à quel point ces malgaches, d'origines diverses pourtant, avaient été modelés par le climat et le pays, et étaient devenus différents des autres : le riz leur était inconnu et, même quand on leur en distribuait lors des disettes, ils hésitaient à en faire usage et préféraient parfois se laisser mourir.

Ce ne sont pas ces famines, résultant des années trop sèches, qui ont amené l'Antandroy à émigrer. Elles faisaient partie de son mode traditionnel; elles étaient les dates célèbres de son histoire; les famines de 1913, 1916, 1921 leur avaient laissé plus de souvenirs que la 1^{re} guerre mondiale, mais elles n'amenèrent personne à quitter le pays; on souffrait silencieusement; les moins résistants restaient immobiles dans leur case, attendant la mort. La faim était une coutume ancestrale; un pays qui avait modelé les hommes à son image; ils ne songeaient pas à fuir, n'en connaissant et n'en désirant pas d'autre.

C'est donc, initialement, une contrainte extérieure qui donna le premier branle à l'émigration. En 1922, l'île de la Réunion demanda des travailleurs antandroy; l'Administration en embarqua près de 700, recrutés par la voie autoritaire. L'argent envoyé au pays par ces engagés rendit ensuite le recrutement

plus facile. Environ 3 000 travailleurs partirent de 1922 à 1925, puis le courant fut interrompu sur la protestation des colons de Madagascar qui entendaient se réserver cette nouvelle source de main-d'oeuvre. Le pli était pris par les travailleurs rentrés de la Réunion; l'appât de l'argent, dans cette population pauvre, commençait à se répandre. Les besoins de l'Antandroy « sont au nombre de quatre : manger, se procurer des femmes, augmenter son troupeau, payer ses impôts » (Decary et Castel, 9). L'argent permettait d'y faire face. Un premier contingent de 427 hommes quittait l'Androy en 1925 pour le Nord de l'île. Le recrutement militaire, commencé en 1922, s'accroissait vers 1928 par la création du Smotig (2^e contingent militaire, employé à des travaux d'intérêt général : chemin de fer, ports); nombre de jeunes gens étaient ainsi tirés de l'Extrême-Sud, prenaient contact avec le monde extérieur, contractaient de nouvelles habitudes (vêtements, riz, discipline).

En même temps, les conditions traditionnelles de la vie antandroy se trouvaient ébranlées par un événement brutal. En deux ans, 1928-1930, la cochenille, introduite à Tuléar, envahissait tout le Sud et détruisait les cactus. Or, le cactus, la « raquette », était considéré par l'Antandroy comme un ami (longo); il défendait l'approche des villages et fournissait, en cas de disette, une nourriture d'appoint pour les bœufs et pour les gens. Les deux années sèches qui suivirent alors (1929-1930) trouvèrent donc les Antandroy désarmés. Beaucoup moururent, beaucoup se réfugièrent dans les régions voisines et un certain nombre prit la route, désormais connue, de l'émigration. Le district de Tsihombé, en 1931, année où les conséquences se firent sentir le plus cruellement, perdit la moitié de sa population passant de 60 000 à 32 000 habitants; une partie revint les années suivantes; en 1935, la situation démographique était rétablie. Mais la leçon avait été sévère et, désormais, l'habitude de l'émigration avait été prise avec ses caractéristiques durables. 1^o chaque année un certain nombre de jeunes gens partent pour gagner de quoi payer l'impôt, acheter des bœufs et rapporter des cadeaux pour les parents et les femmes; 2^o dans les années de disette, les départs se multiplient pour trouver de la nourriture. L'émigration offre désormais aux gens de l'Extrême-Sud la soupape nécessaire à l'équilibre de leur économie. L'expansion par cette soupape varie d'amplitude avec la quantité de pluies annuelles. Le chef du district d'Ambovombé définit l'émigration antandroy : « une évaporatoire humaine due à la sécheresse. »

Jusqu'en 1943, le chiffre des travailleurs sur contrats se maintient, dans ce district, entre 500 et 1 000 par an. Les employeurs du Nord ont peu à peu abandonné leurs préventions à l'égard des Antandroy réputés sauvages, voleurs et batailleurs. Au reste, il n'y a pas d'autre solution bon marché; c'est le moment où les Antesaka, main-d'œuvre principale jusque-là, se livrent à la culture du café et ralentissent l'émigration.

1943 voit une nouvelle grande disette. Plus de 3 000 contrats à Ambovombé seul et un exode de travailleurs libres en tous sens; 15 000 morts; des enfants abandonnés. Certains cantons perdent la moitié de leur population. Au total, pour le seul district d'Ambovombé : 20 à 30 000 départs, certains durables.

En 1956, nouvelle sécheresse, surtout dans les cantons côtiers. Les stocks de sécurité empêchent les décès, mais Ambovombé compte plus de 10 000 départs.

Cependant, des éléments nouveaux de prospérité ont été créés dans le pays même : mines de mica et de thorianite, et surtout plantations de sisal du bas Mandraré. C'est insuffisant et les départs se poursuivent, soit sous forme d'expansion dans les régions limitrophes, soit par émigration temporaire de travailleurs au loin. On trouve aujourd'hui des Antandroy dans toute l'île. Ils constituent la source la plus importante de main-d'œuvre agricole salariée.

Les Mahafaly ont, dans les mauvaises années, appris eux aussi les chemins de l'émigration, mais dans une moindre mesure. Il est souvent difficile, d'ailleurs, de les distinguer dans les statistiques, le nom général d'Antandroy étant appliqué à tous les travailleurs de l'Extrême-Sud.

RÉPARTITION ACTUELLE

| Districts | Antandroy | Mahafaly | TOTAL | % de la population totale | Observations |
|---------------------------|----------------|---------------|----------------|---------------------------|-----------------------------------|
| <i>Province de Tuléar</i> | | | | | |
| Fort-Dauphin | 4 687 | | 4 687 | 7 | dont 3 081 à Fort-Dauphin |
| Amboasary | 31 666 | | 31 666 | 58 | District d'origine |
| Ambovombé | 112 472 | | 112 472 | 97 | — — |
| Bekily | 39 063 | | 39 063 | 72 | — — |
| Ampanihy | 18 922 | 40 172 | 59 094 | 90 | — — |
| Betioky | 2 189 | 18 884 | 21 073 | 27 | — — |
| Betroki | 3 518 | | 3 158 | 8 | (21 % du canton Isoanala) |
| Tuléar | 5 101 | 4 597 | 9 698 | 10 | (1/3 dans ville Tuléar) |
| Ankazoabo | 973 | 106 | 1 079 | 5 | |
| Morombé | 1 863 | 145 | 1 908 | 5 | (15 % du canton Befandri- ana) |
| Manja | 3 484 | 42 | 3 526 | 10 | (23 % canton Manja) |
| Beroroha | 489 | 70 | 559 | 3 | |
| Morondava | 2 595 | 761 | 3 556 | 15 | |
| Mahabo | 1 546 | 286 | 2 192 | 6 | |
| Belo | 1 563 | 167 | 1 620 | 4 | |
| Miandrivazo | 3 116 | | 3 116 | 7 | |
| TOTAL | 233 607 | 63 330 | 296 937 | | |

| Districts | Antandroy | Mahafaly | TOTAL | % de la population totale | Observations |
|----------------------------|-----------|----------|-------|---------------------------|--------------|
| <i>Province de Majunga</i> | | | | | |
| Antsalova | 459 | | 459 | | |
| Maintirano | 286 | | 286 | | |
| Morafenobé | 62 | | 62 | | |
| Besalampy | 44 | | 44 | | |
| Soalala | 38 | | 38 | | |
| Mitsinjo | 1 200 | 150 | 1 350 | 7 | |
| Majunga | 1 095 | 265 | 1 360 | 2 | |
| Marovoay | 1 522 | 451 | 1 971 | 5 | |
| Ambato-Boéni | 1 190 | | 1 190 | 2 | |
| Maevatanana | 1 900 | | 1 900 | 4 | |
| Tsatanana | 150 | | 150 | | |
| Port-Bergé | 283 | | 283 | | |
| Analalava | 125 | | 125 | | |
| Antsohihy | 70 | | 70 | | |
| Bealanana | 30 | | 30 | | |
| TOTAL | 8 452 | 866 | 9 388 | | |

6

ANTANDROY

73

| Districts | Antandroy | Mahafaly | TOTAL | % de la population totale | Observations |
|---------------------------------|-----------|----------|--------|---------------------------|---|
| <i>Province de Diégo-Suarez</i> | | | | | |
| Ambanja | 2 000 | 250 | 2 250 | 5 | (34 % du canton Dzamandzar) (1/3 à la Sosumav) |
| Nossi-Bé | 1 997 | 1 089 | 3 086 | 13 | |
| Ambilobé | 2 142 | 278 | 2 420 | 5 | |
| Diégo | 3 968 | 100 | 4 068 | 7 | |
| Vohémar | 115 | | 115 | | |
| Sambava | 790 | 10 | 800 | | |
| Andapa | 440 | | 440 | | |
| Antalaha | 180 | 60 | 240 | | |
| TOTAL | 11 632 | 1 787 | 13 419 | | |
| <i>Province de Tamatave</i> | | | | | |
| Maroantsetra | 143 | | | | 1,4 0,8 1,8 1,7 |
| Fénérive | 469 | | | | |
| Sainte-Marie | 42 | | | | |
| Tamatave-ville | 695 | | | | |
| Tamatave-Banlieue | 652 | | | | |
| Brickaville | 1 011 | | | | |
| Ambatondrazaka | 1 898 | | | | |
| Moramanga | 243 | | | | |
| Vatomandry | 152 | | | | |
| Mahanoro | 76 | | | | |
| TOTAL | 5 381 | | | | |

| Districts | Antandroy | Mahafaly | TOTAL | % de la population totale | Observations |
|---------------------------------|-----------|----------|-------|---------------------------|-------------------------|
| <i>Province de Tananarive</i> | | | | | |
| Tananarive-Ville | 303 | | | | |
| Tananarive-Banlieue | 30 | | | | |
| Ambatolampy | 30 | | | | |
| Antsirabe | 62 | | | | |
| Arivonimamo | 35 | | | | |
| Betafo | 580 | | | | |
| Miarinarivo | 1 000 | | | près de 2 | (5 % du canton Mandoto) |
| Soavinandriana | 118 | | | | |
| Tsiroanomandidy | 380 | | | | |
| TOTAL | 2 538 | | | | |
| <i>Province de Fianarantsoa</i> | | | | | |
| Ambositra | 178 | | | | |
| Ambatofinandrahana | 72 | | | | |
| Fianarantsoa | 1 038 | | | | (1/2 en ville) |
| Ambalavao | 506 | | | 1 | |
| Ihosalotra | 800 | | | | |
| Nosy-Varika | 207 | | | | |
| Mananjary | 1 089 | | | 1 | |
| Manakara | 267 | | | | |
| Farafangana | 90 | | | | |
| Midongy | 60 | | | | |
| TOTAL | 4 307 | | | | |

Les migrations intérieures à Madagascar
ANTANDROY ET MAHAFALY

-  Plus de 90% de la population
-  " 50% " "
-  " 25% " "
-  " 10% " "
-  " 5% " "
- + Ville comptant plus de 10% d'indi-
gènes Antandroy
- " " " " 5% "
- o Chef-lieu de district ou de poste
- 2 Pourcentage par district inférieur
à 5%
- Limite de province



Le chiffre total des Antandroy est donc de 265 912, celui des Mahafaly de 65 983. Soit 331 895 pour l'ensemble des deux peuples de l'Extrême-Sud, dont 263 368 pour les districts d'origine et 68 523 pour l'expansion et l'émigration.

Le tableau de la répartition est révélateur de la dispersion de ces travailleurs à travers l'île entière. Presque tous les districts en reçoivent. Néanmoins, les chiffres sont nuls ou très faibles : 1° dans les pays peuplés qui sont eux-mêmes une source d'émigration (pays Tsimihety, Tanala, Sud-Est, partie orientale du plateau Merina et Betsileo); 2° dans les régions dont les immigrants proviennent surtout d'autres peuples (région de Maintirano occupée par les Antesaka, région d'Antalaha-Vohémar occupée par les Tsimihety, province de Tamatave).

Les principales régions où s'emploie l'émigration Antandroy et Mahafaly sont :

1° *Les environs immédiats de leur pays* : A Fort-Dauphin ce sont des migrations saisonnières (manœuvres, dockers) et, dans les cantons Ouest de l'Anosy, des installations définitives. A Isoanala (district de Betroki) les Antandroy sont venus s'installer comme travailleurs sur des toby de mica et, lors de la disette de 1931, ont fondé un groupement définitif. A Tuléar, ils fournissent une grosse partie des manœuvres permanents.

2° *La région du Mangoki et le Menabe du Sud* : Sur le Mangoki les Antandroy sont venus comme salariés des Masixoro pour les travaux agricoles, mais certains se sont installés. Dans le Menabé, ce sont surtout des journaliers, employés pour un an ou moins dans les villes ou sur les plantations, et assez instables.

3° *La partie Est de l'Ambongo et la basse Betsiboka* : Les Antandroy y constituent une partie des travailleurs temporaires, dans les plantations (tabac, manioc, arachides) et dans la ville.

4° *Le Nord* : A Ambanja, Nossi-Bé et Ambilobe, les Antandroy sont, pour beaucoup, des travailleurs temporaires recrutés par contrat et amenés en bateau. A Nossi-Bé, un assez grand nombre se sont fixés dans l'Ouest de l'île. A Diego-Suarez on les trouve comme travailleurs temporaires, assez instables.

On en rencontre aussi comme salariés temporaires dans la région de Tamatave, sur les plantations et en ville. Dans la région de Fianarantsoa ils se sont répandus dans la région Sud et Ouest, plus ou moins vides, du plateau, où ils vivent le trafic divers (bœufs, tabac) et surtout dans les villes (Ihosy, Fianarantsoa) comme domestiques, manœuvres, terrassiers, à titre saisonnier ou temporaire.

DÉMOGRAPHIE ET NOMBRE D'ÉMIGRANTS

1. Les chiffres globaux des peuples de l'Extrême-Sud ont été estimés comme suit à diverses époques :

| | 1908 (Grandidier) | 1921 (Statistiques) | 1951 (Statistiques) | 1957 (Chiffres donnés par les districts) |
|-------------|----------------------|------------------------|------------------------|---|
| Antandroy . | 113 000 | 175 000 | 252 000 | 266 000 |
| Mahafaly . | 34 000 | 40 000 | 67 000 | 66 000 |
| | 147 000 | 215 000 | 319 000 | 332 000 |

Ces chiffres comprennent la population vivant dans son pays et les émigrés. Ils indiqueraient un doublement en 40 ans pour les Antandroy correspondant à un taux d'accroissement annuel compris entre 1,5 et 2 %, et un doublement en 50 ans pour les Mahafaly correspondant à un taux d'accroissement annuel compris entre 1 et 1,5 %. En réalité, les plus anciens chiffres ne sont que des estimations vagues sur lesquelles il serait imprudent de fonder des calculs.

L'étude par sondage des villages antandroy menée par M^{lle} Frère [16, 83-90] donne un nombre moyen de 327 enfants pour 100 femmes. Le taux de natalité s'établit à 39,3 ‰ (393 naissances annuelles pour 10 000 personnes), le taux de mortalité à 22 ‰. Le taux d'accroissement serait de 1,8. Frère estime cependant plus vraisemblable un taux de 1 %, sensiblement égal à la moyenne de l'île; elle déduit ce chiffre du taux de reproduction net (1,34), correspondant à un doublement en trois générations de 25 ans.

La pyramide des âges qu'elle a établi [16, 65-67] correspond à une population du type moyennement progressif, avec 10,6 % de plus de 55 ans, et 31,8 % de moins de 15 ans. Pour les adultes (57,6 %), il faut noter une infériorité du nombre des hommes par rapport aux femmes; la proportion est de 9 à 13 pour la tranche d'âge de 20 à 30 ans. Il faut voir là un effet de l'émigration.

Les chiffres donnés par les districts pour les enfants de 15 ans sont des estimations; certains apparaissent très supérieurs aux chiffres de Frère : Amboasari 37 % de la population totale, Ampanihi 40 %, Betioky 34 %; d'autres s'en rapprochent sensiblement (Ambovombe 32 %, Fort-Dauphin 31 %) Il semble donc qu'on puisse admettre l'hypothèse d'un accroissement modéré, compris entre 1 et 1,8 % par an.

2. Il apparaît impossible de donner un chiffre moyen, même grossièrement approximatif, de l'émigration antandroy et mahafaly. D'une part, en effet, les recrutements par contrat, seuls connus, ne représentent qu'une faible part de l'émigration (500 à Bekily, 100 à Ambovombé. D'autre part, ainsi que nous l'avons vu en retraçant l'histoire de l'émigration, celle-ci varie considérablement avec la sécheresse. Le district d'Ampanihy compte 600 départs dans les années faibles, 1 400 dans les années fortes. Ambovombé fait état de 10 000 à 30 000 départs dans les années de disette, et pour les années faibles antérieures à la suppression du contrôle, donne des chiffres allant de 319 (1936) à 1 500 (1944). D'après ces chiffres, et compte tenu du fait que ces deux districts fournissent le plus gros contingent d'émigrés, on pourrait, pour les 5 districts d'origine, évaluer l'émigration totale de l'Extrême-Sud à 1 500 au minimum dans les années les plus faibles, sans pouvoir fixer de limite pour les années de disette où les 10 000 sont certainement dépassés et pourraient être multipliés par 2 ou 3 ou plus au cas d'une famine véritable comme on en a connu dans le passé.

Frère [16, 124] indique que 11,7 % des hommes chefs de famille en Androy sont revenus de l'émigration. La proportion des émigrés (68 563) par rapport au chiffre total des populations de l'Extrême-Sud présentes dans l'île est de 1/5, mais il faut compter sur ce nombre une minorité d'émigrés définitifs.

MODALITÉS DE L'ÉMIGRATION

1. Migrations à l'intérieur de l'Androy et à proximité

Les transhumances qui amènent tous les ans les bœufs du sud de l'Androy sur les pâturages du Nord (3 000 à 6 000 boeufs pour Ambovombé avec quelques centaines de gardiens) ne sont pas de véritables migrations; les gardiens ramènent le bétail dans leurs villages d'origine après quelques mois. Cependant, les routes de la transhumance ouvrent la voie à la migration. Les régions de Tsivory et Bekily, Frère, [16, 119 et 122] ont vu ainsi l'installation de plusieurs milliers d'Antandroy des cantons Sud d'Ambovombé. Ceux-ci semblent fournir, ainsi que les Mahafaly des cantons Sud d'Ampanihi, la plus grosse partie de l'émigration. « Bekily est la porte ouverte de l'Androy vers l'Ouest et le point de départ des émigrations à travers l'île ». Il faut noter, d'autre part, un lent envahissement du district d'Ampanihi (Mahafaly) par les Antandroy.

Trois autres centres d'immigration s'offrent à proximité. L'un, situé dans l'Androy même, est la basse vallée du Mandraré (Amboasary) avec les plantations de sisal (8 000 travailleurs, dont 9/10 d'Antandroy), l'industrie minière (mica, thorianite) et les nouvelles terres à riz de la région de Behara. En dehors de l'Androy, deux centres proches attirent les migrants : Fort-Dauphin et la région de Tuléar.

A Fort-Dauphin même, des travailleurs saisonniers sont employés, soit au batelage, soit à des besognes diverses. Il existe, en outre, dans le district, des groupes d'Antandroy qui, venus lors des grandes famines, ont établi des villages définitifs, surtout dans le canton d'Ifarantsa; ils cultivent le maïs et même le riz et ne reviennent plus en Androy.

A Tuléar et à Betioki, on trouve de nombreux antandroy et mahafaly comme travailleurs saisonniers en ville. Le district d'Ampanihi fournit une émigration vers les chantiers de la Taheza ou de Sakaraha (district de Betioki). A la saison du triage du pois du Cap, des jeunes gens (dont 20 % de femmes) viennent s'employer pour quelques semaines.

Il ne fait aucun doute que l'exploitation de la Sakoa, si elle était un jour décidée, trouverait aisément chez les Antandroy et Mahafaly un contingent important de travailleurs saisonniers, avec la possibilité de fixer assez vite un noyau permanent.

Une certaine émigration définitive se porte de ce côté, dans les districts de Betioky et de Tuléar où des familles viennent chercher des terres libres.

2. Migrations à longue distance

En dehors des régions voisines où domine l'émigration saisonnière, l'*émigration temporaire* domine. Elle revêt deux aspects : le recrutement par contrats et les départs libres.

Les recruteurs, à la solde des grandes compagnies, viennent opérer avec l'aide de rabatteurs qui mènent leur propagande, notamment sur les marchés. La durée des contrats est de 2 ans, parfois moins. L'engagé reçoit une avance de 2 000 à 3 500F, est transporté par camion et reçoit sur place un salaire variable (de 60 à 80 F par jour et de 800 g à 1 kg de riz). Les principales sociétés recruteuses sont la Sosumav (sucre, Ambilobe), la Caim (tabac, Maevatanana), la Sucrière de Nossi-Bé, le Syndicat Lyonnais, et divers employeurs des régions de Maravoay (riz), Miandrivazo (tabac), Malaimbandy (tabac), Tamatave, Majunga.

Malgré ses avantages, le recrutement par contrat ne touche qu'une minorité d'émigrants. La plupart partent librement,

s'arrêtant en route, cherchant du travail et le quittant en toute liberté, ce qui convient mieux à leur caractère.

Plus de 92 % sont employés aux travaux agricoles, généralement comme manœuvres pour les travaux les plus grossiers. Leur individualisme et leur instabilité leur font préférer le travail à la tâche; ils apprécient la correction dans le paiement (n'hésitant jamais à manifester bruyamment) et l'existence d'un contremaître parlant le dialecte antandroy. On en trouve aussi qui sont mineurs, carriers, terrassiers, et, dans les villes, aides-chauffeurs, aides-maçons, gardiens, boys, tireurs de pousse, dockers. Les femmes aident à certains travaux, notamment sur le bas Mangoki, dans les régions de Miandrivazo, Malaimbandy, Majunga, Ambilobé, Diégo-Suarez, et Nossi-Bé (où, nous l'avons vu, ils constituent, dans certaines parties de l'île, un tiers de la population).

Sur les plantations, ils aiment se grouper en village à part. Dans les villes, plus isolés et détribalisés, ils sont souvent turbulents et retrouvent parfois les habitudes de pillage et de violence des ancêtres. En 1956, le seul district d'Ambovombé a dû instruire 207 commissions rogatoires pour des délits divers.

Les *migrations définitives* à longue distance sont plus rares. Néanmoins, des villages antandroy, formés dans les années de grande disette et consolidés par des apports successifs, existent sur le bas Mangoki, dans les régions de Miandrivazo, Malaimbandy, Majunga, Ambilobé, Diégo-Suarez, et Nossi-Bé (où, nous l'avons vu, ils constituent, dans certaines parties de l'île, un tiers de la population).

3. Itinéraire et transport

A l'exception des recrutés pour les entreprises de la Côte Nord-Ouest qui sont embarqués à Tuléar et transportés en bateau, les émigrants voyagent en camion ou à pied. Avant 1934, on comptait 13,5 % de transports en camion, 64,9 % à pied et 21,6 % mixtes. De 1945 à 1955 : 72,7 % en camion, 17,4 % à pied et 9,9 % mixtes (chiffres donnés par Frère, [16, 127]. L'itinéraire normal pour le Nord passe par la grande route Fianarantsoa, Ambositra, Tananarive. Ces bandes d'émigrants du Sud, avec leur turbulence et leurs cris, troublent les calmes habitants du plateau. « Ils font souvent du scandale et volent en cours du voyage » note le chef du district d'Ambohimahasoà. Les habitants se méfient d'eux et ils les laissent souvent passer la nuit à la belle étoile.

Pour le Menabe intérieur (Miandrivazo—Malaimbandy) le chemin est fréquemment direct, par le Mangoki.

4. Ages et sexes

Frère [16, 125] a trouvé qu'en Androy les hommes de 20 à 29 ans représentaient la moitié des émigrés (exactement 49,9 %), 13,1 % ont moins de 20 ans, 23,2 % de 30 à 39 ans, 7 % de 40 à 49 ans, 5,1 % de 50 à 59 ans, et 1,7 % de plus de 60 ans. On compte à peu près une femme migrante pour 2 hommes, d'après le chef de district d'Ambovombé.

Le chef de district d'Ampanihi (Mahafaly) estime que dans les années d'émigration faible, les jeunes gens formaient 70 % des émigrés, les hommes mariés 10 %, les ménages sans enfant 10 %, les familles 10 %. Dans les années de disette, ces proportions passeraient à 55 % pour les jeunes gens, 20 % pour les hommes mariés, 10 % pour les ménages sans enfant, 15 % pour les familles. Amboasary donne des chiffres assez différents : 32 célibataires hommes, 15 célibataires femmes, 32 couples, 45 enfants.

La proportion des hommes et des femmes parmi les émigrés temporaires du Nord fait ressortir la disparité numérique des sexes. A Ambanja on compte pour 9 hommes, 5 femmes et 6 enfants; à Ambilobé, pour 10 hommes, 5 femmes et 5 enfants; à Diégo-Suarez, pour 21 hommes, 9 femmes et 8 enfants. La disproportion est moindre dans l'Est (Tamatave : 24 hommes pour 20 femmes et 34 enfants; Brickaville, 5 hommes pour 4 femmes et 2 enfants; Alaotra 67 hommes pour 45 femmes et 76 enfants) et dans l'Ouest (Marovoay 5 hommes pour 4 femmes, Morondava 10 hommes pour 8 femmes). Dans les villages stabilisés, la disproportion s'atténue ou s'inverse (Nossi-Bé : 5 hommes pour 7 femmes).

5. Durée et retours

La durée de l'émigration dépend de la longueur du trajet. Les régions voisines de l'Androy ont, nous l'avons vu, surtout des émigrations saisonnières : 86,4 % des migrations en Anosy (Fort Dauphin) sont inférieures à un an, et 50 % des migrations vers Tuléar et sa région. Pour les migrations à longue distance, la durée est variable. 4 % seulement ont duré plus de 20 ans. Les temps moyens d'émigration pour un même individu diminuent à mesure qu'il avance en âge : 5 ans 2 mois pour la première émigration, 3 ans 9 mois pour la seconde, 1 an 8 mois pour la troisième [Frère, 16, 126-127].

Le chef de district d'Ampanihi estime que 80 % des migrants à proximité reviennent avant un an, 15 % avant deux ans, 5 % plus tard, et que, pour les émigrés à longue distance, 30 %

reviennent avant 5 ans, 40 % avant 10 ans et que 30 % ne reviennent pas.

CONCLUSIONS

1. Causes de l'émigration

L'émigration antandroy et mahafaly, phénomène récent, est due à la pauvreté du pays, combinée avec la croissance démographique, la disparition des cactus et l'ouverture des voies de communications. De nombreuses familles n'ont pas de bœufs et les récoltes sont précaires un an sur trois par suite de la sécheresse. « En Androy, écrit le chef du district d'Ambovombé, l'histoire des migrations est celle de la faim ».

A cette cause essentielle, qui a déclenché le mouvement d'émigration, s'en ajoutent d'autres qui contribuent à le maintenir : la nécessité d'acheter des bœufs comme cadeau de mariage et l'ambition primordiale pour tout antandroy de créer un troupeau ou de l'accroître; le besoin d'argent pour payer l'impôt (surtout par l'émigration saisonnière); la fierté de revenir dans son village en homme important, disposant d'argent, d'habits et d'ustensiles.

L'émigration est ainsi devenue une coutume chez les habitants de l'Extrême-Sud et leur apporte le complément de ressources nécessaire pour subsister et mener une vie plus agréable dans une contrée qui, bien que déshéritée, leur reste chère.

2. Conséquences

Les liens des émigrés avec leur famille sont généralement maintenus. Menant une vie frugale, ils font des économies et envoient en moyenne 5 000 F par an chez eux. L'argent va aux parents s'ils sont vivants, sinon à la femme ou aux frères. On l'emploie à acheter de la nourriture, à payer l'impôt, à acquérir des bœufs, que l'émigré trouvera à son retour et dont il devra tuer une partie pour célébrer l'événement.

Il n'y a pas d'hémorragie démographique. En année normale, les retours compensent les départs. Les femmes laissées au pays sont prises en charge par des parents et la natalité n'est pas compromise.

Les émigrés de retour sont rapidement réintégrés dans le corps social. Ils sont auréolés, quelque temps, par le prestige d'avoir vu du pays et gagné de l'argent.

Sur le plan social et culturel, cette importance nouvelle des jeunes gens et ce dépaysement ne sont pas sans conséquences.

L'indifférence aux rites traditionnels se fait jour peu à peu; le sorcier recule devant le poste médical et l'autorité des patriarches s'affaiblit. « Les vieux chefs, écrit le chef de district d'Ambovombé, sont comparables à de respectables aloalo (poteaux sculptés des tombeaux) vermoulus qui vont s'abattre d'un seul coup ». A noter que les émigrés morts au loin ne sont pas ramenés au tombeau où une pierre levée les remplace.

Le pagne est abandonné pour le short. Le chapeau, la chemise, le manteau de friperie font leur apparition, voire même les lunettes de soleil et le parapluie Golaz. Les drapés à l'antique des femmes sont abandonnés pour les robes à fleurs de confection, les foulards, les ombrelles. Les cases deviennent plus hautes et plus larges, et gagnent en confort ce qu'elles perdent en esthétique. Les émigrés ont pris goût au riz, au poisson, et en répandent l'usage. Ils ont conscience de leur retard et réclament des écoles et des charrues.

Ainsi, l'Extrême-Sud, longtemps isolé dans sa barrière cactée, entre dans le circuit général de l'île et entend y jouer son rôle.

Il va de soi que certaines innovations sont peu heureuses, telle la découverte de l'alcool et du jeu. Dans quelques centres, on commence à voir de jeunes déracinés vivant d'expédients, et quelques prostituées. Mais ce ne sont que d'infimes exceptions et, dans son ensemble, le pays reste sain.

Une conséquence notable, incroyable pour ceux qui ont connu l'Androy autrefois, est la quasi-disparition des vols de bœufs. Cet exutoire ancien des jeunes énergies a été remplacé par l'émigration.

3. Perspectives

Si l'on table sur un taux d'accroissement annuel de 1,5 %, la population de l'Extrême-Sud passerait de 263 000 en 1957 à 305 000 en 1967, 355 000 en 1977, et doublerait en 45 ans. Ce n'est pas un accroissement dangereux pour le pays et il semble que les projets hydrauliques actuels (puits, barrages, mise en culture des vallées, progrès de l'élevage) devraient absorber l'activité de cette population nouvelle. L'émigration restera une soupape, utile à la fois pour le pays et pour les régions d'émigration, mais qui ne tendra pas à se développer fortement et risque même, avec la fin des famines, de ne plus connaître les poussées de fièvre d'autrefois.

L'émigration est devenue une habitude, mais on aurait tort de considérer l'Extrême-Sud comme un réservoir d'hommes inépuisables.

MERINA

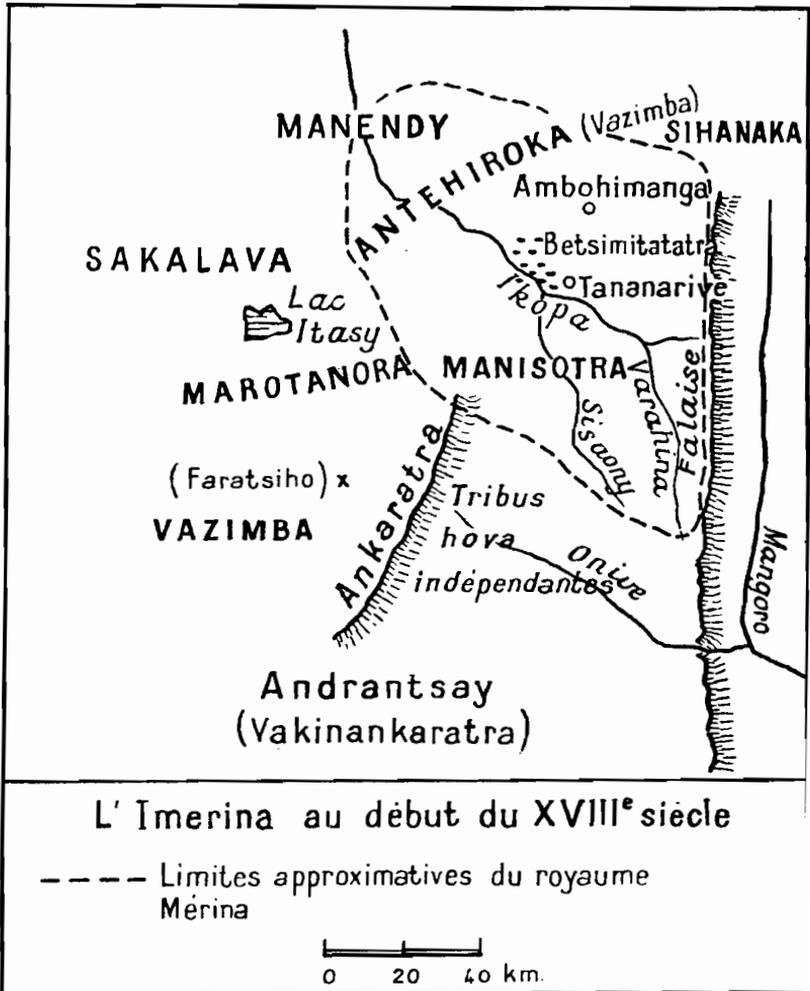
Les trois populations dont je viens d'exposer les mouvements sont les plus touchées par le phénomène régulier d'émigration des travailleurs, celles aussi où ces mouvements ont été le mieux suivis par l'administration et étudiés par des spécialistes. Il n'en est pas de même des peuples qui vont suivre et pour qui je n'ai disposé d'autres éléments que ceux qu'ont pu me fournir les chefs de districts. L'absence d'études sociologiques fait particulièrement défaut pour les Merina, qui constituent la population la plus nombreuse de l'île et la plus diversifiée dans ses activités, celle aussi dont les transformations et les problèmes mériteraient le plus rapidement des recherches attentives.

HISTOIRE DES MIGRATIONS

Il est curieux également de constater que, si l'histoire des Merina, surtout grâce à l'inestimable recueil des traditions orales du P. Callet [6], est de beaucoup la mieux connue, elle apparaît singulièrement déficiente en ce qui concerne les mouvements qui ont peuplé l'Imerina et ses abords et même ceux, beaucoup plus récents, qui ont amené le débordement et l'essaimage des Merina dans les autres régions. C'est une histoire à faire; je ne peux ici qu'essayer d'en esquisser les grandes lignes.

1. **Migrations organiques : peuplement de l'Imerina** (jusqu'en 1810)

L'Imerina forme la partie centrale du Plateau intérieur, entre les 18° et 20° de latitude sud, à une altitude supérieure à 1 200 m. La tradition orale (Callet) rapporte que le pays était primitivement occupé par les Vazimba. La contrée, très dénudée actuellement, devait être en grande partie boisée. On a supposé que les Vazimba étaient des noirs et que les *Hova*, proches anthropologiquement des Malais avec leur teint relativement clair et leurs cheveux lisses, seraient des arrivants plus récents, que Savaron fait venir de l'Est, par la vallée du Mangoro, et Razafintsalama du Nord-Est. Les traditions sont beaucoup moins claires, les anciennes dynasties étant consi-



dérées comme Vazimba, ce nom désignant alors les ancêtres plus ou moins mythiques.

Ces premières dynasties (et ce serait un argument en faveur de l'hypothèse qui les fait venir de la Côte Est) auraient vécu dans la zone forestière située en haut de la grande falaise, dans la partie extrême orientale de l'Imerina, vers le XIV^e siècle. On peut supposer qu'à cette époque les chefs andriana de cette

population hova-vazimba occupaient les hautes vallées de la Varahina et de la Sisaony, tandis que les purs Vazimba étaient répandus, d'une manière assez lâche, dans le reste du pays. Peu à peu Andriana et Hova descendent le cours de ces rivières. Au xv^e siècle, on les trouve dans les villages d'Imerimanjaka et d'Alasora, au sud de l'Ikopa, dans la banlieue actuelle de Tananarive. Le roi Andriamanelo inflige la première défaite aux Vazimba; son fils Ralambo (début xvii^e) passe l'Ikopa; son petit-fils Andrianjaka, vers 1650 occupe la haute colline d'Analamanga (la forêt bleue, nom caractéristique de l'état du pays) dont il fait *Tananarive* (la ville des mille). Il domine ainsi la plaine marécageuse de la Betsimitatatra que lui et ses successeurs transforment en rizières. Ainsi va pouvoir croître le nouveau peuple *Merina* composé des Andriana, des Hava et des Vazimba soumis.

Au début du xviii^e siècle, le royaume merina, sous le commandement d'Andriamasinavalona, s'étend à l'Est jusqu'à la falaise, à l'Ouest un peu au delà de la Betsimitatatra : approximativement les districts actuels de Manjakandriana, Tananarive, Ambohidratrimo, Arivonimamo, c'est-à-dire un rayon de 50 km environ autour de Tananarive. Encore les gens du Sud de ce royaume, les Manisotra (Vazimba mêlés de Hova réfugiés) sont-ils des vassaux fort indépendants. Au-delà, c'est le domaine de la légende : la montagne d'Ankaratra, au Sud-Est, est occupée par la Vazimba Rasoalao, femme du géant Rapeto, tous deux personnages de contes populaires. En fait, dès ce moment, certains clans merina, désireux de conserver leur indépendance, se sont installés, moitié forestiers, moitié bandits, dans les forêts de l'Ankaratra. Des rois indépendants commandent la région située au Sud, l'Andrantsay (Vakinankaratra), très faiblement peuplée de réfugiés merina et betsileo; de même un roi indépendant règne à l'Ouest sur les Vazimba de l'Itasy; au Nord-Ouest vivent les noirs Manendy. Ceux-ci sont devenus plus ou moins théoriquement vassaux des rois merina, mais ce sont des pasteurs, difficiles à atteindre. Avec les rois de l'Itasy et du Vakinankaratra, Andriamasinavalona a contracté des liens matrimoniaux.

Mais à sa mort, l'unité en marche est rompue; ses 4 fils se divisent le royaume et se livrent à la guerre entre eux, encourageant ainsi leurs voisins, Sihanaka et Sakalava, à venir opérer chez eux périodiquement des razzias de bœufs et d'esclaves.

L'unité sera triomphalement rétablie et complétée à la fin du siècle par le roi d'Ambohimanga, Andrianampoinimerina.

Il détrône les autres rois, soumet difficilement les Manisotra, affermit son autorité sur les Manendy, s'empare du Vakinankaratra et du Betsileo, pousse en direction de l'Itasy. Le royaume est très peuplé, surtout dans sa partie Est; les forêts, sous l'action des tavy et des feux de brousse ont en grande partie disparu.

Vers l'Ouest, des groupes merina de pionniers commencent à s'infiltrer dans la région de l'Itasy d'où ils chassent les Marotana et les Sakalava et où ils créent des rizières. D'autres s'installent à l'Ouest de l'Ankaratra, dans la zone de Faratsiho, d'où se retirent les Vazimba. La zone sèche de l'Ouest du Plateau, vers Tsiroanomandidy et Ankazobe, reste un *no man's land* protecteur entre Merina et Sakalava.

2. Migrations historiques : période du royaume (1810-1895)

L'unité du royaume agrandi, sa forte population, sa position centrale et l'utilisation des techniques de guerre européennes vont permettre à deux souverains, *Radama I^{er}* (1810-1825) et *Ranavalona I^{re}* (1828-1861) de déborder du plateau central dans les régions côtières et de dominer la majeure partie de l'île. Vers l'Ouest, Radama atteint les abords du Menabe Sakalava que Ranavalona fera occuper partiellement avec une ligne de postes allant jusqu'à Morondava et à l'embouchure de la Tsiribihina; la zone quasi vide en contre-bas du plateau voit aussi l'installation de postes. La côte Est est occupée par Radama, de Vohémar à Farafangana; les armées de Ranavalona soumettent le nord du pays tanala et les Antesaka de la Mananara. Au nord-ouest, Radama conquiert le Boina Sakalava jusqu'à Majunga et reçoit la soumission des Tsimihety; Ranavalona fera occuper ce côté de l'île jusqu'à l'extrême nord. Au Sud, elle crée une ville betsileo à Fianarantsoa et établit une garnison à Ihosy, en pays bara. Seules restent indépendantes les régions intérieures de l'Ambongo et du Menabe en dehors des lignes de postes, la majorité du pays bara et l'Extrême-Sud.

L'Anosy est occupé. Sauf la conquête tardive de Tuléar, les règnes suivants ne dépasseront pas ces limites. En fait, les pays soumis constituent largement le « Madagascar utile », le reste n'est que plateaux dénudés et montagnes forestières, faiblement peuplés de tribus turbulentes, pastorales et guerrières.

Dans la plupart des pays soumis, les dirigeants merina laissent en place à titre de « frères cadets », les chefs locaux mais placent auprès d'eux ou à proximité des gouverneurs merina et une garnison. Dans ces petits centres arrivent

quelques émigrants merina : familles des soldats, fonctionnaires, commerçants. En certains points sont installées des colonies militaires avec femmes et enfants, véritables « soldats laboureurs » qui s'enracinent. Peu à peu, à mesure que la sécurité s'établit, des paysans merina, à l'étroit dans certains cantons des plateaux, viennent s'établir à leur tour. On les appelle *voanjo* (arachides, parce qu'ils s'enracinent comme ce fruit), et les colons militaires *voanjomito* (arachides ajoutées).

Cette première colonisation merina est particulièrement sensible dans quelques régions :

1° en pays *sihanaka* où les merina débordent vers la plaine de l'Alaotra et métissent la population ;

2° à Tamatave, port principal de l'Imerina où s'installent des familles nobles (*valovontaka*) avec leurs esclaves, et aussi d'anciens soldats ;

3° dans le nord du Betsileo où les villes nouvelles (*Ambositra*, *Ambohimahaso*, *Fianarantsoa*) sont en grande partie peuplées de Merina ;

4° dans la zone vide à l'ouest de l'Imerina, où dans les déserts de *Tsaratanana* et de *Tsiroanomandina*, les souverains et les familles nobles installent leurs troupeaux de bœufs avec leurs gardiens affranchis ou esclaves ;

5° sur la *Betsiboka* où de nombreux postes sont créés et où des paysans merina viennent se grouper autour, transformant les marais en rizières.

A noter aussi la ligne des postes qui traverse le *Menabe* vers *Morondava*, et l'installation de Merina autour du poste de *Mandritsara*, en pays *Tsimihety*.

Un mouvement en sens inverse est la migration forcée due à *l'esclavage*. Les conquêtes merina ont entraîné la capture d'un grand nombre de prisonniers de guerre qui, amenés en Imerina, deviennent esclaves. Les classes dirigeantes, comme es nobles de l'Empire romain, voient ainsi leur fortune considérablement accrue. Les esclaves, généralement bien traités sont domestiques ou ouvriers en ville, travailleurs agricoles à la campagne ; ils se font souvent un pécule et beaucoup vivent d'une manière quasi indépendante, moyennant des redevances. La population de l'Imerina se trouva ainsi assez notablement accrue. *Grandidier* [17], estime le nombre des esclaves en Imerina avant 1895 à plus de 200 000 (24 500 dans es cantons du nord, 135 000 dans les cantons du sud, 50 000 à *Tananarive*). Cette inflation de peuplement et la concurrence qu'elle représentait pour les travailleurs libres, l'éviction des paysans pauvres par les classes enrichies expliquent sans

doute en partie l'émigration merina que nous venons de constater au temps du royaume.

3. **Migrations historiques : période française** (depuis 1895) :

La conquête française de 1895 entraîna bientôt *l'abolition de l'esclavage*, la suppression des fiefs, la fin du commandement merina en dehors de l'Imerina. Ces trois mesures atteignaient gravement les classes dirigeantes appartenant aux castes Andriana et Hova qu'elles privaient d'une grande partie de leurs ressources. Un certain nombre de familles ruinées émigrèrent dans l'Ouest de l'Imerina ou dans les régions côtières. De leur côté, les anciens esclaves (Andevo, baptisés Hovavao : Hova nouveaux, mais pour la plupart noirs : Mainty) se recasèrent comme métayers à la campagne, comme soldats, domestiques ou prolétaires dans les villes; mais beaucoup émigrèrent dans les régions côtières dont ils étaient souvent originaires. Ils partaient en famille, s'installaient, formant des villages à part, créant des rizières.

C'est surtout la *vallée de la Betsiboka* qui bénéficia de cet exode. Les Merina, nombreux, y sont pour les 3/4 des Mainty. Cette émigration a connu son maximum de 1896 à 1905, provoquant sans doute une diminution sensible de la population de l'Imerina. Elle paraît à peu près arrêtée et stabilisée depuis 1918. Les districts de l'Ouest de l'Imerina (Itasy et environs) et du Nord du Betsileo ont reçu, de leur côté, une immigration continue de paysans des régions proches de Tananarive. Tous ces mouvements furent spontanés. L'administration française semble les avoir encouragés comme élément de mise en valeur des régions neuves. Gallieni envoya même des colons merina à Tulear pour y créer un centre urbain.

Par la suite, la colonisation agricole se développa, soit par des implantations de familles créant des rizières (c'est le cas dans l'Aloatra et dans la zone quasi vide à l'ouest du plateau : Miandrivazo, Morafenobe, Ankavandra), soit par installations individuelles et création de concessions (c'est le cas dans la zone des cultures riches de la Côte Est : Tamatave, Brickaville Mananara, Andapa, Vatomaniry, Mananjary).

Mais à la colonisation agricole s'en ajoutent d'autres. *L'occupation française, loin de freiner l'expansion merina l'a accéléré* en achevant la pacification, en ouvrant des routes, en créant des villes. A peu près seuls instruits parmi les Malgaches grâce à l'œuvre intense des missions chrétiennes depuis un siècle, à laquelle vient s'ajouter, à partir de Gallieni, l'école officielle, les Merina se répandirent, partant comme fonction

naires, commerçants, ouvriers spécialistes, collecteurs de produits, commandeurs de plantations, évangélistes, etc... Ils forment de grosses minorités dans les villes extérieures à l'Imerina et y détiennent souvent une influence politique et parfois une importance économique prépondérantes. Le long des chemins de fer, des villages merina se sont installés, formés de spécialistes, puis grossis de paysans.

L'influence merina a parfois subi des reculs de par ses succès mêmes. Après les événements de 1947, en maints districts de la Côte Est, les gens du pays accusèrent les Merina de leur avoir conseillé la rébellion et les forcèrent à quitter le pays. Ainsi à Mananara les merina qui formaient 5 % de la population ne sont plus que quelques-uns aujourd'hui. Il est possible que le prétexte politique ait été l'occasion de se débarasser de concurrents pour les concessions. L'expansion merina, dans son ensemble, n'en a que faiblement souffert.

RÉPARTITION ACTUELLE

| Districts | Population merina | % de la population totale | Observations |
|---|-------------------|---------------------------|---|
| <i>Province de Tananarive (Imerina)</i> | | | |
| Tananarive-ville . . | 156 463 | 97 | District d'origine (1 ^{er} peuplement) |
| Tananarive-banlieue | 93 423 | 99 | — |
| Manjakandriana . . | 81 000 | plus de 99 | — |
| Arivonimamo . . . | 66 315 | plus de 99 | — |
| Ambohidratrimo . . | 52 921 | 93 | — |
| Anjozorobe | 29 779 | 90 | — |
| Ambatolampy . . . | 187 048 | plus de 99 | — |
| Antsirabe | 157 957 | 96 | District d'origine (Vakinankaratra) |
| Betafo | 68 109 | 90 | — |
| Miarinarivo | 42 270 | 81 | District d'origine (Itasy) |
| Soavinandriana . . | 23 780 | 87 | — |
| Ankazobe | 22 501 | 87 | District d'origine (zone vide de l'ouest) |
| Tsiroanomandidy . | 20 610 | 70 | — |
| TOTAL | 1 002 176 | | |

| Districts | Population merina | % de la popu- lation totale | Observations |
|-----------------------------------|----------------------|--------------------------------|---------------------------------------|
| <i>Province de Fianarantsoa</i> | | | |
| <i>1° Plateau</i> | | | |
| Fandriana | 1 448 | 2 | |
| Ambositra | 8 337 | 7 | dont 3 589 à Ambositra (36 %) |
| Ambatofinandra- hana | 780 | | |
| Ambohimahasoa | 5 343 | 9 | 25 % du canton central |
| Fianarantsoa | 17 343 | 9 | 33 % de commune Fianarantsoa |
| Ambalavao | 3 065 | 5 | 43 % de commune Ambalavao |
| Ihosalava | 956 | 2 | |
| <i>2° Gradin et Côte</i> | | | |
| Ifanadiana | 613 | 1 | |
| Fort-Carnot | 504 | | |
| Nosy-Varika | 424 | | |
| Mananjary | 1 565 | 1,5 | dont 947 à Mananjary |
| Manakara | 1 219 | 1,5 | dont 630 à Manakara |
| Farafangana | 902 | | |
| Vangaindrano | 32 | | |
| Midongy | 135 | | |
| TOTAL | 42 666 | | |
| <i>Province de Majunga</i> | | | |
| <i>1. Vallée Betsiboka</i> | | | |
| Tsaratanana | 7 140 | 23 | 29 % de la population du chef-lieu |
| Maevatanana | 8 278 | 24 | |
| Ambato-Boeni | 9 162 | 21 | |
| Marovoay | 8 792 | 25 | 4 700 au chef-lieu |
| Majunga | 9 697 | 16 | 23 % de la ville |
| <i>2. Ambongo</i> | | | |
| Mitsinjo | 650 | 3,5 | |
| Soalala | 192 | 1,5 | |
| Besalampy | 292 | | |
| <i>3. Ouest</i> | | | |
| Morafeno | 2 614 | 16 | 41 % dans canton Beravina |
| Antsalova | 432 | | |
| Maintirano | 418 | | |
| <i>A reporter</i> | 47 667 | | |

| Districts | Population merina | % de la popu- lation totale | Observations |
|---------------------------------|----------------------|--------------------------------|------------------------|
| <i>Report. . .</i> | 47 667 | | |
| <i>Province de Majunga</i> | | | |
| <i>4. Pays Tsimihety</i> | | | |
| Port-Bergé | 930 | 1,5 | |
| Analalava | 910 | | 550 du chef-lieu |
| Antsohihy | 275 | | 189 du chef-lieu |
| Befandriana. . . . | 390 | | |
| Bealanana | 600 | 1 | 300 à Bealanana |
| Mandritsara. . . . | 2 720 | 5 | 14 % du chef-lieu |
| TOTAL | 53 492 | | |
| <i>Province de Diego-Suarez</i> | | | |
| Ambanja | 420 | | |
| Nossi-bé | 200 | | |
| Ambilobe | 1 782 | 3 | |
| Diego | 3 992 | 7 | 3 000 dans ville Diego |
| Vohemar | 2 178 | 3 | |
| Sambava | 1 052 | 2 | |
| Andapa | 2 317 | 5 | |
| Antalaha | 844 | | |
| TOTAL | 12 785 | | |
| <i>Province de Tamatave</i> | | | |
| <i>1. Côte</i> | | | |
| Maroantsetra . . . | 579 | plus de 1 | 501 au chef-lieu |
| Mananara | 134 | | |
| Fenerive | 1 637 | plus de 1 | 972 au chef-lieu |
| Sainte-Marie . . . | 126 | | |
| Tamatave-ville . . | 13 485 | 37,5 | |
| Tamatave-banlieue | 529 | 0,7 | |
| Brickaville | 2 560 | 4,6 | 7,5 % au chef-lieu |
| Vatomandry . . . | 1 116 | 1,8 | 600 au chef-lieu |
| Mahanoro | 277 | | |
| <i>2. Gradin</i> | | | |
| Ambatondrazaka . | 19 194 | 17,8 | 33 % du chef-lieu |
| Moramanga | 11 460 | 14 | 26 % du canton central |
| Marolambo | 75 | | |
| TOTAL | 51 172 | | |

| Districts | Population merina | % de la population totale | Observations |
|---------------------------|-------------------|---------------------------|--|
| <i>Province de Tuléar</i> | | | |
| 1. <i>Ouest</i> | | | |
| Miandrivazo | 4 080 | 12 | 1 392 à Ankavandra, 1 141 à Miandrivazo |
| Belo | 640 | | 370 à Belo |
| Mahabo | 703 | | villes Mahabo et Malaimbandy |
| Morondava | 626 | | 505 en ville (7 % population) |
| Bereroaha | 125 | | |
| Manja | 337 | | 227 au chef-lieu |
| 2. <i>Sud-Ouest</i> | | | |
| Morombe | 225 | | 137 au chef-lieu |
| Ankazoabo | 122 | | 90 au chef-lieu |
| Tuléar | 1 637 | | 1 390 au chef-lieu (6 % population) |
| Betioky | 502 | | |
| 3. <i>Sud</i> | | | |
| Ampanihy | 423 | | 3 % du chef-lieu |
| Betroki | 692 | | 4 % du chef-lieu |
| Bekily | 412 | | |
| Ambovombe | 270 | | dans les centres |
| Amboasary | 150 | | |
| Fort-Dauphin | 570 | | dont 433 en ville |
| TOTAL | 11 514 | | |

Le chiffre total de la population merina dans toute l'île est donc de 1 173 652, dont 1 002 176 dans le district d'origine (Imerina) et 171 476 émigrés. La plus grosse part de ceux-ci se trouve dans la vallée de la Betsiboka (43 069), le gradin de l'Alaotra (30 654), le nord du Betsileo (32 000), la zone vide de l'ouest (5 000), c'est-à-dire les régions voisines de l'Imerina où la population a débordé. Cette *colonisation marginale* est en majeure partie le résultat des *migrations historiques* plus que de migrations actuelles. Le phénomène est surtout net sur la Betsiboka; c'est une migration ancienne fixée qui ne s'accroît plus guère que par son propre mouvement naturel. Il en est de même en plusieurs points isolés, par exemple dans la plaine de Mandritsara.

Ailleurs, il en va différemment et si l'on trouve, dans presque tout l'ancien royaume, des implantations merina historiques,

elles se sont accrues depuis. Alors que la colonisation marginale est surtout le fait des paysans, on trouve, surtout dans le reste de l'île, des Merina commerçants, collecteurs de produits, contremaîtres, ouvriers spécialistes, fonctionnaires, membres des professions libérales (médecins, hommes d'affaires, etc...). Ils constituent parmi les autres peuples, restés à la terre, *une sorte de bourgeoisie modernisée*. D'où leur importance dans les villes, d'où leur influence. On les trouve dans toute l'île et surtout aux points névralgiques. Seuls, le Sud-Est, le pays Tsimihety, le littoral Ouest et l'extrême Sud n'en comptent que fort peu, sauf dans quelques centres. Ils sont le ferment d'une certaine unification des mœurs et du langage, et aussi d'une tendance politique à la centralisation.

CAUSES DE L'ÉMIGRATION

La croissance de la population merina explique, pour une part, son expansion. S'il est impossible de faire fond sur les estimations anciennes (Ellis en 1838 parle de 750 000, Grandidier en 1850 d'un million) qui n'ont pas de base certaine, les premiers recensements, au début du XIX^e siècle, donnent le chiffre de 850 000, dont 65 000 émigrés. On compte 907 000 en 1921, 892 000 en 1934 après les années de peste. L'accroissement semble avoir été fort surtout depuis cette date, où la peste a été jugulée, et surtout après 1945 où la diffusion du D. D. T. et la nivaquinisation ont combattu en masse le paludisme. En 1951, le chiffre était de 978 800. Si on le compare au chiffre de 1956 cité plus haut, on obtient une augmentation de 38 000 par an, soit environ 4 %, *et un doublement en moins de 20 ans*.

La proportion des enfants de moins de quinze ans est particulièrement élevée : 47 % à Tananarive-ville, 42 % à Tananarive-banlieue, 50 % à Ambatolampy et Antsirabe, de 45 à 48 % dans le reste de l'Imerina sauf les zones d'occupation plus récente de l'Itasy et de l'Ouest où l'on trouve de 38 à 39 %. Il s'agit donc *d'un peuple en plein essor démographique*.

Or, les densités kilométriques sont, dans certains des districts de la vieille Imerina (l'Est et le Centre, les parties les plus anciennement occupées) parmi les plus fortes de l'île : 38,6 à Ambohidratrimo, 39,2 à Arivonimamo, 37,1 à Antsirabe, 29,3 à Ambatolampy, 45 à Manjakandriana, 104 dans la banlieue de Tananarive. D'autant plus forte qu'il s'agit essentiellement de paysans, que la plus grande partie du sol est constituée de tanety (collines latéritiques dénudées), que la

culture se limite aux fonds de vallées, aux marais transformés en rizières et aux alentours des villages. *Le point de tension est atteint*, parfois même dépassé, notamment dans les districts de Manjakandriana et d'Ambatolampy où l'on assiste à une *reprise de l'émigration*.

Celle-ci ne peut que s'étendre dans les prochaines années, vers le gradin, vers les zones encore peu occupées de l'Ouest de l'Imerina (Miarinarivo : 5,8 au km², Soavinandriana 11,3, Tsiroanomandidy 3,4) et la zone quasi vide qui borde le plateau à l'Ouest (Morafenobe 1,2, Maevatanana 2,2, Miandrivazo 2,4). Ce mouvement sera plus ou moins fort suivant que le progrès agricole, par les communes rurales et les secteurs de paysannat, permettra à plus de paysans de vivre en Imerina même.

Une autre cause de l'émigration est *la diffusion des techniques et de l'instruction*. Les éléments instruits et formés professionnellement ne trouvent pas dans leur région, relativement pauvre, faiblement industrialisée, des débouchés suffisants, malgré le développement de Tananarive et, à un moindre degré, d'Antsirabe. D'autre part, il y a, à la Côte, pénurie de fonctionnaires, de professions libérales, de spécialistes, donc des possibilités d'emploi. Ces émigrés provisoires s'installent, souvent, à titre définitif, soit en ville, soit sur des concessions dans des régions de cultures riches. L'aptitude des Merina au commerce les a, d'autre part, répandus dans toute l'île, malgré l'organisation, beaucoup plus forte, des asiatiques, Indiens et Chinois.

LES MIGRATIONS ACTUELLES

Les migrations historiques ont constitué, surtout dans la période 1895-1918, une colonisation de paysans venus en famille. Elles ne s'accroissent plus que par leur propre excès de naissances. Cette stabilisation est mise en évidence par la sex-ratio : dans tous les districts de la Betsiboka, les populations merina présentent un nombre sensiblement équivalent d'hommes et de femmes. Il en va autrement dans les districts où l'on constate, à côté de l'émigration historique stabilisée, des migrations temporaires : Sambava 36 hommes pour 24 femmes, Tamatave 42 hommes pour 35 femmes. En général, les colonies agricoles merina forment des villages à part et ne se mélangent pas avec les gens du pays. Mais il y a des exceptions dans certains pays, notamment dans l'Alaotra.

Les Merina sont une population sédentaire, tenant à ses habitudes, à la proximité du tombeau des ancêtres et des horizons familiers. Rien chez eux de la bougeotte des Tsimihety ou de la manie migratoire des Antesaka. Ils ne s'en vont que pour des motifs économiques précis, restent en relation avec leur village, et, le plus souvent, y retournent, à moins qu'ils ne se soient fait leur creux ailleurs, en général auprès d'autres Merina. Les émigrations massives de la période 1895-1918 ont été, en majorité, le fait de Mainty, qui n'étaient Merina que depuis peu et dans une situation inférieure.

1. Actuellement, on ne peut guère déceler que trois courants d'émigration de travailleurs à courte distance, et pour la majeure partie, saisonniers :

a) *vers l'Ouest de l'Imerina* : des gens d'Ambatolampy vont en Itasy, des gens de l'Itasy s'installent dans le district de Tsiroanomandry, des gens de la partie Est du district de Betafo vont fonder des villages dans la partie Ouest, moins peuplée. Il ne s'agit que de quelques familles par an.

b) *vers les villes de l'Imerina* : Tananarive attire beaucoup de jeunes gens des districts voisins (Ambatolampy, Arivonimamo, Miarinarivo, Ambohidratrimo) qui viennent comme employés, ouvriers, manœuvres. Beaucoup sont chômeurs partiels, vivant de travaux occasionnels (marchés, gare). Cette vie libre, loin de la surveillance du village, leur plaît, même si elle est misérable. Beaucoup ne reviennent pas. De la banlieue, les paysans viennent s'employer à Tananarive pendant la morte saison (environ 2 % de la population mâle). Noter, autour du terrain d'aviation d'Ivato, à 8 km de la capitale, la création d'un faubourg industriel qui attire les jeunes gens du district d'Ambohidratrimo. Antsirabe constitue un autre centre d'immigration : certains y viennent des cantons voisins en bicyclette pour la journée (mécaniciens, chauffeurs, charpentiers, maçons, domestiques); d'autres s'y rendent du district de Betafo (une centaine par an) et y restent.

c) *vers le gradin de l'Alaotra* : il s'agit là d'une migration saisonnière en provenance des deux districts voisins et surpeuplés de Manjakandriana et surtout d'Ambatolampy. Elle a lieu à la morte saison agricole, de décembre à mars. Il s'agit soit de bûcherons et scieurs de long, soit d'ouvriers agricoles, notamment de femmes qui vont faire le repiquage. On compte 2/3 d'émigrants célibataires (hommes ou femmes), 1/4 de mariés sans enfants, le reste de ménages.

Le centre le plus important d'émigration est le district

d'*Ambatolampy* qui, selon le chef de district, verrait partir et rentrer, chaque année, de 10 000 à 20 000 travailleurs sur une population de 190 000 habitants vers les districts voisins, Tananarive et l'Alaotra. L'apport d'argent qu'ils représentent est faible, mais leur absence diminue le nombre des bouches à nourrir dans la période de soudure. Leur comportement, surtout pour ceux qui ont travaillé en ville, tend à se modifier dans le sens d'une libération des coutumes. L'accroissement de la population, dans cette région où le nombre des enfants de moins de quinze ans égale le reste de la population, pose un grave problème. L'émigration devra être organisée, notamment vers les régions récupérées sur les marais de l'Alaotra, ou vers l'Ouest; à moins que des possibilités nouvelles agricoles et industrielles ne soient ouvertes en Imerina même.

2. L'émigration des *commerçants* à la Côte est plus difficile à saisir. Il s'agit souvent de Merina depuis longtemps installés dans le pays. Il existe aussi une émigration temporaire vers la côte de marchands ambulants, d'acheteurs de bœufs, de collecteurs de produits et d'ouvriers *spécialistes*. Des *bûcherons* et scieurs de long quittent la région de Manjakandriana fin avril, après la récolte vont travailler dans l'Est sur des exploitations forestières et reviennent pour les grands travaux agricoles en octobre-novembre.

Dans les régions de cultures riches de la Côte Est, certains Merina obtiennent des concessions qu'ils font travailler par des gens du pays. De là, parfois, des conflits fonciers avec les Betsimisaraka. Ces *planteurs* sont le plus souvent des Merina installés depuis longtemps dans le pays, soit par migration historique, soit comme commerçants ou fonctionnaires retraités.

Les *fonctionnaires* merina sont répandus dans toute l'île conséquence de leur avance sur les autres peuples du point de vue de la scolarisation. C'est une forme de migration temporaire, mais qui, nous venons de le voir, prend parfois pour ceux qui ont fait une longue carrière dans le même pays, une forme définitive. Sur 10 956 fonctionnaires malgaches, 59 % (6 465) sont des Merina. On les trouve dans tous les cadres : Administration générale, Enseignement, Assistance médicale, P. T. T. et autres services techniques. Ce fonctionnarisme, dans un pays où l'Administration signifie encore le Commandement, a largement contribué à la diffusion de l'influence merina dans l'ensemble de l'île.

BETSILEO

HISTOIRE DES MIGRATIONS

1. Les traditions orales rapportent que la partie du plateau occupée aujourd'hui par les Betsileo aurait été auparavant, comme l'Imerina, le domaine des Vazimba qui l'avaient conquis sur des races plus primitives. Les Betsileo (ou Besilao) seraient venus de l'Est vers le xv^e siècle sous la conduite de chefs Zafi-Rambo, apparentés aux Antemoro. Cette phrase résume les hypothèses les moins improbables que l'on puisse formuler sur un ensemble de légendes floues et contradictoires. Ce qui est certain, c'est que les nobles s'appelaient Hova et que le premier royaume, celui de Lalangina, était proche de la falaise de l'Est. L'histoire betsileo commence donc d'une manière semblable à celle des Merina et sensiblement à la même époque. Peut-être sont-ce deux aspects d'un même mouvement.

La marche en avant vers l'Ouest se déroula comme celle des Merina, par refoulement des Vazimba et mélange avec eux; du moins, pouvons-nous, en absence de traditions bien nettes, le déduire de l'aspect anthropologique complexe des Betsileo et de la présence de gens qui se disent encore Vazimba dans les « côtes » calcaires de l'Ouest, en contre-bas du plateau.. Les Vazimba semblent d'ailleurs avoir été peu nombreux. La population betsileo, qui apportait les techniques rizicoles de la Côte Est, cultivant les marais et dressant des terrasses le long des montagnes, crut rapidement. Trois nouveaux royaumes furent créés au xvii^e siècle à l'Ouest du précédent : Manandriana au Nord, entre la Mania et la Matsiatra; Isandra au centre, sur la haute Matsiatra; Arindrano au Sud, entre la Mananantanana et le Zomandao. Tout l'Ouest du plateau, au delà du 47^o de longitude Est à peu près, restait pratiquement vide, à part quelques Vazimba errants.

L'unité ne se fit pas et les guerres intestines affaiblirent les royaumes. Des incursions sakalava amenèrent le roi de l'Isandra, Andriamanalina I^{er} à pousser sa frontière jusqu'à Midongy de l'Ouest, à la bordure du plateau. Mais, en mourant, il divisa son territoire entre ses fils. Le grand roi merina, Andria-

nampoinimerina put ainsi, au début du XIX^e siècle, absorber assez facilement les royaumes betsileo.

2. Dès lors, les Betsileo, sujets des rois merina, vont être recrutés pour les expéditions de guerre dans l'Ouest. Des colonies d'anciens soldats betsileo sont installées à Majunga, à Morondava et dans les petits postes du Menabe.

Des esclaves betsileo évadés de l'Imerina viennent se fixer dans les contrées de la Betsiboka encore mal contrôlées. Agriculteurs et éleveurs vont commencer la colonisation de l'Ouest du plateau, non seulement au Betsileo, mais en Imerina. Vers le Sud, où les Merina ont installé le poste d'Ihoso en pays bara, les premières colonies betsileo se fondent.

Cette situation protégée n'est pas d'ailleurs sans inconvénients. Les Bara et les Sakalava indépendants poussent fréquemment des incursions sur le plateau et en ramènent des esclaves betsileo. On en trouve surtout dans les régions de Mahabo et de Belo où ils portent encore le nom de Kofehimando (liens mouillés) parce qu'on mouillait leurs cordes pour les serrer plus fort.

Vers 1890 se dessine, à l'imitation des Merina, une colonisation betsileo dans la vallée de la Betsiboka.

3. La conquête française, suivie de l'unification complète de l'île et de la sécurité des communications amène un développement rapide de l'émigration betsileo. Dès 1897, on les voit se répandre dans les régions côtières, vers Majunga, Morondava, Mananjary, Tulear. Il y a là un mouvement spontané pour trouver à l'extérieur de meilleurs moyens d'existence. L'administration française qui appréciait la techniques rizi-cole des Betsileo, favorisa leur arrivée dans les plaines côtières vides ou d'économie primitive. Parfois, elle provoqua l'émigration sans le vouloir : dans les premiers temps, les Betsileo fuyaient les prestations et les réquisitions, ainsi que les impôts, moins lourds dans les régions côtières; en 1928, les réquisitions pour la construction du chemin de fer F. C. E. firent fuir un certain nombre de gens. Mais l'essentiel est l'attraction des terres à cultiver et des pâturages abondants. Le Betsileo est un paysan laborieux, qui cherche avant tout une terre à soi, comme le paysan français. Sédentaire et casanier, il s'expatrie de préférence auprès de compatriotes déjà installés. D'où l'allure en petits paquets des centres d'immigration qui font boule de neige.

Cependant, comme l'Auvergnat, il ne néglige pas les menues

besognes non agricoles, si elles rapportent du profit. La Côte Est le sollicite ainsi de diverses manières : transport des marchandises à la côte par charrettes (charrettes à bras d'abord, puis à bœufs), petits commerces (troc de riz contre les toiles et le sel, colportage), artisanat (maçons, bûcherons, scieurs de long). D'abord dirigés sur Mananjary et Farafangana, régions voisines, ces trafics gagnèrent peu à peu vers le Nord. La construction du F. C. E. amena nombre de travailleurs Betsileo dans la région forestière tanala entre Fianarantsoa et Manakara; certains y restèrent, créèrent des rizières, des plantations de café.

Vers le Sud, la pénétration en pays bara se poursuit autour d'Ihosa, d'Iakora, de Betroki; elle envoie même des pionniers dans le Sud-Ouest, en direction de Tulear. En 1921, on compte 15 000 Betsileo dans la province de Betroki (qui, alors, comprend Ihosa et Iakora), 6 900 dans la province de Tulear où il en arrive 800 l'année suivante. Ce sont presque tous des paysans, riziculteurs et éleveurs. Les plus anciens arrivés se mélangent avec les Bara, donnant la population métis des Bara Bori (Bara à tête ronde, sans doute parce qu'ils n'ont pas adopté la coiffure en boules).

Vers l'Ouest, on assiste à une colonisation betsileo du Menabe Sakalava le long des vallées où la riziculture est possible. La province de Morondava compte 1 731 Betsileo en 1903, et 25 000 en 1922. A partir de 1920, les plantations de tabac Maryland dans la zone intérieure (Miandrivazo, Malaimbandy) vont attirer des métayers betsileo.

La colonisation de la partie Ouest du plateau (agriculture et surtout élevage) se poursuit, en Betsileo et en Imerina (Tsiroanomandidy, Ankazobe, Anjzorobe). L'Itasy même voit des arrivées massives : la province de Miarrinarivo en compte 2 834 en 1928, et 4 058 l'année suivante.

Mais c'est surtout la vallée de la Betsiboka, avec ses marais transformables en rizières, qui va attirer nos paysans betsileo. Terre promise, avec ses étendues neuves, ses rendements supérieurs et ses impôts moins lourds! Ils s'installent souvent comme métayers des Sakalava ou des Européens puis deviennent propriétaires. Au début, ce furent surtout d'anciens esclaves betsileo quittant l'Imerina, mais, rapidement des paysans libres suivirent. En 1902, ils sont 3 280 dans la province de Majunga (surtout à Marovoay et Ambato-Bœni), en 1922 : 12 000. En 1922, on en trouve 31 000 dans la province de Maevatanana où l'accroissement est alors d'un millier par an.

Certains de ces Betsileo de la Betsiboka poussent vers le Nord. Il y en a, en 1903, 300 à Analalava, 790 à Port-Berge. En 1923, on en compte 1 379 à Nossi-Bé. Diego et plus tard Ambilobe en attirent. Mais ces noyaux resteront isolés.

Il semble qu'après 1935 cette expansion betsileo se soit arrêtée ou ralentie, soit par suite de la concurrence d'autres peuples dans les régions de colonisation, soit comme conséquence d'une prospérité nouvelle du Betsileo après l'ouverture du F. C. E. Actuellement, la croissance démographique pose à nouveau le problème des terres nouvelles, et la limitation des ressources poussera, sans doute, à la reprise de l'émigration.

RÉPARTITION ACTUELLE

| Districts | Nombre de Betsileo | % de la population totale | Observations |
|---------------------------------|--------------------|---------------------------|----------------------------|
| <i>Province de Fianarantsoa</i> | | | |
| <i>1. Plateau</i> | | | |
| Fandriana | 65 682 | 98 | Districts d'origine |
| Ambositra | 96 770 | 87 | — |
| Ambatofinandrahana | 22 884 | 84 | — |
| Ambohimahasoa | 55 902 | 91 | — |
| Fianarantsoa | 155 555 | 87 | — |
| Ambalavao | 48 857 | 87 | — |
| Ihosalotra | 6 513 | 16 | |
| <i>2. Gradin et Côte</i> | | | |
| Ifanadiana | 1 093 | 2 | Sur route Mananjary |
| Fort-Carnot | 1 170 | 3 | Sur chemin de fer F. C. E. |
| Nosy-Varika | 625 | 1 | |
| Mananjary | 3 150 | 3 | 1/2 au chef-lieu |
| Manakara | 1 886 | 2 | |
| Vohipeno | 200 | | |
| Farafangana | 3 252 | 2 | Dans poste Ivohibe |
| Vangaindrano | 190 | | |
| Midongy-Sud | 270 | | |
| TOTAL | 463 999 | | |

| Districts | Nombre de Betsileo | % de la population totale | Observations |
|-------------------------------|--------------------|---------------------------|--|
| <i>Province de Tuléar</i> | | | |
| <i>1. Sud</i> | | | |
| Fort-Dauphin | 466 | | 358 au chef-lieu dans les centres |
| Ambovombe | 404 | | |
| Bekily | 602 | | |
| Betroki | 2 753 | 6 | |
| Ampanihy | 198 | | |
| Betioky | 1 424 | | |
| Tuléar | 2 792 | | 1 000 au chef-lieu |
| Ankazoabo | 1 607 | 7 | |
| Morombe | 1 137 | | |
| <i>2. Menabe du Sud</i> | | | |
| Manja | 2 792 | 9 | 21 % du chef-lieu 33 % dans Nord-est 15 % du chef-lieu |
| Beroroaha | 2 846 | 16 | |
| Morondava | 1 921 | 8 | |
| Mahabo | 9 582 | 26 | |
| Belo | 3 096 | 7 | |
| Miandrivazo | 5 365 | 15 | |
| TOTAL | 36 985 | | |
| <i>Province de Tananarive</i> | | | |
| <i>1. Centre et Est</i> | | | |
| Tananarive-ville | 3 673 | 2,2 | |
| Tananarive-banlieue | 236 | | |
| Ambatolampy | 280 | | |
| Arivonimamo | 150 | | |
| Manjakandriana | 162 | | |
| Ambohidratrimo | 1 452 | 2,5 | |
| Antsirabe | 2 546 | 1 | |
| <i>2. Ouest et Nord</i> | | | |
| Betafo | 1 580 | 2 | |
| Miarinarivo | 5 212 | 10 | |
| Soavinandriana | 3 132 | 11 | |
| Tsiroanomandidy | 5 317 | 17 | |
| Ankazobe | 2 226 | 8 | |
| Anjozorobe | 1 705 | 5 | |
| TOTAL | 27 671 | | |

| Districts | Nombre de Betsileo | % de la population totale | Observations |
|----------------------------------|--------------------|---------------------------|-------------------------------------|
| <i>Province de Majunga</i> | | | |
| <i>1. Betsiboka</i> | | | |
| Tsaratanana | 9 811 | 31 | plus de 50 % dans canton Andriba |
| Maevatanana | 13 424 | 34 | |
| Ambato-Boeni | 6 217 | 14 | |
| Marovoay | 7 651 | 22 | |
| Majunga | 4 562 | 7 | |
| <i>2. Ambongo et Menabe Nord</i> | | | |
| Mitsinjo | 600 | 3 | 30 % du chef-lieu au chef-lieu |
| Soalala | 325 | 2,5 | |
| Besalampy | 1 452 | 6 | |
| Morafenobe | 1 507 | 9 | |
| Maintirano | 147 | | |
| Antsalova | 1 359 | 7 | |
| <i>3. Pays Tsimihety</i> | | | |
| Port-Bergé | 429 | | 1,8 |
| Analava | 353 | | |
| Antsohiy | 330 | | |
| Befandriana | 140 | | |
| Bealanana | 160 | | |
| Mandritsara | 960 | | |
| TOTAL | 48 127 | | |
| <i>Province de Diégo-Suarez</i> | | | |
| Ambanja | 1 298 | 3 | |
| Nossi-bé | 150 | | |
| Ambilobe | 2 313 | 5 | |
| Diego | 2 339 | 4 | |
| Vohemar | 102 | | |
| Sambava | 330 | | |
| Andapa | 1 471 | 3 | |
| Antalaha | 300 | | |
| TOTAL | 8 303 | | |

| Districts | Nombre de Betsileo | % de la population totale | Observations |
|-----------------------------|--------------------|---------------------------|--------------|
| <i>Province de Tamatave</i> | | | |
| Maroantsetra | 70 | | |
| Mananara | 70 | | |
| Fénériverive | 140 | | |
| Sainte-Marie | 58 | | |
| Tamatave-ville | 1 318 | 3,6 | |
| Tamatave-banlieue | 200 | | |
| Brickaville | 862 | 1,5 | |
| Ambatondrazaka | 1 534 | 1,5 | |
| Moramanga | 670 | 0,8 | |
| Vatomandry | 170 | | |
| Mahanoro | 143 | | |
| Marolambo | 80 | | |
| TOTAL | 5 305 | | |

Le nombre total de Betsileo est donc de *590 390*, dont *445 650* dans les districts d'origine et *144 740 émigrés*.

Le tableau ci-dessus et la carte indiquent la répartition. Les quatre régions essentielles d'immigration sont :

1° Les vallées à vocation agricole du Menabe : Mangoky, Maharivo, Morondava, Tsiribihina et affluents (notamment la Sakeny), Manambolo, Manambao, Sambao.

2° L'Ouest et le Nord de l'Imerina.

3° Le bassin de la Betsiboka, surtout dans sa partie Sud.

4° Les vallées du pays bara : Ihosy et haut Onilahy.

Dans ces quatre régions, les Betsileo sont essentiellement agriculteurs (riz et tabac) ou éleveurs.

Ailleurs, nous trouvons des colonies dispersées : dans le Sud-Est, le long de la route de Mananjary et du F. C. E., dans certaines villes, dans quelques centres agricoles du Nord. Les Betsileo sont, là, non seulement des riziculteurs mais aussi des commerçants, des artisans, des planteurs de cultures riches.

La plus grande partie de ces colonies résulte de migrations historiques. Certaines, sur la Betsiboka notamment, semblent arrêtées et stabilisées. Ailleurs, l'infiltration se poursuit à un rythme très ralenti.

Les Betsileo vivent, généralement, dans des villages à part, mais leurs relations avec les gens du pays sont plus intimes

que celle des Merina; des mariages entre peuples se produisent et aboutissent parfois (par exemple en pays bara) à la formation de peuples métis.

MIGRATIONS ACTUELLES

1. Points de départ et nombre

L'émigration actuelle est, dans son immense majorité, *saisonnaire*. Elle affecte surtout des populations pauvres dans des régions surpeuplées.

Les districts en sont très diversement affectés. D'Ambalavao partent tous les ans environ 400 travailleurs, d'Ambohimahasoa 300, de Fianarantsoa une centaine, d'Ambatofinandrahana, faiblement peuplé, moins encore.

Les deux districts qui alimentent essentiellement les migrations sont Ambositra et Fandriana. On trouve là, sur des terres usées, des densités fortes, notamment, dans le district d'Ambositra, les cantons de Tsarasoatra (20 au km², Ambositra (39), Imerina Imady (79), dans le district de Fandriana, les cantons de Mahazoarivo (37), Sandradahy (38), Fandriana (80).

On compte que, dans le district d'Ambositra, 1/8 de la population masculine se déplace chaque année pour trouver un complément de ressources. Soit 3 000 environ par an. Cette proportion monte à plus d'un cinquième du nombre des hommes dans le canton de Tsarasoatra, à la moitié dans le canton d'Imerina Imady. Le district de Fandriana, sur une population totale de 66 000 habitants, voit chaque année au moins 8 000 départs.

Dans l'ensemble, on peut donc considérer qu'en moyenne 12 000 départs ont lieu chaque année pour quelques mois. Les départs à longue distance ou définitifs ne semblent pas atteindre un millier. Les mauvaises récoltes accroissent le chiffre des migrants dans une proportion imprécise.

2. Modalités

Un certain nombre d'émigrations sont temporaires, d'un à cinq ans. Mais la plupart ne partent que pour une saison, soit pour la durée des cultures, de décembre à juin, soit pendant le temps mort des cultures, de mai à octobre. Les émigrés de saison des pluies à courte distance reviennent parfois chez eux quelques jours en décembre pour le piétinage. Le transport

a lieu en auto, sauf pour certains points de la Côte Est qui sont atteints à pied. On emprunte à la famille pour les frais de voyage et pour subsister jusqu'à l'embauche. Le contrat est passé sur les lieux de travail. Des agents recruteurs viennent cependant rechercher les ouvriers à façon.

Certains, notamment à Fandriana, font deux ou trois voyages par an. Tous reviennent, parfois à pied avec des bœufs. Ceux qui n'ont pas gagné assez restent parfois un an ou plus, pour amasser de quoi faire un retour décent.

Les migrants sont des jeunes gens à partir de 16 ans, ou des hommes jeunes. Il n'est pas convenable de partir après 40 ans; on perd la face en avouant ainsi sa misère; mais bien des hommes partent jusqu'à 55 ans.

Les hommes s'en vont en petits groupes; souvent pour les travaux saisonniers ils sont accompagnés de femmes qui effectuent les travaux de repiquage. Ce sont des parentes proches, sœurs ou belles-sœurs non mariées; la femme reste au village avec les enfants et veille aux cultures avec les gens âgés. On compte à peu près une femme migrante pour 5 hommes.

Les émigrations temporaires d'une certaine durée comportent, au départ, la bénédiction par les anciens, au retour une fête familiale avec sacrifice de bœufs. Les morts sont rapatriés avec cérémonie et sacrifices.

3. Zones d'immigration et emplois

La ville de Fianarantsoa joue, mais bien moins que Tananarive, le rôle de centre d'attraction pour quelques paysans des environs qui viennent s'y employer à la morte saison.

La grosse masse des *travailleurs saisonniers* des districts de Fandriana et d'Ambositra, sauf ceux qui s'emploient dans d'autres régions du Betsileo même, se rend en Imerina, dans les districts de Tananarive, Manjakandriana, Miarinarivo, Soavinandriana, Tsiroanomandidy. Ils sont employés au labourage des rizières et autres travaux rudes. Le mode de rétribution est variable; les ouvriers préfèrent le travail à la tâche (au carreau de rizière labouré), ce qui leur donne entre 150 et 300 F à l'hectare. Les femmes, pour le repiquage, gagnent de 120 à 250 F. La nourriture et le logement sont souvent fournis en plus. En ville, le travail est moins dur, mais plus aléatoire, sans logement ni nourriture. Les Betsileo se groupent dans certains faubourgs de Tananarive, notamment Ambohimananina. Il est rare qu'en une saison on économise plus de 5 000 francs C. F. A.

Dans les autres régions se rendent quelques centaines de travailleurs agricoles. Des saisonniers vont, pendant la morte saison, s'employer à la côte Est sur les plantations de café (creusement des trous, entretien), ou en pays tanala pour les rizières (creusement des canaux, labours). Quelques émigrants temporaires partent pour une plus longue durée, dans les districts de l'Ouest, travaillant aux plantations de tabac du Menabe, aux rizières de la Betsiboka, au gardiennage du bétail vers Tsiroanomandidy, à la conduite des bœufs de la Côte Ouest à la Côte Est.

Une autre forme d'émigration temporaire est celle des *artisans*. Des scieurs de long, surtout originaires des régions proches de la falaise, vont s'employer sur la Côte Est, depuis Farafangana jusqu'à Antalaha. En équipe de 4 ou 5 hommes, généralement apparentés, munis de leurs outils, ils vont de village en village proposer leurs services (planches et madriers). Le tarif est de 35 F le m³ de bois scié. L'offre est souvent supérieure à la demande et certains rentrent sans argent. S'ils trouvent à s'employer, le gain pour 5 mois peut atteindre de 40 à 70 000 F par scieur.

Briquetiers et maçons vont également, en saison sèche, proposer leurs services dans les villes et centres du plateau, en Betsileo et en Imerina. Ils forment aussi des équipes apparentées, entre 6 et 15 hommes. On les rémunère à la pièce : 4 à 5 F la brique cuite. Souvent, ils se font entrepreneurs et élèvent une construction pour un prix forfaitaire. Par exemple, 12 maçons se chargent de construire un temple en 5 mois, pour un million, en fournissant les briques.

Comme les Merina, les Betsileo se répandent dans les autres régions, surtout le Sud et l'Ouest, comme *commerçants*, collecteurs de produits, marchands de bestiaux. Comme les Merina aussi, mais dans une bien moins large mesure, les Betsileo sont *fonctionnaires* : 1 454, soit 13 % des fonctionnaires malgaches. Fandriana est connu comme pépinière de fonctionnaires. On en trouve dans les régions côtières et même en Imerina.

Enfin, il ne faut pas oublier les visites aux membres de la famille installés dans d'autres régions, pour raffermir les liens. « Mahavangivangy tian-kavana », dit-on : les visites sont aimées des parents. Ce n'est pas d'ailleurs un trait spécifiquement betsileo.

4. Conséquences

L'émigration complète les ressources de la famille. L'émigrant temporaire envoie un peu d'argent pour rembourser

les emprunts faits au départ, pour payer les impôts, et même, paradoxalement, les ouvriers agricoles engagés pour le remplacer. Mais généralement ils ramènent avec eux l'essentiel de leur gain, sous forme d'argent ou de bœufs. S'il reste un excédent, on achète d'autres bœufs, ou bien on entreprend de commercer, ou encore on construit une maison, on achète une rizière.

La structure sociale n'est guère affectée par les absences, qui durent d'ailleurs peu de temps. L'organisation patriarcale, la vie paysanne et l'autorité chrétienne contribuent à conserver les mœurs. S'ils ont parfois des concubines au loin, les Betsileo ne les ramènent pas chez eux, de peur du scandale.

Les conditions matérielles de vie évoluent au contact des villes. Les grandes maisons à étages en briques cuites deviennent plus fréquentes, ainsi que les planchers et les fenêtres. On commence, comme en Imerina, à employer des herses, quelques charrues et des engrais.

Le travail, très dur pendant les mois d'émigration (10 à 12 heures par jour pour faire le plus possible de tâches), laisse des traces de fatigue physiologique. De même chez les femmes et les enfants laissés au pays et qui, souvent, assument toutes les besognes agricoles. D'où, notamment, des accidents d'accouchement.

Les conséquences culturelles sont faibles. Le dialecte merina et le français font quelques progrès dans les districts du Nord, sans que l'émigration en soit entièrement responsable.

CAUSES DES MIGRATIONS ET PERSPECTIVES

1. Plus encore que le Merina, le Betsileo est un paysan sédentaire, qui n'émigre que forcé par la nécessité. Nous avons essayé de dégager certaines causes des migrations anciennes. Pour les migrations actuelles, à part la nécessité de se procurer des bœufs pour les fêtes et sacrifices mortuaires, la cause essentielle est la *disproportion grandissante entre le peuplement et les ressources*.

Le plateau betsileo est plus bosselé encore que l'Imerina, hérissé de véritables chaînes montagneuses dénudées par le déboisement et l'érosion. Les rizières n'ont trouvé place que dans de petites plaines ou, en terrasse, dans le thalweg des torrents. Leur étendue est restreinte et, en dehors d'elles, le sol ne porte qu'une herbe plus ou moins rase, tout juste suffisante pour le bétail. La pluviosité décline vers l'Ouest et le Sud. Pas de cultures riches, peu de commerce, presque pas

d'industries. Donc un pays de ressources limitées et stagnantes.

Or la population est en train de croître en flèche. En 1908, d'après les premiers recensements, Grandidier donnait le chiffre de 410 000 Betsileo (dont 50 000 émigrés). L'émigration a constitué, après cette date, une soupape qui a maintenu sensiblement le même chiffre dans le pays même, signe que le point de saturation était atteint. Or l'émigration définitive a à peu près cessé par suite du peuplement des régions où les Betsileo avaient l'habitude de se rendre et de la concurrence d'autres migrations. Et, depuis quelques années, les progrès de la médecine et de l'hygiène ont fait régresser les causes de mortalité. On se trouve donc, dès maintenant, au bord d'une situation critique.

Le croît des habitants betsileo a été le suivant dans les divers districts d'origine entre 1951 et 1956 (y compris les Zafimaniry, comptés à part dans certaines statistiques) :

| | 1951 | 1956 |
|------------------------------|---------|---------|
| Fandriana | 58 654 | 65 682 |
| Ambositra | 85 051 | 96 770 |
| Ambatofinandrahana | 15 403 | 22 884 |
| Ambohimahasoa | 47 943 | 55 902 |
| Fianarantsoa | 129 050 | 155 555 |
| Ambalavao | 42 849 | 48 857 |
| | 378 950 | 445 650 |

Soit une croissance de 66 700 en 5 ans, de 13 340 par an = 3,2 %. *La population en s'accroissant à ce rythme devrait doubler en 25 ans.*

Le rapport du nombre des enfants de moins de 15 ans au chiffre total de la population serait de 46 % à Fandriana et Ambositra, 42 à Fianarantsoa, 40 à Ambalavao, 37 à Ambohimahasoa, 33 à Ambatofinandrahana.

L'excédent des déclarations de naissances sur celles des décès a évolué comme suit dans la période 1951-1955 :

| | 1951 | 1955 |
|------------------------------|-------|-------|
| Fandriana | 1 862 | 1 959 |
| Ambositra | 1 463 | 2 659 |
| Ambatofinandrahana | 408 | 520 |
| Ambohimahasoa | 940 | 1 332 |
| Fianarantsoa | 4 075 | 5 083 |
| Ambalavao | 1 027 | 1 351 |

On ne peut se reposer entièrement sur tous ces chiffres; ils mériteraient sans doute des correctifs et des commentaires. Ils concordent en tout cas à nous donner l'impression d'une forte natalité. *Cet accroissement de population semble sans proportion avec l'accroissement des ressources.*

2. Il y a sans doute là des distinctions à faire entre les diverses régions géographiques. En gros, on peut distinguer la zone de l'Ouest, plus sèche, encore peu peuplée et surtout pastorale (les cantons de l'Ouest des districts d'Ambalavao, Fianarantsoa et Ambatofinandrahana ont de 0,5 à 5 habitants au km²), et la zone de l'Est où se concentrent les populations, avec des densités cantonales allant de 20 à 80.

On doit en outre distinguer, même dans cette zone, la partie sud qui équilibre encore à peu près ses maigres besoins et ses ressources, et la partie Nord (districts d'Ambositra et de Fandriana) où les terres usées ne suffisent plus à leurs habitants et où un supplément doit être cherché au dehors. Ce sont les pays d'émigration temporaire.

Le monographie économique officielle de la région d'Ambositra [27] estime que le revenu d'une famille de 5 personnes (un homme, une femme, trois enfants) dans le district de Fandriana peut être évalué de 20 à 25 000 F C. F. A. par an, et, dans la partie centrale du district d'Ambositra, à 30 500 F dont 5 000 F fournis par le travail salarié. Celui-ci provient sans doute essentiellement de l'émigration.

Ancian [1], qui a procédé en 1953 à une enquête sur les niveaux de vie dans la région d'Ambalavao, estimait que les trois quarts des paysans gagnaient alors moins de 15 000 F C. F. A. pour une famille de 4 personnes; mais il ne s'agit que du secteur monétaire.

Ce qu'on doit admettre, à coup sûr, avec lui c'est que « la nature limite le niveau de vie ». Les rizières sont limitées, insuffisantes (50 ares en moyenne par famille), les autres sols, le plus souvent pauvres, restent inoccupés, sauf par le bétail, ou, sur des étendues restreintes, cultivés en produits vivriers divers (arachides, tabac, patates, etc...) avec des jachères de 10 ans. A cette nature avare, s'ajoutent l'état arriéré des techniques, les procédés archaïques, les rendements faibles (12 quintaux de paddy à l'hectare), l'habitude de la misère aboutissant à la résignation. Si ces conditions étaient maintenues, l'accroissement de population signifierait la famine générale dans quelques années.

Une enquête récente de Suzanne Raharijaona dans la vallée

d'Imerina Imady révèle des conditions de vie impossibles : par habitant 3 à 5 ares de rizières et 12 à 18 ares de cultures sèches; 1 bœuf pour 4 à 7 habitants. Plus de la moitié des hommes doivent s'absenter 10 mois par an pour travailler au loin. Et la population ne cesse de croître : 442 naissances en 1956 pour 152 décès! [28].

Le gouvernement provincial est parfaitement conscient de la gravité du problème. Il a élaboré et commencé à réaliser un vaste plan de conquête de terrains nouveaux, de communautés rurales modernisées, d'implantation de ressources nouvelles (arachides, café arabica), de reboisement pour protéger les sols.

Il ne semble pas cependant que l'émigration puisse être évitée à mesure que la population croîtra. Il importe dès maintenant de rechercher, dans les perspectives générales du plan de la grande île les régions vers lesquelles on pourra la diriger avec fruit.

On se heurtera, sans doute, aux habitudes de sédentarisme. L'émigration actuelle n'a repris que sous une forme saisonnière. Mais l'histoire montre que des migrations définitives se sont produites à l'époque où l'on avait la certitude de trouver des terres disponibles. Quand le paysan betsileo saura qu'il existe en dehors de chez lui (et surtout dans des zones où il retrouvera des compatriotes) des terres disponibles et hydrauliquement aménagées, il n'hésitera certainement pas, si la nécessité le presse et si des exemples de succès l'y incitent, à reprendre l'émigration définitive. Convenablement pris en main et encouragé, il apportera, à coup sûr, dans les régions neuves, un facteur de travail et de progrès.

Deuxième partie

LES AUTRES PEUPLES

TANOSY

HISTOIRE

1. — Les Tanosy (ou Antanosy) ont, comme pays d'origine, le district de Fort-Dauphin. A une population noire (Lohavohitsi, Ontsoa) s'est superposée, avant le xvi^e siècle, une caste d'étrangers (Zafi-Raminia) parents des Antambahoaka et plus ou moins arabisés. Flacourt, au xvii^e siècle, distingue les « blancs d'Anosy » des noirs. Les premiers avaient une couleur « ventre de biche » que seuls quelques rares chefs ont conservée aujourd'hui. Il y a donc eu, malgré les interdictions matrimoniales, de nombreux métissages, auxquels se sont ajoutés les produits de naufrages indiens et surtout d'Européens qui ont fréquenté l'Anosy depuis le xvi^e siècle, en particulier les Français qui ont fondé Fort-Dauphin en 1643. Les types anthropologiques à cheveux lisses sont nombreux dans une population qui a connu tant d'influences étrangères.

Outre cette formation initiale, il semble que des migrations intérieures anciennes des peuples voisins ont altéré et diversifié le peuple antanosy. On peut distinguer, à l'heure actuelle, dans le district de Fort-Dauphin (en faisant abstraction des Antesaka qui occupent la Iavibola dans l'extrême Nord, ainsi que des immigrés antandroy récents), quatre populations groupées généralement sous le nom d'Antanosy :

1^o les *Antanosy* proprement dits qui occupent Fort-Dauphin et les cantons voisins.

2^o les *Antambolo* qui habitent la vallée d'Ambolo (moyenne Manampanihi : cantons de Ranomafana et d'Enanilina) et qui résultent d'une séparation politique ancienne et peut-être d'un mélange avec des Tsienimbalala qui occupaient autrefois la région voisine du haut Itomampi.

3^o les *Antavaratra* (gens du Nord) qui occupent la basse vallée du Manampanihi (Manantenina) et qu'on suppose être un mélange de Tanosy et d'Antesaka.

4^o les *Antatsimo* (gens du Sud) occupant le Sud-Ouest du district de Fort-Dauphin (canton de Ranopiso) et le Sud-Est du district d'Amboasary jusqu'au Mandrare. Il paraît probable qu'il y a eu là un mélange Tanosy-Antandroy.

Chacun de ces peuples était divisé en un certain nombre de royaumes. Les chefs antanosy, d'origine zafi-raminia, se réunissaient en conférences pour les décisions intéressant l'ensemble des tribus.

2. — En mars 1825, un détachement mérina occupa Fort-Dauphin et chercha à étendre son commandement à tout le pays tanosy. En juillet, une première révolte tanosy échoua et un certain nombre de vaincus se dirigèrent vers l'Ouest, en contournant le pays antandroy par le Nord; le village d'Andalatanosy (le chemin des Tanosy), au Nord d'Antanimora, témoigne de cette première migration qui fraya la voie.

Sous Ranavalona I^{re}, en 1830, le pays tanosy fut effectivement occupé et pacifié. En 1840, un nouveau gouverneur, par ses exactions, provoqua une deuxième révolte; la répression amena, en 1845, une migration massive : 30 000 Tanosy se mirent en marche vers l'Ouest par le pays désert, entre les Bara et les Antandroy, à l'Ouest de Tsivory. Les uns s'arrêtèrent dans la région de Beraketa. Les autres, sous la conduite de leur roi Razaomanery poussèrent jusqu'au moyen Onilahy, où des Antambolo les rejoignirent. Le roi Mahafaly de cette région leur concéda, à titre de vassaux, la rive droite du fleuve. Ils étendirent cette première occupation vers le Nord par des combats contre les Bara.

Par la suite, ils conquièrent sur les Mahafaly leur indépendance et, vers 1880, une partie de la rive gauche (cf. Blancpain, [3]).

En 1904, les Antambolo et une partie des Tanosy du district de Fort-Dauphin participèrent à la révolte du Sud-Est contre les Français. Quelques éléments s'enfuirent vers le Nord du pays antandroy (Imanombo).

A ces causes politiques essentielles, des migrations tanosy historiques, il faut ajouter la recherche de pâturages et de nouvelles terres à rizières. Les Tanosy ont été les premiers à coloniser le Far-West malgache.

Depuis lors, l'émigration tanosy s'est restreinte à l'occupation de quelques points nouveaux dans l'Ouest et à une migration temporaire peu importante de salariés, soit intérieure (vers Fort-Dauphin), soit vers d'autres points, surtout la Côte Est.

RÉPARTITION ACTUELLE

| Districts | Population tanosy | % de la population totale | Observations |
|---------------------------------|-------------------|---------------------------|----------------------------------|
| <i>Province de Tuléar</i> | | | |
| Fort-Dauphin | 54 383 | 82 | District d'origine |
| Amboasary | 15 068 | 28 | District d'origine, en partie |
| Ambovombe | 1 283 | 1 | |
| Bekily | 6 396 | 11 | Cantons Beraketa et Ambahita |
| Betroki | 1 988 | | 13 % du canton Isoanala |
| Ampanihi | 4 248 | | 45 % du canton Fotadrevo |
| Betioky | 39 663 | 52 | |
| Tulear | 5 479 | 5 | |
| Ankazoabo | 238 | | |
| Morombe | 129 | | |
| Manja | 1 337 | 4 | |
| Beroroaha | 254 | | |
| Morondava | 304 | | |
| Mahabo | 510 | | |
| Belo | 340 | | |
| Miandrivazo | 841 | | |
| TOTAL | 132 461 | | |
| <i>Province de Majunga</i> | | | |
| Antsalova | 208 | | |
| Maintirano | 50 | | |
| Morafenoibe | 95 | | |
| Besalampy | 20 | | |
| Mitsinjo | 100 | | |
| Majunga | 678 | | |
| Marovoay | 328 | | |
| Maevatanana | 67 | | |
| Port-Bergé | 80 | | |
| TOTAL | 1 626 | | |
| <i>Province de Diego-Suarez</i> | | | |
| Ambanja | 300 | | |
| Nossi-Bé | 200 | | |
| Ambilobe | 148 | | |
| Diego | 156 | | |
| Vohemar | 95 | | |
| Sambava | 300 | | |
| Andapa | 50 | | |
| Antalaha | 130 | | |
| TOTAL | 1 379 | | |

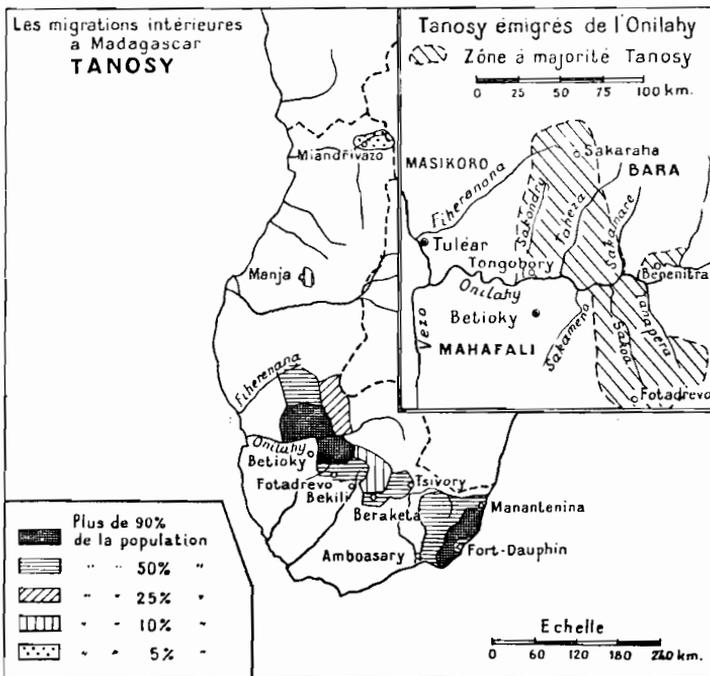
| Districts | Population tanosy | % de la population totale | Observations |
|---------------------------------|-------------------|---------------------------|--------------|
| <i>Province de Tamatave</i> | | | |
| Fenerive | 845 | 0,6 | |
| Tamatave-ville | 197 | | |
| Brickaville | 33 | | |
| Ambatondrazaka | 33 | | |
| Moramanga | 21 | | |
| Mahanoro | 326 | | |
| TOTAL | 1 455 | | |
| <i>Province de Tananarive</i> | | | |
| Tananarive-ville | 73 | | |
| <i>Province de Fianarantsoa</i> | | | |
| Nosy Varika | 207 | | |
| Manakara | 94 | | |
| Farafangana | 84 | | |
| TOTAL | 385 | | |

On compte donc au total 137 959 Tanosy, dont environ 60 000 dans le pays d'origine et 77 000 émigrés. C'est le seul peuple malgache où le nombre des émigrés surpasse celui des gens restés au pays. Mais cette émigration a été essentiellement historique; elle constitue surtout le groupe des « *Antanosy émigrés* » dont le centre est le district de Betioky et qui se prolonge, avec une importance moindre, dans les districts voisins de Bekily, Ambovombé, Ampanihi, Tuléar. Ce groupe a grandi par son propre mouvement naturel. Il a essaimé de petits centres nouveaux dans les districts de Manja et de Miandrivazo. Ailleurs, les Tanosy, peu nombreux, sont des migrants temporaires, surtout dans les plantations.

Le recensement de 1921 donnait le chiffre de 73 000 Tanosy ce qui supposerait un doublement en moins de trente ans; mais il est probable que le rythme des années récentes a été plus accéléré. La proportion du nombre des enfants de moins de quinze ans est de 39 % dans le pays d'origine, 40 % sur l'Onilahy.

LES TANOSY ÉMIGRÉS DE L'ONILAHY

Sur ce groupe, le plus important (environ 50 000) et le plus compact, on a une étude récente de Molet [26] fournissant des indications intéressantes. L'émigration historique qui l'a constitué a commencé en 1845 et a presque cessé vers 1895. Les clans nombreux, divisés en Tanosy proprement dits et Antambolo (dans la partie Est), n'ont gardé que des relations



assez faibles avec leur pays d'origine. Ils ont leurs propres tombeaux. Le souvenir des migrations s'est conservé; dans la cérémonie de circoncision, on dit à l'enfant: « tu seras brave si tu te souviens des Ambaniandro (Merina) qui nous ont chassés de Fort-Dauphin. »

Les Tanosy ont occupé essentiellement les vallées des affluents de l'Onilahy (Sakondry, Taheza, Sakamave, Sakoia, Ianapera) et les ont transformés en rizières. Les régions entre les vallées

sont exploitées comme pâturages. Dans le district de Betioky, où les Tanosy ne forment que la moitié de la population, ils produisent 7 000 tonnes de riz sur 8 000. Les Mahafaly se sont mis récemment à la riziculture irriguée, à leur exemple.

Par suite, vraisemblablement, d'un déboisement excessif, de nombreuses sources ont tari dans ces dernières années. Mais les Tanosy ont gardé, de leurs migrations anciennes, une grande mobilité. Les jeunes gens vont chercher de nouveaux pâturages et repèrent en même temps des zones de cultures possibles. La densité est d'ailleurs faible (6 au km²), mais les zones utilisables pour l'agriculture sont limitées. De là, les conflits anciens avec les Bara et un envahissement incessant.

De ce passé combattant, de cette existence menacée, les Tanosy émigrés ont gardé, d'après Molet, un caractère violent, méfiant, âpre, fermé. Les vols sont courants; des haies d'épineux et d'aloès enclosent les villages. Les individus circulent armés (sagaïe, hache, fronde).

La société n'a pas la même stabilité que dans le Sud-Est. Un village comprend généralement plusieurs clans autonomes; les chefs de famille se concertent pour les travaux collectifs.

Les terres, réparties entre les familles, sont la propriété des hommes. Sur celles qui ne leur appartiennent pas, les Tanosy pratiquent le métayage ou le travail à la tâche qui, dans les deux cas, porte le nom français : « travay ». C'est sous cet aspect surtout que se présente leur expansion actuelle.

Les vêtements sont semblables à ceux des Mahafaly ou des Bara. De même, la case est en bois ronds avec clayonnage rempli de boue et le toit en bozaka, très différent de la case sur pilotis en ravenale de la région de Fort-Dauphin.

Il y a donc eu une adaptation matérielle aux conditions géographiques et une adaptation psychologique aux circonstances historiques. Néanmoins, les Tanosy ont apporté dans l'Ouest les procédés de travail de l'Est. Ils restent par excellence l'élément progressiste de cette région autour de laquelle ils ne cessent de s'étendre.

MIGRATIONS ACTUELLES

En dehors de cette expansion marginale, les Tanosy émigrés envoient quelques jeunes gens travailler vers Manja, Miandrivazo, Majunga et Nossi-Bé. Généralement, ils reviennent avec de l'argent et des bœufs, mais certains se fixent comme métayers; ainsi se sont créés les noyaux de Manja et de Miandrivazo.

Dans le vieux pays, où l'ancien système clanique est en décomposition, des individus partent pour s'employer temporairement soit à Fort-Dauphin, soit sur les sisaleraies d'Amboasary, soit surtout sur la Côte Est, notamment à Fénériver. On compte ainsi annuellement pour la Côte Est, 250 émigrants annuels, engagés pour deux ou trois ans. Seuls les hommes partent. Ce sont surtout des Antavaratra du poste de Manantenina, pauvres en ressources et ruinés par les tavy. La technique de la culture du café a été rapportée par ces émigrants et fait quelques progrès.

L'émigration tanosy a donc été essentiellement historique et, à l'heure actuelle, ne constitue plus un phénomène notable.

BARA

HISTOIRE

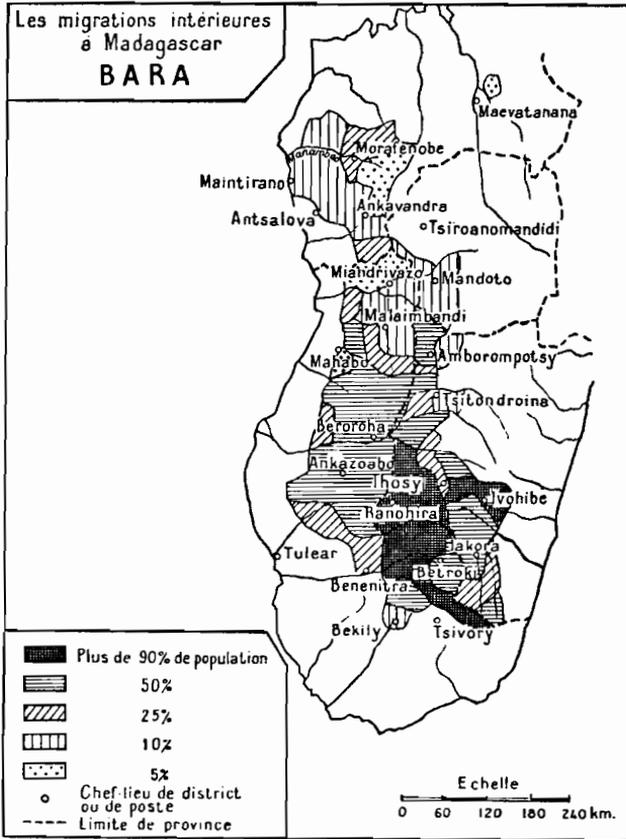
1. — Anthropologiquement, les Bara sont, après les Makoa, mais à un bien plus faible degré, les malgaches les plus proches des Africains. Certaines traditions les feraient venir d'Afrique et débarquer dans la région de Morondava d'où ils se seraient rendus, en traversant le plateau, dans la vallée de l'Ionaivo, affluent de la Mananara (poste actuel d'Iakora). Ils trouvaient là à la fois des forêts à défricher et des pâturages pour le bétail. Leur roi, dont certains font un étranger blanc (apparenté peut-être aux dynasties sakalava), s'appelait Ndria-Manely, d'où le nom de Zafimanely (petit-fils de Manely) donné à la caste royale. D'autres traditions les font venir du Sud.

Par la suite, la population se développant, les Bara s'étendirent vers le Nord (Ivohibé), sur le plateau (Ihosa, Betroky, Ranohira). Ils se scindèrent en deux royaumes : Bara lantsantsa à l'Est (capitale : Ivohibé), Bara Bé à l'Ouest (capitale : Ranohira). D'autres éléments s'aggrégèrent à eux, tels les Tevondro dans la vallée de l'Itomampy et la région Sud, les Hovalahin'ny Antara à l'Est d'Ivohibé, les Bara Vinda sur l'Onilahy. A l'Ouest, refoulant les Masikoro, fut fondé dans la région d'Ankazoabo, au Sud du Mangoki, le royaume des Bara Imamono. Sur le haut Fiheranana s'installaient les Tsienimbalala, partis vers 1850 de la région du haut Itomampy et du haut Mandrare.

Telles sont les limites des Bara, à peu près telles que les Français les trouvèrent en 1895. Les Merina occupaient Ihosa. Les autres Bara étaient à peu près indépendants. Mais déjà, ils avaient été pénétrés par trois immigrations : Antesaka sur l'Itomampy, Antanosy sur l'Onilahy, Betsiléon dans la région d'Ihosa, ceux-ci donnant naissance à une population métisse (Bara Bori). Au Nord, les Bara ne dépassaient pas le Mangoky et le Zomandao. C'est cette région bara classique que nous désignerons comme « districts d'origine ».

2. — Ces migrations s'étaient sans doute produites par dissociation des clans, les fils de chefs recrutant des partisans

et poussant en avant pour chercher des terres, des pâturages et des razzias profitables. Les Bara étaient, avant tout, pasteurs et guerriers et, plus faiblement, agriculteurs. A chaque génération, des migrations se produisaient ainsi dans l'aire bara traditionnelle. Les cartes de migrations de certains clans établies



par Faublée [14, 58, 59 et 141] sont significatives à cet égard.

Cette mobilité ne s'arrête pas aux frontières bara classiques, d'autant que les migrations betsileo, tanosy, anteseka restreignaient les possibilités. Une nouvelle aire d'expansion fut découverte vers le Nord, dans la zone vide au contact des plateaux et des plaines de l'Ouest.

Il semble que des pasteurs bara aient, de longue date,

poussé des pointes dans ces régions, mais les avancées massives ne commencèrent qu'en 1885, dans la région de Beroroha où les Bara Sahamasy, poussés eux-mêmes par les Bara Imamono, passèrent le Mangoki et refoulèrent les Sakalava. Après la pacification française, l'expansion bara s'est poursuivie dans les régions de Tsitondroina, Amborompotsy, Mahabo, Malaimbandy, Mandoto, Miandrivazo, Ankavandra, Morafenobe. Des métissages se produisent, notamment avec des Betsiléô qui prennent des mœurs bara, y compris le semi-nomadisme et les vols de bœufs.

RÉPARTITION ACTUELLE

| Districts | Population bara | % de la population totale | Observations |
|---------------------------------|-----------------|---------------------------|----------------------------|
| <i>Province de Fianarantsoa</i> | | | |
| Midongy du Sud . . . | 13 000 | 43 | District d'origine |
| Farafangana | 12 550 | 6 | Poste d'Ivohibé (origine) |
| Ihoso | 27 105 | 66 | District d'origine |
| Ambatofinandrahana . . | 3 078 | | Poste d'Amborompotsy |
| Fianarantsoa | 1 816 | | Cantons Ouest |
| Ambalavao | 2 021 | | Poste de Tsitondroina |
| Manakara | 83 | | |
| TOTAL | 59 653 | | |
| <i>Province de Tuléar</i> | | | |
| Betroki | 32 488 | 74 | District d'origine |
| Ankazoabo | 14 646 | 81 | District d'origine |
| Amboasary | 5 569 | 10,3 | Poste de Tsivory (origine) |
| Bekily | 1 555 | 2 | District d'origine |
| Betioky | 7 421 | 10 | District d'origine |
| Ampanihy | 273 | | |
| Fort-Dauphin | 48 | | |
| Tuléar | 16 646 | 17 | (origine). Haut Fiharanana |
| Morombe | 115 | | |
| Manja | 1 663 | 6 | |
| Beroroha | 11 647 | 66 | |
| Morondava | 328 | | |
| Mahabo | 11 798 | 32 | |
| Belo | 2 125 | 5 | |
| Miandrivazo | 4 584 | 13 | |
| TOTAL | 110 629 | | |

| Districts | Population bara | % de la population totale | Observations |
|---------------------------------|--------------------|---------------------------------|--|
| <i>Province de Majunga</i> | | | |
| Antsalova | 1 832 | 10 | |
| Maintirano | 1 959 | 9 | |
| Morafenobe | 1 990 | 13 | |
| Besalampy | 609 | | |
| Soalala | 102 | | |
| Mitsinjo | 174 | | |
| Majunga | 359 | | |
| Marovoay | 342 | | |
| Maevatanana | 570 | | |
| Tsaratanana | 85 | | |
| Port-Bergé | 72 | | |
| TOTAL | 8 114 | | |
| <i>Province de Diégo-Suarez</i> | | | |
| Ambanja | 171 | | |
| Nossi-Bé | 200 | | |
| Ambilobe | 147 | | |
| Diégo | 213 | | |
| Sambava | 300 | | |
| Andapa | 160 | | |
| Antalaha | 30 | | |
| TOTAL | 1 221 | | |
| <i>Province de Tananarive</i> | | | |
| Tananarive-ville | 100 | | |
| Ambatolampy | 35 | | |
| Arivonimamo | 30 | | |
| Betafo | 1 610 | plus de 2 près de 2 | Poste de Mandoto Canton de Belobaka |
| Tsiroanomandidy | 544 | | |
| TOTAL | 2 319 | | |
| <i>Province de Tamatave</i> | | | |
| Fénériverie | 120 | 0,8 | Prisonniers |
| Sainte-Marie | 84 | | |
| Tamatave-ville | 414 | | |
| Ambatondrazaka | 38 | | |
| Moramanga | 40 | | |
| Vatomandri | 67 | | |
| Marolambo | 22 | | |
| TOTAL | 785 | | |

Le nombre total des Bara est donc de 182 721, dont 130 980 dans leurs limites antérieures à 1885, et 51 741 émigrés dans de nouveaux districts, essentiellement la région « vide » du contact plateaux-côte Ouest.

MIGRATIONS ACTUELLES

Une partie de cette émigration est déjà ancienne et consolidée, notamment dans les régions de Beroroha et Tsitondroina. Vers le Nord l'expansion bara gagne constamment et assez rapidement. Avant 1930 il n'y avait pas de Bara dans le district de Morafenobe; ils y forment aujourd'hui 13 % de la population. En 1938 le district de Tsiroanomandidy ne signalait la présence d'aucun Bara; en 1954, on en comptait 274; en 1956, ils étaient 544 et formaient 11 % de la population du canton de Belobaka.

Ces migrations mériteraient une étude attentive; elles sont très mal connues. Les Bara, dans ces régions presque vides, viennent chercher des pâturages, ils deviennent parfois des éleveurs importants et se fixent; mais la plupart se dispersent en brousse et conservent une grande mobilité. Ils communiquent souvent leurs mœurs aux gens du pays. On ne doit pas cependant les considérer comme exclusivement pasteurs; certains, notamment, s'emploient comme métayers sur les plantations de tabac de Miandrivazo et de Malaimbandy.

Les invasions grégaires du passé, énormes et sous la conduite d'un chef, ont fait place à des déplacements individuels ou par petits groupes, souvent avec femmes et enfants.

Les causes et les modalités des migrations sont diverses. Les visites familiales sont une cause ou un prétexte à des déplacements temporaires. Les vols de bœufs incitent au départ, soit le voleur s'il est trop connu, soit le volé pour gagner sa vie s'il n'a plus rien ou pour mettre le reste de son troupeau à l'abri. Les querelles et les vengeances jouent aussi leur rôle. Les années de sécheresse poussent à la transhumance et, s'il y en a deux de suite, au déplacement lointain. Enfin l'idée de salariat a fait des progrès; le district de Beroroha estime à 200 par an les Bara qui vont s'employer sur les plantations vers Malaimbandy; quatre sur cinq de ces travailleurs reviennent avant cinq ans. A Midongy l'interdiction des feux de brousse amène les Bara à s'employer saisonnièrement à la Côte Est (Farafangana, Manakara), soit à émigrer peu à peu vers l'Ouest. Betroka et Ihosy signalent aussi ce mouvement vers l'Ouest; il n'est pas considérable (50 à 300 par district annuellement), mais continu.

Le recensement de 1921 donnait le chiffre de 157 000 Bara. L'augmentation serait donc relativement faible. La proportion des enfants de moins de 15 ans par rapport à la population totale va de 25 % (Ankazoabo) à 39 % (Midongy, Morafenobe); la moyenne semble comprise entre 30 % (Beroroha), 33 % (Ihosal) et 36 % (Betroki). Cette proportion est plus faible que celle des peuples agriculteurs et ne semble pas obliger à l'émigration. Celle-ci, outre les causes ci-dessus indiquées, paraît due à l'envahissement des vallées du Sud par les peuples voisins (Tanosi, Betsilé, Antesaka) et surtout à une mobilité résultant des mœurs pastorales. L'expansion se fait dans une zone quasi vide que les Bara colonisent en pratiquant surtout l'élevage extensif.

BETSIMISARAKA

HISTOIRE

Le royaume des Betsimisaraka (nombreux qui ne se séparent pas) a été créé au xviii^e siècle par le roi Ratsimilaho qui rassembla les tribus côtières, depuis la baie d'Antongil jusqu'à Tamatave. On leur assimile leurs ennemis traditionnels les Betanimena de la région de Vatomandry, et les Betsimisaraka du Sud qui débordent sur le gradin. Les limites traditionnelles des Betsimisaraka, indiquées par Grandidier en 1908 [17,1] allaient de Mananjary au Sud jusqu'à l'fleuve Bemarivo au Nord. Ils ont aujourd'hui très fortement dépassé le Bemarivo et forment des minorités importantes dans les districts de Vohe-mar, Diego et Ambilobe. On en trouve même à l'Ouest dans les districts de Tsaratanana et de Port-Bergé. Ce sont des agriculteurs cherchant des terres. Des immigrants de divers autres peuples se sont installés, à l'époque française, en pays betsimisaraka soit dans les villes, soit sur des terrains de cultures riches, ce qui soulève souvent des difficultés foncières.

Les Betsimisaraka ont été victimes, aux xvii^e et xviii^e siècles, d'un double trafic d'esclaves : vers les Mascareignes (Européens) et vers la Côte Ouest (Sakalava et Sihanaka). Autrefois pêcheurs, ils sont devenus (peut-être à l'imitation des pirates européens installés chez eux) des pirates redoutables, dont les expéditions intrépides, en pirogues sans balancier, pillaient, à la fin du xviii^e siècle, les Comores et jusqu'à la Côte d'Afrique. Il ne reste aucune empreinte de ces migrations anciennes très particulières.

RÉPARTITION ACTUELLE

| Districts | Nombre de Betsimisaraka | % de la population totale | Observations |
|---------------------------------|-------------------------|---------------------------|--------------------|
| <i>Province de Tamatave</i> | | | |
| Maroantsetra | 34 035 | 70 | District d'origine |
| Mananara | 26 684 | 74 | District d'origine |
| Fénérive | 129 460 | 95 | District d'origine |
| Sainte-Marie | 318 | | Non Sainte-Mariens |
| Tamatave-ville | 14 550 | 40 | District d'origine |
| Tamatave-district | 69 136 | 95 | District d'origine |
| Brickaville | 49 623 | 89 | District d'origine |
| Ambatondrazaka | 5 414 | 5 | Lisière de l'Est |
| Moramanga | 39 870 | 51 | District d'origine |
| Vatomandry | 56 916 | 95 | District d'origine |
| Mahanoro | 67 910 | 89 | District d'origine |
| Marolambo | 37 750 | 99 | District d'origine |
| TOTAL | 531 666 | | |
| <i>Province de Fianarantsoa</i> | | | |
| Nosy-Varika | 75 437 | 92 | District d'origine |
| Mananjary | 23 875 | 22 | District d'origine |
| Manakara | 606 | | |
| Farafangana | 221 | | |
| TOTAL | 100 139 | | |
| <i>Province de Diégo-Suarez</i> | | | |
| Antalaha | 25 637 | 63 | District d'origine |
| Andapa | 3 656 | 8 | District d'origine |
| Sambava | 18 580 | 35 | District d'origine |
| Vohemar | 17 630 | 32 | |
| Diégo | 7 302 | 12 | |
| Ambilobe | 2 334 | 5 | |
| Ambanja | 760 | 1,5 | |
| Nossi-Bé | 100 | | |
| TOTAL | 76 000 | | |

| Districts | Nombre de Betsimisaraka | % de la population totale | Observations |
|-------------------------------|-------------------------|---------------------------|--------------|
| <i>Province de Majunga</i> | | | |
| Mandritsara | 4 150 | 8 | Lisière Est |
| Bealanana | 468 | | |
| Befandriana | 150 | | |
| Antsohihy | 300 | | |
| Analalava | 478 | | |
| Port-Bergé | 2 652 | 3,5 | |
| Tsaratanana | 3 945 | 13 | |
| Maevatanana | 1 497 | 3 | |
| Ambato-Boeni | 1 924 | 4 | |
| Marovoay | 795 | 2,3 | |
| Majunga | 937 | | |
| Mitsinjo | 280 | | |
| Soalala | 50 | | |
| Besalampy | 85 | | |
| Morafenobe | 79 | | |
| TOTAL | 17 790 | | |
| <i>Province de Tananarive</i> | | | |
| Tananarive-ville | 493 | | |
| Tananarive-banlieue | 35 | | |
| Ambatolampi | 183 | | |
| Anjozorobe | 523 | | |
| Manjakandriana | 57 | | |
| Miarinarivo | 127 | | |
| Tsiroanomandidi | 183 | | |
| Ambohidratrimo | 97 | | |
| Ankazobe | 258 | | |
| TOTAL | 1 951 | | |
| <i>Province de Tuléar</i> | | | |
| Miandrivazo | 255 | | |
| Morombe | 15 | | |
| Mahabo | 60 | | |
| Amboasary | 48 | | |
| Fort-Dauphin | 43 | | |
| TOTAL | 421 | | |

On compte donc au total 727 967 Betsimisaraka, dont 678 853 dans les districts d'origine et 49 114 émigrés. Plus d'un tiers de ces derniers se trouve d'ailleurs dans le district de Vohémar où la présence betsimisaraka doit être ancienne mais a été renforcée par l'ouverture du pays aux cultures riches; les Betsimisaraka, cultivateurs, se sont peu à peu substitués aux Indigènes sakalava et anjoaty.

Dans la région de Diégo, la colonisation betsimisaraka est aussi d'ordre principalement rural. Dans le district d'Ambilobé la pénétration est plus récente; les Betsimisaraka s'y rendent par les vallées de la Manambato, de la Loky, de la Bemarivo et s'établissent dans les cantons Est.

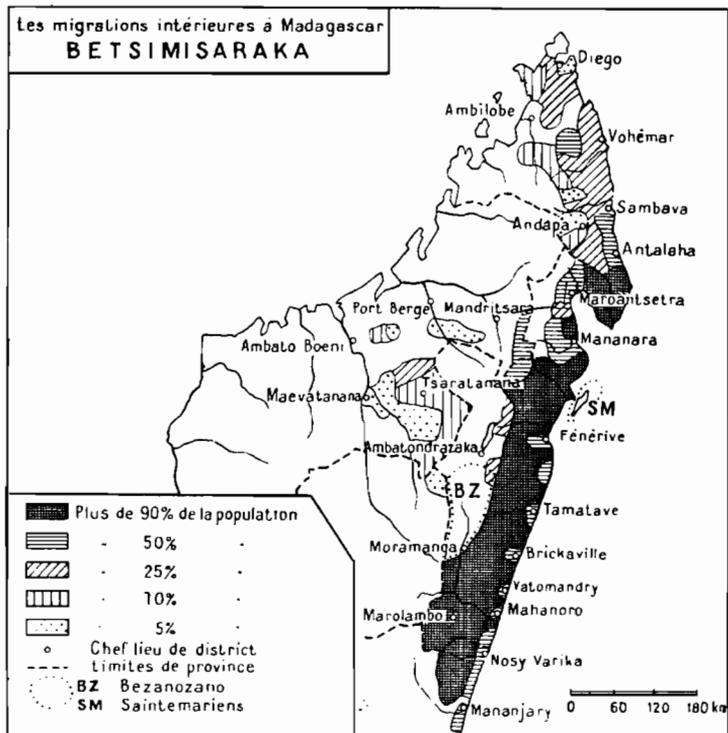
Dans les districts de Mandritsara et d'Ambatondrazaka, la falaise forestière est colonisée par la montée des éléments betsimisaraka. A Tsaratanana, la pénétration semble dater des premiers temps de la présence française; les Betsimisaraka ont contribué à former la population très mêlée de ce district.

Sur la basse Betsiboka (Ambato Boeni et Marovoay), des Betsimisaraka s'occupent de l'exploitation des forêts, mais certains s'emploient comme tâcherons sur les rizières.

A cette émigration extérieure qui n'a jamais été étudiée et semble, en grande partie, historique, il faut ajouter des mouvements migratoires à l'intérieur du pays betsimisaraka. Ce sont surtout des migrations saisonnières dans un même district, vers les plantations de café pour la récolte (femmes) ou le désherbage (jeunes gens).

Les districts de Mahanoro et de Marolambo, moins avancés économiquement, ont vu, vers 1920, lorsque la répression des tavy est devenue effective, émigrer un assez grand nombre d'hommes, soit sur les mines de graphite de Vatondry et de Brickaville, soit, surtout, vers les districts de la vanille, Antalaha, Andapa, Sambava; d'autres furent recrutés pour les sucreries de Tamatave ou les travaux du port. On estime que, de 1920 à 1945, 30 % de la population a ainsi émigré. Aujourd'hui cette émigration massive est arrêtée. La culture du café a fait des progrès sur place; les travailleurs s'emploient sur les plantations indigènes ou dans les travaux publics locaux. Un proverbe nouveau dit : « Il n'est plus utile d'aller à Antalaha quand l'argent se trouve devant la porte ». Des émigrés anciens sont rentrés, après avoir envoyé des fonds aux parents pour leur préparer une case, des rizières, des stocks de vivres. Certains apportent des usages nouveaux : vêtements européens, mobilier, christianisme.

De Mahanoro en outre, comme d'autres points de la campagne



betsimisaraka, on voit des jeunes gens partir pour Tamatave, les garçons comme chauffeurs ou employés, les filles comme domestiques. C'est souvent contre le gré de leurs parents et pour voir du nouveau. Ils y acquièrent des habitudes d'indépendance et, au retour, les parents les accusent souvent de frivolité, de paresse et de mauvais esprit.

Grandidier, en 1908, chiffrait la population betsimisaraka à 326 000. Le recensement de 1921 donne 417 000, celui de 1934 : 510 000. On peut donc estimer qu'il y a eu doublement en quarante ans, mais le rythme actuel est certainement plus rapide.

La natalité semble assez forte; la proportion des enfants de moins de 15 ans va de 36 % (Brickaville) à 48 % (Sambava), avec une moyenne supérieure à 40 %. Elle est plus faible dans les districts d'immigration de l'Ouest (35 %). Le peuple Betsimisaraka est donc en croissance. Sans doute, la densité humaine n'est-elle que de 10 à 20 au km²; mais il y a de grandes

étendues de marais, de forêt, de collines arides et de brousse arbustive pauvre. Les vallées étroites n'offrent pas de possibilités indéfinies. Le débordement de la masse betsimisaraka faible aujourd'hui (pour autant qu'on le sache) s'accroîtra rapidement quand les cultures riches auront atteint leurs limites.

PEUPLES PROCHES

A côté des Betsimisaraka, il faut placer les Sainte-Mariens et les Bezanozano.

1. — Les *Sainte-Mariens*, habitants de l'île de Sainte-Marie, sont essentiellement des Betsimisaraka, mêlés d'apports divers, nombreux et indiscernables, depuis les anciens Zafi-Boraha dont on a voulu faire des descendants d'Abraham, donc des Juifs, jusqu'aux pirates des xvii^e et xviii^e siècles et autres Européens. L'île fut annexée à la France en 1750 et, depuis 1848, ses habitants sont citoyens français. C'est cette différence de statut qui les fait compter encore dans les statistiques à part des Betsimisaraka de la grande île.

Autrefois pêcheurs hardis, s'attaquant aux cachalots, les Sainte-Mariens se sont essentiellement consacrés, depuis l'époque française, à la culture du girofle. L'île est étroite (200 km²) et très peuplée (9 606 habitants, soit 48 au km²).

De nombreux Sainte-Mariens émigrent sur la côte en face (district de Fénérive) et à Tamatave.

RÉPARTITION ACTUELLE

| Districts | Sainte-Mariens | % de la population | Observations |
|---------------------------------|----------------|--------------------|-------------------------------------|
| <i>Province de Tamatave</i> | | | |
| Sainte-Marie | 8 650 | 90 | |
| Fénérive | 1 615 | 1,5 | |
| Tamatave-ville | 765 | 1,5 | |
| Mananara | 136 | | |
| Maroantsetra | 107 | | |
| Tamatave-District . . . | 32 | | |
| Moramanga | 22 | | |
| Marolambo | 22 | | |
| TOTAL | 11 350 | | |
| <i>Province de Diégo-Suarez</i> | | | |
| Diégo | 124 | | Au total : 11 474 Sainte-Mariens |

L'île elle-même voit sa population diminuer (10 270 habitants en 1946), malgré un excédent notable de naissances. Le surplus est donc absorbé par l'émigration. On compte actuellement une centaine d'exodes par an. Elle se dirige essentiellement vers Manampana (Pointe à Larrée et baie de Tintingue) où les Sainte-Mariens ont des propriétés. L'émigration vers les villes, Fénériver, Tamatave, Diégo, est plus récente; les Sainte-Mariens sont marins, charpentiers, ouvriers spécialisés, domestiques. Ils ne reviennent que pour des visites aux parents auxquels ils apportent des cadeaux mais n'envoient guère d'argent.

La proportion des enfants de moins de 15 ans est forte (45 %). La mortalité est en baisse et l'excédent de naissances s'accroît :

| | Naissances | Décès | Excédent |
|----------------|------------|-------|----------|
| 1947 | 251 | 180 | 71 |
| 1956 | 389 | 122 | 267 |

On doit donc s'attendre à une forte croissance de l'émigration.

2. Les *Bezanozano*, qui partagent avec les Betsimisaraka le district de Moramanga, sur le gradin, n'émigrent qu'assez faiblement.

RÉPARTITION ACTUELLE

| Districts | Bezano- zano | % de la population | Observations |
|-------------------------------|-----------------|-----------------------|--------------------|
| <i>Province de Tamatave</i> | | | |
| Moramanga | 26 486 | 33 | District d'origine |
| Ambatondrazaka | 1 618 | 1,5 | |
| Tamatave-District | 303 | | |
| Tamatave-Ville | 285 | | |
| Brickaville | 144 | | |
| Vatomandry | 35 | | |
| TOTAL | 28 871 | | |
| <i>Province de Tananarive</i> | | | |
| Tananarive-Ville | 86 | | |
| Tananarive-Banlieue | 35 | | |
| Manjakandriana | 5 | | |
| Ankazobe | 192 | | |
| TOTAL | 318 | | |
| <i>Province de Majunga</i> | | | |
| Tsaratanana | 604 | | |
| Meavatanana | 425 | | |
| TOTAL | 1 029 | | |

Les Bezanozano sont donc, au total, 30 218. Les statistiques de 1921 donnaient le chiffre de 29 000, ce qui indiquerait une croissance anormalement faible. La proportion actuelle des enfants de moins de 15 ans est pourtant estimée à 46 %. Il semble que le mélange ethnique avec les Merina ait été assez notable et que nombre de Bezanozano sont aujourd'hui comptés comme Merina, surtout en émigration, les seuls émigrés étiquetés Bezanozano étant les paysans.

TANALA

Les Tanala (gens de la forêt) sont formés de clans de provenances diverses, vivant sur le gradin intermédiaire, entre le plateau Betsileo et la Côte Sud-Est. Menant une existence semi-nomade reposant sur le *tavy* (brûlis des forêts), ils avaient été soumis à des chefs Zafi-Rambo, d'origine peut-être antemoro. La partie Nord de leur pays (poste d'Ambohimanga du Sud) était devenue vassale des Merina, tandis que le Sud (l'*Ikongo*, district actuel de Fort-Carnot) avait préservé son indépendance par une suite de guerres mémorables.

Les Tanala avaient débordé sur la Côte Est (partie Ouest des districts de Mananjari et de Manakara), vers le Sud (Tanala de Karianga, dépendant de Farafangana) et sur certaines parties du plateau betsileo proches de la falaise.

De plus, à l'époque française, quelques événements ont poussé à l'émigration temporaire :

1° Les Français ont eu autant de mal que les Merina à vaincre les Tanala de l'*Ikongo*, mais ils y sont parvenus. Les nouveaux chefs tanala mis en place alors ont exercé des représailles sur les clans hostiles; ceux-ci ont quitté le pays; 2 000 Tanala se sont ainsi fixés dans les districts limitrophes.

2° De 1914 à 1920 les tavy, interdits par l'administration soucieuse de protéger la forêt, commencèrent à être sévèrement réprimés. Les Tanala privés de leurs moyens d'existence traditionnels et n'en ayant pas appris d'autres, partirent au nombre de plusieurs milliers vers le Nord, l'Ouest et le Sud. Ils se fondaient plus ou moins avec les émigrés du Sud-Est, prenant le nom d'Antemoro dans le Nord, alors que les Antesaka sont baptisés Tanala dans la région de Bekily. *De ce fait, l'évaluation de la masse tanala émigrée est devenue impossible.*

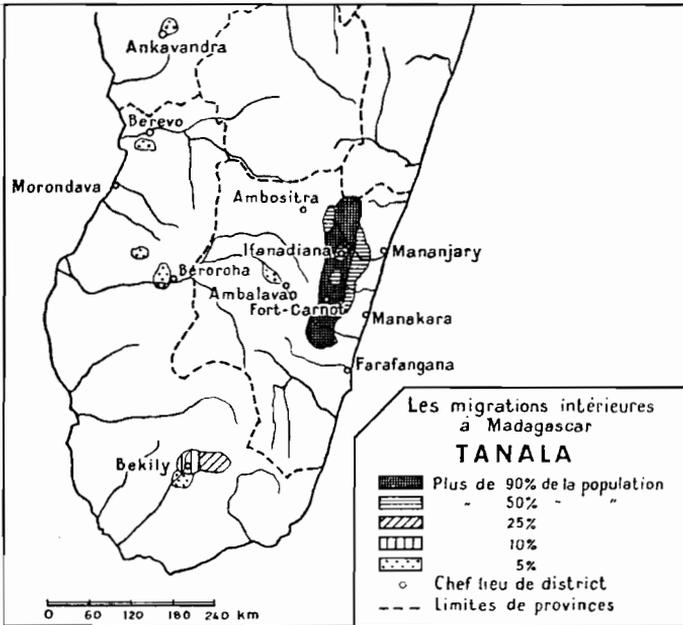
3° De 1922 à 1926 l'administrateur Simonel, originaire de l'Inde française, entreprit d'apporter de nouveaux éléments de prospérité au pays et de le transformer par une politique

autoritaire : obligation de cultiver le café et le raphia, de tisser des rabanes, de construire des cases plus confortables. Les Tanala s'enfuient, au nombre de 3 000, vers le Nord et Tamatave.

4° Dans la période 1928-1935; les réquisitions de main-d'œuvre pour la construction du chemin de fer F. C. E. et le port de Tamatave provoquèrent encore des fuites.

5° Certains recruteurs circulent dans le pays et engagent quelques hommes par contrat temporaire pour les plantations du Nord. C'est assez peu de chose.

Dans l'ensemble, on peut donc considérer que les deux grandes causes de l'émigration tanala historique ont été l'in-



terdiction des tavy et la fuite devant l'autorité, que ces forestiers semi-nomades supportent mal. Dans ces dernières années, le développement de la culture du café, et du riz irrigué ont stoppé pratiquement l'émigration.

RÉPARTITION ACTUELLE

| Districts | Population tanala | % de la population totale | Observations |
|---------------------------------|----------------------|---------------------------------|-----------------------|
| <i>Province de Fianarantsoa</i> | | | |
| Ifanadiana | 50 785 | 95 | District d'origine |
| Fort-Carnot | 33 000 | 92 | District d'origine |
| Mananjary | 46 022 | 43 | District d'origine |
| Manakara | 20 477 | 23 | District d'origine |
| Farafangana | 14 139 | 7 | District d'origine |
| Ambositra | 4 272 | | Cantons Est (origine) |
| Ambohimahasoa | 601 | | |
| Fianarantsoa | 742 | | |
| Ambalavao | 663 | | |
| Nosy-Varika | 528 | | |
| TOTAL | 171 239 | | |
| <i>Province de Tuléar</i> | | | |
| Bekily | 4 720 | 9 | Probablement Antesaka |
| Betioky | 898 | | |
| Tuléar | 1 174 | | |
| Ankazoabo | 50 | | |
| Morombe | 426 | | |
| Manja | 158 | | |
| Beroroaha | 768 | | |
| Morondava | 89 | | |
| Mahabo | 338 | | |
| Belo | 680 | | |
| Miandrivazo | 612 | | |
| TOTAL | 9 913 | | |
| <i>Province de Majunga</i> | | | |
| Antsalova | 155 | | |
| Maintirano | 120 | | |
| Morafenoibe | 174 | | |
| Besalampy | 143 | | |
| Marovoay | 259 | | |
| Maevatanana | 112 | | |
| Port-Bergé | 200 | | |
| Analalava | 30 | | |
| Antsohihy | 160 | | |
| TOTAL | 1 363 | | |

| Districts | Population tanala | % de la population totale | Observations |
|---------------------------------|-------------------|---------------------------|--------------|
| <i>Province de Diégo-Suarez</i> | | | |
| Ambanja | 93 | | |
| Ambilobe | 281 | | |
| Diégo | 180 | | |
| Sambava | 240 | | |
| Andapa | 480 | | |
| Antalaha | 160 | | |
| TOTAL | 1 454 | | |
| <i>Province de Tananarive</i> | | | |
| Miarinarivo | 132 | | |
| Tsiroanomandidy | 78 | | |
| TOTAL | 210 | | |
| <i>Province de Tamatave</i> | | | |
| Marolambo | 22 | | |

Le total des individus enregistrés sous le nom de Tanala est donc de 184 201, dont 168 695 dans les districts d'origine. Le chiffre des émigrés est donc faible (15 506); encore faut-il vraisemblablement en déduire un grand nombre d'Antesaka, faussement étiquetés « Tanala » dans les districts de Bekily et de Betioky.

Grandidier en 1908 estimait les Tanala à 137 000, le recensement de 1921 donne 152 000. La proportion des enfants de moins de 15 ans serait de 36 % à Mananjary, 43 % à Ifanadiana, 50 % à Fort-Carnot, différences difficiles à expliquer dans les régions voisines, mais qui semble montrer une natalité plutôt forte. Des pratiques anticonceptionnelles étaient autrefois connues; il se peut qu'elles aient régressé. En tout cas, la mortalité infantile a diminué dans ces dernières années et on doit s'attendre à une progression notable.

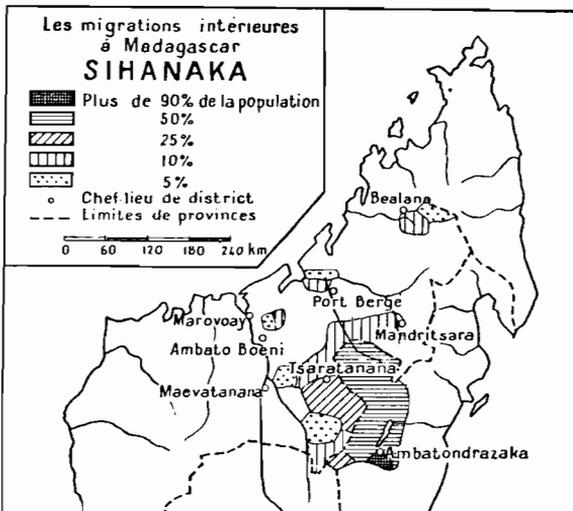
SIHANAKA

Sihanaka est un ancien mot malgache signifiant la mare, l'étang, le lac. On le retrouve dans différentes régions pour désigner des villages ou des peuples lacustres : Sihanamaro (beaucoup de mares) en Androy, Masihanaki (désignant les habitants de la petite île lacustre de Nosy-Bé) en pays Antesaka. Les Sihanaka entourent le lac Alaotra. Ce sont les gens du lac, population de pêcheurs, de riziculteurs et d'éleveurs.

Le district ne signale actuellement aucune émigration. Mais il a dû s'en produire anciennement car la répartition actuelle indique une assez forte expansion vers l'Ouest :

| Districts | Sihanaka | % de la population | Observations |
|-----------------------------|----------|--------------------|--------------------|
| <i>Province de Tamatave</i> | | | |
| Ambatondrazaka | 73 656 | 67 | District d'origine |
| Moramanga | 307 | | |
| Brickaville | 341 | | |
| Tamatave-Ville | 270 | | |
| Tamatave-Banlieue | 96 | | |
| Fénériverie | 164 | | |
| Vatomandry | 93 | | |
| Mananara | 65 | | |
| Maroantsetra | 43 | | |
| TOTAL | 75 035 | | |
| <i>Province de Majunga</i> | | | |
| Tsaratanana | 6 468 | 21 | |
| Port-Bergé | 4 792 | 7 | |
| Maevatanana | 811 | 2 | |
| Ambato-Boeni | 3 194 | 7 | |
| Marovoay | 1 022 | 2,9 | |
| Majunga | 856 | | |
| Mitsinjo | 40 | | |
| Morafeno | 52 | | |
| Mandritsara | 3 000 | 5 | |
| Bealanana | 2 845 | 7 | |
| Befandriana | 230 | | |
| Antsohihy | 550 | 1 | |
| Analalava | 780 | 1,5 | |
| TOTAL | 23 600 | | |

| Districts | Sihanaka | % de la population | Observations |
|---------------------------------|----------|--------------------|--------------|
| <i>Province de Tananarive</i> | | | |
| Tananarive-Ville . . . | 306 | | |
| Tananarive-Banlieue . . . | 37 | | |
| Anjozorobe | 131 | | |
| Ankazobe | 43 | | |
| TOTAL | 577 | | |
| <i>Province de Diégo-Suarez</i> | | | |
| Ambanja | 185 | | |
| Nossi-Bé | 20 | | |
| Ambilobe | 85 | | |
| Diégo | 290 | | |
| Vohemar | 95 | | |
| Sambava | 250 | | |
| Andapa | 280 | | |
| Antalaha | 50 | | |
| TOTAL | 1.245 | | |
| <i>Province de Tuléar</i> | | | |
| Miandrivazo | 44 | | |



Le nombre total des Sihanaka est donc de *100 541*, dont *26 885* émigrés. La majeure partie de ces départs semble avoir eu lieu à l'époque des troubles 1890-1900; des esclaves émancipés notamment sont venus s'installer avec des bœufs dans les zones vides des districts de Tsaratanana et de Port-Bergé, voisins du leur, et dans quelques autres centres du Nord-Ouest. Le calme revenu, certains sont rentrés; on en comptait, dans la province de Maevatanana (district de Tsaratanana et de Maevatanana) *7 191* en 1921, et seulement *4 802* en 1923. Les chiffres actuels ont dû être atteints surtout par le croît naturel sur place.

Cependant, cette émigration historique a dû être suivie par d'autres, vers les villes et les centres de culture riche (vanille, café).

On comptait, en 1908, *37 500* Sihanaka, *59 000* en 1921, *63 000* en 1934. La proportion des enfants de moins de 15 ans est de 43 %. La nuise en valeur de l'Alaotra doit absorber l'excédent.

COMORIENS

Le présent ouvrage, consacré aux migrations intérieures malgaches, ne concerne pas la population non autochtone (80 693) c'est-à-dire, dans l'ordre d'importance, Européens, Indiens et Chinois. Il est cependant une immigration étrangère dont nous devons parler, c'est celle des Comoriens. D'une part en effet on a gardé l'habitude, prise au temps où les Comores étaient rattachées à Madagascar, de les compter comme autochtones, bien que l'anthropologie, les coutumes et la langue les différencient nettement des Malgaches. D'autre part, et surtout, l'importance de cette migration et son accroissement rapide ne permettent pas de la négliger.

Le Conseil Supérieur des Recherches Sociologiques Outre-Mer, en liaison avec le service des statistiques de Madagascar, vient de procéder à une enquête démographique aux Comores dont les résultats permettront d'évaluer exactement la population de ces îles et leurs perspectives d'accroissement. Dès maintenant, nous savons qu'elles sont surpeuplées, notamment Anjouan et la Grande Comore qui comptent 77 habitants au km² total et plus de 140 habitants par km² cultivable. Le pourcentage des moins de 20 ans est de 48 % à la Grande Comore et 55 % à Anjouan. Il doit augmenter notablement dans les années à venir par suite des campagnes contre les endémies menées depuis ces dernières années sur les fonds du F. I. D. E. S.

Ces circonstances critiques, dans des îles volcaniques de superficies limitées et de ressources peu extensibles, ont poussé les Comoriens à l'émigration, soit vers Zanzibar, où l'on compte environ 3 000 Comoriens, et surtout vers Madagascar où la population comorienne est ainsi répartie :

TABLEAUX

| Distriets | Comoriens | % de la population | Observations | |
|---------------------------------|-----------|--------------------|---|-------------------|
| <i>Province de Majunga</i> | | | | |
| Majunga | 22 812 | 37 | 50 % de la ville | |
| Marovoay | 811 | 2,3 | | |
| Ambato-Boeni | 430 | | | |
| Maevatanana | 135 | | | |
| Mitsinjo | 930 | 5,5 | | |
| Soalala | 280 | 2 | | |
| Besalampy | 235 | | | |
| Maintirano | 373 | | | |
| Morafenobe | 19 | | | |
| Tsaratanana | 50 | | | |
| Port-Bergé | 161 | | | |
| Analalava | 1 018 | 2 | | 1/2 dans la ville |
| Antsohihy | 170 | | | |
| Befandriana | 50 | | | |
| Bealanana | 50 | | | |
| TOTAL | 27 524 | | | |
| <i>Province de Diégo-Suarez</i> | | | | |
| Ambanja | 1 428 | 3 | 7 % de la ville 14 % d'Hellville 2 105 à la Sosumav 8 750 en ville | |
| Nossi-Bé | 1 970 | 6 | | |
| Ambilobe | 2 972 | 6 | | |
| Diégo | 9 122 | 17 | | |
| Vohemar | 310 | | | |
| Sambava | 60 | | | |
| Andapa | 11 | | | |
| Antalaha | 70 | | | |
| TOTAL | 15 943 | | | |
| <i>Province de Tamatave</i> | | | | |
| Maroantsetra | 64 | 1,7 | | |
| Mananara | 58 | | | |
| Fénérive | 136 | | | |
| Tamatave-ville | 885 | | | |
| Tamatave-Banlieue | 3 | | | |
| Ambatondrazaka | 40 | | | |
| Vatomandry | 63 | | | |
| TOTAL | 1 249 | | | |

| Districts | Comoriens | % de la population | Observations |
|-------------------------------|-----------|--------------------|--|
| <i>Province de Tuléar</i> | | | |
| Belo | 173 | | 4,2 % de la ville dont 315 en ville |
| Morondava | 309 | | |
| Manja | 38 | | |
| Morombe | 63 | | |
| Tuléar | 382 | | |
| TOTAL | 965 | | |
| <i>Province de Tananarive</i> | | | |
| Tananarive-Ville . . . | 774 | 0,4 | |
| Tananarive-Banlieue . | 40 | | |
| TOTAL | 814 | | |

Soit au total 46 597 Comoriens, si on ajoute une certaine qui vivent dans la province de Fianarantsoa. La répartition indique le caractère essentiellement côtier et urbain de cette immigration. Elle affecte surtout la côte Nord-Ouest, qui fait face aux Comores. D'ores et déjà, Majunga est une ville en majorité comorienne.

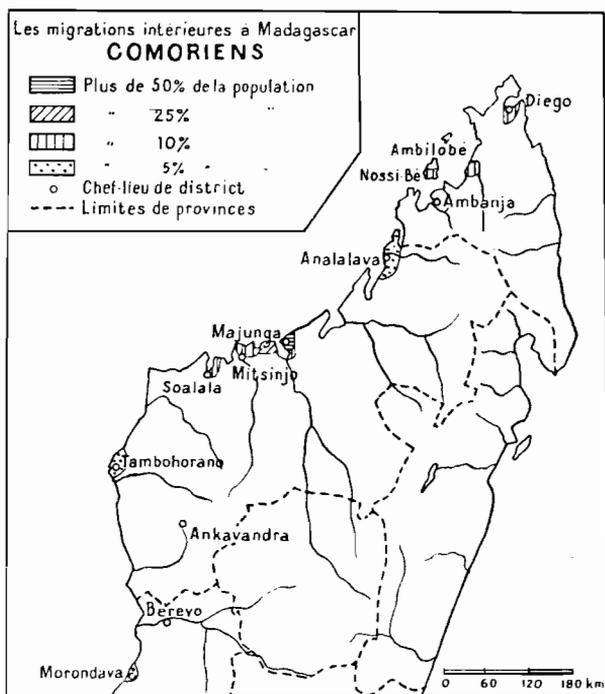
Les Comoriens viennent en famille (15 000 hommes, 13 000 femmes, 18 000 enfants de moins de 15 ans), sauf certains travailleurs temporaires (à la Sosumav 14 hommes pour 8 femmes). Ils sont ouvriers, manœuvres, domestiques, parfois boutiquiers, plus rarement cultivateurs dans la banlieue des villes. C'est une population fluctuante, instable, dont certains éléments n'ont guère d'activité définie. Beaucoup retournent aux Comores, quitte à revenir. Beaucoup restent. 16 % sont nés à Madagascar.

L'accroissement, en partie naturel, mais surtout par immigration, est rapide. En 1921 on ne comptait encore que 6 300 Comoriens, en 1934 : 14 000; en 1951 : 28 100.

Les Comoriens trouvent sur la côte Nord-Ouest des éléments favorables : une partie de la population est islamisée (« Arabes » et Pakistanais de Majunga, Sakalava, Antankarana : environ 70 000 en tout) et ils peuvent épouser des femmes du pays. Leur influence sur la consolidation de l'Islam local, jusqu'ici tout théorique, peut être grande.

L'immigration comorienne s'accroît rapidement. Elle est une soupape dont les Comores se passeraient difficilement. Ses

conséquences peuvent être intéressantes économiquement pour les entreprises de la Côte Ouest. Politiquement, elles peuvent apparaître plus contestables pour le peuple malgache, lui-même



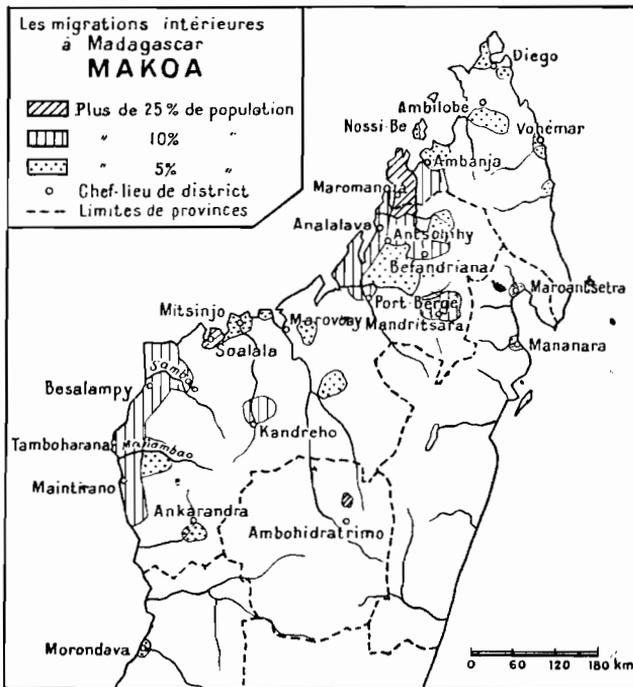
en pleine croissance, et dont l'emploi fixera sans doute, un jour, des limites à l'expansion comorienne.

De toute manière, celle-ci pose de sérieux problèmes et il paraît indispensable d'en faire une étude complète dans un bref délai.

MAKOA

Une autre population d'origine étrangère, mais beaucoup plus ancienne et actuellement assimilée, est celle des Makoa.

Makoa est le nom du grand peuple africain qui occupe tout le Nord-Est de la Mozambique, en face de Madagascar. Le



nom a été appliqué à tous les Africains venus à Madagascar, mais il est probable que les véritables Makoa en formaient la majorité.

On a toujours considéré, jusqu'ici, que tous ces Makoa avaient été amenés comme esclaves au siècle dernier par les négriers arabes de la Côte de Zanzibar. Le nom de Makoa ou

Masombiky (Mozambique) désignait chez les Merina les esclaves africains, que la reine Ranavalona II affranchit après sa conversion au Christianisme.

Sans méconnaître ce trafic (sur lequel nous manquons d'ailleurs de renseignements), je suis persuadé qu'une partie au moins des Makoa provient de migrations africaines volontaires bien antérieures. Le jésuite portugais Luis Mariano, qui connaissait à la fois le Malgache et les dialectes du Mozambique, et qui passa de longues années sur la Côte Ouest au début du xvii^e siècle, affirme en effet à plusieurs reprises que les Indigènes habitant le rivage, depuis le Cap Saint-André jusqu'au Manambolo (région de Maintirano), parlaient un dialecte africain. Or on trouve encore un important élément makoa dans cette région. On peut considérer qu'il s'agit de la dernière vague des invasions africaines qui ont contribué au peuplement de Madagascar. Aujourd'hui, tous les Makoa parlent exclusivement le Malgache, mais présentent des caractères anthropologiques nettement africains.

RÉPARTITION ACTUELLE

| Districts | Makoa | % de la population | Observations |
|----------------------------|--------|--------------------|--------------------|
| <i>Province de Majunga</i> | | | |
| Antsalova | 1 003 | 5 | 4 % du c. Mahabibo |
| Maintirano | 2 453 | 11 | |
| Morafenobe | 530 | | |
| Besalampy | 2 775 | 12 | |
| Soalala | 1 813 | 15,5 | |
| Mitsinjo | 806 | 4,5 | |
| Majunga | 1 978 | | |
| Marovoay | 1 284 | 3,7 | |
| Maevatanana | 763 | | |
| Tsaratanana | 26 | | |
| Port-Bergé | 3 051 | 4 | |
| Analalava | 5 966 | 15 | |
| Antsohihy | 4 100 | 12 | |
| Befandriana | 3 670 | 7 | |
| Bealanana | 1 510 | 4 | |
| Mandritsara | 2 650 | 5 | |
| TOTAL | 34 389 | | |

| Districts | Makoa | % de la population | Observations |
|---------------------------------|--------|--------------------|----------------------------|
| <i>Province de Diégo-Suarez</i> | | | |
| Ambanja | 5 617 | 14 | |
| Nossi-Bé | 266 | | |
| Ambilobe | 1 132 | 2 | |
| Diégo | 1 780 | 2 | |
| Vohemar | 2 154 | 3 | |
| Sambava | 1 516 | 2 | |
| Andapa | 470 | | |
| Antalaha | 300 | | |
| TOTAL | 13 235 | | |
| <i>Province de Tamatave</i> | | | |
| Maroantsetra | 1 001 | 2 | |
| Mananara | 490 | | Mananara ville |
| Fénérive | 215 | | Pointe à Larrée |
| Ambatondrazaka | 83 | | Manakambahiny |
| Mahanoro | 57 | | |
| TOTAL | 1 846 | | |
| <i>Province de Tananarive</i> | | | |
| Ambohidratrimo | 871 | 1,5 | Tous dans canton Ambato |
| <i>Province de Tuléar</i> | | | |
| Tuléar | 775 | | |
| Morombe | 64 | | |
| Morondava | 517 | | |
| Mahabo | 60 | | |
| Belo | 402 | | |
| Miandrivazo | 412 | | |
| TOTAL | 2 330 | | |

Au total, 52 671 Makoa. On en comptait 54 000 en 1921. Ceci ne signifie pas qu'ils soient en régression démographique. La proportion des enfants de moins de 15 ans (de 25 % à Maintirano à 49 % à Befandriana) est du même ordre que chez les populations voisines (faible en pays sakalava, forte en pays tsimihety). Mais les intermariages sont nombreux et certains descendants de Makoa préfèrent sans doute figurer sous une autre étiquette.

C'est un peuple côtier, mais on trouve des groupements dans l'intérieur, surtout en pays tsimihety. Le petit groupe d'Ambohidratrimo est formé par des esclaves affranchis que Gallieni a installés à Antanetibe (canton d'Ambato) sur des terres qu'ils ont cultivées; ce groupe, qui porte encore le nom de Makoa ou Zazamanga, est aujourd'hui plus ou moins métissé.

Il en est de même des groupements makoa de la côte Ouest. Les coutumes en sont celles des populations voisines au milieu desquelles ils vivent et avec qui ils se croisent. Il semble que leur répartition actuelle ne résulte pas de migrations récentes, mais, soit d'immigrations anciennes, soit de la libération d'esclaves qui ont continué à vivre dans le pays.

On peut supposer que les groupes de l'Ouest proviennent des immigrations anciennes, ceux du Nord-Ouest du trafic d'esclaves auquel se livraient les arabes (qui avaient des comptoirs dans cette région), ceux de l'Est des razzias betsimsarakaka sur la côte africaine et les Comores au début du XIX^e siècle.

Il s'agit donc d'une immigration historique, qui a cessé depuis un siècle environ (l'interdiction de la traite remonte à Radama I^{er}, mais le trafic clandestin a duré longtemps), et qui tend à se fondre dans la masse malgache, comme l'ont fait tous les immigrants tant que l'île est restée un monde à part.

SAKALAVA ET PEUPLES VOISINS

Nous avons passé en revue la plupart des peuples de Madagascar et les immigrations qui les ont poussés, le plus souvent, à occuper les grandes plaines herbeuses de l'Ouest et l'Extrême Nord. Il nous reste, pour compléter cet inventaire ethnique, à envisager les indigènes de ces régions, refoulés ou pénétrés par les immigrants.

Le principal de ces peuples est celui des *Sakalava*, correspondant aux deux royaumes du Menabe (Ouest) et du Boina (Nord-Ouest) créés au xvii^e siècle par des rois d'origine étrangère partis du village de Bengi (la chèvre) sur la rivière Sakalava (la longue vallée), affluent de la rive droite du bas Mangoki, rivière qui donna son nom au peuple. Les royaumes absorbèrent les nombreuses tribus vivant déjà dans ces régions. Ils subsistèrent jusqu'au début du xix^e siècle où les Merina conquièrent le Boina et une partie du Menabe. Les Sakalava étaient des guerriers, des pasteurs et d'assez médiocres agriculteurs.

Des princes, apparentés aux rois sakalava, fondèrent d'autre part les royaumes *Antankarana* à l'Extrême Nord, et du Fiherenana (groupant le peuple *masikoro* souvent confondu avec les Sakalava) au Sud-Ouest. Enfin, il y a lieu de signaler trois groupes particuliers :

1. Dans le Nord-Est, entre Diégo et Vohemar, les *Anjoaty* (appelés Onjatsy chez les Antemoro) venus avec les Arabes;
2. Sur la côte Sud-Ouest, les *Vezo* pêcheurs, et les *Tanalana* agriculteurs et éleveurs primitifs vivant à leur contact.

Ci-après, la répartition actuelle de ces peuples (les Anjoaty, confondus avec les Sakalava dans les statistiques, n'ont pu être dénombrés à part) :

| Districts | TOTAL | Peuples et nombre | | | % de la population | Observations |
|---------------------------|---------|-------------------|------------------|----------|--------------------|-----------------------|
| | | Sakalava | Vezo et Tanalana | Masikoro | | |
| <i>Province de Tuléar</i> | | | | | | |
| Ampanihi | 1 220 | | 1 220 | | | Canton Androka : 14 % |
| Betioky | 5 167 | 418 | 4 749 | | | |
| Tuléar | 51 231 | 17 | 25 241 | 25 973 | 54 | |
| Ankazoabo | 2 245 | | 90 | 2 155 | 10 | |
| Morombe | 26 379 | | 9 007 | 17 372 | 83 | |
| Manja | 14 077 | | 948 | 13 129 | 45 | |
| Beroroaha | 455 | 270 | 185 | | | |
| Morondava | 12 364 | 8 911 | 5 453 | | 55 | |
| Mahabo | 6 497 | 6 467 | 30 | | 17 | |
| Belo | 19 076 | 19 025 | 51 | | 44 | |
| Miandrivazo | 6 476 | 6 476 | | | 19 | |
| TOTAUX | 145 187 | 41 584 | 44 974 | 58 629 | | |

| Districts | Peuples et nombre | | | % de la population | Observations |
|---------------------------------------|-------------------|--|--|--------------------|---------------|
| | Sakalava | | | | |
| <i>Province de Majunga.</i> | | | | | |
| Antsalova | 7 174 | | | 39 | |
| Maintirano | 8 346 | | | 39 | |
| Morafenobe | 5 233 | | | 32 | |
| Besalampy | 11 126 | | | 51 | |
| Soalala | 6 245 | | | 53 | |
| Mitsinjo | 8 725 | | | 51 | |
| Majunga | 8 077 | | | 12 | dont 474 Vezo |
| Marovoay | 7 539 | | | 22 | |
| Ambato-Boeni | 10 127 | | | 23 | |
| Maevatanana | 5 923 | | | 15 | |
| Tsaratanana | 544 | | | 1,7 | |
| Port-Bergé | 1 425 | | | 2 | |
| Analalava | 14 083 | | | 36 | |
| Antsohihy | 1 187 | | | 9 | |
| Befandriana | 90 | | | | |
| Bealanana | 1 600 | | | 4 | |
| TOTAL | 98 364 | | | | |

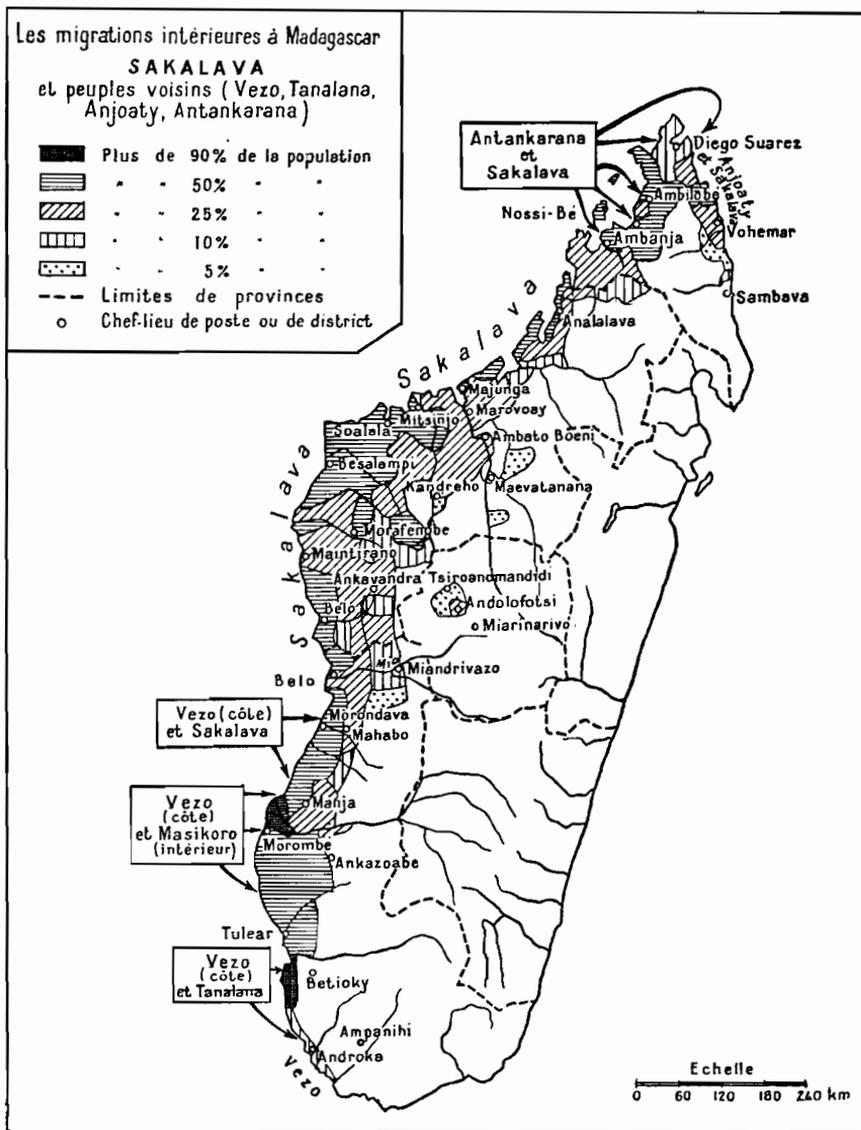
| Districts | TOTAL | Peuples et nombre | | | % de la population | Observations |
|---------------------------------------|--------|---------------------|--------------|--|--------------------|--|
| | | Sakalava et Anjoaty | Antan-karana | | | |
| <i>Province de Diégo-Suarez</i> | | | | | | |
| Ambanja | 19 258 | 17 385 | 1 843 | | 49 | 30 Vezo |
| Nossi-Bé | 12 812 | 12 642 | 170 | | 57 | |
| Ambilobe | 24 415 | 6 535 | 17 880 | | 53 | |
| Diégo | 18 463 | 6 768 | 11 695 | | | |
| Vohémar | 9 557 | 9 522 | 35 | | 17 | |
| Sambava | 1 183 | 1 183 | | | 2 | |
| Andapa | 120 | | | | | |
| Antalaha | 90 | | | | | |
| TOTAUX | 85 598 | 54 245 | 31 623 | | | |
| <i>Province de Tananarive</i> | | | | | | |
| Tananarive-Ville | | 227 | | | 3 | dont 73 Vezo 48 % du c. Andolofotsi |
| Miarinarivo | | 2 021 | | | 1 | |
| Tsiroanomandidy | | 453 | | | | |
| Ankazobe | | 100 | | | | |
| TOTAUX | | 2 801 | | | | |
| <i>Province de Tamatave</i> | | | | | | |
| Tamatave-Ville | | 45 | | | | |
| Ambatondrazaka | | 34 | | | | |
| Moramanga | | 28 | | | | |
| Fénériverive | | 33 | | | | |
| TOTAL | | 140 | | | | |

Au total 196 200 Sakalava, 45 700 Vezo et Tanalana, 58 600 Masikoro, 31 700 Antankarana, soit dans l'ensemble un peu plus de 332 000. Les chiffres de 1908 donnent 231 500 (183 000 Sakalava, 36 500 Antankarana, 12 000 Vezo), ceux de 1934 : 268 000 (27 000 Sakalava, 21 000 Antankarana). Seuls les chiffres globaux peuvent avoir une certaine signification. Ils semblent indiquer que, contrairement à l'assertion courante, il n'y a pas une véritable régression démographique, mais une augmentation plus lente que celle des autres peuples de l'île.

La proportion des enfants de moins de 15 ans est particulièrement faible chez les Sakalava (de 23 % à Antsalova à 38 % à Majunga, avec une moyenne de 30 à 34 %). Elle est plus forte dans l'Extrême Nord, aussi bien chez les Sakalava que chez les Antankarana (de 33 % à Ambilobe à 43 % à Vohemar, 44 % à Nossi-Bé). Les Masikoro vont de 33 à 39 %. Les Vezo ont une proportion très forte : 43 % à Manja, 45 % à Tulear, 50 % à Morombe. Il semble donc que les conditions de vie influent sur la natalité; elle est stagnante là où le système économique traditionnel, archaïque a survécu; elle tend à progresser là où (comme dans les villes de l'Extrême Nord) des conditions nouvelles d'emploi se sont ouvertes ou bien lorsque (comme sur le Bas-Mangoki) les indigènes ont imité les procédés agricoles plus perfectionnés des immigrants.

Le recul territorial des Sakalava n'est pas moins spectaculaire. En 1895, ils venaient jusqu'au plateau et en occupaient même la partie Ouest (les reliquats des districts de Miarinarivo et de Tsiroanomandidy en sont les témoins). Aujourd'hui ils se trouvent refoulés dans les districts côtiers et, dans ce dernier réduit, se trouvent mêlés aux immigrants, parfois même en minorité. Les vallées de la Tsiribihina, du Manambao, de la Betsiboka ont une majorité d'immigrés. La ville de Majunga ne compte plus que 4,3 % de Sakalava.

Ce recul n'est pas explicable seulement par la stagnation démographique. L'Ouest n'était peuplé par les Sakalava, surtout dans l'intérieur, que d'une manière très lâche, voire même intermittente pour la zone de contact plaine-plateau que hantaient seulement les troupeaux transhumants et les voleurs de bœufs. De plus, même dans les zones relativement peuplées (en fait, moins de 5 au km²), les Sakalava avaient conservé des mœurs pastorales, avec un élevage très extensif et une agriculture des plus rudimentaires (quelques rizières sans repiquage, cultures sèches sur les alluvions des fleuves en décrues). En fait, le pays n'était ni occupé véritablement,



ni exploité. On peut comparer sa situation au Far-West américain, quand les Indiens seuls y vagabondaient. Le Far-West malgache a été, de même, occupé par les immigrants venus de l'Est, du Centre et du Sud, qui en ont assuré la mise en valeur agricole.

Ceci ne signifie pas que les Sakalava soient appelés à disparaître comme les Sioux. D'une part, ils sont nombreux et répartis sur une très vaste surface. D'autre part, il s'est créé une symbiose entre eux et les immigrants qui tend à transformer les uns et les autres. Les Tsimihety, ayant épousé des femmes sakalava pour avoir des terres, prennent les habitudes sakalava plus insouciantes et paient des redevances aux princes sakalava mais gardent le désir d'une natalité forte. Au contact des immigrés, certains indigènes se mettent à pratiquer des techniques culturelles perfectionnées; c'est le cas de nombreux Masikoro, et même de Vezo sur le Bas-Mangoki.

Vezo, Masikoro et même Tanalana semblent d'ailleurs entrer plus vite dans le système économique nouveau. Dans ces dernières années, un courant d'émigration s'est dessiné parmi eux. Ils expliquent cette innovation par le désir de gagner de l'argent pour avoir des bœufs et se marier. Peut-être y a-t-il aussi chez les jeunes gens une certaine envie de quitter le cadre familial étroit et de vivre autrement. Mais une des causes essentielles semble bien l'appauvrissement du sol et le tarissement de certaines rivières, rendant les récoltes nulles ou aléatoires. Peut-être aussi chez les Vezo faut-il tenir compte d'un accroissement démographique alors que la pêche traditionnelle ne permet guère une augmentation des ressources.

Le nouveau courant n'est pas encore important : une moyenne de 500 départs par an. Les émigrés se répartissent en trois catégories :

1° Travaux saisonniers de jeunes gens dans les villes (surtout Tuléar, mais aussi Morondava) pour payer l'impôt;

2° Émigration temporaire d'hommes par contrat d'un ou deux ans vers les provinces de Majunga ou Tamatave, le transport étant assuré par camion ou par bateau;

3° Départ définitif de familles vers des terres nouvelles dans l'Ouest (Miandrivazo, Mahabo, Belo, Ankazoabo, Beroroha). Les travailleurs temporaires eux-mêmes renouvellent fréquemment leur contrat. On compte qu'un tiers environ des émigrés ne revient pas.

Les émigrés temporaires restent en rapport avec la famille et envoient de l'argent pour les fêtes. Ils reviennent transformés, portant le short au lieu du salaka, mangeant du riz et de

la viande au lieu du manioc et du maïs, ramenant des bicyclettes, des machines à coudre, des phonos, et ne se pliant plus à l'autorité des chefs.

Ailleurs l'émigration paraît encore faible : quelques chauffeurs, fonctionnaires, ouvriers dans les villes et quelques déplacements ruraux imposés par la nature. Ainsi la presqu'île d'Anorontsangana, latéritique et couverte d'une brousse forestière où les tavy sont interdits, a vu sa population l'abandonner au profit de l'île voisine de Nossi-Bé et ses plantations de cultures riches. La presqu'île aurait perdu plus de 50 000 habitants en 50 ans, symbole de l'abandon de l'exploitation extensive de la nature, pratiqué sans changement depuis des millénaires, pour des modes de mise en valeur plus perfectionnés et plus intenses.

Troisième partie

**LES RÉGIONS GÉOGRAPHIQUES
ET L'IMMIGRATION**

I. — LE SUD

1. — L'EXTRÊME-SUD

(Districts de *Fort-Dauphin*, *Amboasary*, *Ambovombe* et *Bekily*)

1^o Cette région, correspondant à l'ancienne province de Fort-Dauphin de l'époque Gallieni, a Fort-Dauphin comme débouché et ville principale; elle comprend deux pays différents : l'Androy et l'Anosy.

L'Androy est une contrée plate et sèche aux eaux rares, à la brousse cactée, aux sols sableux, calcaires, parfois squelettiques. Les habitants sont essentiellement des Antandroy, dont les ressources traditionnelles (bœufs, mil, maïs, manioc, haricots) ont été complétées depuis 1930 par l'émigration, la riziculture dans certaines vallées, notamment la Mananara, (affluent du Bas-Mandrare), et la création des plantations européennes de sisal près d'Amboasary.

L'Anosy (district de Fort-Dauphin) est l'extrémité Sud de la côte Est, humide et chaude, montueuse, aux végétations abondantes, pays du riz et des Antanosy, peu changé d'aspect depuis l'époque de Flacourt, sauf le développement tout récent de la ville de Fort-Dauphin et de son port.

2^o La ville de *Fort-Dauphin*, sur 10 000 habitants, reçoit un certain nombre de travailleurs saisonniers Tavaratra (Nord du district), Antesaka (900) et Antandroy (3 000). Le séjour est parfois très court (pour une arrivée de bateau), le logement cher (1 000 F par mois pour une case en falafa), Les 453 Merina et 358 Betsileo sont petits commerçants, employés, fonctionnaires.

L'Ouest du district voit peu à peu s'installer une immigration antandroy, dans les années de disette (700 Antandroy, 9 % de la population, dans le canton de Ranopiso). Les Antandroy prennent le genre de vie des Antanosy et contribuent à l'extension des cultures vivrières.

3^o Le district d'*Amboasary*, autrefois occupé par les Antandroy, avec des Bara à la lisière Nord, a vu passer, depuis 1845,

l'émigration des Antanosy, dont un assez grand nombre est resté et occupe maintenant la lisière Est et une grande partie du Nord (poste de Tsivory); quelques Betsileo furent fixés, au temps de Gallieni, autour des deux postes de Behara et de Tsivory; c'était une colonisation à la Bugeaud : d'anciens militaires démobilisés sur place et recevant des terres pour les transformer en rizières. On en trouve encore quelques-uns autour de Behara et de Tranomaro.

Quelques Merina sont venus dans le pays à une date beaucoup plus récente, comme employés ou contremaîtres des plantations de sisal ou dans les mines. Ils ne sont pas fixés dans le pays et vivent à part.

Antandroy (31 000), Antanosy (15 000), Bara (5 500) et Antesaka (quelques noyaux dans le Nord : 1 300) vivent en assez bonne intelligence, avec des mœurs assez proches. Il y a assez de terres pour tout le monde; les seules rivalités viennent de vols de bœufs, de contestations pour les terrains de parcours. Chacun occupe son territoire; il y a peu de métissage.

Malgré les plantations, l'évolution est encore lente, il y faudrait plus d'écoles et d'éducation technique.

4° *Ambovombe* est un district à peu près exclusivement Antandroy et le grand centre de l'émigration. 3 % seulement de la population est étrangère, représentée surtout par un reste de l'émigration historique tanosy, un millier dans le canton d'Imanombo à l'extrême Nord, quelques Betsileo (450) et Merina (470) sont venus après l'occupation française et résident uniquement dans les villes (Ambovombe, Tsihombe, Beloha) comme fonctionnaires ou commerçants. Le reste du pays est dur et réputé hostile. Un petit groupe Betsileo a créé des rizières chez les Tanosy d'Imanombo, vivant en symbiose avec eux, mais avec des chefs distincts.

5° *Bekily*, à côté d'une énorme majorité antandroy (40 000), a un assez grand nombre d'immigrés, fixés depuis longtemps sur des terres vacantes dans le Nord du district : Antanosy (6 400) provenant de la migration historique, Tanala (mot qui désigne probablement divers gens du Sud-Est : 4 700), Antesaka (500), Bara (1 500). Les installations sont différentes de celles des Antandroy : case en torchis, rizières. Il n'y a pas mélange.

Environ 600 Betsileo et 400 Merina vivent dans les centres : commerçants, fonctionnaires, condamnés politiques. Ils vivent

à part, surtout les Merina qui redoutent la violence des Antandroy. Au total : 26 % d'immigrés.

6° *Perspectives*. Ainsi, dans l'Extrême-Sud, foyer d'émigration, l'immigration a joué cependant un certain rôle, sous trois formes :

1° immigrations historiques (tanosy principalement mais aussi gens du Sud-Est et Betsileo) qui ont contribué à transformer le Nord et l'Est de l'Androy en une frange rizicole d'un pays surtout pastoral;

2° immigrations dans les centres (chefs-lieux, marchés) de quelques centaines de Merina et Betsileo, commerçants et fonctionnaires;

3° migrations intérieures saisonnières vers Fort-Dauphin et les plantations de sisal, migrations définitives d'Antandroy en Anosy.

Au total immigrations et migrations intérieures sont restreintes et leurs conséquences sont très loin d'égaliser celles de l'émigration.

Le plan prévoit des travaux d'hydraulique pastorale en Androy, la transformation en rizières de nouvelles surfaces dans le bassin du Mandrare (Behara, Tsivory) et en Anosy. Les plantations de sisal reprendront leur extension si les cours se relèvent. Rien, dans ce programme modeste, qui ne puisse être aisément rempli par le surcroît de population tanosy et même antandroy, ceux-ci (on l'a vu en Anosy et ailleurs) s'adaptant fort bien à des travaux dont ils n'ont pas l'habitude. Au besoin quelques Betsileo, pris sur place ou introduits, pourraient donner l'exemple. Aucune conséquence à prévoir, semble-t-il, sur l'émigration antandroy; la multiplication des puits éloignera la soif, non la disette des années sèches, et la riziculture ne peut se développer qu'à la bordure de l'Androy.

II. — LE PLATEAU BARA

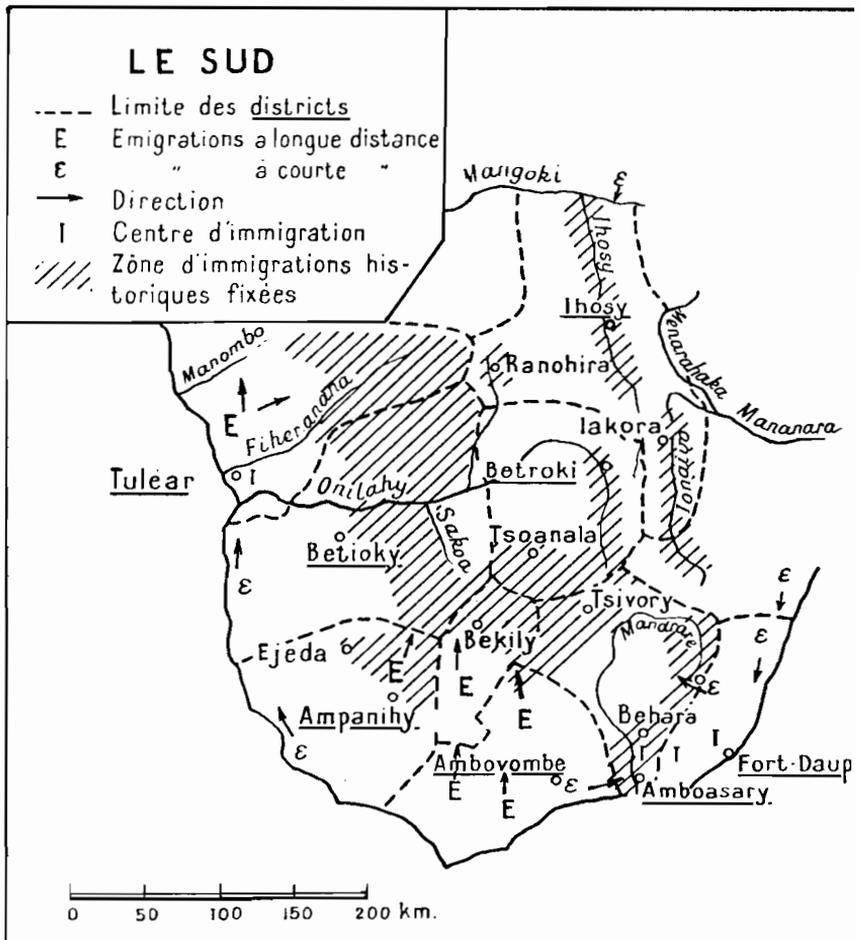
(Districts d'Ihosy et de Betroki)

1. Le plateau bara correspond à peu près à l'ancienne province de Betroki. C'est l'origine et le centre du peuplement bara. Le relief comprend :

1° au centre le plateau, de 800 mètres d'altitude moyenne, latéritisé, avec de maigres ressources pastorales, coupé de vallées-oasis (haut Onilahy, Ihosy, Menarahaki);

2° à l'Ouest les grès ruiniformes de l'Isalo;

3° à l'Est, la grande falaise coupée par le seuil d'Ihosy et, en contrebas, la partie Ouest du gradin intermédiaire (le poste d'Iakora, qui est la vallée de l'Ionaivo). Le climat, sauf sur le gradin, est relativement sec, les fleuves souvent maigres, les sols pauvres. La vie humaine repose sur un élevage très extensif et les cultures (riz, manioc) dans le fond des vallées. Les Bara ont été, en partie, refoulés de ces vallées par des immigrants pratiquant une riziculture plus soignée (Betsileo, Antesaka).



2. Le district de *Betroki*, isolé à l'extrémité du Plateau, entre l'Horombe, l'Isalo, une région de termitières au Sud, et les montagnes de l'Est, a gardé une population bara dans son immense majorité. Les guerres de l'époque merina, sans occuper le pays, ont amené un refoulement de certaines tribus et l'occupation du Sud (Isoanala) par la migration tanosy.

Avec la pacification française et l'ouverture des routes, de nouveaux immigrants ont pu s'insinuer : Betsileo venus avec les troupes françaises (soldats, bourjanés), installés comme cultivateurs et faisant boule de neige; Merina, venus plus tard et peu à peu comme commerçants, évangélistes, fonctionnaires, dans les centres; Antandroy, dont l'arrivée est plus récente encore, travailleurs des toby de mica ou paysans chassés par la grande famine de 1930-1931.

Au total, à côté de 32 500 Bara, on trouve 3 500 Antandroy (en majorité dans le canton d'Isoanala, au Sud où ils forment 21 % de la population), 2 800 Betsileo (13 % de la population du canton de Betroki, dans la vallée), 2 000 Antanosy (13 % du canton d'Isoanala), un millier d'Antesaka (6 % du canton de Mahabo, dans le Sud-Est), 700 Merina (dont 500 dans la ville de Betroki), 300 d'autres races. Soit un peu plus de 10 800 immigrés, un quart de la population.

Immigrations essentiellement historiques et définitives (sauf pour les Merina et certains Antandroy). Elles s'accroissent lentement et ne se mélangent pas. Il y a parfois hostilité ouverte entre les Bara et les Antandroy ou Tanosy. Néanmoins, le district n'a que 3 habitants au km² et, malgré l'étendue considérable des mauvaises terres, il y a encore de la place.

3. Le district d'*Ihosy* est plus perméable aux immigrations. Le seuil d'Ihosy est un point de passage aisé entre les deux côtes de l'île; la proximité de deux populations agricoles en expansion, Betsileo et Antesaka, y a amené une colonisation historique dans certaines zones.

La création d'un fort à Ihosy par la monarchie merina permit, dans le courant du XIX^e siècle, l'installation de cultivateurs betsileo dans la vallée de l'Ihosy. La soumission des Bara par les Français facilita encore cette migration. Les Betsileo d'établissement ancien se sont mélangés avec les Bara et ont formé une race métisse, les Baraboro (ou Bara Bory), appelés aussi Tanandro, qui a cultivé les vallées en rizières mais qui pratique aussi l'élevage extensif. Des difficultés s'élevèrent parfois avec les Bara pour les questions de terrain; beaucoup de Bara ont quitté les vallées; certains ont émigré

vers l'Ouest ou le Nord. La période de troubles de 1939-1945 a été marquée par une reprise des tontakely (razzias de bœufs, brigandage) par les Bara; des Betsileo ont quitté le pays à ce moment; mais, en général, ils sont fixés et ne rentrent dans leur pays qu'en cas de ruine ou pour y mourir.

Les Antesaka ont occupé le gradin d'Iakora à partir de 1852. Ils y font des rizières, voire un peu de café. Leurs villages s'entrecroisent avec ceux des Bara. Les deux peuples vivent en bonne intelligence, mais ne se mélangent pas.

Des Antandroy viennent s'employer à Ihosy et dans la vallée comme ouvriers agricoles ou domestiques. Des Merina commerçants et fonctionnaires vivent à Ihosy et achètent les terrains urbains. Il n'y a presque plus de Bara dans la ville d'Ihosy, qui est quasi entièrement Betsileo et Merina.

Sur 41 000 habitants, le district compte 27 000 Bara. Les immigrés sont donc 14 000, soit plus du tiers. Ils comprennent notamment 6 500 Betsileo (vallée d'Ihosy, et 600 dans la vallée de Ranohira), 5 000 Antesaka (dont 4 200 dans le poste d'Iakora, et 300 à Ihosy), un millier de Merina (700 à Ihosy, 100 à Ranohira) et un millier d'Antandroy (Ihosy et environs).

4. *Perspectives.* La colonisation betsileo et antesaka a mis en valeur les vallées, sans qu'il en résulte une situation grave pour les Bara. Le district de Betroki a 3 habitants au km², celui d'Ihosy 2. Même en tenant compte des immenses étendues stériles, il y a encore des terrains libres. Des travaux ont été prévus par le Plan permettant d'irriguer 1 250 hectares nouveaux dans le district d'Ihosy, et le secteur de Manandrotsy dans le district de Betioky. La main-d'œuvre doit pouvoir être trouvée sans grandes difficultés chez les Betsileo, les Antesaka, les Antandroy et les Bara.

III. — LE SUD-OUEST

(Districts de Tuléar, Betioky, Ampanihy)

1. Le Sud-Ouest, formé de terrains sédimentaires de valeurs diverses, est la partie la plus sèche de Madagascar (nulle part plus de 75 cm de pluies annuelles, et moins de 35 cm sur la côte). La brousse cactée couvre la région côtière; ailleurs, on trouve la forêt sèche et une brousse pauvrement arborée.

La vie humaine, dans l'intérieur, tend à se concentrer dans les vallées, avec de l'élevage dans les régions voisines. Certaines rivières se tarissent. C'est le domaine des Sakalava Masikoro

dans le Nord, des Antanosy émigrés et des Bara dans la partie moyenne, des Mahafaly, essentiellement pasteurs, dans le Sud.

Sur la côte vivent les Vezo pêcheurs et, immédiatement à leur contact, les Tanalana, agriculteurs éleveurs très pauvres, séparés des Mahafaly (dans le district d'Ampanihy), par un plateau calcaire karstique qui est un désert. La ville de Tulear en croissance est un centre d'attraction.

2. La population du district d'Ampanihy comprend, en face des Indigènes Mahafaly (les Tanalana y sont compris) environ 40 000, et Vezo (1 200), des immigrés antandroy (19 000), Tanosy (4 300), Merina (450), Bara (300), Betsileo (200), Antesaka (150). Soit près de 25 000 immigrés : 38 % du total.

Les Antandroy se sont infiltrés, depuis un siècle, dans les cantons Est. Un clan demandait au roi mahafaly de s'installer, en lui faisant soumission. Le roi, après un sacrifice de bœufs, leur accordait des terres. Ils se sont ainsi étendus peu à peu et atteignent maintenant Ejeda.

Les Tanosy émigrés sont fixés depuis longtemps avec quelques Bara, dans le canton de Fotadrevo, au Nord-Est, où ils pratiquent la riziculture.

Des petites colonies merina et betsileo furent envoyées par Gallieni pour constituer un centre urbain à Ampanihy. D'autres arrivées se produisent encore (une dizaine chaque année), comme employés, chauffeurs, maçons, charpentiers, commerçants, dans les deux centres d'Ampanihy et d'Ejeda. Ils ont monopolisé le tissage du mohair.

Guère de mélange entre ces populations, ni influence culturelle notable. Les Mahafaly n'ont pas appris des Tanosy la riziculture, ni des Merina le commerce, ni de personne le Christianisme. Cependant quelques Merina, Betsileo, Tanosy ont pris des femmes Mahafaly.

Le pays mahafaly, nous l'avons vu, est un centre d'émigration à longue distance. Les Vezo et les Tanalana émigrent saisonnièrement vers Tulear et Soalara, une centaine environ chaque année; un tiers environ ne revient pas.

3. Le district de *Betioky*, situé de part et d'autre du fleuve Onilahy, a été une région de parcours et d'immigration. Autrefois entièrement occupé par les Mahafaly, sous le commandement de rois Maroseranana d'origine sakalava, il a subi, vers le début du XIX^e siècle, une invasion bara dans le Nord-Est, puis, à partir de 1845, les arrivées massives des Tanosy émigrés; ceux-ci obtinrent d'occuper la rive droite à titre de vassaux

des rois mahafaly; ils s'étendirent ensuite vers le Nord aux dépens des Bara, et vers le Sud dans la zone de la Sakoa, alors vide.

A l'heure actuelle, les Mahafaly occupent la région même de Betioky, au Sud du fleuve; les Tanosy tiennent le centre et ont transformé en rizières les affluents Nord (Sakondry, Taheza) et Sud (Sakoa, Ianapera); les Bara occupent l'Est et le Nord. Sur la côte, on retrouve Vezo et Tanalana séparés des Mahafaly par le plateau karstique désert.

Les indigènes sont : 18 800 Mahafaly et 4 700 Vezo-Tanalana (environ 1 000 Vezo), soit 30 % de la population. Les immigrations historiques sont représentées par les Tanosy (39 700, soit 52 %), les Bara (7 500, 10 %). Les autres éléments, d'arrivée plus récente, sont les Antandroy (2 200) ouvriers temporaires, les Antesaka, faussement baptisés « Tanala » et qui ont créé deux villages (un millier), les Betsileo (1 500) et les Merina (500) commerçants ou fonctionnaires dans les centres ou sur les routes (travaux publics).

Les Tanosy possèdent une supériorité économique indiscutable; ils produisent 7/8 du riz et possèdent la majorité des bœufs. Bara et Mahafaly, à leur exemple, avec le concours de Tanosy et de Betsileo, se mettent aux rizières; ils restent cependant, avant tout, pasteurs.

La natalité est assez forte chez les Tanosy émigrés (40 % d'enfants de moins de 15 ans) et chez les Vezo-Tanalana (43 %). Ceux-ci émigrent vers Tuléar. Les Tanosy, dont certaines vallées se dessèchent, ont besoin de terrains nouveaux. Les Mahafaly (38 %) et les Bara (33 %) ont moins d'enfants. Des terrains sont disponibles mais, dans ce climat sec, exigent des travaux hydrauliques. La population croît plus vite que les étendues utiles.

Les migrations historiques, surtout celles des Tanosy, ont donc été l'élément essentiel de la mise en valeur du district. Mais elles semblent, pour l'instant, avoir atteint leur limite d'utilisation. Les migrations actuelles sont réduites au minimum.

4. Le district de *Tuléar* comprend :

1^o la partie inférieure du bassin de l'Onilahi, faiblement peuplée de Vezo et Tanalana sur la côte, de Mahafaly et Masikoro dans l'intérieur;

2^o la vallée de la Fiherenana, centre de la culture du pois du Cap, peuplée de Bara dans sa partie haute, de Tanosy dans sa partie moyenne, d'une mosaïque Vezo-Tanalana-Masikoro et divers immigrants à Tuléar et aux environs;

3° une majorité Masikoro et Bara, avec des Vezo sur la côte, dans la partie Nord (vallée de la Manombo).

Le district, en dehors de la ville, compte 23 000 Masikoro, 16 000 Bara, 8 000 Vezo, 5 700 Tanalana, 5 300 Tanosy, 3 500 Antandroy, 2 900 Mahafaly, 1 800 Betsileo, 1 500 Antesaka et autres gens du Sud-Est, 260 Makoa, 250 Merina. Les indigènes y sont donc en majorité, et le reste est formé surtout de migrations historiques anciennes et fixées (Tanosy et Bara). Les immigrés plus récents sont des ouvriers agricoles (Antandroy), des petits cultivateurs (Antesaka, Betsileo), des commerçants (Merina).

La situation de la ville est assez différente. Tuléar et sa banlieue comptent, outre 2 800 non Malgaches (1 400 Français, 1 000 Indiens, 300 Comoriens), 23 000 Malgaches, dont 5 600 Vezo, 5 700 Tanalana, 1 700 Mahafaly, 2 600 Masikoro (soit 15 000 indigènes), 1 500 Merina (plus de 6 %), 1 800 Betsileo, 1 200 gens du Sud-Est (« Tanala », Antesaka, etc...), 500 Bara, 500 Makoa, 300 Betsimisaraka, 300 Tanosy, etc... (au total : 8 000 immigrés).

La ville et le port, créés en 1897, ont grandi depuis 1920; quelques industries de transformations se sont installées. En 1947, Tuléar est devenue capitale de province. On estime qu'elle gagne 500 habitants par an. De nombreuses entreprises s'y sont installées, employant des ouvriers, des domestiques. Les Merina fournissent des contremaîtres, des spécialistes, des fonctionnaires. A côté d'une main-d'œuvre stable, il existe des migrations saisonnières venant de tout le Sud-Ouest, et même de l'Androy. Certains quartiers sont peuplés par des Vezo et Tanalana qui ont quitté temporairement ou définitivement leur habitat traditionnel, aux ressources trop limitées. Les Vezo sont les plus instables, ne restant à terre que quand la pêche chôme. Les populations ne se mélangent que fort peu.

Au total, ville et district ont 33 % d'immigrés.

Le dessèchement de certaines vallées et la stabilisation des activités de Tuléar ont provoqué, depuis une dizaine d'années, un mouvement d'émigration vers les plantations du Nord et de l'Est, Majunga et Tamatave (émigration temporaire) ou vers le Menabe (définitive). On compte 500 départs par an : un tiers ne revient pas.

5° *Perspectives*. Le Sud-Ouest, après les grandes migrations historiques Tanosy et Bara qui ont contribué à le peupler et à le cultiver, paraît à l'heure actuelle stabilisé. Les densités, faibles dans l'absolu (Ampanihy 5, Betsioky 6, Tuléar 7), sont

relativement fortes pour un pays en grande partie inutilisable du fait de son sol (désert karstique) ou de la sécheresse. Il ne peut vivre sans irrigation, et le déboisement a desséché certaines vallées. La forte natalité de certains groupes (Vezo, Tanalana, Tanosy), le manque de terres nouvelles pour les autres, l'accroîtront si de nouvelles ressources ne sont pas trouvées dans le pays.

Sont en cours, à la Taheza, des travaux hydrauliques qui pourront absorber une partie de l'excédent tanosy. D'autres auront lieu près de Tuléar et sur le Fiherenana. L'exploitation des mines de la Sakoa est remise à des temps meilleurs. Elle trouverait aisément de la main-d'œuvre sur place et en Androy.

II. — L'OUEST

1. LE MANGOKI

(*district de Morombe, Manja, Ankazoabo, Beroroha*)

1 — Trois rivières du plateau : Matsiatra, Mananantanana et Zomandao, se rejoignent à la descente du Bongolava (grand escarpement qui limite les plaines de l'Ouest) pour former le fleuve Mangoki. Il traverse de vastes étendues monotones, à la carapace argilo-sableuse recouverte de savanes à palmiers rares et à forêts clairsemées, pour aboutir à une région alluviale marquée par des cours anciens, des dépressions (lac Ihotry) et un delta. Le climat est déjà moins sec que sur l'Onilahy (de 50 cm à 1 m d'eau annuellement).

Du point de vue humain, on peut distinguer :

1° La région proche de la côte (District de Morombe au Sud du Mangoki, district de Manja au Nord), semi-aride, où la vie tend à se concentrer sur les régions d'alluvions. Elle est habitée par les Vezo sur la côte, les Masikoro dans l'intérieur, avec une assez forte immigration surtout Antesaka;

2° La zone intérieure (districts d'Ankazoabo au Sud du Mangoki, district de Beroroha au Nord), plus favorable à la vie pastorale et qui est essentiellement l'habitat de Bara, avec quelques apports Betsileo.

2 — Le *Bas-Mangoki* (districts de Morombe et de Manja) porte les populations suivantes (chiffres arrondis) :

| | Masi-koro | Vezo | Ante-saka | Antandroy | Betsileo | Bara | Tanosy | Tanala | Merina |
|--------------|-----------|--------|-----------|-----------|----------|-------|--------|--------|--------|
| Morombe. . . | 17 400 | 9 000 | 1 600 | 1 900 | 1 200 | 100 | 100 | 440 | 240 |
| Manja . . . | 13 200 | 1 000 | 7 600 | 3 500 | 2 800 | 1 700 | 1 400 | 160 | 160 |
| TOTAL . . . | 30 600 | 10 000 | 9 200 | 5 400 | 4 000 | 1 800 | 1 500 | 600 | 400 |

soit 40 600 indigènes (Masikoro et Vezo) et 23 200 *immigrés* (y compris 300 « divers » : Makoa, Comoriens, etc...), qui forment 36 % de la population.

Les villages masikoro sont principalement concentrés dans le delta du Mangoki, les rives du fleuve, la plaine alluvionnaire de Befandriana au Sud et les alentours de Manja au Nord. Ils pratiquent une culture itinérante sur brûlis et des cultures de saison sèche sur les baiboho (alluvions du fleuve) lors de la décrue. L'importance de la zone cultivable de baiboho varie avec l'ampleur des crues. Le pois du Cap (culture d'exportation) et le manioc en constituent l'essentiel, que complètent le maïs, la patate, le saonjo. L'élevage est important (10 à 30 bœufs par famille). Une partie des baiboho est cultivée en métayage par les immigrés. A leur exemple, des Masikoro se sont mis à la riziculture. Des migrations locales s'effectuent de Befandriana vers le fleuve à la grande époque de défrichage et semailles sur les baiboho (avril-mai).

Les Vezo occupent la zone côtière, surtout au Sud du Mangoki et vivent de la pêche. Ils viennent aussi s'employer à Morombe comme débardeurs, ou se livrent au cabotage par goélettes entre Tulear et Morondava. Depuis une quarantaine d'années, certains se livrent à l'agriculture sur les baiboho comme métayers des Masikoro, ou comme propriétaires, sans abandonner complètement la pêche. Il existe de gros propriétaires indigènes qui vivent sans rien faire, du travail de leurs métayers ou ouvriers agricoles immigrés.

Les immigrations sur le Bas-Mangoki, surtout celle des Antesaka ont été étudiées par Battistini et Frère [2].

Des Antesaka, nous l'avons vu, sont arrivés dès le milieu du XIX^e siècle, accueillis par les Sakalava-Masikoro, leurs lointains parents qui leur ont accordé des terres libres. Mais le gros de l'immigration s'est déversé à partir de 1905 et jusqu'à 1930. Le principal noyau d'immigrés se trouve dans le canton d'Ankiliabo, au Nord de la naissance du delta. Ils y forment la majorité de la population (5.367 sur 7 972,) et sont répartis en deux groupes : rivière Sakalava (15 villages, 600 hectares de rizières), et rivière Manolondro (6 villages, 350 hectares). Un autre groupe est installé sur la rive Sud, à Nosy Ambositra (250 hectares). On peut faire deux récoltes de riz par an, plus les cultures sèches sur les baiboho du fleuve, où les Antesaka viennent travailler comme métayers des Masikoro, en percevant la moitié ou les 2/3 des récoltes suivant que le propriétaire fournit seulement les semences ou, en plus, les bœufs pour le piétinage.

Cette immigration est essentiellement historique. 95 % des Antesaka de plus de 45 ans sont venus de l'extérieur, alors que les 4/5 des moins de 21 ans sont nés dans le pays même.

Cependant les apports continuent à un rythme diminué, environ une centaine par an.

Chaque année, une demi-douzaine de camions chargés d'Antesaka passent par Ankiliabo. Mais, l'assèchement de la rivière Sakalava, depuis 1940, ne permet pas de les accueillir et ils doivent continuer leur voyage sur Maintirano. Plusieurs villages ont disparu. Leurs habitants se sont répartis dans d'autres villages. Le centre d'Ankiliabo a essaimé. Il s'agit donc d'une population fixée qui s'accroît faiblement par quelques apports nouveaux mais qui pourrait grossir très vite si de nouveaux terrains étaient irrigués.

Les Betsileo se trouvent dans la plaine de Befandriana, sur la rivière Mangolovolo (au Nord de Morombe), et autour de Manja. Ils sont essentiellement riziculteurs et éleveurs. Il s'agit, là aussi, d'une immigration surtout historique. Le nombre des hommes et des femmes est à égalité. 28 % habitent le pays depuis plus de 30 ans.

Les Antandroy sont venus plus récemment, après les grandes sécheresses de 1930-1931, et 2 % seulement sont nés dans le pays. On les trouve manœuvres dans les centres, possesseurs de bœufs autour de Manja, métayers ou ouvriers agricoles sur les baiboho.

La moitié des métayers sont Antesaka, un quart Betsileo, un quart Antandroy. Les autres peuples ont moins d'importance : pasteurs bara, agriculteurs tanosy, commerçants merina. Les relations sont généralement bonnes, sauf avec les Antandroy à qui on reproche l'instabilité et les vols. Les Antesaka, parents des indigènes, restent cependant entre eux, avec leur solidarité habituelle, et conservent leur dialecte.

Le rôle de l'immigration a été considérable. La région doit son développement agricole, soit aux immigrés eux-mêmes, soit à leur imitation par les indigènes. La densité totale reste très faible : 4,6 au km² pour le district de Morombe, 3 pour celui de Manja. Il semble donc que la terre ne manque pas. Mais en fait les pluies sont insuffisantes et seules les vallées irriguées (par la main de l'homme ou par les crues) peuvent porter des cultures.

Les *perspectives* sont donc presque entièrement subordonnées à l'irrigation. Certaines mesures de détail sont possibles : canaux collectifs (au lieu de canaux de clan ou de famille), mise en valeur des zones marécageuses, etc... La culture du coton, qui semble prometteuse, et le projet de barrage sur le Mangoki ouvrent de vastes possibilités. Il ne fait aucun doute que l'immigration antesaka, dans ce pays où elle est

implantée, doit pouvoir, avec une bonne propagande, déverser sur ce pays 500 travailleurs par an dont la plupart resteront. Une reprise du courant betsileo, l'arrivée d'Antandroy, voire même de Tanosy émigrés semblent également très probables. L'avenir du Bas-Mangoky est seulement une question d'eau.

3. — Le *Moyen-Mangoki* (districts d'Ankazoabo et de Beroroha) est peuplé comme suit (chiffres arrondis) :

| | Bara | Masi- koro et Vezo | Betsi- leo | Sud-Est (Antesaka Antefasi Tanala) | Antandroy et Mahafaly | Tanosy | Merina |
|--------------|--------|--------------------------|---------------|---|-----------------------------|--------|--------|
| Ankazoabo . | 14 700 | 2 300 | 1 600 | 600 | 1 100 | 250 | 150 |
| Beroroha . . | 11 700 | 500 | 2 850 | 1 600 | 550 | 250 | 150 |
| | 26 400 | 2 800 | 4 450 | 2 200 | 1 650 | 500 | 300 |

Soit 29 200 indigènes et 9 100 *immigrés*, ceux-ci formant près de 24 % de la population.

Le pays était à peu près désert au début du XIX^e siècle, sauf quelques Masikoro à la bordure Ouest. L'invasion bara s'est produite au cours du siècle, d'abord au Sud du fleuve, puis, à partir de 1885, au Nord. Les Bara ont occupé les vallées des affluents du Mangoki. Entre ces vallées, le pays reste à peu près complètement désert. La vallée même du fleuve comporte de vastes régions de collines inoccupées et de forêts.

Les Betsileo sont venus d'abord comme clients ou captifs des rois bara, puis, vers 1910, ont créé des villages autonomes. Ils peuplent en majorité la région au Nord-Est de Beroroha et forment plus de 10 % de la population de ce district. On les trouve aussi dans quelques centres du district d'Ankazoabo. Ils ont créé des rizières et cultivent aussi le maïs, les haricots, l'arachide. Ils forment l'essentiel de la population commerçante et ouvrière (maçons, charpentiers). Il s'agit surtout d'une immigration historique, définitive. Les immigrants actuels ne dépassent pas quelques dizaines par an.

Les gens du Sud-Ouest sont essentiellement des Antesaka et des Antefasi dans le Sud (vallées du Maho et de ses affluents), et des Tanala autour de Beroroha. Il s'agit, là aussi, d'une immigration historique, sauf une cinquantaine d'arrivées antesaka par an. Les gens du Sud-Est ont établi des rizières et s'occupent aussi d'élevage.

Antandroy et Mahafaly sont beaucoup moins stables. Métayers sur les concessions ou bouviers, ils louent leurs services.

On en voit arriver plusieurs centaines par an; la plupart repartent, mais un bon nombre se sont installés, surtout autour d'Ankazoabo.

La plupart des immigrants sont des cultivateurs indépendants, installés sur des terres libres ou locataires des indigènes (4 000 francs par an pour un hectare), location qui se termine souvent par un achat définitif. Les Indigènes prêtent aussi des terres pour la culture, à titre gratuit. Le métayage est plus rare et employé uniquement pour les pois du Cap sur les baiboho du fleuve.

L'immigration a assuré la mise en valeur agricole du pays. Les Bara ne s'intéressaient guère qu'aux troupeaux. Les immigrants ont créé des rizières et les Bara les ont imités. Mais les rendements obtenus par les Betsileo et gens du Sud-Est restent très supérieurs. Les immigrants se sont cependant plus ou moins « barisés » : polygamie, instabilité des familles, vols de bœufs considérés comme « le procédé viril de s'enrichir ». Dans la région de Beroroha, le métissage est général.

Partie Sud de la grande zone autrefois vide entre l'Ouest sakalava et les plateaux, le pays du Moyen-Mangoki reste très faiblement peuplé : 3,9 au km² pour le district de Beroroha, 2,2 pour celui d'Ankazoabo. Bien qu'on soit encore là en zone semi-aride (moins de 75 mm de pluies annuelles), il semble que toutes les vallées ne sont pas occupées et qu'une reprise de l'immigration des groupes déjà présents puisse être organisée si des travaux d'hydraulique étaient effectués.

II. — LE MENABE

(Districts de Morondava, Mahabo, Belo, Miandrivazo, Antsalova, Maintirano, Morafenobe)

1. Le Menabe correspond à un des deux anciens royaumes sakalava. La bande côtière est formée de sédiments récents, avec de larges zones alluvionnaires sur le cours inférieur des fleuves. Dans l'intérieur, une zone de dépression, la « vallée permo-triasique », se creuse entre les calcaires du Bemaraha et l'escarpement des plateaux, le Bongolava. La partie centrale de cette dépression est appelée Betsiriry (beaucoup de sarcelles).

Le climat, encore sec dans le Sud et sur la côte (moins d'un mètre de pluies annuelles), passe à un volume d'eau plus important dans le Nord-Est (plus d'un mètre et demi). Le paysage végétal est la savane arborée avec, sur les calcaires du Bemaraha, d'amples forêts à feuilles caduques.

Du point de vue des populations, on peut distinguer :

1^o les districts côtiers, où les Sakalava restent les plus nombreux, malgré de très fortes immigrations, surtout antesaka;

2^o les districts intérieurs, dont la majeure partie correspond en gros à la « vallée permo-triasique » et à la zone anciennement vide entre côte et plateaux, zone actuellement peuplée en majorité d'immigrés antesaka, bara, betsileo, merina, antandroy.

2. La zone côtière comprend les districts de Morondava, Belo, Antsalova, Maintirano, dont les principales populations sont les suivantes :

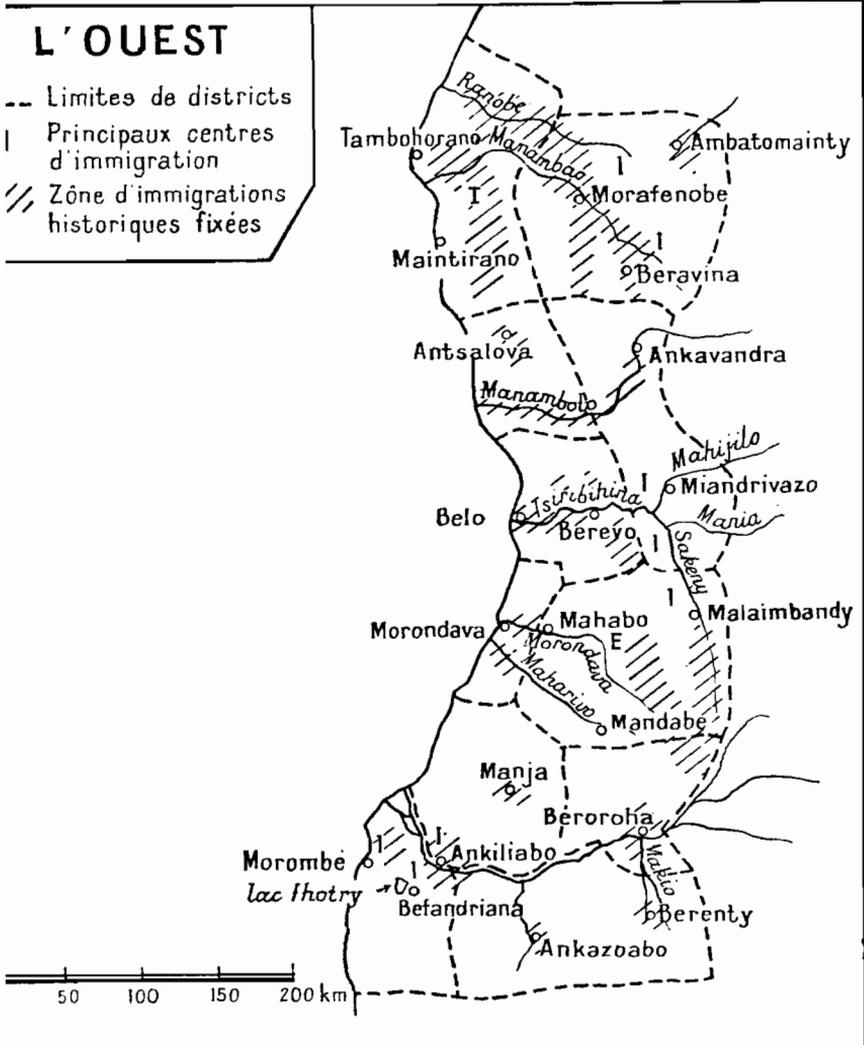
| | Sakalava, Vezo et Makoa | Antesaka, autres Sud-Est et Tanala | Bara | Betsileo | Antandroy et Mahafaly | Merina |
|------------------|-------------------------------|---|-------|----------|-----------------------------|--------|
| Morondava . . . | 12 900 | 2 600 | 300 | 1 900 | 3 300 | 600 |
| Belo | 19 500 | 11 300 | 2 200 | 3 000 | 1 700 | 600 |
| Antsalova . . . | 8 200 | 5 600 | 1 800 | 1 600 | 500 | 400 |
| Maintirano . . . | 9 000 | 6 300 | 2 000 | 500 | 300 | 400 |
| TOTAL | 49 600 | 25 800 | 6 300 | 7 000 | 5 800 | 2 000 |

En face des 49 600 indigènes, les *immigrés* sont donc (avec divers groupes mineurs) un peu plus de 48 000, soit près de la moitié de la population.

Le district de *Morondava* est encore peuplé de Vezo sur la côte. La ville de *Morondava* comporte un tiers de Vezo, un quart de Sakalava, un cinquième de Betsileo, le reste étant formé surtout de Mahafaly-Antandroy, d'Antesaka, de Merina et de Comoriens. On trouve sur la Basse-Morondava une majorité de Sakalava, avec quelques villages antandroy ou betsileo. Sur le Bas-Maharivo, les Sakalava dominent aussi, avec des minorités antesaka, antandroy, betsileo. Toutes ces immigrations sont implantées et occupent des villages séparés.

Elles ont occupé des terres vierges ou se sont entendues avec les propriétaires suivant des modalités diverses : autorisation précaire, métayage. Les Antandroy sont venus seulement depuis 1930; ils ont quelques villages; mais beaucoup s'emploient temporairement comme domestiques, ouvriers ou pour une campagne de culture (maïs, arachides, pois du Cap).

Le district de *Belo* comporte une forte population antesaka dans les vallées des affluents de la Tsiribihina et sur le delta du fleuve. Les Sakalava dominent entre les vallées et sur la



côte. Les Betsileo sont groupés sur le fleuve, autour du centre de Serinam-Betsileo. Le Sud-Est est occupé par les Bara.

Dès 1870, des ombiasy (sorciers) antesaka vinrent s'établir à la cour du roi sakalava Toera et attirèrent leurs compatriotes. Mais c'est surtout de 1910 à 1930 que l'exploitation des palétuviers attira des contingents de travailleurs antesaka qui s'instal-

lèrent dans le delta, puis dans la ville de Belo, et, enfin, dans les vallées. A l'origine, la plupart rentraient dans le Sud-Est, avec des bœufs; maintenant la plupart sont fixés mais n'ont pas encore de tombeaux et repartent en pays antesaka dans une caisse. Ils occupent des terres vierges ou deviennent métayers des Sakalava, quitte à acquérir la terre ensuite par vente ou par mariage avec une fille sakalava. Ils ont créé partout des rizières.

Il en est de même des Betsileo. Les premiers venus étaient des esclaves ramenés par les Sakalava, et appelés Antanandro. Après 1895, une immigration libre s'est installée dans la vallée de la Tsiribihina. Certains sont maçons ou charpentiers. Comme les Antesaka, ils épousent volontiers des femmes sakalava.

Les Antandroy, craints par les autres peuples, sont surtout des travailleurs temporaires, cultivant le maïs et l'arachide. Les Merina, dans les centres, sont commerçants ou artisans. Noter l'existence, à Belo, d'une communauté comorienne (170) qui tend à islamiser les Sakalava.

Le district d'*Antsalova* comporte les mêmes éléments. Les Antesaka sont en majorité sur le Manambolo et autour d'*Antsalova*; les Sakalava dominant sur la côte et entre les vallées. Faute d'emplois locaux, il semble que le district se vide. En 1956, on a compté 943 arrivées et 1 331 départs. Il y a donc des migrations vivantes, mais la plupart sont fixées.

Maintirano a sur la côte une population sakalava et makoa qui semble en recul, et une immigration du Sud-Est qui se fixe et s'accroît. Les Antesaka (augmentés d'un contingent de 800 Sahafatra) peuplent le cours supérieur du Ranobe, la région de Tambohorano, et tout l'intérieur au Sud du Manambao. On les désigne sous le nom général de Korao (jeunes gens). Les premiers Antesaka arrivèrent en 1912, les Sahafatra en 1925. Installés d'abord dans le canton de Maintirano, ils firent boue de neige et essaimèrent. Les arrivées (150 à 200 par an) sont quatre fois supérieures aux départs. Ceux qui rentrent, d'ailleurs, vont porter de l'argent et des bœufs aux parents, puis retournent au bout d'un an ou deux. Les morts sont renvoyés au kibori dans le Sud-Est. Les « Korao » font des rizières, achètent des bœufs, conservent leur solidarité, mais épousent volontiers des femmes indigènes.

Des Bara, venant de Miandrivazo, sont arrivés vers 1923 et occupent les savanes de l'Est.

Tous ces districts de la côte Ouest sont faiblement peuplés : Morondava 7 au km², Belo 3,5, Antsalova 2, Maintirano 1,8.

L'immigration est soit stagnante, soit en faible progrès comme à Maintirano, soit même décroissante comme à Antsalova. Il semble qu'il s'offre là, surtout dans les basses vallées alluvionnaires, des possibilités très étendues d'établissement pour des populations rizicoles qui seraient en surnombre ailleurs et qu'on pourrait établir en communautés rurales avec une aide financière au départ. Si l'immigration antesaka était, à l'avenir, orientée vers le Mangoki, l'Ouest pourrait servir d'exutoire aux Betsileo.

3. *La zone intérieure* comprend les districts de : Mahabo, Miandrivazo, Morafenobe, avec les populations suivantes :

| | Bara | Antesaka et autres Sud-Est (plus Tanosy et Tanala) | Betsileo | Merina | Antandroy et Mahafaly | Sakalava et Makoa |
|---------------|--------|--|----------|--------|-----------------------------|-------------------------|
| Mahabo . . . | 11 800 | 6 000 | 9 600 | 700 | 1 800 | 6 500 |
| Miandrivazo . | 4 600 | 9 100 | 5 400 | 4 100 | 3 200 | 6 900 |
| Morafenobe . | 2 000 | 3 600 | 1 500 | 2 600 | 300 | 5 800 |
| TOTAL . . | 18 400 | 18 700 | 16 500 | 7 400 | 5 300 | 19 200 |

Les immigrés sont donc 66 300 en face des 19 200 indigènes, soit plus de 76 % de la population. Il s'agit d'une zone autrefois quasi vide, où ont pénétré des immigrations diverses après l'occupation française, et surtout lorsque la « vallée permotriasiqne » (qui va de Malaimbandy à Ankavandra, avec Miandrivazo comme centre) a vu, à partir de 1920, se créer les plantations européennes de tabac.

Le district de *Mahabo*, peuplé de Sakalava à l'Ouest, était vide dans toute la partie Est; il a reçu des Bara cherchant des pâturages, des Antesaka et Betsileo cultivant le riz, le pois du Cap et le maïs, puis le tabac. Vers 1938, le district comptait 45 000 habitants. Puis, l'assèchement des rivières Morondava et Maharivo dû au déboisement des hautes vallées, et l'interdiction de la culture du maïs qui en fut la conséquence amenèrent des départs. En 1952, il ne restait plus que 32 000 habitants. Le chiffre est remonté aujourd'hui à 37 000, par les excédents de naissance.

Les Sakalava occupent surtout le canton de Mahabo. Ils restent, avant tout, des pasteurs vivant à proximité de la forêt où ils trouvent des tubercules. Malgré leur sous-alimentation chronique et une légère émigration vers la côte, ils augmentent lentement (6 200 en 1952, 6 500 en 1957).

Les Antesaka ne sont plus que 10 % des habitants de la vallée de la Morondava, vers laquelle ils avaient été attirés par le pois du Cap et le maïs. Les 2/5 d'entre eux sont maintenant métayers sur les plantations de tabac de Malaimbandy. Les autres ont créé des rizières, auxquelles ils associent l'élevage. Travailleurs recherchés, ils passent pour avares et chicaniers. La plupart sont définitivement installés.

Les Bara occupent le centre et le Sud du district. Ils sont passés, en cinq ans, de 10 400 (1952) à 11 800 (1957) par excédent des naissances et par une immigration, faible mais incessante venant de Beroroha. Essentiellement pasteurs, ils cultivent cependant le riz et l'arachide.

Les Betsileo occupent le Sud-Est. Les premiers ont été amenés comme esclaves (Kofehimando : les liens mouillés) par les Sakalava pour cultiver leurs rizières. Ils se sont métissés avec Sakalava et Bara, volent les bœufs presque aussi bien qu'eux et se sont définitivement fixés. D'autres Betsileo, venus depuis, retournent parfois au pays, au moins comme cadavres. Cette population betsileo, la plus importante après les Bara, semble ne pas augmenter.

La vallée de la Sakeny (région de Malaimbandy, zone du tabac) a une population de travailleurs de nombreuses origines : un tiers Betsileo, un tiers de Bara, un quart d'Antesaka et autres gens du Sud-Est, un dixième d'Antandroy.

Le district de *Miandrivazo* est essentiellement constitué par le Betsiriry, c'est à dire la partie centrale de la vallée « permotriasiqne » dessinée par le Manambolo, la Tsiribihina et leurs affluents. C'est le grand centre de la culture du tabac, avec 52 exploitations européennes et 1 200 tonnes exportées. Les Sakalava ne s'emploient pas. Il a donc fallu faire venir des travailleurs du dehors. L'immigration a été forte de 1926 à 1946 et se poursuit aujourd'hui. Sur les 1 724 journaliers et 5 021 métayers employés par les Européens, 80 % sont des immigrés de moins de 6 ans. Néanmoins, les planteurs se plaignent d'un ralentissement du recrutement; les contrats deviennent rares, difficiles. Ce sont surtout d'anciens métayers qui reviennent, parfois accompagnés de parents. Ils ne sont pas stabilisés. Le maintien de ce courant paraît conditionner l'existence des plantations. Il ne semble pas pourtant que l'immigration totale se ralentisse : 5 151 en 1953, 6 745 en 1956. Et les arrivées excèdent légèrement les départs.

Les Korao (gens du Sud-Est, en grande majorité Antesaka) sont la population la plus importante. On les trouve sur la Sakeny, la haute Tsiribihina, au Nord de Miandrivazo, et sur

le Manambolo où ils sont mêlés aux Sakalava. La plupart sont métayers. Les propriétaires mettent des terres à leur disposition pour la culture du tabac et pour leurs cultures vivrières. La récolte de tabac leur est achetée au poids par l'employeur après le séchage mais avant la préparation. L'habitation leur est fournie, ou remboursée s'ils la construisent eux-mêmes. La durée du séjour est variable : de 3 à 20 ans, avec une moyenne de 7 à 8. Certains ont créé des rizières et se sont fixés en-dehors des zones de tabac, achetant des terres et des bœufs.

Les Bara font paître leurs troupeaux entre les vallées mais certains s'emploient comme métayers.

Les Betsileo se sont infiltrés lentement depuis une cinquantaine d'années et fixés dans le pays comme riziculteurs et éleveurs. On les trouve autour de Miandrivazo sur les trois rivières qui forment la Tsiribihina. Ils semblent faire boue de neige.

Les Merina sont concentrés dans les deux agglomérations de Miandrivazo et d'Ankavandra. Certains, sur les concessions, sont commandeurs ou spécialistes.

Les Antandroy viennent comme journaliers et restent un an en moyenne, passant d'une concession à l'autre avec une fréquence qui désole les planteurs.

Sur les concessions, les divers peuples vivent séparés, et ailleurs ils forment généralement des villages à part. Les Betsileo, fixés dans le pays, se métissent peu à peu et disent : « je viens des hauts, mais maintenant je suis sakalava ». Au contact des Sakalava et des Bara, ils perdent leur peu de Christianisme et s'initient au noble sport du vol de bœufs.

Le district de *Morafenobe* n'était, il y a cent ans, qu'un no man's land où pâturaient épisodiquement les troupeaux des Sakalava. Les Merina y pénétrèrent à l'Est et laissèrent des colons dans la riche plaine d'Ambatomainty. Il y a trente ans, les chantiers miniers recrutèrent des travailleurs antesaka. Plus récemment, les Bara, venus du Sud, s'infiltrèrent.

Les Sakalava, pasteurs semi-nomades, vivent d'une manière précaire, paralysés par de nombreux fady. « Leur mobilier consiste en une soubique (panier)... Ils tournent sur place perpétuellement », écrit le chef de district. L'alcoolisme et les maladies vénériennes empêchent l'accroissement. Leur chiffre est le même qu'en 1931, mais ils ne sont plus que 32 % de la population au lieu de 51 %. Ils occupent surtout les zones entre les vallées, notamment dans l'Ouest et le Nord.

Des Antesaka, introduits vers 1925 par la Société des Pétroles, certains sont restés sur place après l'abandon des recherches.

Ils effectuaient des travaux agricoles pour les Sakalava et ont fini par s'installer à leur compte et faire venir des parents. En 1931, ils étaient 10 % de la population (1 770), aujourd'hui 22 %. On les confond sous l'appellation « Korao » avec les autres gens du Sud-Est et les Tanala. Ils ont créé des rizières et des troupeaux. On les trouve surtout dans les vallées du haut-Manambao et de ses affluents.

Les Merina ont créé leur premier village en 1887. Ils se livrent au commerce des bœufs, au colportage, aux cultures. Ils sont surtout agglomérés autour des deux centres de l'Est : Ambatomainty et Beravina. Ils augmentent surtout par la natalité (ils étaient 1 740 en 1931) et constituent, depuis 30 ans, les 15 % de la population.

Les Betsileo venus pour les mines, ont créé des rizières et des villages permanents. Leur proportion est restée environ de 10 % de la population. Ils sont agglomérés autour des centres de Morafenobe (un tiers des habitants) et de Beravina.

En 1930, le district ne comptait aucun Bara. Ils étaient 90 en 1931, 900 en 1947, 2 000 aujourd'hui et constituent 13 % de la population. Essentiellement pasteurs, ils occupent les espaces entre les vallées.

Ainsi, le district se peuple lentement (11 600 en 1931, 16 050 en 1957). Les Sakalava se maintiennent, les Merina et les Betsileo s'accroissent faiblement par le seul excédent des naissances. Les Antesaka font boule de neige. Les Bara, venant du Sud, envahissent peu à peu le pays. Il semble qu'on puisse estimer les arrivées de 200 à 300 annuellement.

Les terres disponibles sont vastes. Il n'y a donc pas de conflit entre les peuples qui vivent assez séparés et adoptent certaines coutumes sakalava. « Dans la corporation des voleurs de bœufs, les Antesaka tiennent la première place ».

L'ensemble de la zone intérieure a donc été peuplé et mis en valeur par les migrations. Elle reste une des régions les plus vides de l'île : Mahabo, 2 habitants au km²; Miandrivazo, 2,4; Morafenobe, 1,2. Certaines parties sont de parfaits déserts : ainsi le Nord et le Sud-Est du district de Morafenobe, les escarpements du Bongolova et les calcaires karstiques du Bemaraha. Même dans les vallées, la place libre ne manque pas. Dans le Nord, humide, la population pourrait aisément tripler et il en serait de même dans le Sud, avec quelques travaux d'irrigation. Le Far-West reste largement ouvert aux immigrants.

III. — LE NORD-OUEST

I. — L'AMBONGO

(Districts de *Besalampy*, *Soalala*, *Mitsinjo*)

Entre les plaines du Menabe et la vallée de la Betsiboka, l'Ambongo intercale une région de plateaux granitiques, de coulées volcaniques et de grès; la côte est couverte de mangrove sur de vastes espaces. Sans altitudes très notables, le pays est difficile et a toujours été, aux temps malgaches, une région insoumise, divisée en nombreux petits royaumes, peu peuplée. Le climat marque la transition entre l'Ouest (moins d'un mètre de pluie) et le Nord-Ouest (plus d'un mètre cinquante). Les vallées, en dehors des régions d'étranglement rocheux ou de marais, ont vu s'installer des immigrants.

Les habitants actuels sont répartis comme suit entre les trois districts :

| | Sakalava et Makoa | Sud- Est | Betsileo | Merina | Bara | Antan- droy Mahafaly | Tsimi- hety | Como- riens |
|------------|----------------------|-------------|----------|--------|------|----------------------------|----------------|----------------|
| Besalampy | 13 900 | 4 000 | 1 500 | 300 | 600 | 50 | 900 | 250 |
| Soalala . | 7 000 | 1 800 | 300 | 200 | 100 | 50 | 900 | 300 |
| Mitsinjo . | 9 500 | 2 400 | 600 | 650 | 200 | 1 300 | 350 | 900 |
| TOTAL . | 30 400 | 8 200 | 2 400 | 1 150 | 900 | 1 400 | 2 150 | 1 450 |

Soit, en face des 30 400 indigènes, si l'on ajoute quelques groupes mineurs (Betsimisaraka, Sihanaka et autres), un peu plus de 18 000 immigrants, soit : 35 % de la population.

Les districts de *Besalampy* et de *Soalala* en sont restés à l'économie agricole traditionnelle, sans grands échanges. Les Sakalava sont partout; les Makoa formant de petits groupes, souvent mêlés aux Sakalava, sont réputés plus travailleurs qu'eux et bons éleveurs; à la deuxième génération, certains se disent Sakalava. Le contact des Comoriens contribue à islamiser les Sakalava des centres; mais le christianisme fait aussi quelques progrès.

Les immigrés sont arrivés après 1895. Les premiers ont été des Betsileo, soldats de la conquête, que suivirent des agriculteurs. Les Antesaka, venus comme travailleurs de plantations, restèrent sur place et en appelèrent d'autres. Les terres libres étaient nombreuses et on en obtenait aisément des indigènes, grâce à la parenté à plaisanterie (*ziva*) qui unit les Betsileo aux Sakalava, les Antesaka aux Makoa. Les uns et les autres ont créé des rizières et acquis des troupeaux. Ils vont vendre des bœufs sur les plateaux, avec des conducteurs pour se garder des voleurs; les propriétaires riches reviennent en avion. Les Antesaka vont parfois faire des visites au pays, souvent en accompagnant un cadavre vers le kibori ancestral, mais ils reviennent toujours; l'immigration s'est stabilisée.

Deux courants plus récents sont ceux des Bara qui ont occupé certaines parties du plateau gneissique, et les Tsimihety, surtout pasteurs les uns et les autres. C'est la limite et le point de rencontre entre ces deux immigrations venues l'une du Sud, l'autre du Nord et dont le caractère d'invasion lente, avec une avant-garde pastorale et une installation agricole subséquente, présente certaines similitudes.

Les Comoriens et les Merina sont essentiellement commerçants dans les villes. Les Antesaka et les Betsileo occupent les hautes vallées rizicoles (Sambao, Manombo, Maningoza, Andranomavo). Bara et Tsimihety se trouvent sur les plateaux intérieurs. Le riz, les bœufs, le raphia sont la base de l'activité agricole. Le rythme annuel des immigrations est de 400 environ, parfois plus. En 1955, par suite de l'élévation du prix du raphia et de la diminution des vols de bœufs, le district de Besalampy a reçu plus de 800 immigrants, dont 315 Betsileo et 488 Antesaka. Soalala n'en accueille guère plus d'une centaine par an. La densité, dans les deux districts, est de 2 au km². Il s'agit donc de pays quasi vides, que l'immigration ne peuple que lentement et qui offrent encore de vastes espaces à cultiver.

La situation de *Mitsinjo* est quelque peu différente. La densité n'y est pas beaucoup plus forte (3,5), mais des plantations et des industries européennes y ont attiré des travailleurs. C'est une zone de transition avec la Betsiboka. Le voisinage de Majunga se fait sentir.

Sakalava et Makoa occupent l'Ouest et une grande partie de l'intérieur, notamment autour du lac Kinkony. Les Tsimihety, récemment venus, sont pasteurs ou métayers. On trouve des colonies comoriennes au fond de la baie de Boina. Les Merina résident surtout à Mitsinjo comme commerçants et fonctionnaires, ou sur les plantations comme commandeurs,

secrétaires ou journaliers. Les Betsileo pratiquent l'élevage et la riziculture, leur immigration semble arrêtée.

Le mot Betsirebaki (nombreux pas fatigués) désigne tous les gens du Sud-Est, Antesaka en majorité, avec des Antemoro (plus ou moins véritables), Antefasi, Tanosy, Tanala. Ils travaillent temporairement sur les rizières de la C.A.I.M. à Abararatabe, sur les plantations de tabac de la basse Mahavavy, et aux sucreries de Namakia. Après quelques années, ils utilisent leur pécule pour l'achat de bœufs et de terrains où ils font des rizières et récoltent le raphia. De nombreuses colonies sont installées auprès des Makoa, dont les Antesaka sont ziva (parents à plaisanterie). Les relations avec les Sakalava laissent parfois à désirer. Les colonies Betsirebaki se renouvellent constamment; ceux qui rentrent se font remplacer par des parents ou de nouveaux engagés.

Les gens du Sud, surtout Antandroy, représentent une immigration plus récente. La plupart sont journaliers chez les colons. Certains restent quelque temps après leur contrat et pratiquent des cultures sur brûlis : arachides et produits vivriers.

Betsirebaki et Antandroy vivent entre eux. Les autres se sakalavisent quelque peu s'ils restent longtemps.

Mitsinjo, comme tout l'Ambongo, reste une zone largement ouverte aux immigrations.

II — LA BETSIBOKA

(*Districts de Majunga, Marovoay, Ambato-Boeni, Maevatanana, Tsaratanana*)

1. — Cette région comprend, outre la grande vallée centrale de la Betsiboka avec ses affluents, Kamoro et Ikopa, la vallée supérieure de la Mahavavy à l'Ouest et celle de la Mahajamba à l'Est. La basse vallée de la Betsiboka, à partir de Maevatanana comporte de grandes étendues de marais et d'alluvions assez fertiles. Il en est de même des autres rivières dans leur cours inférieur. Par contre, les hauts fleuves coulent dans des régions de calcaires karstiques (Mahavavy) ou de cuirasses latéritiques (Betsiboka, Ikopa, Mahajamba) dont l'avenir économique est des plus limités.

Ce climat, malgré des pluies assez abondantes (plus de 1,50 m par an), comporte une longue saison sèche qui n'autorise que des cultures annuelles (riz, tabac, canne à sucre) avec irrigation ou drainage.

La contrée était occupée, avant la conquête merina, par des Sakalava peu nombreux, pratiquant l'élevage et les cultures sèches. Merina et Betsileo ont été amenés au XIX^e siècle et surtout depuis 1895. Ils ont créé des rizières. La colonisation européenne a acquis des domaines pour les cultures d'exportation (riz, sisal, tabac) et y a amené des ouvriers agricoles ou des métayers, surtout du Sud-Est et du Sud. La ville même de Majunga a été envahie par les Comoriens. De ces divers apports résulte une situation ethnique complexe, comme le montre le tableau suivant :

| | Sakalava Makoa et Vezo | Merina | Betsileo | Sud-Est (plus Tanosy et Tanala) |
|----------------------|------------------------------|---------------------------------|----------|--|
| Majunga | 10 000 | 9 700 | 4 600 | 4 100 |
| Marovoay | 8 800 | 8 800 | 7 700 | 3 900 |
| Ambato-Boeni | 10 200 | 9 200 | 6 200 | 3 500 |
| Maevatanana | 6 200 | 8 300 | 13 500 | 3 000 |
| Tsaratanana | 500 | 8 600 (1) | 9 800 | 400 |
| TOTAL | 35 700 | 44 600 | 41 800 | 14 900 |
| | Comoriens | Antandroy (Mahafaly Bara) | Tsimhety | Sihanaka Betsimi- saraka Bezanozano |
| Majunga | 22 800 | 1 700 | 5 000 | 1 800 |
| Marovoay | 800 | 2 300 | 600 | 1 800 |
| Ambato-Boeni | 400 | 1 200 | 4 100 | 2 000 |
| Maevatanana | 150 | 1 900 | 900 | 2 700 |
| Tsaratanana | 50 | 150 | 400 | 11 000 |
| TOTAL | 24 200 | 7 250 | 11 000 | 19 300 |

(1) Y compris les Marofotsy.

Noter que les 700 Vezo sont des immigrés. Le chiffre des indigènes, sakalava et makoa (en supposant qu'on ne considère pas ceux-ci comme immigrés) est donc de 35 000 contre 163 550 immigrés, qui forment 82 % de la population.

2. — Le district de *Majunga* présente un caractère particulier du fait de l'énorme prépondérance de l'agglomération urbaine : 16 500 habitants pour la ville et 27 500 pour ses faubourgs (canton de Mahabibo), soit 44 000 habitants malgaches sur les 60 000 du district. Fondée par les Antalaotra

(Arabes des Comores ou de la Côte d'Afrique), soumise par les rois sakalava, la ville ne compte plus guère d'éléments de la population primitive : 5 % seulement de Sakalava en face de 20 % de Merina et de 50 % de Comoriens d'arrivée relativement récente. Antalaotra et Sakalava, ne pouvant s'adapter aux sujétions de la vie moderne, sont partis en brousse, surtout vers Mitsinjo.

Merina et Betsileo sont arrivés depuis l'occupation merina, dans le courant du XIX^e siècle, et sous le régime français. Ils sont fonctionnaires, commerçants, artisans. La masse comorienne fournit les domestiques et une main-d'œuvre à laquelle on reproche son instabilité. La ville et ses faubourgs mériteraient une étude étendue. Frère [16, 131] a décrit un village de laitiers antandroy, Amborovy, dans la banlieue. Chacun a un troupeau de 5 à 10 vaches et va livrer le lait en ville tous les matins. Ils ne rentrent au pays que lorsqu'ils ont une centaine de mille francs pour acheter des bœufs. Il s'agit en général de salariés qui se sont employés de nombreuses années dans la région. Cette exploitation laitière a été montée avec leurs économies et représente la dernière étape avant le retour au pays.

Les cantons ruraux situés à l'Est du district sont aussi peuplés d'ethnies diverses : Sakalava mêlés de Makoa avec apports et mélanges Tsimihety; Merina, Betsileo et gens du Sud-Est dans la région rizicole d'Ambalabe; gens du Sud et du Sud-Est sur les terres à arachides d'Ambalakida. Les terrains occupés étaient domaniaux ou achetés aux Sakalava. Depuis quelques années, ceux-ci, à l'imitation des immigrants, commencent à s'intéresser à la terre et cessent de la céder volontiers. D'autres immigrants sont utilisés comme métayers sur les concessions des Indiens.

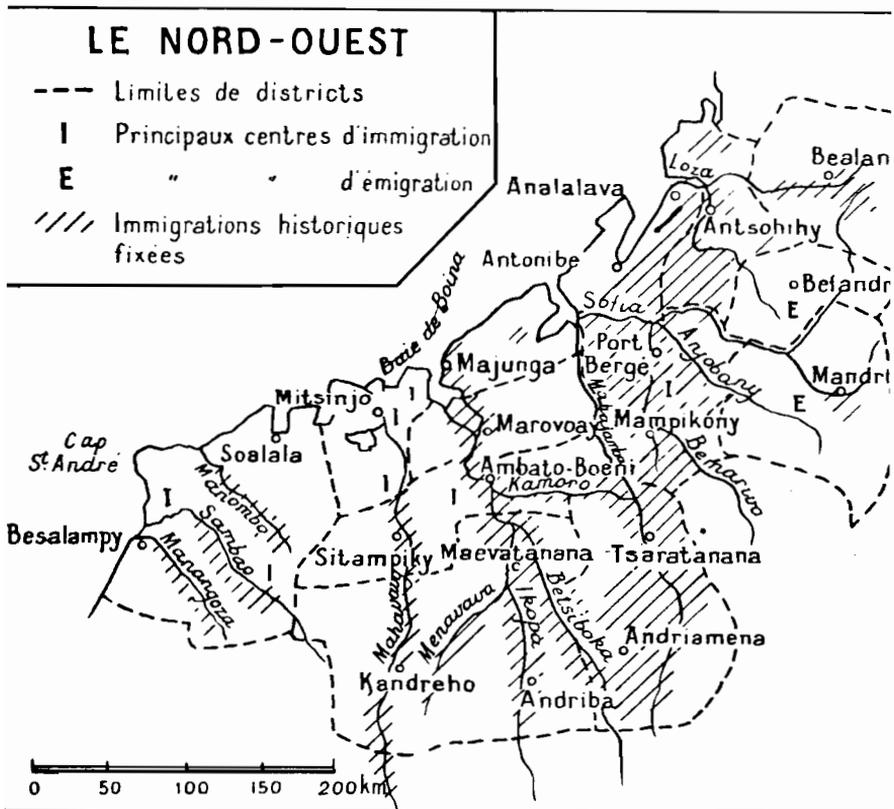
Les retours sont assez fréquents, mais les immigrants sont remplacés. Le métissage est assez rare, sauf entre Sakalava, Tsimihety et Makoa. En brousse, Merina et Betsileo coopèrent volontiers pour les travaux collectifs. Les Comoriens vivent à part des Malgaches; leur goût des discussions et leur indiscipline, autant que leur langue et leur religion, les écartent du reste de la population, tout au moins en ville.

Il semble que les Sakalava, au contact des immigrants, évoluent quelque peu; ils se mettent au travail agricole et le nombre des fady (tabous), qui paralysaient la vie, diminue.

La densité du district est de 11,1, mais la population de la ville rend ce chiffre aberrant. Le reste du district est peu peuplé et les terres non cultivées n'y sont pas une rareté.

3. — Les trois districts de *Marovoay*, *Ambato-Boeni* et *Maevatanana* ont de nombreux traits communs. Les populations assez peu denses pour l'ensemble (Marovoay 6,3, Ambato-Boeni 5, Maevatanana 2,2), sont concentrées dans les vallées, et surtout dans la vallée centrale de la Betsiboka-Ikopa jusqu'au point où cessent les plaines et où commencent, au Sud, les étendues latéritiques des Tampoketsa, vestibules désolés des plateaux (région d'Andriba). Ces populations sont, en majorité, formées de paysans immigrés venus des plateaux, Merina et Betsileo, avec une forte minorité sakalava, plus dispersée, et de nombreux éléments, travailleurs temporaires ou métayers, venus du Sud-Est et du Sud; dans la partie Est se sont infiltrés des éléments Tsimihety et Sihanaka.

Le royaume sakalava du Boina, créé au xvii^e siècle, avait



sa capitale à Marovoay. Les Sakalava occupaient surtout la basse vallée et les régions voisines où pâturaient leurs bœufs; la région de Maevatanana était faiblement peuplée, et le plateau au Sud faisait figure de « no man's land » entre Sakalava et Merina, parcouru seulement par des expéditions de pillage. Radama I^{er} occupa toute la vallée; Ranavalona I^{re}, vers 1830, fit installer des postes à Marovoay, Ambato-Boeni, Madirovalo, Anjajia. Plus tard, vers 1875, un gouverneur merina résida à Maevatanana. A cette époque, de nombreux cultivateurs merina étaient déjà installés, à l'abri des postes, dans la basse vallée où ils créaient des rizières. Vers 1890, les premiers groupes betsileo arrivent. Après 1895, des anciens esclaves des plateaux et de nombreux paysans pauvres viennent s'installer à leur tour. Des plantations européennes se fondent et recrutent des travailleurs dans le Sud-Est, puis le Sud. Sur les plateaux et les forêts de l'Est, Tsimihety et Sihanaka s'avancent, pasteurs et défricheurs.

Beaucoup de Sakalava, mènent sur les savanes, entre les vallées, une vie pastorale. Mais on en trouve encore un grand nombre dans la vallée de la Betsiboka, notamment près de Marovoay (23 % de la population) et en aval du confluent avec l'Ikopa, ainsi que dans les vallées de la Menavava et de la Mahavavy. Leur rôle dans la mise en valeur reste très inférieur à celui des immigrants.

Merina et Betsileo occupent les plaines rizicoles autour de Marovoay, d'Ambato-Boeni (Ambato, Madirovalo), la Mesopotamie entre Ikopa et Betsiboka en amont de Maevatanana (avec prépondérance betsileo), les vallées de la Mahavavy et du Kamoro, les villes. Les 3/4 des Merina sont des Mainty (noirs, anciens Vazimba et anciens esclaves), peu considérés des Hova. Les Betsileo se distinguent en originaires d'Ambo-sitra, d'Ambalavao, de Fianarantsoa. Ces gens du centre sont installés définitivement et ne gardent que des rapports lointains avec leur famille des plateaux. L'immigration semble arrêtée en ce qui les concerne. Leur natalité semble inférieure à ce qu'elle est sur les plateaux. Ils ont acquis les terres des Sakalava après avoir travaillé pour eux quelque temps. Ils cultivent surtout des rizières mais s'occupent aussi des arachides, du manioc, du raphia. Certains sont commerçants. Ils remplissent la plupart des emplois et métiers en ville.

Les Betsirebaki (nombreux pas fatigués), catalogués souvent comme « Antemoro », semblent être en majorité Antesaka, mais on englobe sous ce vocable tous les gens du Sud-Est : Antesaka, Antemoro, Antefasi, Sahafatra, voire même Tanala et Tanosy.

La plupart sont venus comme travailleurs engagés sur les concessions européennes de riz, de tabac, de canne à sucre, d'arachides, et s'installent ensuite comme métayers. Le propriétaire divise sa plantation en parcelles, chaque métayer étant responsable d'une d'entre elles; on lui fournit les semences et l'outillage; il plante, entretient et livre généralement 1/3 de sa récolte. Il se produit ainsi une certaine stabilisation, mais la plupart rentrent chez eux « après fortune faite », c'est-à-dire après avoir acquis assez de bœufs. On les considère comme de bons travailleurs, très solidaires entre eux, assez impulsifs et enclins aux vols de bœufs. On les trouve surtout dans le district de Marovoay, en dehors de la vallée principale, sur les concessions du district d'Ambato-Boeni (notamment Madirovalo), de Maevatanana (autour du confluent) et sur la Mahavavy.

Les Antandroy sont des engagés temporaires sur les plantations, assez instables. Certains s'installent et défrichent pour faire du manioc.

Noter, dans l'Est, les immigrations betsimisaraka et sihanaka (forestiers et éleveurs) et celle des Tsimihety qui s'étend depuis Port-Bergé et commencent à franchir la Betsiboka.

On peut donc décomposer l'immigration sur la Betsiboka en trois éléments : une immigration historique stabilisée (Merina et Betsileo), une immigration temporaire avec tendance de certains éléments à la stabilisation (gens du Sud-Est et du Sud), infiltration lente des voisins de l'Est (Sihanaka, Tsimihety, Betsimisarakaka). Au total, on pourrait peut-être estimer de 3 000 à 5 000 l'immigration annuelle, et les retours à un chiffre un peu inférieur.

Ce bariolage de peuples n'entraîne qu'assez peu de mélanges. Les Merina, les gens du Sud-Est, les Antandroy vivent chacun de leur côté. Entre Betsileo, Sakalava et Tsimihety les unions sont plus fréquentes. Il n'y a d'ailleurs aucune hostilité d'une ethnie à l'autre. Les immigrés s'enrichissent, achètent des terres (Merina et Betsileo) ou des bœufs (gens du Sud-Est et du Sud). Les gens du Centre prédominent politiquement. Au contact des Sakalava, certains Betsileo se déchristianisent et adoptent les fady (tabous) et le tromba (possession). Dans la partie Sud, les vols de bœufs, la fuite devant l'impôt, le refuge sur les concessions sont fréquents; le chef du district de Maevatanana insiste pour qu'on ne lui envoie plus de gens du Sud.

Dans l'ensemble, la place libre est encore vaste. Mais seuls d'importants aménagements hydrauliques (dont certains sont en cours ou prévus au Plan) permettront une reprise notable de

l'immigration. La Betsiboka pourrait alors redevenir un exutoire pour les populations du centre.

4 — Le district de *Tsaratanana*, placé à l'écart des grands courants, est constitué par la vallée supérieure, assez étroite, de la Mahajamba et les hauts plateaux latéritiques (tampoketsa) qui l'entourent. La densité n'est que de 2,2 au km².

La région, autrefois quasi vide, devint au XIX^e siècle, une zone de pâturages des rois merina qui y envoyèrent des affranchis, dénommés Marofotsy (nombreux blanchis) comme gardiens de troupeaux. Ceux-ci (environ 1 500 aujourd'hui) avec quelques Sakalava (environ 500) constituent la population primitive du pays. Vers 1895-1900, ont vit affluer des esclaves émancipés, des familles andriana (nobles merina) ruinées, qui s'installèrent sur des terres vierges, d'abord autour d'Andriamena. Les Betsileo suivirent et devinrent rapidement l'élément prépondérant. L'expansion sihanaka et betsimisaraka se manifesta dans les contrées de l'Est.

Actuellement, les Betsileo dominant dans le Sud (plus de 50 % du poste d'Andriamena; vallée de la Betsiboka et haute Mahajamba), les Sihanaka (6 500) et les Betsimisaraka (4 000) dans l'Est et le Nord. Les Merina forment, un peu partout, de 20 à 25 % de la population. Quelques centaines de Tsimihety dans le Nord, de gens du Sud-Est sur les concessions complètent cette population qui, on le voit, est presque totalement immigrée.

Immigration fixée. Seuls les chantiers miniers de Berere et de Besakay reçoivent une main-d'œuvre temporaire (1 an) venant surtout du Sud. La grande immigration semble close depuis 1914, au moins pour les gens des plateaux. L'infiltration sihanaka et betsimisaraka est mal connue. La croissance actuelle (plus de 1 000 par an) serait due au seul mouvement naturel. Les immigrants ont établi des rizières et des cases définitives l'arachide, les oignons, les outils nouveaux (herse) sont apparus dans ces dernières années.

Le métissage a lieu entre les Marofotsy et les Merina ou Betsileo, l'enfant n'étant plus compté comme Marofotsy. Cependant, le genre de vie des Marofotsy, surtout pastoral, et leur nom même ont été plus ou moins adoptés par la population dans son ensemble. Le milieu, assez isolé et particulier, tend à créer un peuple à part en fusionnant divers éléments immigrés.

III. LA RÉGION TSIMIHETY

(Districts de Port-Bergé, Analalava, Antsohihy, Bealanana, Befandriana, Mandritsara)

On peut distinguer la zone des plaines côtières, qui est celle de l'expansion tsimihety, relativement récente, et la région intérieure, plus élevée, qui constitue le pays tsimihety proprement dit.

1. La zone des plaines côtières, formée de terrains sédimentaires variés, frangée de baies, est drainée par deux fleuves, la Loza et la Sofia (affluent : le Bemarivo), dont les vallées constituent la partie la plus vivante du pays. La population se répartit comme suit :

| | Sakalava | Makoa | Tsimihety | Sud-Est |
|------------------|--------------------------|---------|-----------------------------------|-----------|
| Port-Bergé . . . | 1 400 | 3 000 | 49 000 | 3 700 |
| Analalava . . . | 14 100 | 6 000 | 14 500 | 200 |
| Antsohihy . . . | 1 100 | 4 100 | 25 000 | 400 |
| TOTAL . . . | 16 600 | 13 100 | 88 500 | 4 300 |
| | Merina et Betsileo | Tandroy | Betsimi- saraka et Sihanaka | Comoriens |
| Port-Bergé . . . | 1 400 | 300 | 7 400 | 150 |
| Analalava . . . | 1 300 | 130 | 1 250 | 1 000 |
| Antsohihy . . . | 600 | 70 | 850 | 150 |
| TOTAL . . . | 3 300 | 500 | 9 500 | 1 300 |

Les indigènes, si l'on y comprend les Makoa, sont donc 29 700 contre 107 800 immigrants; ceux-ci forment donc 78 % de la population totale. Les Tsimihety à eux seuls représentent 64 %, donc une forte majorité qui s'affirme partout, sauf sur la frange côtière.

L'invasion tsimihety a commencé, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, par des razzias de vols de bœufs. Les Sakalava se replièrent vers la côte. Les Tsimihety achevèrent d'occuper les pâturages vers 1920. Des Merina s'étaient installés vers Mampikony. Des concessions furent ensuite accordées à des Européens et à des Indiens sur le Bemarivo et la Sofia, pour le manioc et le tabac. Ouvriers agricoles et métayers furent

recrutés dans le Sud-Est, puis les Tsimihety se mirent au métayage. Sihanaka et Betsimisaraka ont envahi l'Est.

Actuellement, les Tsimihety dominent dans le district d'Antsohihy, mêlés aux Makoa. Sakalava et Makoa sont encore les plus nombreux sur la côte, près d'Analalava, mêlés aux Tsimihety, avec qui ils se métissent. Dans l'intérieur et dans presque tout le district de Port-Bergé, les Tsimihety constituent les 3/4 de la population, et la totalité dans la vallée de l'Anjobony. Ils ne sont que la moitié sur le Haut-Bemarivo (Mampikony) où l'on trouve Sihanaka, Betsimisaraka, gens du Sud-Est et Merina, ainsi que sur la Basse-Sofia où les Sakalava sont encore assez nombreux, avec gens du Sud-Est et Sihanaka. L'invasion tsimihety est aujourd'hui fixée, autant qu'on puisse employer ce mot pour un peuple assez mobile; quelques familles en provenance de Befandriana s'installent chaque année dans la région d'Antonibe. Des jeunes gens émigrent vers Majunga et Diégo; certains vont s'employer saisonnièrement sur les plantations.

Les gens du Sud-Est et les Antandroy travaillent comme ouvriers temporaires ou métayers sur les concessions. Les Merina et Betsileo sont paysans à Mampikony, commerçants à Analalava et dans les petits centres. Les Comoriens se rendent surtout à Analalava, comme domestiques ou manœuvres. Leur nombre s'accroît.

Tsimihety, Makoa et Sakalava sont mêlés dans la zone côtière et les unions mixtes sont fréquentes. Les coutumes sakalava (alcool, cérémonies traditionnelles, respect des familles royales) s'imposent peu à peu à ces familles mixtes, et même aux Comoriens nés dans le pays. Par contre, le dialecte tsimihety tend à prendre le dessus.

Sauf pour les gens du Sud-Est et du Sud, et quelques nouveaux apports tsimihety et comoriens, l'immigration est donc historique. Mais la population s'accroît rapidement, surtout chez les Tsimihety (43 à 45 % d'enfants de moins de 15 ans. Le district de Port-Bergé, en moins de 10 ans, est passé de 50 000 à près de 70 000 habitants). Ceci pose le problème des terres vacantes dans les vallées bien que la densité globale soit faible (Analalava 6,5, Antsohihy 5, Port-Bergé 4,7).

Les concessions de tabac, dans le district de Port-Bergé (alluvions de la vallée de la Bemarivo), ont été étudiées par Brochenin [4]. 8 000 hectares concédés sont entre les mains de 6 particuliers ou sociétés, qui emploient 8 000 travailleurs. Les plantations ont commencé en 1929 et le système du métayage a été instauré, d'abord avec des engagés recrutés

dans le Sud-Est; puis les Tsimihety se sont mis au métayage et forment, à l'heure actuelle, la majorité des travailleurs. Le recrutement au loin est en baisse. On emploie aussi des jeunes gens des alentours comme saisonniers. Le métayer est logé sur la concession avec sa famille. Le propriétaire assure le défrichement, voire le labourage avec des engins mécaniques et fournit les plants de tabac sortis de ses pépinières. Le métayer plante, butte, sarcle, récolte. Il ne doit livrer ses produits qu'au propriétaire, celui-ci s'engageant à tout lui acheter. Un homme, aidé de sa famille, récolte environ 500 kg, soit 40 000 F C. F. A. Les journaliers sont payés 80 F par jour. L'aisance relative des métayers et la mécanisation ont fait beaucoup pour attirer les Tsimihety, qui, autrefois, répugnaient à travailler chez autrui. Le propriétaire reçoit le tabac brut et en fait assurer ensuite la fermentation par les familles des métayers ou des ouvriers saisonniers. Il fournit les bois pour la case ou la fait construire par les journaliers, et autorise les cultures vivrières sur les terrains impropres au tabac. Les soins médicaux sont gratuits, les avances fréquentes. Des bœufs sont abattus pour les fêtes avec distribution gratuite de riz et de vin. De plus, le propriétaire défend ses métayers dans leurs difficultés éventuelles avec l'administration ou les commerçants. Ce paternalisme bien conçu, combiné avec la croissance de la population, a donné des résultats spectaculaires. Sur 1 600 tonnes de tabac produit par la province de Majunga tout entière, 1 000 proviennent de Port-Bergé.

2. La région intérieure, d'une altitude moyenne supérieure à 500 m, avec, dans le Nord, les plus fortes hauteurs de l'île (le Tsaratanana, en grande partie désert), est le pays proprement tsimihety. Cependant, les autres peuples n'en sont pas absents.

| | Tsimihety | Makoa et Sakalava | Sihanaka | Betsimisaraka | Merina | Betsileo | Sud-Est |
|-------------|-----------|-------------------|----------|---------------|--------|----------|---------|
| Mandritsara | 50 500 | 2 700 | 3 000 | 4 200 | 2 700 | 1 000 | 500 |
| Befandriana | 45 200 | 3 700 | 200 | 150 | 400 | 150 | 300 |
| Bealanana | 28 500 | 3 100 | 2 800 | 500 | 600 | 150 | 600 |
| TOTAL | 124 200 | 9 500 | 6 000 | 4 850 | 3 700 | 1 300 | 1 400 |

Soit 133 700 indigènes et 17 300 immigrés, qui ne forment que 11 % de la population. Immigration historique dans l'en-

semble et due surtout à la conquête merina qui installa des postes et fit venir des colons.

Mandritsara a été le centre et le point de départ de l'expansion tsimihety. La vallée de Befandriana était faiblement occupée par des Makoa, dépendant des rois sakalava. L'Ankaizinana (Bealanana), défendue par les montagnes, était déserte au début du XIX^e siècle. Les Sakalava y sont venus par le Sud; une partie s'en est allée lors de la conquête merina. Les Tsimihety ont commencé à arriver vers 1830, puis les Sihanaka et les Makoa. En somme, on peut dire que toute la région, sauf Mandritsara, a été peuplée par des immigrations depuis un siècle et demi. La distinction entre « indigènes » et « immigrés » est ici toute théorique.

Actuellement les Tsimihety occupent tout le pays. Les autres groupes sont dispersés parmi eux. Les Makoa sont les plus nombreux; on les trouve dans quelques villages de part et d'autre de Mandritsara, dans l'Ouest et le Nord du district de Befandriana, et un peu partout dans l'Ankaizinana. Les Sakalava ne se rencontrent plus guère qu'à l'Ouest de Bealanana. Les Merina occupent Mandritsara et quatre villages agricoles voisins, ainsi que les centres de Befandriana, Antsakabary, Bealanana (d'un quart à un tiers de la population des centres). On trouve les Betsileo dans un village près de Mandritsara. Sihanaka et Betsimisaraka avancent quelques villages à la lisière de leurs territoires à l'Est et au Sud de Mandritsara. On en trouve aussi dans l'Ankaizinana, très dispersés, ainsi que des gens du Sud-Est.

Ceux-ci sont des travailleurs temporaires, au B. D. P. A. ou dans les stations agricoles. Toutes les autres immigrations sont fixées.

Le pays tsimihety est surtout un centre d'émigration. La densité est relativement forte à Befandriana (14,3), moindre à Mandritsara plus montueux (5,2), faible à Bealanana (3,7). C'est surtout ce dernier district, la fameuse vallée d'alluvions volcaniques de l'Ankaizinana, qui offre des ressources d'avenir. Quand on lui aura donné les travaux d'hydraulique et la route qui lui sont nécessaires, le peuplement tsimihety ne lui fera pas défaut; il y aurait sans doute intérêt à les former à une riziculture plus élaborée.

IV. LE NORD

I. — LE SAMBIRANO

(Districts d'Ambanja et de Nossi-Bé)

On comprend généralement sous le nom de Sambirano (du nom de principal fleuve) la région située au Nord-Ouest du massif de Tsaratanana et qui (exception notable sur la Côte Ouest) reçoit plus de 2 m de pluies annuelles. On y trouve en outre des alluvions fertiles autour d'Ambanja, et des terrains volcaniques dans l'île de Nossi-Bé. Les communications, par mer, sont aisées. De plus, Nossi-Bé est devenue française depuis le règne de Louis Philippe. Ces circonstances diverses expliquent la concentration des plantations européennes dans ces deux districts. On y cultive la canne à sucre, le café, le cacao, l'ylang-ylang, la vanille, le sisal, le cocotier, les poivriers, le manioc. De là, à côté d'une population indigène assez importante, des immigrations de travailleurs dont certains sont fixés. La densité n'est que de 5 à Ambanja où le Sud et l'Est sont presque déserts, mais de 74 sur l'étroite superficie de Nossi-Bé. Les populations sont les suivantes :

| | Indigènes (Sakalava Makoa, Antan- karana) | Antan- droy (et Mahafaly) | Tsimi- hety | Como- riens | Sud-Est (y compris Tanosy et Tanala) | Merina et Betsileo | Diver |
|------------|---|---------------------------------|----------------|----------------|---|--------------------------|-------|
| Ambanja . | 24 800 | 2 300 | 4 700 | 1 500 | 2 900 | 1 700 | 1 000 |
| Nossi-Bé . | 13 100 | 3 100 | 2 000 | 2 000 | 1 600 | 350 | 350 |
| TOTAL . | 37 900 | 5 400 | 6 700 | 3 500 | 4 500 | 2 050 | 1 350 |

soit, à côté des 37 900 indigènes, 23 500 immigrés, formant 38 % de la population.

Le district d'Ambanja était peuplé de Sakalava Bemihisatra (presqu'île d'Anorotsangana) et de Sakalava Bemavaza (sur le Sambirano). La colonisation commença dès 1890 par l'exploitation des lianes à caoutchouc dans les forêts intérieures. La grande colonisation s'installa sur les alluvions du Bas-Sambi-

rano à partir de 1905 et fit venir des travailleurs du Sud-Est, des métayers betsileo, puis des Antandroy. Les Tsimihety poussèrent en avant leur expansion dans la brousse, et les Comoriens s'installèrent dans les centres.

Aujourd'hui la presqu'île d'Anorotsangana compte encore moitié de Sakalava et un quart de Makoa, elle se dépeuple d'ailleurs au profit des régions plus développées. Le Haut-Sambirano compte 4/10 de Sakalava et 3/10 de Tsimihety ceux-ci sont, en réalité, plus nombreux car beaucoup se déclarent Sakalava, épousent des femmes Sakalava et conquièrent pacifiquement le pays. Toutes ces régions sont surtout pastorales. L'Est du district, sur les pentes du Tsaratanana, est à peu près désert.

C'est donc surtout sur le Bas-Sambirano, autour d'Ambanja, dans la région des concessions, que se concentrent les travailleurs immigrants, à côté des Sakalava et des Makoa qui constituent la moitié de la population.

Les gens du Sud-Est et les Antandroy sont la principale main-d'œuvre des concessions, assez instable. Certains partent pour Ambilobe ou Diégo. Ils ne sont pas fixés, pour la plupart, et rentrent chez eux à la fin de leur contrat.

On trouve des Betsileo métayers sur les concessions européennes; le plus souvent, après avoir amassé un pécule, ils installent eux-mêmes de petites concessions. Ils entrent parfois en conflit avec les Sakalava pour des questions de terrains, et s'en tirent en prenant une femme sakalava.

Les Comoriens, urbanisés, prolétariés, souvent au service des Indiens, se font aussi collecteurs de produits.

Le salariat est plus répandu que le métayage. Les ouvriers agricoles sont recrutés dans le Sud-Est ou le Sud, transférés par caboteur de Tuléar à Nossi-Bé. Souvent, ils disparaissent avec les avances et il arrive que des parents prennent leur place. Ils doivent 600 jours de travail (en 2 ou 3 ans), pour un salaire de 50 F C. F. A. avec ration de riz d'un kilo et des primes en nature (poisson et viande) calculées sur le nombre de jours de travail. La dépense initiale est de 15 000 à 20 000 F C. F. A. par engagé.

Des Sakalava viennent aussi s'employer sur les plantations. Main-d'œuvre irrégulière; le travail est limité à la satisfaction des besoins (impôts, vêtements, objets de boutiques) et cesse souvent pour des causes magiques (rêves, avis d'un sorcier, jours néfastes, etc...).

Dans l'ensemble, l'offre de main-d'œuvre est inférieure à la demande. On s'efforce de plus en plus de retenir les engagés

en améliorant les villages. Les employeurs se plaignent de l'instabilité, de l'insuffisance d'encadrement, du développement de l'alcoolisme et de la prostitution. Certains travailleurs trouvent le niveau de vie insuffisant et assurent que les commandeurs rognent sur les rations.

Nossi-Bé a vu lancer la culture de la canne dès le milieu du XIX^e siècle. On engageait des travailleurs de la grande terre, et aussi d'Afrique orientale. Puis la production se diversifia et le recrutement malgache subsista seul, d'abord dans le Sud-Est, puis en Androy. Les Sakalava sont encore en majorité dans le Sud et l'Est de l'île et un tiers environ dans l'Ouest. Il y a, parmi eux, un certain nombre de métis d'Européens et de Comoriens. Ils cultivent le riz, pêchent, s'engagent saisonnièrement pour la coupe des cannes.

Antandroy et Mahafaly constituent à l'heure actuelle la majorité des employés de plantations. Certains se fixent et fondent des villages à part. Ils forment le tiers de la population dans la partie Ouest de l'île, et un cinquième dans le Sud. Leur instabilité a fait restreindre le recrutement (250 en 1955 contre 500 à 1 000 auparavant).

Les Tsimihety ont commencé à s'infiltrer, surtout dans le Nord de l'île. Certains s'embauchent sur les plantations.

Les gens du Sud-Est fournissent une partie de la main-d'œuvre, mais tendent aussi à accaparer les réserves indigènes. Pour la plupart, ils rentrent chez eux, parfois après de longues années.

Les Merina sont commandeurs ou employés de bureau et vivent à part. On les trouve surtout dans les centres, ainsi que les Comoriens. Ceux-ci, en déplacements fréquents vers les ports de la côte, vivent de commerce, d'emplois domestiques ou maritimes. Ils sont considérés comme un élément de trouble; les rixes sont fréquentes entre eux et avec les Malgaches.

La densité humaine, l'existence des concessions, la diversité des peuples ont rendu les questions domaniales inextricables.

La vie économique du Sambirano, dans l'ensemble, repose donc sur un salariat qui n'a jamais été stabilisé d'une façon satisfaisante. La croissance de la population locale, surtout à Nossi-Bé, l'expansion tsimihety, la tendance récente des Sakalava et des Tsimihety à s'employer au moins temporairement, la mécanisation, des méthodes nouvelles, la création de secteurs de paysannat peuvent faire espérer que l'avenir économique de cette région fertile dépendra moins exclusivement de l'immigration.

II — L'EXTRÊME-NORD

(Districts d'Ambilobé, de Diégo-Suarez et de Vohémar)

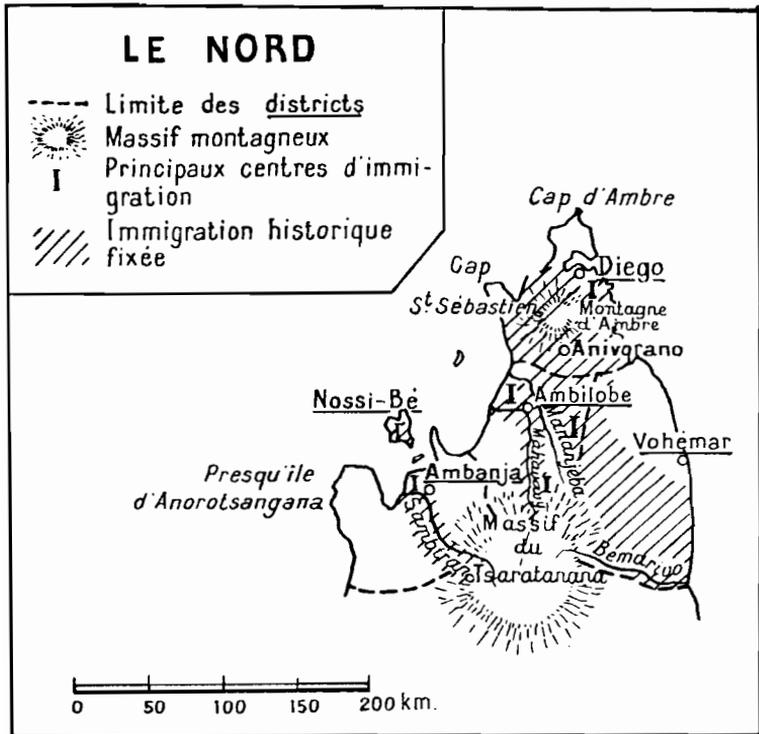
1 — L'Extrême-Nord est coupé en deux par le massif d'Ambre. Au Sud, les districts d'Ambilobe et de Vohémar ont une pluviosité comparable à celle du Nord-Ouest (de 125 à 200 mm par an). Au Nord, la région de Diégo est plus sèche (125 à 75mm). Le pays, dans l'ensemble, paraît avoir été faiblement peuplé par les Sakalava et les Antankarana, surtout pasteurs. Son développement économique n'a pu être obtenu que par la venue d'immigrés d'origines très diverses. C'est, avec la Betsiboka, la région de l'île où les populations sont les plus mélangées.

| | Indigènes (Antankarana, Sakalava, Makoa) | Betsimisaraka | Tsimihety | Comoriens |
|--------------------|---|---------------------------|-----------------------|-----------|
| Ambilobe | 25 500 | 2 300 | 4 500 | 3 000 |
| Diégo | 20 200 | 7 300 | 4 000 | 9 100 |
| Vohémar | 11 600 | 17 600 | 20 500 | 300 |
| TOTAL | 57 300 | 27 200 | 29 000 | 12 400 |
| | Sud-Est (y compris Tanosy et Tanala) | Tandroy et Mahafaly | Merina et Betsileo | Divers |
| Ambilobe | 3 900 | 2 400 | 4 100 | 200 |
| Diégo | 7 000 | 4 000 | 6 300 | 600 |
| Vohémar | 1 800 | 400 | 2 300 | 100 |
| TOTAL | 12 700 | 6 800 | 12 700 | 900 |

Les immigrés sont donc 101 700, soit 65 % de la population malgache.

Les deux premiers districts ont reçu une immigration de tous les points de l'île, attirée par la vie urbaine ou les plantations. Vohémar est un district de vie traditionnelle où s'exerce surtout l'expansion lente des populations voisines, Tsimihety et Betsimisaraka. La densité est de 12,7 pour Diégo, 5,6 pour Ambilobe, 6 pour Vohémar.

2 — Le district d'Ambilobe est constitué, dans la zone côtière, par les alluvions fertiles des rivières Mahavavy et Mananjeba, au Sud par une zone de plateaux propre à l'élevage et par les contreforts du Tsaratanana. Les premiers habitants, peu nombreux, s'abritaient dans des grottes, d'où leur nom d'Antankarana (gens des rochers). Actuellement, ils constituent 38 % de la population. Il faut y ajouter 6 000 Sakalava, avec lesquels ils se confondent souvent.



Les Tsimihety ont pénétré par les vallées du Tsaratanana; ils occupent, mêlés aux indigènes, la zone des plateaux du Sud (15 à 30 % de la population). Chaque année, arrivent une cinquantaine de familles. De 1948 à 1956, ils sont passés de 3 600 à 4 500. On en trouve aujourd'hui jusque sur la basse Mananjeba (12 % de la population).

Les Betsimisaraka se sont avancés dans les cantons du Nord-Est, venant de Vohemar et de Sambava par les vallées.

On trouve des Betsileo, venant de la Betsiboka, dans les régions rizicoles au Sud d'Ambilobe. Des Merina, descendants de soldats ou colons immigrés, cultivent également en riz les régions alluvionnaires. On en trouve aussi dans le petit centre d'Ambilobe, où ils sont surtout commerçants.

Tous ces immigrés ont occupé le sol en paysans pour l'exploiter eux-mêmes, soit comme riziculteurs (Betsileo et Merina), soit comme pasteurs-forestiers-agriculteurs (Tsimihety et Betsimisaraka).

Les autres groupes sont venus comme travailleurs des concessions européennes, parmi lesquelles la plus puissante est la SOSUMAV (Société Sucrière de la Mahavavy) fondée en 1949, qui utilise des moyens mécaniques et a pris un soin particulier de l'installation matérielle des travailleurs.

Les gens du Sud-Est ont été attirés d'abord, entre 1900 et 1910, par les mines d'or d'Andavakoera qui ont compté jusqu'à 8 000 engagés. Après 1918, l'entreprise périclita, la plupart des travailleurs repartirent. Quelques milliers restèrent et firent souche. On les trouve dans l'Est et autour d'Ambilobe, cultivant le riz, le café, ou collecteurs de produits, ou encore sur les plantations européennes.

Mais la grande masse des ouvriers de plantation est aujourd'hui constituée par les Antandroy et les Comoriens.

Les Antandroy sont recrutés comme engagés et rentrent chez eux en fin d'engagement. Certains reviennent. Quelques-unes sont installés sur les terres du delta, à la périphérie des domaines européens. Frère [16, 134] a vu ceux de la SOSUMAV venus de Bekily, par camion, jusqu'à Majunga, puis en bateau jusqu'à Ambilobe. Ce sont des jeunes gens de 18 à 25 ans accompagnés de quelques très jeunes femmes de 13 à 18 ans. Le salaire est de 60 F C. F. A. par jour; ils ignorent la durée du contrat ou n'en tiennent pas compte, n'aimant pas se sentir liés et partant à leur fantaisie. Le travail régulier et l'usine sont, pour eux, des nouveautés totales; certains arrivent vite à se servir des outils. Les heures supplémentaires et le gain qu'elles représentent ne les intéressent pas. Les femmes travaillent également.

Les Comoriens, surtout Anjouanais, ont été recrutés par contrat, depuis 1953, par les grands domaines de la SOSUMAV et de Mahebo (2 100) et les Etablissements Bleusez (400). On trouve d'autres Comoriens, d'immigration plus ancienne, disséminés dans le delta et les vallées, surtout comme commerçants.

Les groupes paysans (Tsimihety, Betsimisaraka, Betsileo,

partie des gens du Sud-Est) font boule de neige. Au début, ils s'associent avec des propriétaires antankarana comme métayers sur leurs terres vacantes. Après quelques années, ils acquièrent le terrain, payé généralement en bœufs. Parfois même, ils demandent l'immatriculation et font venir des parents pauvres pour les aider; ceux-ci s'installent à leur tour. Cette immigration est définitive.

Les contrats des sociétés pour leurs travailleurs temporaires sont, en général, de trois ans et prévoient un pécule et des moyens de transport pour le voyage. Le salaire comporte ration, fourniture de couvertures et temps libre pour la construction des cases (sauf installation préalable de cités ouvrières, comme à la SOSUMAV).

La conséquence la plus visible de l'immigration a été la mise en valeur économique des zones d'alluvions par les sociétés (sucre, manioc) et des régions périphériques par les colonisations paysannes (riz, manioc, bœufs). L'émulation a saisi les Antankarana qui se mettent à repiquer le riz.

Culturellement, on assiste à une indigénisation des anciens immigrés et à leur métissage avec Antankarana et Sakalava. L'islam, tout de façade, des Antankarana, recule devant le christianisme apporté par les immigrés des plateaux qui font figure d'élément progressif. L'islam intransigeant des Comoriens n'a pas fait de prosélytes.

La région est en plein essor, du fait surtout des plantations européennes et des travailleurs qu'elles recrutent, mais aussi par la colonisation rurale des autres groupes ethniques, qui commencent à influencer les Antankarana. Des secteurs de paysannat développeront sans doute ces tendances. Ici l'immigration a joué un rôle capital.

3 — Le district de *Diego-Suarez* présente un mélange de populations plus poussé encore, avec des aspects différents en campagne et en ville.

La campagne, autrefois parcours de pasteurs antankarana peu nombreux, a été colonisée, aux XIX^e et XX^e siècles, par des peuples divers : Betsimisaraka, Tsimihety, gens du Sud-Est (qualifiés Antemoro) venus autrefois pour les placers et les travaux du port et restés sur place. Ils pratiquent le métayage chez les indigènes, puis l'établissement à leur compte. Ils s'accroissent peu à peu. La cohabitation est sans histoire, sauf quelques conflits entre gens du Sud-Est et Antankarana à propos des terrains. Les Antankarana constituent de 10 à 50 % de la population selon les cantons, les Betsimisaraka de 12 à

30 %, les gens du Sud-Est de 7 à 15 %, les Tsimihety de 6 à 11 %, les Sakalava de 5 à 8 %, les Merina de 2 à 10 %. Les bœufs, les rizières, les produits maraîchers occupent ce paysannat enraciné, auquel il faut joindre environ 600 Français, pour la plupart créoles de la Réunion, qui font de la polyculture alimentaire pour eux et pour la vente en ville.

La population urbaine (39 000, dont 32 000 Malgaches) a une répartition fort différente : 20 % de Comoriens, 15 % de Français, 12 % de Sakalava, 11 % d'Antankarana, 6 % d'Antandroy (qui forment 25 % des habitants de la banlieue), 5 % de Merina, 5 % de gens du Sud-Est, moins de 5 % pour chacun des autres groupes (Betsimisaraka, Tsimihety, Betsileo, Makoa, Malgaches citoyens français). Noter la présence de 550 Arabes du Yemen, de 800 Indiens, de 250 chinois et d'une centaine de Somalis. Aucune ville de Madagascar n'est plus bigarrée.

Les besoins du port et des entreprises ainsi que le caractère particulier de Diego, base stratégique vivant un peu à l'écart de l'ensemble malgache, expliquent cette variété. Chacun a recruté où il avait des facilités pour le faire : la marine au Yemen, la Société des Salines à Djibouti. Les Arabes travaillent comme dockers et bateliers. Les Comoriens sont domestiques, boutiquiers, ouvriers, manœuvres; population éminemment fluctuante avec quelques milliers d'arrivées et de départs par an. Les gens du Sud-Est sont manœuvres, cantonniers, balayeurs, commerçants en bétail, laitiers; ils passent facilement à la culture en banlieue et rentrent chez eux avec un pécule; d'autres vont s'employer sur les plantations, quitte à revenir en ville. Les Tsimihety, Betsimisaraka, Merina sont employés ou ouvriers qualifiés. Frère [16, 135] a trouvé des Antandroy ouvriers agricoles, laitiers, cultivateurs d'arachides dans la banlieue, salariés à Diego, vivant dans de tristes bidonvilles, avec l'espoir de rentrer bientôt chez eux; la sex ratio marque l'instabilité : 3 hommes pour 2 femmes et un enfant.

Il s'est créé à Diego un prolétariat urbain important, instable, détribalisé, ethniquement très morcelé, en majeure partie non spécialisé, souvent menacé de chômage, politiquement remuant avec des associations à base tribale, mais aussi avec des regroupements politiques, nés des idéologies européennes. La diversité extrême des ethnies, la prolétarianisation, la présence d'un groupe français important et en partie misérable (créoles) font de Diego, à tous égards, un milieu très particulier, en marge du reste de l'île; la société a imité la nature.

4 — Le district de *Vohémar*, ancien domaine des Sakalava et des Anjoaty (Onjatsy, venus avec les « Arabes ») essentiellement pasteurs, a été pénétré fortement à l'Ouest par les Tsimihety, le long de la côte par les Betsimisaraka, avec divers moindres apports, antesaka et merina. Les indigènes ne restent en majorité qu'au Nord de Vohémar.

Les Antesaka sont d'anciens travailleurs des autres districts venus s'établir après leur contrat. Les Tsimihety sont cultivateurs, forestiers et éleveurs. Les uns et les autres ont occupé des terres vacantes. Parmi les Tsimihety, on distingue : 1° les Marobory (nombreux à tête ronde) qui ont occupé, vers 1892, la zone vide de l'ouest du district, où ils se livrent aux cultures vivrières et à l'élevage; 2° les Lavakanjo (long vêtement) venus à partir de 1930 pour cultiver, comme salariés, la vanille et le café dans la région côtière immédiatement au sud de Vohémar; beaucoup sont devenus propriétaires.

Betsimisaraka et Merina ont installé, dans le Sud du district, plus humide (de 1,50 m à 2 m d'eau par an), les cultures riches de la côte Est : café et vanille. Ils dominent politiquement. Les métissages ne sont pas rares. L'immigration a étendu les zones de cultures, mais il s'agit d'une colonisation rurale fixée, un peu archaïque.

V. — LA COTE EST

La côte Est, qui reçoit l'alizé, est la partie la plus humide de l'île : de 2 à 3 m de pluies par an, voire même plus de 3,50 m à Sainte-Marie. Pays de forêts, de marais, d'alluvions, de tavy (brûlis de forêts), de rizières, de cultures riches (café, vanille, girofle), elle est surtout peuplée dans les vallées alluvionnaires. A une cinquantaine de kilomètres du rivage, s'élève une première falaise, discontinue, couverte de forêts. Au delà, s'allonge un gradin intermédiaire, bordé à l'Ouest par la grande falaise, limite des plateaux. Les falaises sont, dans leur plus grande partie, couvertes de forêts. Les habitants de la côte sont des Betsimisaraka dans la partie Nord, des gens du Sud-Est (Antesaka, Antemorano, peuples de Farafangana) dans le Sud. Le gradin est habité par les Sihanaka dans sa partie Nord (Alaotra), des Bezanozano et Betsimisaraka dans sa partie centrale (Mangoro), des Tanala, des Bara et des Antesaka dans sa partie Sud.

Nous distinguons :

1° — Le Nord-Est, région de la vanille;

2° — L'Est, centre de la côte;

3° — Le gradin Alaotra-Mangoro;

4° — Le Sud-Est (y compris la partie Sud du gradin).

Toutes ces régions, et notamment le Sud-Est, fournissent des hommes à l'émigration. L'immigration y joue néanmoins un certain rôle là où sont pratiquées les cultures d'exportation.

I. — LE NORD-EST

(*Districts de Sambava, Antalaha et Andapa*)

1. Si l'on en croit les traditions locales, il semble qu'il y a deux siècles la plus grande partie de cette zone côtière, couverte de forêts, était à peu près déserte; quelques Sakalava faisaient paître leurs troupeaux dans l'Ankaibe (gradin d'Andapa). Vers la fin du XVIII^e siècle, les Betsimisaraka de Maroantsetra se seraient avancés vers le Nord le long du rivage. La conquête merina, sous Radama I^{er}, fonda des postes et amena des colons.

Puis, vers la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, les Tsimihety venus de Bealanana et de Mandritsara, envahirent l'Ankaibe et la partie Ouest de la plaine côtière. La culture de la vanille, entreprise d'abord par les Français, puis adoptée par les Malgaches, amena un grand nombre de travailleurs, recrutés surtout dans le Sud-Est, et dont un certain nombre se fixèrent. La répartition ethnique actuelle est la suivante :

| | Betsimi-Saraka | Tsimihety | Sud-Est (y compris Tanosy et Tanala) | Merina et Betsileo | Sakalava et Makoa | Antandroy Mahafaly Bara | Divers |
|------------|----------------|-----------|--------------------------------------|--------------------|-------------------|-------------------------|--------|
| Sambava . | 18 600 | 20 100 | 8 100 | 1 400 | 2 700 | 1 100 | 500 |
| Andapa . | 3 600 | 30 800 | 4 000 | 3 800 | 600 | 600 | 300 |
| Antalaha . | 25 600 | 8 100 | 4 100 | 1 100 | 400 | 300 | 100 |
| TOTAL . | 47 800 | 59 000 | 16 200 | 6 300 | 3 700 | 2 000 | 900 |

En considérant Betsimisaraka, Sakalava et Makoa comme indigènes, et les Tsimihety comme immigrés, on aboutirait aux chiffres de 51 500 indigènes et 84 400 immigrés, soit 61 %. Historiquement, nous l'avons vu, presque tous les groupes semblent être venus de l'extérieur, les uns depuis deux cents ans (Betsimisaraka), les autres depuis une soixantaine d'années. Aujourd'hui, en simplifiant les choses, on peut dire que la partie Est du pays est occupée par les Betsimisaraka et la partie Ouest par les Tsimihety, les autres groupes étant dispersés parmi eux. On voit, par cet exemple, à quel point la distinction entre indigènes et immigrés est parfois malaisée et discutable.

La densité résultant des cultures riches et des divers apports humains est relativement forte pour une région où forêts et montagnes occupent une grande partie du sol : 14 à Sambava, 10 à Andapa, 7 à Antalaha. Cette population est groupée dans les vallées.

2. Le district de *Sambava* est peuplé, à l'Est et au Sud, de Betsimisaraka, à l'Ouest de Tsimihety qui sont arrivés entre 1920 et 1925, se sont fixés, ont proliféré. On en compte peu de nouveaux, quelques dizaines par an, venant de Mandritsara ou de Bealanana et s'établissant parmi les leurs.

L'immigration actuelle est surtout celle des gens du Sud-Est. On confond sous le nom de Tatsimo (gens du Sud) dans les 3 districts, les Antesaka, Antemoro, Antefasi, Tanosy,

Tanala, et même Antandroy; mais les premiers, comme partout, sont les plus nombreux. On compte 400 arrivées annuelles et 200 retours. Il y a donc une fixation sur place. En 1950 ils n'étaient que 7 500 et sont passés à 9 200 en 1957. Ils louent leurs services, soit dans la ville de Sambava comme manœuvres ou comme bateliers, soit à la campagne comme transporteurs de café (ce qu'on appelle « dabalava » : mesure transportée au loin), comme métayers, comme ouvriers de plantation (pour les gros travaux : sarclage, récolte). Beaucoup s'installent à leur compte, dès qu'ils ont un pécule suffisant, par location aux propriétaires coutumiers, ou par vente, souvent après une période de métayage. L'autorisation est fréquemment donnée par une collectivité. Ils créent alors des cultures définitives : rizières, café, vanille et font venir des parents. Actuellement, un quart environ des Tatsimo sont salariés, les autres travaillent à leur compte. Beaucoup demandent l'immatriculation de leurs terrains, se fixent et n'envoient plus guère d'argent au pays. Ceux qui sont mariés font venir leur famille; les célibataires prennent femmes dans le pays. Cependant, ils ne se fondent pas dans la masse, occupent des villages distincts et nomment des chefs à eux. Certains, surtout les Antandroy, restent isolés et parfois vivent de rapine.

Les Tatsimo sont surtout nombreux dans la vallée de la Bemarivo, à Sambava sur la basse Lokoho. Les Betsimisaraka, étant eux-mêmes en accroissement démographique, revendiquent parfois des terres après mise en valeur par les immigrés. Les contestations sont âpres, et, faute de preuves, généralement insolubles. L'adoption d'une procédure d'appropriation avec enregistrement, purge des droits antérieurs et garantie de la collectivité, et qui serait cependant moins lourde que l'immatriculation, favoriserait le progrès économique. Encore faudrait-il déterminer la croissance naturelle des populations locales et leurs besoins à venir, les ressources du pays et les possibilités sociologiques de solutions. Sinon, l'immigration posera des problèmes de plus en plus inextricables.

3. Le district d'*Andapa*, perdu entre deux chaînes de montagnes forestières, sans route avec l'extérieur, a sa population essentiellement concentrée dans la plaine de l'Ankaïbe, ancien lac drainé par la haute Lokoho, qui, sur 400 km², compte 32 000 habitants, soit 80 au km², plus que la France, dans les deux cantons d'*Andapa* et d'*Andranomena*. La partie Ouest de la cuvette porte même une densité de 150.

L'ensemble du pays est occupé actuellement par les Tsimi-

hety. Mais, dans la cuvette de l'Ankaibe, on voit se mélanger à eux des immigrés de diverses provenances : 3 700 gens du Sud-Est, 2 300 Merina, 1 500 Betsileo, 3 000 Betsimisaraka. Les Tsimihety n'y sont que 62 % alors qu'ils forment 71 % de l'ensemble du district. Betsileo et gens du Sud-Est se sont fait attribuer des terrains par métayage ou pour un loyer modique. Les Merina achètent et font immatriculer. De là des conflits avec les Tsimihety qui, en vendant, ne renoncent pas aux droits coutumiers du clan.

Il faut ajouter à la population de la cuvette 368 non Malgaches, dont 112 Français, surtout réunionnais. Leurs concessions avaient profité autrefois des réquisitions de main-d'œuvre; actuellement, ils ont des difficultés pour trouver des ouvriers; gens du Sud-Est ou Antandroy sont peu stables.

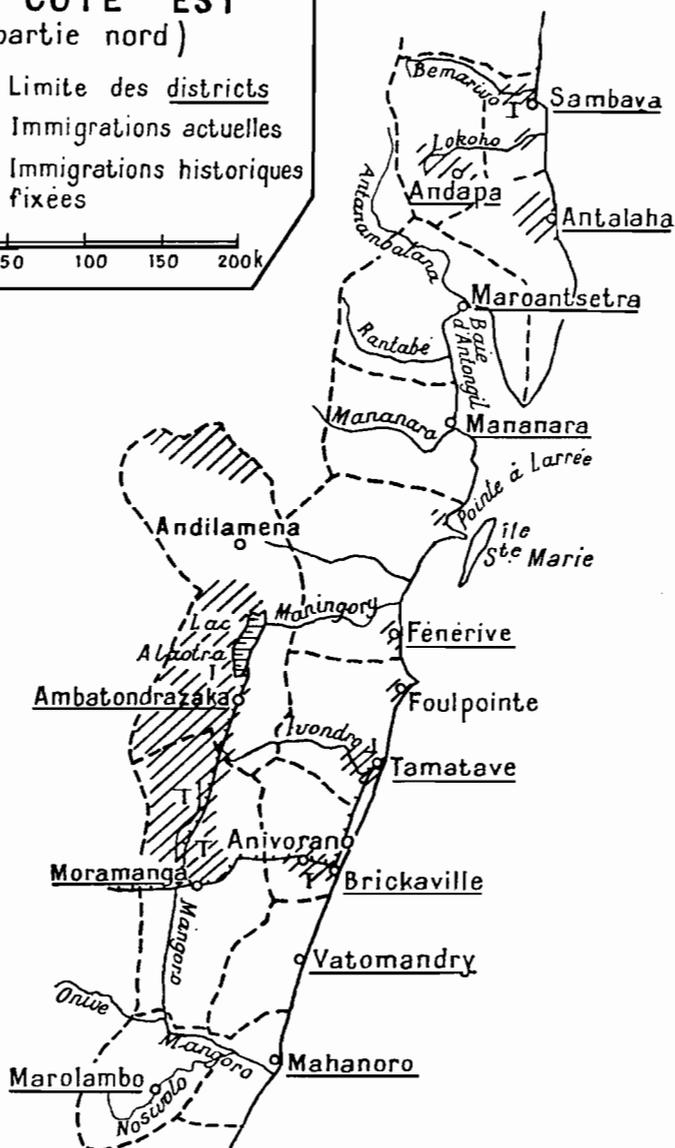
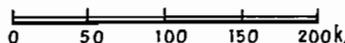
La vie en commun n'amène que peu de mélanges, sauf des unions temporaires. Les villages se divisent en plusieurs quartiers. L'enrichissement dû aux cultures riches se marque par l'achat de produits extérieurs : couvertures en tôle, bicyclettes, fusils, phonos, machines à coudre. On investit aussi dans les régions d'origine : bœufs achetés pour le Sud-Est, immeubles construits à Tananarive. Les Tsimihety tendent à imiter les Merina, à donner des noms merina aux enfants, à porter, pour les femmes, le lamba et la tresse. Assez curieusement, et malgré les différends qui opposent parfois les deux peuples, les Merina, anciens dominateurs, bourgeois arrivés, réussissent à donner l'impression d'une supériorité et à fournir le modèle du « convenable », plus que l'Européen, trop différent ou indifférent.

La population s'accroît surtout par mouvement naturel; mais aussi par une immigration diffuse : merina ou betsileo venant s'agréger à leurs familles, ouvriers de plantation du Sud-Est et Antandroy; des Tsimihety de Bealanana viennent aussi travailler quelques semaines pour payer l'impôt; certains demeurent. La densité de la population et son accroissement posent, dès maintenant, d'une manière pressante, le problème de la conservation des sols.

4. Le district d'*Antalaha* comprend une partie Sud de peuplement betsimisaraka homogène et une partie Nord où ils sont entremêlés aux Tsimihety et aux Tatsimo (gens du Sud-Est et du Sud). Ceux-ci, salariés, puis métayers, puis propriétaires, font venir des parents pour les aider. Actuellement la moitié d'entre eux seulement sont salariés (ouvriers de concessions, manœuvres au batelage, chauffeurs). Les Merina (850)

LA CÔTE EST
(partie nord)

- Limite des districts
- | Immigrations actuelles
- //// Immigrations historiques fixées



sont surtout nombreux en ville (460), comme fonctionnaires, commerçants ou artisans (coiffeurs, cordonniers, ferblantiers, tailleurs); d'autres (ou les mêmes) sont propriétaires de plantations. Un millier de Français, surtout créoles, habitent le district, s'occupant aussi de vanille ou de café. Les ethnies vivent à part, mais des métissages se produisent. Les Merina, occupant les places dirigeantes, ont une influence dépassant beaucoup leur faible nombre. Cependant, les Betsimisaraka n'imitent pas leurs mœurs, considérées comme « vazaha » (européennes).

II — LA ZONE CÔTIÈRE DE L'EST

(Districts de *Maroantsetra*, *Mananara*, *Fénériver*, *Sainte-Marie*, *Tamatave*, *Brickaville*, *Vatomandry*, *Mahanoro*)

La bande côtière de l'Est présente une grande similitude : humidité, forêt et brousse arbustive, lagunes et marais, vallées courtes entre collines, avec alluvions et cultures riches (café, vanille, girofle), population betsimisaraka homogène pratiquant cultures vivrières et d'exploitation. Les immigrés, sur les plantations et dans les villes, n'ont pas d'importance comparable à celle qu'ils atteignent dans le Nord et dans l'Ouest. On peut distinguer 3 zones :

1^o Celle du Nord où la forêt et les montagnes cernent étroitement la côte et où existe un élément tsimihety important;

2^o Celle du Centre, région du port de Tamatave, du chemin de fer et des cultures riches;

3^o Celle du Sud, plus à l'écart, où l'immigration joue un rôle moindre.

Dans la deuxième zone, il est préférable d'envisager séparément :

- a) les districts de Fénériver et de Sainte-Marie;
- b) ceux de Tamatave et Brickaville.

1. Les districts de *Maroantsetra* et de *Mananara* ont les populations suivantes :

| | Betsimisaraka | Tsimihety | Makoa | Sud-Est | Merina et Betsileo | Antandroy | Divers |
|---------------|---------------|-----------|-------|---------|--------------------|-----------|--------|
| Maroantsetra. | 34 000 | 12 000 | 1 000 | 600 | 600 | 150 | 200 |
| Mananara . . | 26 700 | 8 200 | 500 | 150 | 200 | 20 | 250 |
| TOTAL . | 60 700 | 20 200 | 1 500 | 750 | 800 | 170 | 450 |

En face des 80 900 indigènes betsimisaraka et tsimihety, on ne trouve donc que 3 670 *immigrés* soit 4 %. Encore, les Makoa semblent-ils arrivés depuis longtemps (probablement à la fin du xviii^e siècle où les Betsimisaraka ramenaient de leurs expéditions de pillage des esclaves africains). Par contre, le cas des Tsimihety est complexe, comme nous allons le voir.

Les Betsimisaraka dominent dans la région côtière, les Tsimihety dans les montagnes de l'Ouest et sur la rivière Rantabe. Entre les deux, existe une zone médiane où des noyaux tsimihety sont installés au milieu de la masse betsimisaraka.

La région de Maroantsetra, fond de la baie d'Antongil, forme une plaine côtière, sans cesse accrue par les alluvions de l'Antanambalana. Elle a vu naître la nation betsimisaraka. Les Tsimihety, nous le savons, sont partis de la région Rantabe-Mananara pour escalader le plateau, peut être au moment où la puissance betsimisaraka était menaçante, vers le milieu du xviii^e. D'autres ont fui le pays vers 1900 par suite d'exactions administratives. Mais, dès 1906, s'amorçait un mouvement de retour. Ils réoccupaient la vallée de la Rantabe, puis poussaient des groupes en avant, défrichant la forêt tout autour de la plaine de Maroantsetra et, depuis quelques années, dans la plaine elle-même. L'établissement est définitif et les tombeaux établis. Il est probable d'ailleurs que les Tsimihety sont plus nombreux que ne l'indiquent les statistiques, car, en plaine, pour éviter les difficultés, ils se disent vite Betsimisaraka, surtout s'ils ont épousé une femme du pays. Ailleurs, ils forment des villages distincts et ont gardé, beaucoup plus que les Betsimisaraka, leurs structures sociales traditionnelles. Il n'y a pas de difficultés entre eux. De même, les Makoa sont plus ou moins fondus dans la population.

On trouve en outre :

1^o les gens du Sud-Est qui louent des terres, puis les achètent et les font immatriculer, d'où litiges fonciers;

2^o des Merina dans les centres et dans la brousse; établis autour des postes militaires depuis Radama I^{er}; ils formaient 5 % de la population, mais beaucoup ont quitté le pays après 1947 par suite de l'hostilité des indigènes qui les accusaient de les avoir poussés à la révolte; ceux qui sont restés sont en grande partie assimilés ou métissés;

3^o des Betsileo installés comme scieurs de long depuis quelques années à la demande des autorités pour les travaux publics et pour faciliter la construction des cases indigènes;

4^o des Sainte-Mariens (300) qui font de petites plantations.

L'immigration, à l'heure actuelle, sauf la poussée tsimihety peu contestable et quelques saisonniers (ouvriers agricoles tandroy, scieurs de long betsileo) est insignifiante. Le pays est relativement pauvre, on y fait un peu de café et de girofle; les tavy détruisent la forêt. Environ 2 à 300 jeunes gens émigrent saisonnièrement à Antalaha ou à Tamatave pour payer l'impôt.

Zone stagnante qui a surtout besoin de méthodes de mise en valeur évoluées pour parer à la croissance démographique betsimisaraka et tsimihety, tout en évitant la dissémination qui détruit la forêt.

2. Dans les districts de *Fénérive* et de *Sainte-Marie*, les peuples se répartissent comme suit :

| | Betsimi-saraka | Merina | Sainte-Mariens | Gens du Sud-Est et Tanosy | Tandroy et Bara | Divers |
|------------------|----------------|--------|----------------|---------------------------|-----------------|--------|
| Fénérive . . . | 129 500 | 1 600 | 1 600 | 3 800 | 600 | 1 300 |
| Sainte-Marie . . | 300 | 150 | 8 600 | 100 | 100 | 100 |
| TOTAL . . . | 129 800 | 1 750 | 10 200 | 3 900 | 700 | 1 400 |

Donc 140 000 indigènes (Betsimisaraka et Sainte-Mariens) et 7 750 immigrés, soit 5 %. Les densités sont relativement fortes : 48 pour Sainte-Marie, 18,5 pour Fénérive. Nous avons dit l'essentiel de Sainte-Marie en étudiant les Sainte-Mariens. La plupart des « immigrés » sont en réalité des prisonniers de la maison de force. Les Sainte-Mariens émigrent sur la Grande Terre, surtout dans le Nord du district de Fénérive, autour de Manompana (l'ancien Tintingue) près de la Pointe à Larrée. Ils se confondent pratiquement avec les Betsimisaraka. Un quart d'entre eux réside à Fénérive comme employés des Travaux Publics, charpentiers, chauffeurs.

Les Merina résident à Fénérive ou dans les autres centres. Sauf les fonctionnaires, ils sont définitivement fixés. Beaucoup ont acquis des concessions qu'ils ont fait immatriculer, certaines de plus de 100 hectares, la plupart de 10 à 30, plus ou moins bien entretenues. Le propriétaire vit le plus souvent en ville, pratiquant parfois l'usure. Les Merina, par leur richesse, ont acquis une grande influence.

Les gens du Sud-Est et du Sud augmentent d'une centaine environ par an. La moitié est formée de travailleurs temporaires : ouvriers de plantations, transporteurs à dos d'homme

(ce qu'on appelle le « batelage de produits »). Les autres s'installent définitivement, soit comme métayers sur les concessions européennes ou merina, soit à leur compte, en épousant souvent des femmes du pays; ils établissent des rizières et cultivent les produits riches; d'autres encore se groupent pour pratiquer le commerce des bœufs, voire même l'usure. Les principaux centres peuplés par eux sont Fénériver et ses alentours et Vohitsoa, un peu à l'Ouest.

Le métissage n'est pas général. Les conflits de terrains entre Betsimisaraka et immigrés (surtout les gens du Sud-Est) sont fréquents.

3. Les districts de *Tamatave* et *Brickaville* forment la zone centrale, la plus active, la plus riche, et où l'immigration a une certaine importance, grâce à la présence du chemin de fer et du port.

| | Betsimisaraka | Merina | Sud-Est | Antandroy et autres du Sud | Betsileo | Sihanala et Bezanozano | Divers |
|-----------------------------------|---------------|--------|---------|----------------------------|----------|------------------------|--------|
| Tamatave-ville | 14 500 | 13 500 | 2 900 | 1 300 | 1 300 | 550 | 1 900 |
| Tamatave moins la ville | 69 100 | 500 | 1 000 | 650 | 200 | 100 | 50 |
| Brickaville | 49 600 | 2 500 | 250 | 1 050 | 850 | 500 | 50 |
| TOTAL | 133 200 | 16 500 | 4 150 | 3 000 | 2 350 | 1 150 | 2 000 |

Soit 29 150 immigrés, formant 17 % de la population.

La densité est de 20,2 pour le district de Tamatave, y compris la ville, et de 10 pour celui de Brickaville. L'Ouest, falaise forestière, est à peu près désert.

Dans la ville de *Tamatave*, qui s'accroît, la proportion des éléments étrangers grandit rapidement :

| | 1948 | 1-1-1957 |
|----------------------------------|--------|----------|
| Betsimisaraka | 12 700 | 14 500 |
| Merina | 6 100 | 13 500 |
| Sud-Est | 1 100 | 2 900 |
| Sud | 900 | 1 300 |
| Betsileo | 650 | 1 300 |
| Comoriens | 1 300 | 900 |
| Sainte-Mariens | 700 | 750 |
| Sihanaka et Bezanozano | 250 | 550 |
| Divers | 100 | 150 |
| TOTAL | 23 800 | 35 950 |

En moins de 10 ans, les Merina ont plus que doublé, ainsi que les Betsileo et les gens du Sud-Est. La population se répartit presque par tiers entre Betsimisaraka, Merina et autres groupes. Les immigrés forment donc les 2/3 de la population urbaine.

L'occupation Merina date de Radama I^{er}. Dès cette époque se sont installés des soldats et des nobles, et aussi des esclaves. Ces vieilles familles merina sont désignées sous le nom de « valovontaka ». Dans l'ensemble, les Merina sont fixés définitivement. Certains étaient partis après la révolte de 1947 (d'où le chiffre exceptionnellement bas de 1948), mais sont revenus. Ils sont fonctionnaires, employés, ouvriers qualifiés, commerçants, artisans, propriétaires de plantations en brousse. Ils constituent la bourgeoisie influente et occupent les professions libérales. Leurs mœurs, très influencées elles-mêmes par celles des européens, tendent à donner le ton.

Les gens du Sud-Est et du Sud sont, pour la plupart, des immigrés temporaires : manœuvres, tireurs de pousses, dockers. Ceux-ci sont désignés sous le nom général de Karamabe (gros salaire). Les contrats d'engagement au loin ont été remplacés par des contrats collectifs sur place. La durée du travail va de 6 à 18 mois. Les gens du Sud sont aussi des manœuvres temporaires. De nombreux Betsimisaraka des environs viennent s'employer en ville temporairement.

Le *district de Tamatave* est essentiellement peuplé de Betsimisaraka. On ne trouve une proportion importante d'immigrés que dans le centre de Foulpointe et sur les plantations de la basse vallée de l'Ivondro. « Toutes les concessions de quelque importance, et même l'économie du pays, doivent leur existence aux bras des immigrés » écrit le chef de district, ce qui semble exagéré d'ailleurs étant donné leur faible nombre (moins de 3 %). Les gens du Sud-Est et du Sud s'engagent temporairement sur les plantations. Le travail est à la tâche, à la journée ou au mois; les travailleurs peuvent faire leurs cultures vivrières sur les concessions. Certains s'installent. Les Merina achètent parfois des cafés déjà plantés sur terrains domaniaux, avec l'accord des villages. Ils font ensuite construire et s'installent. Certains demandent des terres en concession.

La coexistence en brousse est pacifique, mais les différents peuples vivent généralement séparés.

Le district de *Brickaville* a deux centres d'immigrés, le long du chemin de fer, à Brickaville et à Anivorano; les Merina y forment 10 % de la population et les Antandroy 5 %. Ceux-ci sont employés sur les plantations européennes, notamment

les sucreries de la côte Est, qui les recrutent dans le Sud et les transportent jusqu'à Antsirabé en camion, puis par chemin de fer. D'autres sont métayers chez des concessionnaires malgaches. Les Merina, attirés autrefois par les exploitations minières, sont installés comme commerçants ou planteurs et ne se rendent plus guère sur le Plateau que pour des visites familiales. Il faut ajouter à ce tableau des Betsileo, bûcherons saisonniers ou planteurs.

L'accroissement de la population ainsi que le désir de changement amènent plus de 500 jeunes Betsimisaraka chaque année à s'employer à Tamatave.

4. Dans les districts de *Vatomandry* et de *Mahanoro*, placés à l'écart des grandes voies de communication actuelles, et où la culture indigène a pris le pas sur l'ancienne colonisation créole, l'immigration ne joue plus qu'un rôle insignifiant.

| | Betsimisaraka | Antemoro et Antambahoaka | Autres Sud-Est et Sud | Merina | Betsileo | Divers |
|------------------|---------------|--------------------------|-----------------------|--------|----------|--------|
| Vatomandry . . . | 56 900 | 250 | 800 | 1 100 | 150 | 150 |
| Mahanoro . . . | 67 900 | 7 000 | 500 | 300 | 150 | 100 |
| TOTAL . . . | 124 800 | 7 250 | 1 300 | 1 400 | 300 | 250 |

Les groupes Antemoro et Antambahoaka égrenés sur la côte, dans le district de Mahanoro, résultent soit d'établissements très anciens, témoignage de la migration de ces peuples vers le Sud aux environs du xiv^e siècle, soit d'installation des Antemoro nobles fuyant la révolution des roturiers en 1894. Il convient de les considérer tous comme indigènes, au même titre que les Betsimisaraka, soit 131 050 indigènes, et 3 250 *immigrés*. Ceux-ci ne représentent donc que *moins de 3 %* de la population. La densité est de 11,8 à Vatomandry, de 18,5 à Mahanoro.

Les Merina, comme les Européens, ont des plantations de cultures riches, sur les vallées fertiles des grands fleuves. La moitié d'entre eux résident à Vatomandry. Des fonctionnaires en retraite s'installent comme planteurs ou commerçants.

Les gens du Sud-Est, outre les établissements indigènes côtiers (Masameloka, Mahanoro et deux autres), occupent 5 villages près de Vatomandry. Ils sont planteurs, marchands de bestiaux, charpentiers. Autrefois, le graphite attirait des ouvriers antesaka et antefasy; on en trouve encore comme

portefaix; c'est eux qui assurent l'évacuation des produits.

Les Betsileo (environ 600 par an) viennent s'employer saisonnièrement comme bûcherons ou scieurs de long, ou pour creuser des canaux d'irrigation ou comme colporteurs. Certains s'installent, cultivant riz et café. D'autres vendent des bestiaux à crédit et parfois en abusent.

On trouve quelques Antandroy ouvriers temporaires sur les plantations européennes ou sur les mines de graphite.

Noter la présence d'une soixantaine de Comoriens à Vatomandry où ils ont une mosquée, et de près de 300 métis de Chinois.

L'exemple des Européens et des immigrés des plateaux amène les Betsimisaraka, dans les centres, à utiliser la couverture en tôle, le mobilier et les coutumes d'importation. Les Betsileo prennent fréquemment des femmes du pays.

5. L'immigration du Sud-Est et du Sud apparaît, sur la côte Est, comme une survivance de la période où l'essentiel de la production reposait sur les plantations européennes. Les développements de la production indigène et les formules de paysannat font passer cet aspect au second plan. Mais l'immigration joue encore un rôle important dans les villes, surtout à Tamatave. D'autre part, la bourgeoisie merina prend une place grandissante, non seulement dans la vie urbaine, mais à la campagne où elle possède des concessions. L'immigration saisonnière betsileo paraît s'étendre quelque peu. Néanmoins, à part la zone du chemin de fer et la ville de Tamatave, l'immigration ne joue, dans cette zone de peuplement betsimisaraka homogène, qu'un rôle secondaire.

III — LE GRADIN ALAOTRA-MANGORO

(Districts d'Ambatondrazaka, Moramanga, Marolambo)

Entre la première et la deuxième falaise s'intercale le gradin intermédiaire qui prend l'allure de fossé dans sa partie Nord avec les plaines alluvionnaires du lac Alaotra et du haut Mangoro, régions dénudées, propices au riz, au manioc, à l'arachide, au bétail. La partie du bassin de Mangoro située au Sud de Moramanga, plus basse, plus chaude, aux vallées encaissées, est le domaine de la forêt et de la brousse arbustive. Administrativement, on distingue du Nord au Sud : le district d'Ambatondrazaka (l'Alaotra), pays des Sihanaka, celui de Moramanga peuplé de Bezanozano et de Betsimisaraka,

celui de Marolambo contrée des Betsimisaraka du Sud. Les trois districts ont des physionomies particulières et doivent être étudiés séparément.

1. Le chiffre de 6,1 habitants au km² pour le district d'*Ambatondrazaka* constitue une moyenne entre les solitudes latéritiques du Nord (poste d'Andilamena) où la densité tombe à 1, les falaises forestières quasi désertes, et la plaine d'alluvions autour du lac d'Alaotra qui dépasse 33 au km². La répartition ethnique est la suivante :

| | |
|--------------------------------------|----------------|
| Sihanaka | 73 650 |
| Merina | 19 200 |
| Betsimisaraka | 5 400 |
| Tsimihety | 2 050 |
| Antandroy | 1 900 |
| Bezanozano | 1 600 |
| Betsileo | 1 500 |
| Antesaka et autres Sud-Est | 500 |
| Divers | 150 |
| TOTAL | <u>105 950</u> |

On peut considérer comme indigènes les Sihanaka, les Bezanozano et les Betsimisaraka (bien qu'une partie d'entre eux ait émigré de l'Est à l'Ouest du district), soit 80 650. Les immigrés sont 25 300, soit 23 %. Noter la présence de groupes assez importants de non Malgaches : 657 Français, 400 Chinois, 130 Indiens.

Les Merina ont soumis les Sihanaka dès le début du xix^e siècle et ont envoyé dans le pays des soldats et des colons dont beaucoup se sont installés et ont fait souche de métis, considérés comme Sihanaka ou comme Merina. La construction du chemin de fer du lac Alaotra a, depuis 1920, facilité cette pénétration. Actuellement, les Merina forment de 15 à 32 % de la population des cantons entourant le lac à l'Ouest et au Sud c'est-à-dire la région alluvionnaire où ils sont surtout riziculteurs. Ils sont peu nombreux ailleurs. Beaucoup résident dans les centres après avoir acheté des terres qu'ils donnent en métayage. Certains sont commerçants. La majorité semble originaire du district de Manjakandriana. A côté de cette bourgeoisie installée, tout un prolétariat de femmes merina viennent de Manjakandriana saisonnièrement pour les travaux de repiquage; on recrute aussi des moissonneurs. L'employeur (européen, merina ou asiatique) paie le voyage aller-retour et l'hébergement. Un certain contingent reste sur place quelque temps ou vient librement et se loue aux petits producteurs.

Les mariages sihanaka-merina sont fréquents; le peuplement et l'influence merina grandissent sans cesse dans ce pays qui tend à devenir une annexe de l'Imerina. Nombre de jeunes Sihanaka émigrent vers les centres urbains (Ambatondrazaka, Andilamena, Amparafaravola) où les Merina dominent; ils prennent leurs habitudes et deviennent chrétiens.

Les Tsimihety ont envahi (40 % de la population) les solitudes de l'extrême Nord, proche de leur pays, et s'y livrent à l'élevage.

Les Antandroy et quelques Antesaka fournissent de la main-d'œuvre aux grandes exploitations et rentrent chez eux dès qu'ils ont un pécule suffisant, après avoir acheté des bœufs.

Les Betsileo, au contraire, ont tendance à s'installer comme métayers ou employés, et cherchent à devenir propriétaires.

La mise en valeur de l'Alaotra ne semble pas poser d'insurmontables problèmes d'immigration. La population sihanaka augmente assez rapidement (43 % d'enfants de moins de 15 ans); les immigrants merina et betsileo ne pourront que s'accroître en nombre. Il conviendrait, semble-t-il, de rechercher des modes d'utilisation de cette main-d'œuvre voisine et surabondante, les Antandroy ne fournissant que des ouvriers agricoles assez instables.

2. La population du district de *Moramanga* se répartit comme suit :

| | |
|--------------------------|--------|
| Betsimisaraka | 39 900 |
| Bezanozano | 24 500 |
| Merina | 10 800 |
| Betsileo | 700 |
| Sud-Est et Sud | 600 |
| Sihanaka | 300 |
| | <hr/> |
| | 76 800 |

plus 380 Français et 130 Chinois.

Les Betsimisaraka occupent la région boisée de l'Est et du Sud, les Bezanozano l'Ouest et le Nord, plus découvert avec la plaine d'alluvions du Haut Mangoro. Ces indigènes sont, au total, 64 400. Les immigrants, 12 400, forment 16 % de la population. La densité moyenne du district est de 6,3. L'immigration est en légère hausse (1954 : 11 500), mais les autochtones progressent également (1954 : 60 000).

Les Merina concentrés à Moramanga et dans la plaine alluvionnaire (de 11 à 26 % de la population suivant les cantons) sont commerçants et concessionnaires de terrains où ils font

du manioc et du riz. La majorité habite les centres, où ils bâtissent des maisons en briques et sont installés définitivement. En outre, vers le mois de mai, une centaine de femmes merina des régions de Manjakandriana et de Tananarive viennent faire la saison du manioc comme « cuiseuses » dans les féculeries; elles rentrent chez elles en septembre.

Les Betsileo et les gens du Sud et du Sud-Est sont ouvriers temporaires dans les féculeries, sur les exploitations forestières ou minières. Les entreprises agricoles et forestières emploient 385 Merina, 83 Antandroy, 61 Betsileo, 16 Sihanaka. Une centaine d'Antandroy travaillent dans les carrières du chemin de fer.

La région Nord et le Centre de Moramanga ont besoin de manœuvres et de spécialistes et absorbent presque toute l'immigration; celle-ci est très faible dans la partie betsimisaraka du district.

3. Le district de *Marolambo*, forestier et d'accès difficile, n'a qu'une immigration insignifiante : 350 immigrés (dont 80 Betsileo, 75 Merina, 50 Antemoro) dispersés dans une masse de 37 500 Betsimisaraka du Sud. Il s'agit soit de Merina ou de Betsileo venus travailler dans le pays, soit d'Antemoro qui le traversent et qui y sont restés, épousant des femmes indigènes ou faisant l'alliance du sang avec des gens du pays. Ils sont absorbés par la masse. En outre, des Betsileo de Fandriana viennent comme tâcherons saisonniers pour le piétinage et le repiquage de novembre à janvier. La densité est de 6,5. Une immigration peuplerait utilement les zones vides.

IV — LE SUD-EST

(Districts de *Nosy-Varika*, *Mananjary*, *Manakara*, *Vohipeno*, *Ifanadiana*, *Fort-Carnot*, *Farafangana*, *Vangaindrano*, *Midongy du Sud*)

Le Sud-Est, pays classique de l'émigration, a reçu cependant quelques immigrants, grâce surtout aux routes et aux chemins de fer. D'autre part, ses populations elles-mêmes ont bougé à l'intérieur de cette zone, soit en se rendant vers les villes Mananjary et Manakara, soit par un mouvement d'expansion (les Antesaka vers le gradin de Midongy).

On peut distinguer 3 régions :

1^o la zone côtière du Nord, peuplée de Betsimisaraka et de Tanala dans le Nord, d'Antemoro dans le Sud avec des

rizières et des cultures de café sur les alluvions des fleuves (Mananjary, Faraony, Matitana);

2° le gradin tanala, surtout forestier;

3° la zone Sud, moins riche que la première, avec une forte prépondérance antesaka, d'autres peuples du Sud-Est et des Bara.

1. La zone côtière du Nord (district de *Nosy-Varika*, *Mananjary*, *Manakara* et *Vohipeno*) à la composition ethnique suivante :

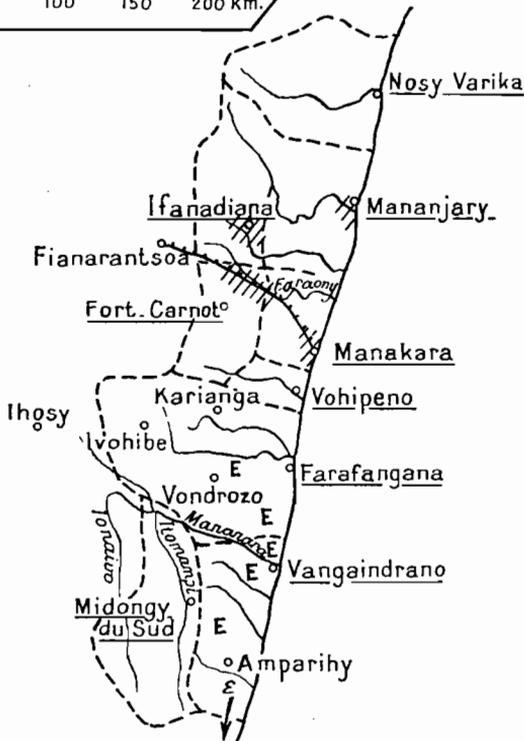
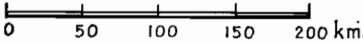
| | S U D - E S T | | | Betsimi-saraka |
|-------------------|---------------|--------------|--------------------|----------------------------------|
| | Antemoro | Antambahoaka | Antesaka et autres | |
| Nosy-Varika . . . | 2 800 | 850 | 650 | 75 500 |
| Mananjary . . . | 17 200 | 11 150 | 2 150 | 23 900 |
| Manakara . . . | 58 500 | 200 | 2 700 | 600 |
| Vohipeno . . . | 45 800 | | | |
| TOTAL . . . | 124 300 | 12 200 | 5 500 | 100 000 |
| | Tanala | Merina | Betsileo | Divers (avec majorité antandroy) |
| Nosy-Varika . . . | 500 | 400 | 600 | 700 |
| Mananjary . . . | 46 000 | 1 600 | 3 150 | 1 100 |
| Manakara . . . | 20 500 | 1 200 | 1 900 | 500 |
| Vohipeno . . . | | | 400 | 100 |
| TOTAL . . . | 67 000 | 3 200 | 6 050 | 2 400 |

soit 303 500 indigènes et 17 150 immigrés (Antesaka, Merina, Betsileo, divers) ne formant que 5,5 % de la population.

Les districts de Nosy-Varika et de Vohipeno, situés à l'écart, n'ont que très peu d'immigrés : quelques villages betsileo se sont installés sur la moyenne Matitanana, en aval de Vohipeno. Nosy-Varika a reçu des migrations historiques d'Antemoro, chassés par les révolutions de la fin du XIX^e siècle. On y trouve des Merina, petits colons et commerçants, venus à une époque récente. Les Betsileo sont, soit des cultivateurs installés sur place et qui se mélangent avec les indigènes, soit des migrants saisonniers, scieurs de long, tâcherons de rizières, colporteurs ou ouvriers pour la récolte du café.

LA CÔTE EST (partie sud)

- Limite des districts
- ////// Centres d'immigration
- E Principales régions d'émigration
- ε Emigration saisonnière



Les deux centres d'immigration un peu importants sont les deux villes de Mananjary et de Manakara et les plantations de café qui se trouvent sur les fleuves dans ces deux districts.

La création du chemin de fer (Manakara) et de la route (Mananjary) a favorisé l'arrivée des gens des plateaux. Les Merina sont fonctionnaires, commerçants ou propriétaires de petites plantations. A ces éléments fixés, s'ajoutent des collecteurs de café qui ne viennent que quelques mois. Les Betsileo sont commerçants ou cultivateurs, notamment dans les centres de Vohilava et d'Antsenavolo sur la route de Mananjary. Une centaine de salariés (80 F C. F. A. par jour, plus le riz) viennent tous les ans pour la récolte du café ou les travaux de rizière. Il en reste environ 5 %. Certains acquièrent des plantations.

Les Antesaka constituent une partie des ouvriers des grandes plantations. Certains s'implantent et créent des plantations eux-mêmes. Dans la ville de Manakara, ils sont environ 600, fournissant une grande partie de la main-d'œuvre; ils ont créé un gros village de la banlieue qu'ils ont appelé, du nom de leur capitale, Vangaindranokeli (le petit Vangaindrano). Une partie de cette population est flottante.

Les Antandroy fournissent, depuis quelques années, de la main-d'œuvre aux plantations : ouvriers temporaires, récolteurs, et même policiers contre les voleurs de café! Les indigènes, en effet, devenus planteurs eux-mêmes, ne s'emploient plus en quantité suffisante. Malheureusement, les Antandroy sont assez instables et leur turbulence les fait mal voir des gens du pays. Quelques-uns d'entre eux vendent des bœufs à crédit avant la cueillette et reviennent en octobre réclamer leur argent; on les trouve durs en affaire. Les patrons, de leur côté, apprécient les Antandroy, qui travaillent vite (4 heures environ pour la tâche journalière). On les paie 60 F C. F. A. par jour, plus un kilo de riz; ils sont logés sur la plantation, dans des villages séparés. Les gardiens de plantation gagnent 3 000 F C. F. A. par mois. La cueillette (surtout assurée par les femmes) est payée 40 F la daba; on peut en faire dix par jour. On compte environ 5 femmes pour 6 hommes et 7 enfants.

Les indigènes, méfiants à l'égard des Antandroy, sont parfois en difficulté avec les autres immigrants pour des questions de terrains, notamment les Antemoro, chez qui les terres sont rares et le sens collectif développé. S'ils parviennent à la propriété, les Betsileo notamment, associant la riziculture, l'élevage et le café, s'enrichissent assez vite. Les villages sont distincts, même sur les plantations. En pays tanala, les Bet-

sileo et les Antesaka sont bien accueillis pour les travaux de rizières.

L'immigration tend à se développer avec la croissance démographique sur le plateau. Elle serait à encourager économiquement, les immigrants donnant un modèle de travail. Mais elle risque de poser de difficiles problèmes sociaux et politiques, les Antemoro n'ayant plus assez de terres et se trouvant eux-mêmes à un point de saturation démographique. De grands travaux comme ceux des marais d'Ambila, doivent permettre de dégager de nouveaux espaces où le peuplement antemoro pourrait être organisé, peut-être avec quelques immigrés betsileo comme pilotes.

La densité actuelle est de 18 au km² à Nosy-Varika, 21 à Mananjary, 27 à Manakara, 27 à Vohipeno. Mais seules les villes, les vallées des grands fleuves et les vallons de la zone boisée intérieure sont propres à la culture.

2. Le *gradin Tanala*, formé des deux districts d'*Ifanadiana* et de *Fort-Carnot*, est peuplé comme suit :

| | Tanala | Betsileo | Merina | Gens du Sud-Est (surtout Antemoro) | Divers |
|---------------------|--------|----------|--------|------------------------------------|--------|
| Ifanadiana | 50 800 | 1 100 | 600 | 200 | 100 |
| Fort-Carnot | 33 000 | 1 200 | 500 | 650 | 200 |
| TOTAL | 83 800 | 2 300 | 1 100 | 850 | 300 |

Soit 4 550 immigrés, formant un peu plus de 5 % de la population. Le pays tanala, essentiellement forestier, a une densité de 10,5. Il y a encore de la place. Mais la population augmente assez vite (45 % d'enfants de moins de 15 ans) et l'immigration ne peut être admise que comme pilote et exemple, notamment les Betsileo pour apprendre aux Tanala à établir des rizières et faire disparaître les tavy.

On trouve Merina et Betsileo dans les centres (moitié de la ville d'*Ifanadiana*). Ils achètent des terres ancestrales et les font immatriculer pour le café. Certains les acquièrent à l'aide de prêts usuraires. On les trouve aussi comme commerçants, employés, commandeurs, spécialistes (mécaniciens, chauffeurs, maçons).

La construction du chemin de fer F. C. E. a attiré des ouvriers antemoro, merina, betsileo. Certains sont restés et ont

créé des plantations le long de la ligne. On trouve aussi quelques Antemoro installés sur la haute Matitana.

Ces immigrations n'ont que peu transformé les Tanala qui restent méfiants, imperméables à la propagande religieuse et très attachés à leurs habitudes archaïques.

3. La zone Sud est formée de trois districts : de *Farafangana*, *Vangaindrano* et *Midongy* du Sud. Le second est le centre des Antesaka, pays d'émigration presque sans éléments étrangers. Le troisième, situé sur le gradin, a été le siège d'une migration historique des Antesaka parmi les Bara au siècle dernier; les deux populations occupent des villages distincts, entremêlés; les relations sont cordiales et les métissages ne sont pas exclus; les Antesaka gagnent lentement, par apports de parents, plus que par croissance naturelle, celle-ci (38 % d'enfants de moins de 15 ans) étant semblable à celle des Bara, et inférieure à celle des Antesaka de la zone côtière (46 %). La situation de Farafangana, district plus grand, plus ouvert, traversé par une route venant des plateaux, est plus complexe. Le Sud est Antesaka, l'Ouest (Ivohibe) Bara, le Nord-Ouest (Karianga) Tanala. Le reste (côte et centre) est occupé par ce que j'ai appelé les « peuples de Farafangana » : Antefasi, Zafisoro, Sahavoay, Sahafatra. Le tableau suivant indique la répartition par district.

| | Antesaka | Peuples de Farafangana | Bara | Tanala |
|---|----------|------------------------|----------|---------|
| Farafangana . . . | 47 900 | 89 300 (1) | 12 500 | 14 100 |
| Vangaindrano . . . | 106 500 | 50 | 50 | 50 |
| Midongy | 15 700 | 200 | 13 000 | |
| TOTAL | 170 100 | 89 550 | 25 550 | 14 150 |
| | Betsileo | Merina | Antemoro | Divers |
| Farafangana . . . | 3 250 | 900 | 1 350 | 400 (2) |
| Vangaindrano . . . | 200 | 100 | 100 | 50 |
| Midongy | 300 | 150 | 50 | 50 |
| TOTAL | 3 750 | 1 150 | 1 500 | 500 |
| (1) 35 400 Zafisoro, 20 700 Antefasi, 8 200 Sahavoay, 25 000 Sahafatra. | | | | |
| (2) 220 Betsimisarakra, 87 Antandroy, 84 Tanosy. | | | | |

En face de près de 300 000 indigènes, on ne trouve donc que 6 900 immigrés, soit 2,2 % de la population.

C'est seulement dans le district de Farafangana que cette immigration a une petite importance. L'essentiel en est constitué par des Betsileo, dont les 2/3 résident dans le poste d'Ivohibe, vivant auprès de Bara, d'agriculture et d'élevage. Plus riches que les Bara, ils tendent à se confondre avec eux, prennent leur dialecte et se métissent.

Les Antemoro vivent dans le Nord-Est du district, de culture et de commerce. On trouve des Betsimisaraka employés de commerce et des femmes betsimisaraka concubines de Chinois.

Les Merina sont, comme ailleurs sur la côte, commerçants, employés, fonctionnaires.

Dans l'ensemble, le Sud-Est reste inentamé, fidèle à ses coutumes et à ses croyances ancestrales; l'immigration, insignifiante, n'y introduit aucun changement; seule l'émigration est un facteur d'évolution.

VI. — LE CENTRE

Le Centre des plateaux, élevé, bosselé, sans arbres, pays des collines dénudées, des rizières, de l'élevage est, ethniquement, divisé entre deux peuples : Merina au Nord, Betsileo au Sud. L'Imerina (pays des Merina) peut être réparti, du point de vue du peuplement, en une zone de l'Est où les Merina sont plus de 90 %, et la frange de l'Ouest où leur colonisation est plus récente, plus dispersée et moins exclusive.

I — L'IMERINA DE L'EST

(Districts de Tananarive-ville, Tananarive-banlieue, Ambohidratrimo, Anjozorobe, Manjakandriana, Arivonimamo, Ambatolampy, Antsirabe)

1. Cette région comprend l'Imerina classique, où s'est formé le peuple merina jusqu'au XVIII^e siècle (Tananarive, Ambohidratrimo, Manjakandriana, Arivonimamo, Ambatolampy) et ses premières zones d'expansion (Antsirabe au Sud, Anjozorobe au Nord). C'est la zone la plus cultivée et la plus peuplée. La densité va de 29,3 (Ambatolampy) à 104 (Tananarive-Banlieue). Seules exceptions : Tananarive-Ville (1 900) et Anjozorobe (10,5) dont la frange Nord est assimilable aux pays nouvellement colonisés de l'Ouest. Ethniquement, c'est le domaine merina par excellence.

| | Merina | Betsileo | Betsi- mi- saraka Siha- naka Beza- nozano | Sud-Est Tanosy Tanala | Antan- droy Bara Maha- faly | Diver |
|------------------------|----------------|---------------|---|-----------------------------|---|--------------|
| Tananarive-ville . . . | 156 500 | 3 700 | 850 | 250 | 450 | 1 100 |
| Tananarive-banl. . . | 93 500 | 250 | 100 | 50 | 50 | 50 |
| Ambohidratrimo . . . | 54 000 | 1 450 | 200 | 200 | 50 | 1 400 |
| Manjakandriana . . . | 81 000 | 150 | 50 | | | |
| Arivonimamo | 66 300 | 150 | 50 | | 50 | |
| Anjozorobe | 29 800 | 1 700 | 650 | 200 | | 50 |
| Ambatolampy | 187 000 | 300 | 200 | 50 | 50 | |
| Antsirabe | 158 000 | 2 550 | | | 50 | 100 |
| TOTAL | 826 100 | 10 250 | 2 100 | 750 | 700 | 2 700 |

(1) Dont 770 Comoriens, 140 Tsimihety, 120 Sakalava et Masikoro, 70 Vezo.
(2) Dont le groupement makoa du canton d'Ambato (900).
(3) Dont 57 Comoriens.

Les immigrés, au nombre de 16 500, ne représentent donc que 1,9 % de la population. Mais des migrations se produisent à l'intérieur même de la masse merina, surtout vers les villes.

2. La ville de Tananarive est passée de 48 000 habitants malgaches en 1896 (d'après Grandidier, 17, I, 316) à 70 000 en 1926, 97 000 en 1931, 141 000 en 1943, 171 000 en 1948, 169 000 en 1958. D'après Fournier [15] l'accroissement ne serait dû que pour 1/4 ou 1/3 à l'excédent des naissances sur les décès. L'essentiel aurait été fourni par l'immigration. Or, sur 169 000 habitants, la ville ne compte que 6 350 non merina, soit 3,7 % de la population malgache. L'immense majorité des immigrants, soit près de 20 000 pour la période 1943-1948, est venue de l'Imerina.

Fournier estime que les districts les plus proches en ont fourni la plus grande part. Le chef de district, lui, distingue deux types d'immigration merina :

1^o une immigration définitive, environ 500 par an, venant des districts de Manjakandriana, Ambatolampy (nous savons que la pression démographique et la pénurie de terre y sont particulièrement fortes), Arivonimamo et Antsirabe. Ce sont essentiellement des petits salariés.

2^o une immigration saisonnière, environ 2 500, venus des districts voisins et du Vakinankaratra (Antsirabe) pour le labour et le repiquage des rizières; ces immigrés saisonniers s'entassent dans une pièce louée cher, à plusieurs, ou s'installent en plein air (25 F pour occuper une natte dans un coin du marché).

On retrouve la même distinction chez les immigrés non merina :

1^o Certains plus ou moins fixes (fonctionnaires, commerçants, petits salariés), surtout dans les cantons excentriques (Isoraka, Isotry, Ampandrana);

2^o environ 580 saisonniers, surtout Betsileo venus, soit dans les cantons agricoles pour les labours et le repiquage, soit en ville comme terrassiers ou manœuvres. Certains sont chômeurs ou travailleurs occasionnels. Beaucoup, même quand leur existence est précaire, ont pris l'habitude de la ville et n'ont plus le désir de rentrer chez eux.

Dans le cadre du présent travail, une enquête a été effectuée auprès d'un certain nombre de ces travailleurs par M. Roy, Inspecteur du travail, qui a établi un questionnaire. Une partie de l'enquête a été menée à Ampandrana (quartier nouveau de l'Est) par le commis des services administratifs Émile Ramaroson

et semble avoir porté, en principe, sur l'ensemble des immigrés non merina (111 hommes et 84 femmes, soit 97 Betsileo, 30 Betsimisaraka et Sihanaka, le reste du Sud-Est, de l'Ouest et du Sud); je n'en ai eu que des résultats globaux et très brefs. L'autre partie a été menée par M. Roy lui-même qui m'a transmis les fichiers individuels portant sur 61 interrogatoires effectués dans deux quartiers du Nord particulièrement misérables : à Besarety (5 Antemoro, 6 Antesaka, 9 Betsileo, 2 Tsimihety), et à Isotry (3 Antesaka, 7 Antandroy, 5 Tsimihety et 24 Betsileo dont les 3/4 sont originaires de Fandriana et dont la moitié est constituée par des femmes, les autres immigrés étant presque tous des hommes). Dans le compte rendu qui va suivre,

A. signifiera « à Ampandranana »,

B. I. signifiera « à Besarety et Isotry ».

Dans les deux cas, il s'agit non de saisonniers, mais d'immigrés de plus ou moins longue durée.

Question n° 1 : Depuis combien de temps êtes-vous à Tananarive?

A. — 66 % y seraient depuis plus de 15 ans, les autres depuis plus de 3 ans.

B. I. — de 1 mois à 34 ans, avec une moyenne de 5 à 6; ceci dans tous les groupes.

Question n° 2 : Pour quelle raison êtes-vous venu (chômage, famine, désaccord familial, vie plus agréable en ville)?

A. — 1° — Service militaire. « Ils se sont mariés plus ou moins légalement avec des Merina et, une fois démobilisés, ayant déjà femme et enfants, ils sont restés ».

2° — « Ils sont venus chercher du travail; mais l'argent gagné est dépensé et, pour ne pas rentrer bredouilles au milieu des leurs, ils sont obligés de rester un peu plus de temps en attendant des jours meilleurs ».

B. I. — Chômage, réponse la plus fréquente (en réalité : dessein de s'employer comme salarié); service militaire ou assimilés (gendarmerie, garde); perspective d'une vie plus agréable; famine (pour les Antandroy); désir de rejoindre son mari (pour la majorité des femmes); « amené par un Européen » pour les domestiques et certains ouvriers; « désaccord familial » plus rare.

Question n° 3 : Êtes-vous venu avec votre famille?

A. — Pas plus de 2 %; la plupart des autres, ou bien se sont mariés sur place, ou ont fait venir leur famille.

B. I. — prépondérance des oui chez les Betsileo et les Tsimihety, forte prépondérance des non chez les Antesaka et les Antandroy.

Question n° 4 : Quelle est votre occupation et votre revenu moyen?

A. — A part une dizaine de commerçants et retraités, tous sont salariés; moyenne : 5 000 à 10 000 francs CFA par mois.

B. I. — On trouve toutes les catégories sociales : au plus bas, deux Antandroy « sans emploi », un Betsileo bouvier à 1 500 F par mois; la majorité est composée de : journaliers, artisans, colporteurs, manœuvres, gardiens, tireurs de pousses gagnant de 3 à 5 000 F (surtout des gens du Sud-Est, Antandroy, Tsimihety); les femmes sont domestiques ou sans profession (Betsileo); les

chauffeurs, charpentiers, plantons, (surtout Betsileo) gagnent de 4 à 10 000 F; certains sont retraités; les plus riches sont quatre Antesaka : un cuisinier à 12 000 F, un marchand forain à 15 000, un marchand de bestiaux, un hôtelier (les deux derniers n'indiquent pas leur revenu, mais envoient de fortes sommes chez eux).

Question n° 5 : Etes-vous convenablement logés?

A. — « Logements pauvres et sans confort. » Une chambre par famille, sol cimenté ou avec des nattes, louée entre 500 et 1 100 F par mois. Le mobilier se compose d'un lit, d'une table et d'une ou deux chaises (la table et la chaise manquent parfois, certains n'ont qu'un matelas). La maison n'a ni lumière ni eau.

B. I. — Les avis sont à peu près exactement partagés entre les non et les oui. Ceux-ci l'emportent chez les Betsileo. L'absence de lumière motive des « non », mais n'empêche pas les « oui ». Certains commis logent dans l'arrière-boutique, un aide-chauffeur dans le camion. Le bouvier betsileo occupe une case en zozoro (roseaux). Un Tsimihety dit : « j'ai honte ».

Question n° 6 : Vous estimez-vous bien accueilli par les Merina?

A. — « Tous sont unanimes pour déclarer qu'ils sont accueillis fraternellement par les Merina, et même 60 % sont restés parce qu'ils ont fondé leur foyer avec les Merina ». Il est possible qu'une telle unanimité, pour qui connaît la politesse malgache, ait exprimé la crainte de froisser le fonctionnaire d'autorité merina qui interrogeait.

B. I. — Énorme majorité de « oui » chez les Betsileo d'Isotry, quasi unanimité de « non » chez ceux de Besarety. Les autres sont à peu près exactement partagés. Deux expriment leur « non » énergiquement : « Ah! pas du tout! » dit le marchand forain antesaka, qui vit pourtant depuis 6 ans à Tananarive et semble y prospérer. Un manœuvre tsimihety, qui, depuis 4 ans à Tananarive, n'y a amassé que des dettes, est plus violent encore et plus explicite : « On nous traite de « tambany » (gens d'en-bas)... Je les hais, ils sont trop racistes ». Certains envisagent volontiers un mariage avec les Merina, d'autres, (surtout parmi les côtiers) s'y refusent; un des « non » a vu une demande en mariage repoussée.

Question n° 7 : Rentrez-vous quelquefois dans votre pays d'origine? Comptez-vous y retourner ou vous fixer définitivement à Tananarive?

A. — Très peu rentrent périodiquement. La plupart n'ont plus de parents au loin; certains sont mariés à Tananarive, les plus favorisés y ont une maison « ou un terrain pour cultiver des fleurs ». Ceux-là se fixent. D'autres économisent plus ou moins avec l'idée de rentrer définitivement.

B. I. — Les gens du Sud-Est retournent, pour la plupart, au pays régulièrement ou ont l'intention de retourner quand ils auront assez d'argent; les seuls décidés à se fixer sont les deux Antesaka qui ont des intérêts à Tananarive (l'hôtelier et le marchand de bestiaux) et un autre qui est parti « pour désaccord familial » (peut-être rejeté par son clan). Les Tsimihety sont partagés ainsi que les Antandroy. Les deux tiers des Betsileo envisagent de rentrer chez eux.

Question n° 8 : Envoyez-vous parfois de l'argent à votre famille restée au pays?

Les Betsileo sont à peu près partagés entre le « non » et le « oui » (de 100 francs par an à 2 000 francs par mois). Les autres sont aussi partagés; plusieurs « non » donnent, comme raison, le manque d'argent. Des Antesaka spécifient « oui », pour les cérémonies, « oui, pour être conservé pour mon retour »; les sommes ne sont pas indiquées, sauf par un Antandroy (300 francs par mois) et par les deux Antesaka enrichis (1 500 francs par mois pour le marchand de bestiaux; entre 10 000 et 20 000 francs par mois pour l'hôtelier, qui, bien que fixé définitivement à Tananarive, reste la providence de sa famille dans le Sud-Est).

La stabilisation apparaît donc importante, mais le total de l'immigration non-merina demeure faible. Tananarive, à la différence des grandes villes africaines, reste, bien que capitale de l'île, une cité presque exclusivement merina.

Le district de *Tananarive-Banlieue* reçoit un millier d'immigrants saisonniers (hommes et femmes) venant d'Ambatolampy et Manjakandriana, surtout pour la moisson, pendant moins d'un mois. Des Betsileo et Fandriana viennent aussi comme saisonniers et sont bien accueillis; le travail est à forfait ou à la tâche; ils ne sont ni logés ni nourris. Les paysans se méfient des côtiers, surtout Antesaka et Antandroy, dont la turbulence les étonne et dont ils craignent les vols.

A tous ces travailleurs, il faut joindre les gens qui sont venus, des alentours, ou même de loin, attirés par la ville et qui y restent parce qu'ils en ont pris l'habitude, bien que leur situation de chômeurs fréquents et de travailleurs occasionnels non qualifiés ne paraisse guère enviable. Leurs besoins sont limités et les conditions précaires dans lesquelles ils vivent ne les affectent pas. Le cas typique est celui d'un des Antandroy touchés par l'enquête à Isotry : venu faire son service militaire, il est resté à Tananarive depuis 11 ans, bien que sans emploi; il se fixera et ne retournera plus au pays. Ces déracinés sans travail régulier paraissent d'ailleurs moins nombreux que dans les grandes villes africaines.

Les autres districts de l'*Imerina classique* n'ont qu'une immigration quasi nulle, sauf Ambohidratrimo, assimilable à certains égards à la banlieue de Tananarive, et Arivonimamo qui reçoit environ 200 saisonniers betsileo pour la moisson.

3. Le district d'*Anjozorobe*, malgré une population en croissance (excédent des naissances sur les décès : 4 768 en cinq ans), est encore insuffisamment occupé. Le pays était Sihanaka au XVIII^e siècle. Les Merina l'ont peu à peu colonisé. Des

Betsileo se sont fixés dans le canton Nord-Ouest du district, le plus vide. Ils sont passés de 351 en 1952 à 1 705 en 1956. C'est le prolongement de la colonisation betsileo de la Betsiboka (district de Tsaratanana). Les Betsileo s'embauchent chez les merina, puis se choisissent une terre. Des villages betsileo éclosent ainsi chaque année.

Le district d'*Antsirabe* a une population (Vakinankaratra) particulière qui, assimilée aux Merina, semble résulter en réalité d'un mélange de Betsileo et de Merina détribalisés et insoumis qui s'étaient réfugiés dans cette région frontière à l'époque des guerres intestines. Ils en ont gardé un individualisme très net et une réputation de « cabochards ». La cuvette d'*Antsirabe*, encore marécageuse, a été ainsi peuplée au xviii^e siècle; *Andrianampoinimerina* y installa ensuite des colons.

Les Betsileo sont concentrés dans le canton de Soanindrariny (6,25 % de la population) et Manandona (3,3 %), ainsi que dans la ville d'*Antsirabe* (700 Betsileo sur 14 700 Malgaches). La plupart sont fixés. Il faut y ajouter 300 paysans de Fandriana, saisonniers pour les travaux de rizières. La ville d'*Antsirabe* exerce un attrait sur les gens d'alentour dont 300 environ viennent y travailler chaque jour.

Le poste de *Faratsiho* qui dépend administrativement d'*Antsirabe*, a eu une histoire assez différente, qui le rattache plutôt à l'Imerina de l'Ouest. Le pays, à peu près vide, séparé de l'Imerina classique par la montagne, alors forestière de l'Ankaratra, a été peuplé au xvii^e siècle par deux tribus merina de l'Ambodirano (district d'Arivonimamo), les Zanakantitra et les Tantsaha, qui occupèrent le centre et l'Est. Dans l'Ouest, on trouve des métis de Merina et de noirs préexistants, Sakalava ou Vazimba, ainsi que quelques Betsileo fixés.

II — LA FRANGE OUEST DE L'IMERINA

(Districts de *Miarinarivo*, *Soavinandriana*, *Tsiroanomandidy*, *Ankazobe*, *Betafo*)

1. — Nous trouvons là un pays plus intéressant pour les migrations. Il fait partie de cette zone Ouest des plateaux, quasi vide jusqu'au xviii^e siècle, qui ne servait guère que de parcours aux Sakalava et à quelques peuplades archaïques (Vazimba, Manendy) et peu nombreuses. Les Sakalava y conduisaient, de temps à autre, des razzias contre les Merina. D'où le souci d'*Andrianampoinimerina*, dès qu'il eut unifié l'Imerina clas-

sique, de soumettre ces contrées et d'y installer des colons. Ceux-ci se sont fortement accrus par la suite. Cependant la population y reste moins nombreuse que celle de l'Imerina de l'Est (densité : Soavinandriana 11,3, Miarinarivo 5,8 Betafo, 9, Ankazobe 3,8, Tsiroanomandidy 3,4). Elle est aussi, ethniquement un peu moins monolithique :

| | Merina | Betsileo | Sakalava | Sud-Est (y compris Tanala et Tanosy) |
|--------------------|----------------|---|--------------|---|
| Miarinarivo . . . | 42 300 | 5 200 | 2 050 | 500 |
| Soavinandriana . | 23 800 | 3 150 | 50 | 50 |
| Tsiroanomandidy. | 20 600 | 5 300 | 450 | 950 |
| Ankazobe | 22 500 | 2 250 | 100 | 100 |
| Betafo | 68 100 | 1 600 | | 150 |
| TOTAL . . . | 177 300 | 17 500 | 2 650 | 1 750 |
| | Antandroy | Betsimi i- raka Sihanaka Besanzano | Bara | Divers |
| Miarinarivo . . . | 1 000 | 200 | 50 | 50 |
| Soavinandriana . | 100 | 50 | 50 | |
| Tsiroanomandidy. | 400 | 200 | 550 | 50 |
| Ankazobe | 50 | 500 | | 50 |
| Betafo | 600 | 50 | 1 600 | |
| TOTAL . . . | 2 150 | 1 000 | 2 250 | 150 |

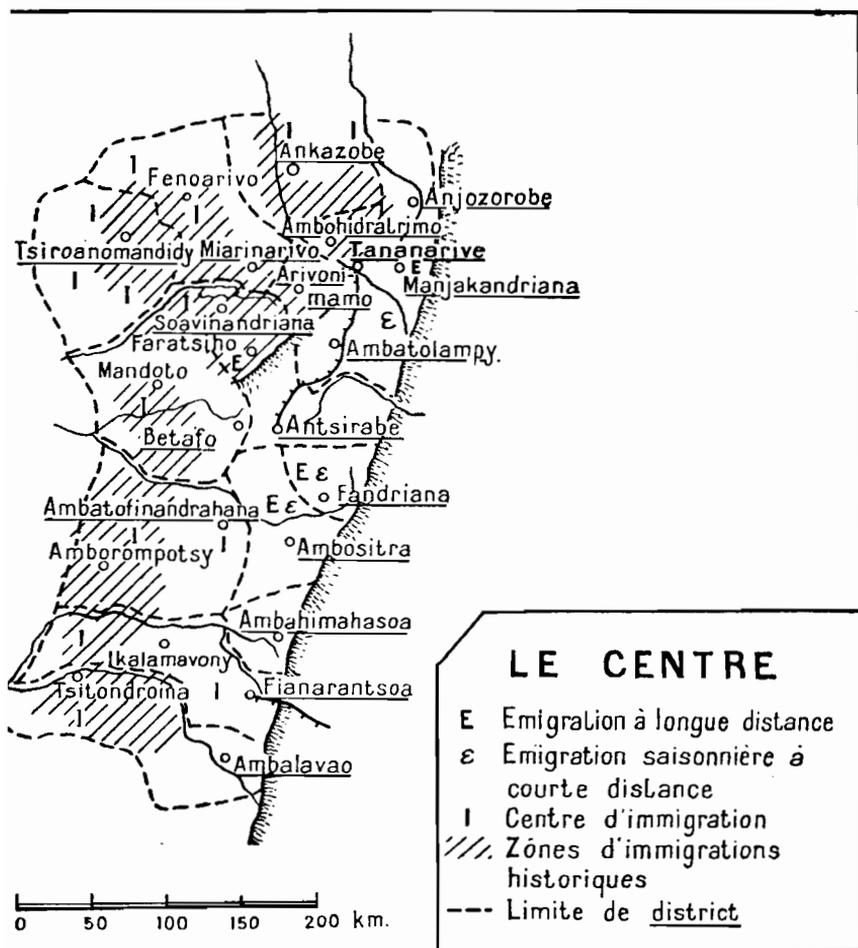
Si on compte les Merina et les Sakalava comme indigènes, les immigrés appartenant à d'autres ethnies seraient 24 800, soit 12 % de la population. En fait, presque tous les habitants, sauf les Sakalava, sont arrivés depuis le XVIII^e siècle. Le tiers au moins de la population est immigré depuis 1900.

2. — La plus grande partie de l'Imerina-Ouest est occupée par l'ancienne province de l'*Iasy* (du nom du lac), qui comprenait les trois districts de Miarinarivo, Tsiroanomandidy, Soavinandriana.

Le district de *Miarinarivo*, déjà occupé au XVIII^e siècle dans sa partie Sud par un royaume merina indépendant, a vu l'immigration merina pénétrer assez tôt, amenant la retraite des Sakalava, dont la présence des Merina troublait les fady (tabous). Des tombeaux sakalava parsèment encore

le pays. Certains d'entre eux sont restés dans le canton d'Ando-
lofotsy (au Nord-Ouest du lac Itasy), entourés par les Merina
dont ils prennent peu à peu les coutumes.

La partie Sud du district, la plus anciennement peuplée, a été
le lieu d'une émigration assez forte entre 1919 et 1940, par suite
de l'épuisement des sols et des épidémies de peste. Les départs
se sont faits vers les districts voisins de l'Ouest. Ils ont été
compensés par des arrivées d'habitants et la région de Tanana-
rive et de Betsileo, qui continuent au rythme d'une cinquan-



taine par an. Des Antandroy ont été introduits comme travailleurs salariés temporaires sur les plantations proches du lac.

Toute la moitié Nord-Ouest du district appartient à la zone autrefois quasi vide de la bordure des plateaux, avec de grandes étendues de tampoketsa (cuirasses latéritiques) entre les rivières. Les Sakalava s'en sont retirés en grande partie. Le pays a été occupé, surtout depuis 1920, par des éleveurs de bœufs, merina et betsileo, avec quelques antesaka. Peu de cultures; les morts sont encore placés dans des fosses provisoires.

Le district de *Soavinandriana*, habité autrefois par les Marotanora, mélange de Sakalava, de Vazimba et de Merina, fut occupé dans sa partie Est par les premiers colons merina au début du XIX^e siècle. Ils aménagèrent en rizières les marais de l'Itasy et reçurent du roi le nom de Mandridrano (qui tarit l'eau). La richesse du sol volcanique permet la polyculture : riz, manioc, maïs, tabac, arachides, pommes de terre, un peu de café arabica. La densité est forte : 34 à Soavinandriana, 38 à Ampefy. Au contraire les cantons de l'Ouest, bordure du plateau plus sèche et moins fertile, n'ont que de 13 à 5, la diminution étant régulière vers l'Ouest. C'est un pays d'élevage où les terrains cultivables sont encore nombreux dans les vallées.

Dans l'ensemble du district l'immigration se poursuit. Actuellement, 11 000 habitants seulement sur 27 000 sont originaires du district. Les immigrés récents (16 000) sont donc en majorité. Ils se décomposent en : 1 300 venus de Tananarive et banlieue, 4 900 d'Arivonimamo et Miarinarivo, 4 900 de Faratsiho, 1 200 du Vakinandaratra. A ces 12 300 Merina, il faut ajouter 3 000 Betsileo, dont 1 000 de Fandriana, et quelques représentants d'autres ethnies, notamment des Antandroy ouvriers de plantations.

Les immigrés merina sont nombreux dans la partie Ouest (originaires de Faratsiho) et centrale (originaires de l'Imerina Est). Certains sont commerçants, d'autres éleveurs de bœufs ou de porcs. Mais la plupart pratiquent l'agriculture. Ils s'installent d'abord comme métayers, donnant en général un tiers de la récolte au propriétaire; certaines conventions prévoient le déguerpissement du métayer quand le propriétaire veut reprendre son terrain; mais la majorité reste en place et un tiers au moins devient propriétaire.

Les Betsileo, répartis dans les cantons du Nord, sont surtout des salariés saisonniers, venant pour les labours et le

repiquage, d'octobre à décembre. Ils sont logés par l'employeur. Certains s'installent définitivement, comme salariés, puis métayers, et souvent ensuite achètent la terre ou en acquièrent une dans la région.

Les immigrants, pauvres et ardents au gain, sont l'élément dynamique. Ils transforment leurs gains en bœufs et en terrain.

Il n'y a guère de différends entre immigrés et gens du pays, sauf dans l'Ouest où les gens de Faratsiho, nombreux et remuants, veulent prendre la direction, ce que n'admettent pas les plus anciens habitants. Des conflits entre éleveurs et agriculteurs sont à prévoir si la colonisation s'étend dans l'Ouest.

Le district de *Tsiroanomandidy*, extrême Ouest du plateau jusqu'au Bongolava, était autrefois un *no man's land*, sauf quelques pasteurs sakalava. Le roi Radama l'annexa au début du XIX^e siècle, y épousa la fille d'un chef sakalava et créa le poste de *Tsiroanomandidy* (« il n'y en a pas deux qui commandent ») et quelques autres, pour repousser les attaques sakalava. C'était une marche militaire. Les nobles et les hova riches de Tananarive y faisaient garder leurs troupeaux par leurs esclaves, qui constituèrent la première population. La sécurité y était faible, les razzias sakalava fréquentes; en 1887 et 1891, deux d'entre elles faillirent enlever le poste. C'est surtout après 1895 que l'immigration merina put se manifester. Ce sont des éleveurs (150 000 bœufs pour 30 000 habitants) et, en moindre proportion, des riziculteurs (7 000 tonnes de paddy).

L'excédent des naissances sur les décès est de près de 1 000 par an dans ces dernières années. Aux Merina se sont joints Betsileo et autres immigrants, environ 28 % de la population.

Les Merina des cantons de l'Ouest, proches du Bongoleva, sont d'ailleurs noirs, grands, avec des cheveux crépus, résultat probable d'un métissage avec les Sakalava ou autres indigènes.

L'immigration actuelle se fait encore au rythme de 7 à 800 par an. On s'installe sur des terres domaniales sans formalités, après un accord avec le *fokon'olona* pour le choix du terrain. Certains immigrants sont gardiens de troupeaux pour des gros éleveurs étrangers au district; ils perçoivent un salaire ou participent aux bénéfices. On peut distinguer quatre catégories d'immigrants :

1° — Ceux qui sont installés depuis une cinquantaine d'années, enrichis, possédant des troupeaux importants, ils ont fait construire des maisons en dur et des tombeaux. Ils représentent environ 20 % des Merina.

2° — Ceux qui sont installés depuis plus de 15 ans repré-

sentent 70 % des immigrés. Petits et moyens éleveurs, ce sont surtout des Merina de l'Imamo et de l'Ankaratra et des Betsileo d'Ambositra et de Fandriana.

3° — Des manœuvres de plantation plus ou moins permanents (Merina, gens du Sud-Est, Bara, Antandroy), environ 10 %. Le métayage est assez rare.

4° — Des saisonniers betsileo ou du Sud-Est pour les travaux de rizières : 200 environ par an, travaillant à la tâche.

A l'origine, on vient comme gardien de bœufs, puis éleveur, puis on fait des rizières dans les bas-fonds, enfin on met en valeur les terres sèches avec du manioc, de l'arachide, du maïs. La propriété est fondée sur l'usage. On s'entend avec le propriétaire s'il y en a un, ou avec le fokon'olona.

Le nombre des Betsileo s'accroît rapidement (il a doublé de 1938 à 1957) ainsi que les Bara. Ceux-ci, de même que les Antandroy et même les Sakalava, viennent chercher du travail sur les concessions européennes qui emploient plus d'un millier de gardiens de bœufs; certains restent et s'établissent à leur compte.

Le pays est mis en valeur par l'immigration. Tsiroanomandidy est un grand marché de bétail (50 000 têtes vendues annuellement).

Il y a uniformisation des genres de vie et merinisation des étrangers. Les mariages ne sont pas rares entre Merina et Betsileo. Des gens du Sud, employés temporaires, vivent avec des femmes merina. Les Antandroy, redoutés au début, sont maintenant en partie sédentarisés et assimilés.

Sociologiquement, ce district d'immigrants récents est caractérisé par l'absence de traditions et de structures sociales. C'est vraiment *le Far West de l'Imerina*. Le notable est l'éleveur enrichi ou le gros commerçant en bétail. On compte encore 500 vols de bœufs par an. L'individualisme règne et il est difficile d'obtenir une entente pour des travaux d'intérêt commun. Culturellement, l'Ouest et le Centre sont représentés dans les chants et les danses. L'influence des missions (sur les Merina et les Betsileo) et celle de Tananarive sont sensibles.

Les terres libres ne manquent pas et l'avenir est encore ouvert aux immigrations, surtout merina et betsileo. Noter que dans cette région a été installé le centre de colonisation réunionnaise de la Sakay.

3. — Le district d'*Ankazobe* était aussi une zone autrefois vide, route classique des incursions sakalava. Elle fut peuplée autour des petits postes que les rois merina établirent

au xix^e siècle sur la piste conduisant à Majunga. Le district a été vidé de la moitié de sa population qui a fui la peste et le paludisme entre 1919 et 1939 et a contribué au peuplement de la Betsiboka. Les Tampoketsa déserts entre les fleuves occupent près de la moitié du district.

3 à 400 Betsileo saisonniers viennent de novembre à février pour les gros travaux de rizières. Un petit nombre se fixe, soit par métayage, soit par installation directe après autorisation, du fokon'olona; puis ils font venir leur famille. On les trouve, soit dans la vallée de l'Ikopa, soit au Nord-Est, au contact des gros peuplements betsileo de Tsaratanana. Le métissage avec les Merina est fréquent.

Peu peuplée, cette région peut être un exutoire pour le surcroît de population paysanne merina et betsileo.

Le district de *Betafo* participe de l'Imerina de l'Est dans sa partie Est, bosselée avec des montagnes et des rizières, et de la frange de l'Ouest par sa partie occidentale qui est une pénélaine sèche. L'Est (Betafo) a 2 900 km² et 50 000 habitants, l'Ouest (Mandoto) a 5 150 km² et 21 000 habitants.

Dans la région de Betafo, zone centrale du Vakinankaratra, s'établit, au xvii^e siècle, un roitelet merina chassé de son pays. Le xviii^e siècles vit des guerres contre les razzias bara, puis l'annexion par Andrianampoinimerina. Les Bara furent repoussés vers l'Ouest et les Merina s'installèrent de plus en plus nombreux, ainsi qu'un petit nombre de Betsileo.

Actuellement, les Bara forment 15 % de la population dans le Sud-Ouest. Ils sont restés longtemps des pasteurs de bœufs nomades. Mais, depuis dix ans, ils se fixent de plus en plus et pratiquent l'élevage des porcs et la culture du manioc dans les vallées.

Les Betsileo viennent comme travailleurs saisonniers. surtout des districts voisins d'Ambositra et d'Ambatofinandrahana, pour les labours de rizières et la moisson, d'octobre à novembre et en avril-mai. On en compte environ un millier par an. Ils arrivent par familles. Certains restent, défrichent et s'installent. On les trouve dans tous les cantons, où ils forment 1 à 16 % de la population.

III. — LE BETSILEO

(Districts de *Fandriana*, *Ambositra*, *Ambatofinandrahana*, *Ambohimahasoa*, *Fianarantsoa*, *Ambalavao*)

Nous trouvons dans le Betsileo la même dualité qu'en Imerina entre la partie Est, élevée, bosselée, très peuplée et

cultivée, et la frange Ouest, faite de plateaux et de vallées encaissées, plus sèche, pastorale, aux populations plus rares et plus mélangées. Certains districts s'étendent sur les deux zones, j'ai dû les fractionner dans cet exposé.

1. — Le *Betsileo-Est*, c'est-à-dire le Betsileo proprement dit, le pays des anciens royaumes, comprend les districts de Fandriana, Ambositra, Ambohimahaso, et l'Est des districts d'Ambatofinandrahana, Fianarantsoa et d'Ambalavao. La densité va de 10 à 34. La répartition ethnique est la suivante :

| | Betsileo | Merina | Antandroy et Mahafaly | Tanala | Bara | Sud-Est et Tanosy | Divers |
|--------------------------------|----------|--------|-----------------------------|--------|-------|-------------------------|--------|
| Fandriana . . . | 65 700 | 1 450 | | 50 | | 20 | |
| Ambositra . . . | 96 800 | 8 350 | 200 | 4 300 | | | 100 |
| Ambohimaha- soa | 55 900 | 5 350 | | 600 | 30 | 30 | 50 |
| Ambatofinan- drahana-Est. | 12 100 | 600 | 50 | | 120 | 50 | 50 |
| Fianarantsoa- Est | 148 000 | 16 800 | 1 000 | 700 | 200 | 1 200 | 200 |
| Ambalavao-Est | 47 300 | 3 000 | 500 | 150 | 700 | 400 | 50 |
| TOTAL . . . | 425 800 | 35 550 | 1 750 | 5 800 | 1 050 | 1 700 | 450 |

Soit, en comptant comme indigènes les Betsileo et les Tanala (ceux-ci dans la falaise forestière), 431 600 indigènes et 40 500 immigrés, formant 8,6 % de la population malgache. Les Merina, à eux seuls, constituent plus de 89 % de cette immigration.

Dans l'ensemble, cette immigration merina est d'implantation antérieure à 1895 et n'augmente guère que par sa croissance naturelle qui est très forte (45 % d'enfants de moins de 15 ans à Ambohimahaso, 54 % à Ambositra et Fianarantsoa, et 56 % à Fandriana). Les groupes originels étaient des militaires, fonctionnaires, ou chefs féodaux (*tompomenakely*) installés dans le pays par les rois merina, ou des commerçants ou colons venus à leur suite. Ils sont surtout nombreux dans les villes dont ils forment, en moyenne, le tiers de la population : commerçants, fonctionnaires, propriétaires fonciers. On en trouve également dans les chefs-lieux de canton et les petits centres de brousse comme commerçants, transporteurs, collecteurs de produits, artisans, plus rarement cultivateurs. En général, ils se marient entre eux. Ils exercent une influence

économique et politique considérable, qui est celle de la bourgeoisie sur un peuple paysan.

Sauf à Fianarantsoa et dans le district d'Ambalavao, proche des Bara et où passent toutes les populations du Sud, les autres ethnies ne jouent qu'un rôle insignifiant. On peut signaler le curieux groupement des Antandroy du canton d'Ambohipo, au Sud-Ouest d'Ambositra, vivant de commerce de bestiaux, de trafic illégal de tabac, restant parfois un ou deux ans dans le même village, puis disparaissant sans raison apparente, pour une destination inconnue.

Le Betsileo Est est une région peuplée, avec excès même dans certains districts (Fandriana, Ambositra) et qui doit alimenter de plus en plus l'émigration. Il s'y trouve cependant des régions sous-peuplées, notamment dans le district d'Ambatofinandrahana où la densité des 4 cantons de l'Est va de 1,1 à 8,5. Des travaux y sont en projet, notamment l'irrigation de la plaine de Soavina (3 500 hectares) qui pourrait attirer les émigrants de Fandriana et d'Ambositra, si cette installation était organisée progressivement (en les employant d'abord comme saisonniers aux travaux d'aménagement, puis en installant quelques-uns qui serviraient de pilotes).

La ville de *Fianarantsoa* présente un aspect ethnique plus bigarré que le reste du pays. En réunissant les trois cantons. (ville haute, ville basse, banlieue), on obtient 17 814 Betsileo, 10 376 Merina (33 %), 560 Antandroy et Mahafaly, 1 194 gens du Sud-Est, 86 Tanosy, 541 Tanala, 197 Bara, 74 Sakalava, 169 Betsimisaraka.

On sait que la ville fut créée par Ranavalona 1^{re} en 1830, sur l'emplacement du petit village d'Ivoenana, près de la colline de Kianjasoa, où se dressait la résidence des rois betsileo. En 1910, elle ne comptait que 10 000 habitants. Elle dépasse les 30 000 aujourd'hui. Centre administratif placé sur la grande artère centrale de l'île, au terminus du F. C. E. et de la route de Mananjary, elle attire normalement des populations diverses. L'implantation de petites industries : rizeries, menuiseries, conserveries, huileries, brasseries, scieries, a développé une population ouvrière.

Les Merina sont fonctionnaires, commerçants, propriétaires fonciers; certains s'enrichissent par l'usure; à côté de ces bourgeois, on trouve un prolétariat d'artisans et de petits salariés. Il règne entre les éléments merina riches et influents et les Betsileo une certaine rivalité dans tous les domaines, qui ne va pas d'ailleurs jusqu'à l'antipathie.

Les Antandroy originaires d'Ambovombe ou de Bekily et

quelques Mahafaly sont manœuvres, terrassiers, gardiens de nuit, à titre précaire et sans contrat. Dans la banlieue on les trouve comme ouvriers agricoles; ils pratiquent aussi le marché noir du tabac en feuilles. La plupart restent dans le pays. Certains alimentent la chronique judiciaire pour des vols ou des coups; ils constituent une sorte de sous-prolétariat urbain, quelque peu redouté des pacifiques Betsileo.

Une enquête a été faite par l'Inspecteur du Travail auprès de 18 d'entre eux. Les fiches m'ont été adressées. En voici les résultats (R. g. = réponse générale ou presqu) :

Question 1 : Pourquoi êtes-vous parti?

Pour gagner un salaire. 3 indiquent la famine. Un voulait s'engager dans l'armée et n'y a pas réussi.

Question 2 : Qui vous a renseigné sur un travail possible?

R. g. : les « on-dit ». Deux ont eu des renseignements précis sur une plantation par des travailleurs qui en revenaient.

Question 3 : Mode de transport?

R. g. : camion. Un seul est venu à pied. Un indique pied et camion. L'habitude du camion a été si bien prise depuis quelques années que ceux d'entre eux qui voudraient rentrer chez eux attendent d'avoir (même sans grand espoir) assez d'argent pour le camion.

Question 4 : Êtes-vous parti seul?

9 sont partis seuls, 4 avec leur femme, 5 avec femme et enfants.

Question 5 : Aviez-vous un contrat de travail?

R. g. : non.

Question 6 : Destination et emploi?

R. g. : Fianarantsoa; manœuvre irrégulier.

La plupart sont venus directement. Un a été auparavant dans les mines, deux sur une plantation du district de Fort-Carnot. Trois sont en chômage.

Question 7 : Depuis combien de temps êtes-vous parti?

Différence considérable avec Tananarive, il n'y a pas d'éléments fixés, sauf un malade qui n'a pu économiser et qui est là depuis 11 ans. 12 d'entre eux sont partis depuis un an au moins. Cinq seulement ont deux ou trois ans d'absence.

Question 8 : Gardez-vous des rapports avec votre famille?

R. g. : oui.

Question 9 : Envoyez-vous de l'argent?

La plupart répondent, non pas encore. Deux ont envoyé 2 000 francs, un 4 000 francs en trois ans, un a remboursé les frais de son voyage.

Question 10 : Revenez-vous périodiquement chez-vous?

R. g. : non. Tous attendent pour repartir définitivement d'avoir

fait des économies : entre 10 et 35 000 francs, les chiffres de 15 000 à 25 000 francs étant les plus couramment espérés. Un seul désespère de jamais rentrer et regrette son départ. Certains exposent leur budget (ou peut-être leurs espoirs, car il s'agit de gens qui viennent d'arriver) : mettre de côté 500 francs par mois l'un deux espère gagner 2 500 francs par mois et économiser 1 500; un autre compte gagner 4 000 francs, en dépenser 1 000 avec sa femme, en mettre de côté 3 000 et rentrer dès qu'il en aura 15 000. Aucun n'exprime le désir de rester.

Les Bara viennent de Betroki ou d'Ihoso à peu près dans les mêmes conditions que les Antandroy.

Les Tanala montent par le chemin de fer et, s'ils trouvent à s'employer à Fianarantsoa, retournent périodiquement chez eux.

Les Antesaka (460), Antemoro (643) et Antefasi (91) sont fonctionnaires, employés de commerce, domestiques, ouvriers du bâtiment ou de l'industrie, manœuvres. On ne les trouve qu'en ville. Un tiers se fixe. Le reste repart avec argent et bœufs achetés, et transfèrent le corps de leurs morts. Ils ne se mêlent pas aux autres éléments de population et choisissent leurs propres dirigeants qui règlent les conflits entre eux.

2. — La *frange Ouest du Betsileo* comprend les postes d'Amorompotsy (Ouest du district d'Ambatofinandrahana), d'Ikalamavony (Ouest du district de Fianarantsoa) et de Tsitondroina (Ouest du district d'Ambalavao). La densité moyenne est, respectivement de 1,07, de 4,3 et de 0,9 au km². La répartition des ethnies est la suivante :

| | Betsileo | Bara | Merina | Antan- droy | Tanala | Sud- Est | Divers |
|----------------|----------|-------|--------|----------------|--------|-------------|--------|
| Amorompotsy. | 6 750 | 2 950 | 200 | 50 | | 25 | 25 |
| Ikalamavony . | 7 600 | 1 600 | 550 | 150 | 30 | 100 | 25 |
| Tsitondroina . | 1 600 | 1 350 | 50 | | 500 | 225 | 25 |
| TOTAL . . . | 15 950 | 5 900 | 800 | 200 | 530 | 350 | 75 |

Si l'on considère les Betsileo comme indigènes, le nombre des immigrés serait donc de 7 855, soit 27 % de la population. En réalité, dans ces régions autrefois quasi désertiques, il semble que la majorité des habitants, y compris les Betsileo soient des immigrés datant d'une soixantaine d'années au plus.

Les Merina sont surtout commerçants, certains descendent

des soldats de la conquête. Les Bara sont essentiellement des éleveurs; ils cultivent aussi quelques terres vides. Certains s'enrichissent en bétail. Ils occupent généralement des villages distincts, mais les mariages mixtes ne sont pas rares. De jeunes Betsileo participent aux cérémonies bara; ils apprennent même à voler des bœufs ou deviennent indicateurs pour le compte des voleurs. Les Bara, plus instables, partent parfois pour les districts voisins. Quant aux autres ethnies, elles se composent en partie d'ouvriers des concessions minières.

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

LE PASSÉ

1. Migrations organiques

Nous n'avons aucun document sur les origines malgaches et nos hypothèses ne peuvent se fonder que sur les données encore rudimentaires, de l'anthropologie physique, de la linguistique et de l'ethnologie comparées. L'histoire des migrations intérieures ne nous aide nullement à cet égard. Elle nous est, du reste, fort mal connue, faute d'une collecte systématique et complète des traditions historiques, qui reste à faire dans la plupart des groupes ethniques.

Les directions que nous connaissons sont le plus souvent récentes et n'interdisent nullement de croire à l'existence de mouvements antérieurs de sens contraire ou différent. Les Bara, dans leurs migrations historiques, se sont déplacés, dans l'ensemble, de l'Est à l'Ouest, de la région de Midongy du Sud et d'Ivohibe, vers le plateau puis vers les plaines de l'Ouest. Mais leurs caractères raciaux les apparentent aux Africains et une tradition plus ancienne leur fait traverser Madagascar d'Ouest en Est. L'expansion Antesaka, depuis un siècle, se dirige vers l'Ouest (Midongy, Mangoki, Menabe); mais les ancêtres de leurs clans nobles, ceux qui ont fondé le peuple antesaka, étaient venus du pays sakalava par le seuil d'Ihosy. La venue des Hova sur le plateau semble s'être effectuée par l'Est, mais les Vazimba, qui se sont unis à eux pour former le peuple Merina, sont peut-être venus par l'Ouest. La multiplicité des origines et des directions des migrations organiques est attestée, pour les groupes qui ont gardé leur structure tribale, par la conservation de leurs histoires particulières : ainsi pour les Antandroy ou les Sahafatra.

L'arrivée d'étrangers dans l'île s'est toujours manifestée par leur malgachisation progressive. Il en a été ainsi aussi bien des Antemoro nobles que des Makoa. Il semble que l'idée de royaumes, de formations politiques plus étendues que la tribu ait été due, le plus souvent, à des étrangers. Ces royaumes constitués depuis le xvi^e siècle, ont provoqué

des mouvements de peuples, soit par la conquête, soit par la fuite. De là, une certaine concentration et la création de régions désertes entre les royaumes, notamment dans la falaise forestière et à la limite de la Côte Ouest et du Plateau.

Il est probable d'ailleurs que l'île était encore assez faiblement peuplée au *xvi*^e siècle, sauf dans certaines régions côtières que les Européens nous ont décrites et qui ont pu nous abuser sur le reste. L'occupation hova ne dépassait pas 20 km de rayon autour des hautes vallées de la Sisaony et de l'Ikopa. Tout l'ouest du plateau devait être à peu près vide, sauf quelques nomades. Autres régions désertes ou peu occupées : l'Extrême Nord, la zone Sambava-Antalaha, la « vallée permo-triasique » de l'Ouest. Les expansions guerrières des Sakalava, Betsimisaraka, Merina commencèrent à remplir ces vides; les migrations historiques continuèrent ce mouvement qui n'est pas encore achevé. L'occupation de l'île se poursuit sous nos yeux. Les migrations actuelles ne sont qu'une phase d'un processus millénaire.

Les anciens clans, à l'époque où l'île était encore en grande partie déserte, devaient mener une existence semi-nomade, brûlant la forêt pour leurs tavy (culture sur brûlis) et brûlant ensuite la brousse qui en résultait pour nourrir leurs bœufs. Quand le sol était stérile, on allait plus loin. La rizière inondée, connue sur la côte Est, n'a pas peut-être été pratiquée en grand sur les plateaux que lorsque, tout étant brûlé, le tavy devint impossible. Alors commença la sédentarisation, qui semble avoir existé bien auparavant sur la côte Est. Les déplacements des capitales merina et betsileo et l'extension progressive des royaumes vers l'Ouest indiquent bien ce caractère semi-nomade, cette allure de pionniers, de conquérants de terres vierges qu'avaient encore ces deux peuples aux *xvii*^e et *xviii*^e siècles, et qu'ils ont encore dans la partie Ouest du plateau. Leur enracinement, si solide et même si exagéré qu'il paraisse, date à peine de deux siècles, trois au plus, et n'est pas encore total.

Le Nord et le Sud du plateau ont des populations beaucoup plus mouvantes encore. Le protoplasme tsimihety et le protoplasme bara ne cessent de bouger et d'envoyer des pseudopodes dans tous les sens que ne leur interdisent pas des populations compactes. Quant aux peuples côtiers, plus resserrés, leurs royaumes se sont heurtés, amenant des conquêtes, des fusions, des refoulements dont peu nous sont connus. Au *xvii*^e siècle, Flacourt place les Antesaka sur la moyenne Mananara, les Masikoro dans la région de Tsivory. Les pre-

miers ont atteint la côte Est, les seconds la côte Ouest. *Toujours nous trouvons le mouvement.* La stabilisation ne vient que des rizières, et elle n'empêche pas un nomadisme larvé qui se traduit par des migrations des jeunes, tenant autant à des habitudes ancestrales qu'aux nécessités économiques, ainsi chez les Tsimihety et les Antesaka.

Les mouvements anciens s'effectuaient par clans, voire même par groupements de clans sous la conduite d'un chef noble. Ces clans, là où ils s'établissaient, chassaient les indigènes ou se juxtaposaient à eux. Il n'y eut fusion, semble-t-il, que dans des cas assez rares, et surtout dans les clans nobles, pour des raisons politiques. La société nouvelle, résultant de la formation des royaumes, était hiérarchisée; certains clans étaient classés nobles, d'autres roturiers. Ils vivaient les uns à côté des autres, avec des exogamies réglementées mais sans se confondre. Cette cohabitation et l'appartenance à une même unité politique (voire même seulement à une même région géographique) leur donnait cependant le sentiment d'appartenir à un ensemble plus vaste, à l'une de ces ethnies, de ces « 18 peuples » (chiffre élastique) dont l'ensemble constitue le peuple malgache.

2. Migrations historiques

La formation de ces ethnies était achevée quand commença la conquête merina, au début du XIX^e siècle. C'est de cette date qu'on peut faire partir les migrations historiques, dont la connaissance est moins obscure, tout au moins pour certaines d'entre elles.

La plus célèbre est celle de ces Tanosy qui, en 1845, se déplacèrent en masse pour éviter la soumission aux merina et s'installèrent sur le Moyen Onilahy. Migration qui a encore une allure clanique, mais élargie à un peuple. L'expansion Antesaka sur le gradin de Midongy, qui date à peu près de la même période, a présenté aussi des caractères collectifs. La migration pastorale des Bara sur le moyen Mangoki a été aussi un contre-coup de l'occupation merina dans le nord de leur pays. L'expansion tsimihety, lente et incessante, n'a eu lieu au contraire que par petits groupes, reconnaissant les contrées neuves puis les occupant. Partout l'installation se faisait avec l'accord des indigènes. très peu nombreux. Les Tanosy se sont déclarés sujets des rois mahafaly; c'est seulement lorsqu'ils ont été en force qu'ils se sont rendus indépendants.

A côté de ces migrations collectives, de type ancien, on vit, grâce à la sécurité relative apportée par le régime merina, se dessiner les premières migrations individuelles : celle des travailleurs Antesaka et Antemoro dans l'Est et le Nord et leurs premiers noyaux dans l'Ouest, celle des Merina et Betsileo vers la Betsiboka et, en général, autour des centres militaires et administratifs créés par les Merina. Les Sakalava indépendants amenèrent eux-mêmes des Betsileo dans leur pays comme captifs. Mais c'est surtout en Imerina que grandit le nombre des esclaves, prisonniers de guerre ramenés par les expéditions militaires de tous les coins de l'île. Le peuple merina se grossit de tous ces éléments mainty (noirs) qui, bien que maintenus à un rang inférieur (pas toujours d'ailleurs, certains affranchis ayant eu parfois des rôles brillants), acquièrent les coutumes et le dialecte merina, de même que les esclaves des Mascareignes étaient devenus des créoles français.

La fin de la monarchie merina, où l'autorité vacillait, et les débuts conquérants du régime français, avec leur période de trouble puis celle d'une autorité parfois excessive ou tout au moins choquant des habitudes ancestrales, furent la grande époque des migrations historiques. Des esclaves merina nombreux et des propriétaires ruinés, s'installèrent sur la Betsiboka. L'expansion merina et betsileo vers l'ouest du plateau, commencée au xvii^e siècle, s'accrut. Les Tanala fuient l'interdiction des tavy. Les réquisitions trop fréquentes amènent des départs vers les régions désertes. Par contre, le développement des plantations et des villes attire la migration régulière des travailleurs du Sud-Est. Ce sont là des départs individuels ou par famille.

La grande période des migrations s'arrête, pour les uns à la guerre de 1914, pour les autres un peu plus tard, vers 1930. A ce moment, se déclenche la migration des Antandroy, jusque-là isolés dans leurs épineux et chassés par la grande famine.

Déjà là, comme dans le cas des travailleurs antesaka, il ne s'agit plus de migrations historiques, de colonisation, mais de mouvements de main-d'œuvre.

3. Le salariat

Pour des peuples habitués à une économie de subsistance en vase clos, à des sociétés moulées par le conformisme religieux et par des structures sociales traditionnelles assez égalitaires, le salariat était une idée nouvelle, assez déplaisante.

Nul, auparavant, ne travaillait pour un patron, sauf les esclaves. Seuls les gens du Sud-Est, obligés de se procurer des bœufs pour les sacrifices dans un pays qui n'en avait guère, émigraient pour ramasser de l'argent et ramener un troupeau, non sans prendre de nombreuses précautions rituelles au départ et au retour. Travailler au loin n'était pas déchoir. Mais ils étaient des précurseurs.

Les obligations administratives résultant du régime français (impôts, prestations, réquisitions pour le portage, les travaux publics, voire même les plantations) firent beaucoup pour enraciner l'idée du travail salarié : soit qu'elles aient créé des habitudes de travail, soit qu'elles aient obligé à travailler pour payer l'impôt (c'était l'idée de Gallieni).

Elles amenèrent aussi un développement des migrations, soit en faisant fuir les populations (cas des Tsimihety de Mananara), soit en les obligeant à se rendre au loin pour gagner le « karama » (salaire) destiné à l'impôt. Les substituts « mpikarama » (salarié), « manafo » (le mot français « manœuvre »), voire même « travay » (le mot français « travail ») sont employés concurremment avec les anciens mots « asa », « mpiasa » désignant à la fois les travaux familiaux traditionnels et les fêtes rituelles qui leur étaient associées.

Les principaux travaux ayant besoin d'immigrants étaient, à l'origine, les travaux publics, les mines, les plantations de cultures riches. Les villes, les industries, la mise en œuvre du Plan en ont ensuite attiré.

Les travailleurs étaient alors recrutés par contrat pour une grande part. Il existait des recruteurs sur place et d'autres itinérants. Les contrats étaient lus aux intéressés et visés par l'administrateur. Des avances de salaires étaient accordées pour le voyage (qui se faisait le plus souvent à pied) et ceux qui désertaient en route pouvaient être poursuivis judiciairement. Le salaire était payé, partie en argent, partie en riz. Les contrats étaient généralement de deux ans.

Un assez grand nombre de travailleurs partaient sous contrat mais devaient demander un laisser-passer à l'administrateur.

Depuis la Constitution de 1946 qui fit des Malgaches des citoyens, le laisser-passer a été aboli. Aucun contrôle statistique des émigrants n'est donc plus possible, d'autant que le nombre des contrats a beaucoup baissé, la plupart des émigrants préférant la liberté.

Les groupes qui ont pratiqué ordinairement le travail salarié au loin comme manœuvres sont les gens du Sud-Est

(surtout Antesaka) et les Antandroy. Les Tsimihety répugnaient au travail salarié. Les Antandroy ne s'y sont résignés que sous le coup de la famine. Les Merina et les Betsileo s'emploient depuis longtemps au loin, comme ouvriers spécialistes, fonctionnaires ou tâcherons. Les autres peuples ne sont entrés que faiblement et lentement dans le système du salariat. Peu de Malgaches, sauf les spécialistes et ceux qui sont enracinés dans les villes, le pratiquent autrement que d'une manière occasionnelle, parfois fréquente et renouvelée, mais qui n'a pas cessé d'être considérée comme un expédient provisoire pour ramener de l'argent au pays. *Le Malgache reste essentiellement un paysan agriculteur et pasteur.*

LE PRÉSENT : A — ÉMIGRATIONS

1. Causes

La société malgache traditionnelle est fortement collectivisée; la religion des ancêtres en constitue le moule; le tombeau et la rizière enracinent les hommes; le sentiment du clan est encore solide dans bien des régions. Même dans les sociétés dont l'évolution dans le sens de l'individualisme occidental est la plus poussée, comme celle des Merina, la famille, le respect des anciens, le conformisme intellectuel ont gardé une emprise notable. Il faut donc au Malgache, pour quitter son groupe, le tombeau du groupe, sa rizière et ses environs familiers, des causes sérieuses. Il ne suffirait pas d'invoquer un vague instinct de nomadisme. Celui-ci est sans doute moins nul qu'on ne l'a cru; en fait, nous venons de le voir, le mouvement a été autrefois la loi des groupes; il n'a jamais cessé complètement; mais la stabilisation, depuis que l'ère des rizières a succédé à celle des tavy, a singulièrement gagné. Si une certaine mobilité instinctive survit dans quelques groupes comme les Tsimihety, il est à noter que ce sont les ethnies à prépondérance pastorale, celles qui devraient être restées les plus nomades (Sakalava et autres pasteurs de l'Ouest), qui précisément émigrent le moins. Pour tirer les sédentaires de chez eux, que faut-il? Quelles sont les causes de l'émigration?

Paradoxalement, la *cohésion des structures sociales* en a constitué une des premières. La société antesaka, fortement constituée, a délégué au dehors des jeunes gens pour gagner et ramener les bœufs nécessaires aux sacrifices rituels. Le désir d'acquérir des bœufs, un des buts essentiels de la vie

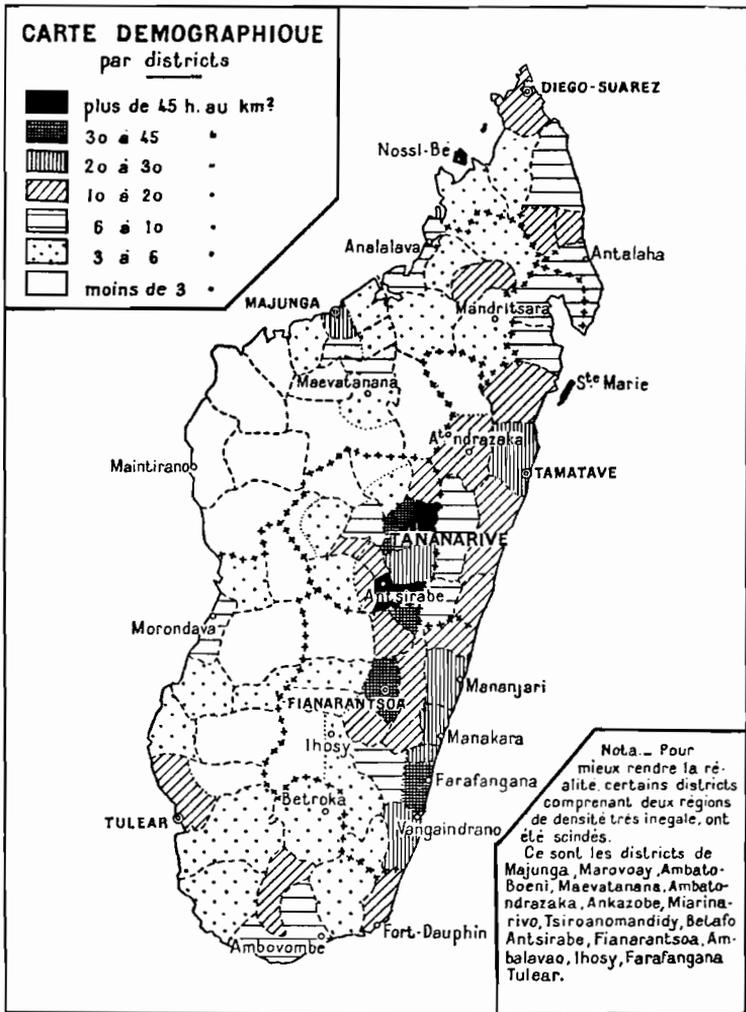
du paysan malgache, pousse encore les gens vers le travail extérieur. Les visites aux parents installés au loin sont une autre occasion sociale de voyage. La mentalité qui réprouve le salariat dans le pays même, signe d'infériorité, amène à s'employer au dehors. La coutume des ancêtres, chez les Tsimihety, encourage les migrations.

La cohésion sociale agit aussi à rebours, comme repoussoir. Les règles d'héritage tsimihety, avantagent, l'aînée amènent les cadets tsimihety à la recherche (mitady) des terrains libres. Un certain besoin de liberté des jeunes naît de la contrainte sociale chez les Antesaka. La dissipation rapide des gains de l'émigration lors du retour par l'effet des obligations du groupe amène l'émigrant antesaka à repartir. C'est donc, assez curieusement, dans les sociétés qui ont le mieux maintenu leurs structures anciennes (Antesaka, Tsimihety, Antandroy) que l'émigration a pris le plus d'essor et a créé une nouvelle tradition.

On ne doit pas cependant négliger les effets d'une certaine *désagrégation sociale* dans les pays où le clan semble avoir disparu (au moins en tant que structure organisée) comme chez les Merina; leur expansion vers l'Ouest en a été facilitée ainsi que leur dispersion dans toute l'île comme commerçants ou spécialistes. La densité scolaire de l'Imerina a répandu aussi ses habitants comme fonctionnaires ou commis. Les effets de la désagrégation sont, cependant, à Madagascar bien moindres que dans certaines parties de l'Afrique. Le tombeau, la rizière, la survivance dans les mœurs de la minutieuse hiérarchie sociale ancienne, la formation de nouvelles structures, nées de l'évolution, notamment les fiangonana chrétiens (paroisses), contribuent à maintenir, même chez les Merina, une beaucoup plus grande stabilité.

Les causes sociales ne sont donc pas nulles. Le premier rang pourtant doit être accordé aux *causes économiques et démographiques*. L'ouverture de l'île aux courants économiques mondiaux et l'introduction de l'économie monétaire dans la vie quotidienne (vêtements et ustensiles d'importation remplaçant les fabrications locales, création de nouveaux besoins) ont sans doute contribué à développer la recherche des salaires. Mais le stimulant essentiel paraît avoir été d'ordre démographique.

Louis Chevallier [7] a excellemment attiré l'attention sur la croissance de la population, très notable dans ces dernières années du fait de la baisse de la mortalité, ainsi que sur la disproportion déjà sensible et grandissante entre la population



et les ressources. Celles-ci proviennent, en majeure partie, de l'agriculture, en minorité des autres emplois. L'agriculture, jusqu'à ces dernières années, restait à peu près fossilisée dans les procédés archaïques. Les emplois nouveaux n'ont pas été créés en grand nombre du fait d'une économie peu progressive, où l'industrie ne joue qu'un très faible rôle. Ces circonstances ont à la fois provoqué l'émigration dans les

régions pauvres et limité son ampleur par l'insuffisance des débouchés.

Les foyers essentiels des départs sont : le pays antesaka, surpeuplé et sans possibilités d'emplois locaux; le plateau tsimihety, pauvre et où la croissance démographique (3 % par an) pose un problème permanent; l'Extrême-Sud, contrée des famines; le pays bara avec ses immenses étendues stériles; certaines parties orientales de l'Imerina et du Betsileo où la croissance démographique et le manque de terrains rizicoles abaissent sans cesse le niveau de vie et obligent les individus à aller chercher au dehors le complément indispensable.

Il est d'ailleurs assez curieux de constater que toutes les régions surpeuplées ne sont pas fatalement devenues des foyers d'immigration. A côté de la basse Matitanana, étroit ruban où les Antemoro s'entassent à plus de 100 au km² avec un niveau de vie de plus en plus bas, les marais d'Ambila, aménagés à grands frais, restent vides de colons. La création d'habitudes et d'une mentalité migratrices dans une population ne sont pas automatiquement déclenchées par la disproportion de la population et des ressources. *La fatalité économique ne s'impose pas aux hommes avec une précision mécanique. Elle est filtrée par les âmes.* Dans le cas Antemoro, la prospérité ancienne, née d'un riche territoire d'alluvions où ont pu s'épanouir les rizières puis le café, a laissé à ses habitants une impression de vie aisée qui, bien que de plus en plus fausse, contribue à les maintenir sur place. A juste titre Toynbee parle du « stimulant des terres ingrates ». *C'est ce stimulant qui a fait des Merina, des Betsileo, des Tsimihety, des Antesaka, les peuples en expansion de la grande île.*

2. Les migrations de main-d'oeuvre (saisonnères et temporaires)

On confond généralement sous le titre général de migrations deux phénomènes, parfois connexes, mais différents dans leurs buts et leurs résultats : les migrations de travailleurs salariés et les migrations qui aboutissent à une colonisation rurale. Les secondes, définitives, constituent l'expansion territoriale. Les premières sont saisonnières ou temporaires.

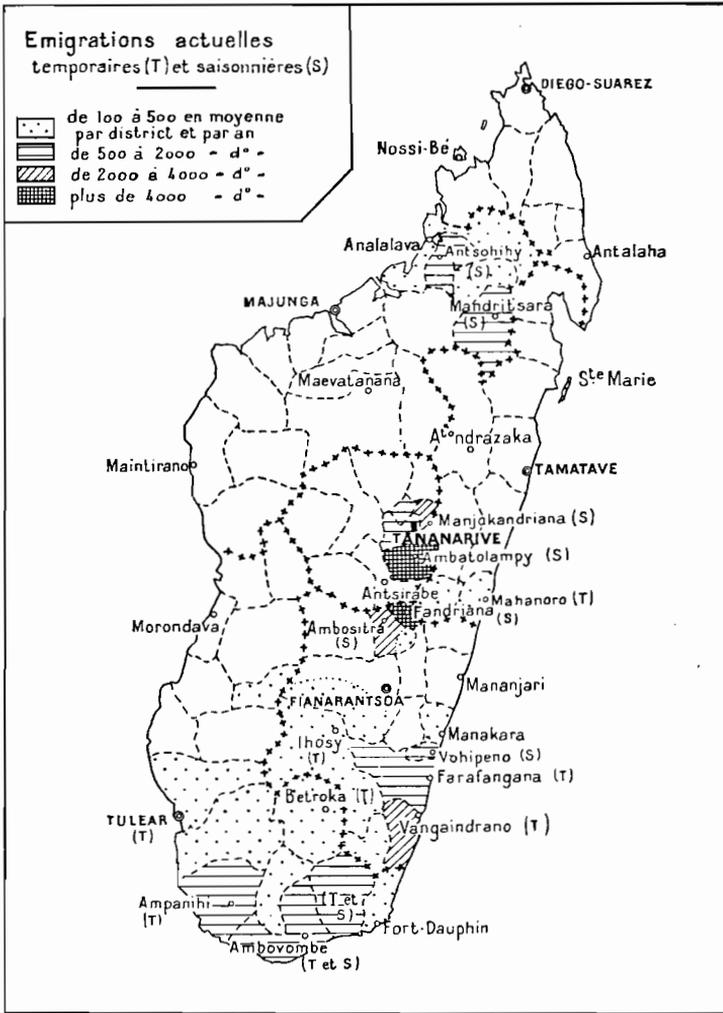
A) — Les principaux foyers des *migrations saisonnières* sont les districts orientaux de l'Imerina et du Betsileo où la population est surabondante pour un sol épuisé ou pauvre : Ambatolampi, Manjakandriana, Fandriana, Ambositra. Émigration à petit rayon vers l'Alaotra et surtout vers les

environs de Tananarive et le reste de l'Imerina pour les gros travaux de rizières (hommes pour le labourage, femmes pour le repiquage). La durée est faible, quelques semaines. Les villes, Tananarive et Antsirabé, attirent, d'autre part, une certaine main-d'œuvre des environs. Les transports se font à pied ou à bicyclette dans ce cas. Les travailleurs saisonniers venant des autres districts prennent le « taxi-brousse ». Ceux-ci, seuls, semblent dépasser le chiffre de 25 000.

Les autres foyers sont : le pays tsimihety d'où 2 à 3 000 jeunes gens partent chaque année faire les grands travaux dans les plantations de l'Est ou sur les tabacs de Port-Bergé; l'Androy, d'où partent des saisonniers pour Fort-Dauphin, le Mandrare, la Sakoa, Tulear et même le Mangoky; la côte vezo qui fournit des travailleurs pour la culture, très brève des baibofo du Mangoki et du Menabe; le pays betsimisaraka, traversé par des migrations intérieures vers les villes et les plantations. Fort-Dauphin attire aussi Tanosy et Antesaka. Les artisans betsileo, scieurs de long ou maçons, font des tournées de tâcheronnage sur la côte Est.

Les migrations saisonnières qui n'ont guère été signalées jusqu'ici, semblent affecter plus de Malgaches que les migrations temporaires, qui ont accaparé l'attention. Elles doivent déplacer annuellement au moins 35 000 personnes, plus de 50 000 dans les mauvaises années. Elles sont le fait de populations paysannes qui ont besoin d'un complément de ressources extérieur pour assurer leur subsistance.

B) — *Les foyers essentiels des migrations temporaires à longue distance* sont le Sud-Est (Antesaka surtout) et l'Androy. Très loin derrière eux viennent les Bara, les Tanala et quelques autres. Le nombre total varie de 10 à 15 000 suivant les années (dont 4 000 du Sud-Est et 3 000 Antandroy au minimum). Une minorité seulement part avec des contrats d'engagement et l'on compte que moins de la moitié de ces contrats sont exécutés jusqu'au bout. Les partants sont surtout des jeunes hommes accompagnés de quelques femmes. Les transports ont lieu, aujourd'hui, presque toujours par voiture. C'est surtout le travail agricole qui requiert des travailleurs migrants. Le Code du Travail s'applique sur les plantations européennes : 40 heures par semaine ou 2 400 heures par an, un jour et demi de congé annuel par mois de présence. Les salaires horaires, en 1957, variaient de 10 à 20 francs C. F. A. Le logement est souvent fourni aux immigrants, ou la construction leur est facilitée. Les immigrants se mettent fréquemment au service des indigènes pour leurs travaux agricoles; le Code



du Travail est alors remplacé par des conventions verbales très variables.

Le plus grand nombre des travailleurs temporaires semblent faire un séjour de plus de deux ans dans leur première migration. Ils rentrent au pays puis, souvent repartent. Après deux ou trois séjours, la plupart rentrent définitivement, mais certains restent dans le pays d'immigration.

A ces salariés agricoles des plantations, il faut ajouter les immigrants qui vivent dans les villes soit comme manœuvres, soit de divers petits emplois plus ou moins intermittents; le chômage n'est pas rare chez ces « non qualifiés », mais certains arrivent à des situations plus stables, soit comme domestiques, soit comme transporteurs ou commerçants; il en est même quelques-uns qui font fortune. Dans la brousse, le commerce des bœufs occupe également des Antesaka et des Antandroy; ceux-ci y ajoutent divers trafics plus ou moins licites, notamment le commerce du tabac clandestin.

Merina et Betsileo se répandent sur les côtes comme commerçants, collecteurs de produits, fonctionnaires, ouvriers spécialisés. Beaucoup s'installent définitivement.

3. Les migrations - colonisations (expansions)

Les migrations-colonisations, migrations paysannes, sont moins en rapport avec l'économie moderne, à base monétaire, que les migrations de main-d'œuvre. Elles continuent les migrations organiques et historiques, la poursuite de l'occupation progressive d'une île qui, déserte au temps des origines, est encore, dans bien des régions, très insuffisamment peuplée. *Des zones de haute pression démographique partent des courants humains vers les zones de basse pression.*

Les mouvements actuels, cependant, diffèrent par leurs procédés de ceux des temps anciens, qui étaient des déplacements collectifs, par clans, fractions de clans ou groupements de clans. On peut distinguer aujourd'hui deux variétés.

A) — Les *expansions de proche en proche* d'une population qui reste cohérente, massive, sans solution de continuité et élargit peu à peu son domaine dans les zones peu occupées. Le type parfait est le « domaine tsimihety » défini par Molet, avec ses jeunes gens qui poussent en avant des reconnaissances à l'occasion de migrations temporaires ou de visites, puis qui reviennent, une fois mariés, occuper le terrain repéré. Ainsi les Tsimihety, partis de la zone étroite et indécise de l'Androna, ont-ils occupé la partie Nord du plateau, puis débordé sur la Côte Ouest et la côte Est presque jusqu'à la mer; ils envoient maintenant des pionniers vers l'Extrême-Nord et jusque vers l'Ambongo. C'est une prise de possession du Nord de l'île, conquête pacifique d'un peuple prolifique, agriculteur et pasteur, à qui son nomadisme ancien a laissé un sens de l'initiative précieux. Ses procédés techniques et ses conceptions sociales restent traditionnels et archaïques; mais

il répugne moins qu'on ne l'aurait cru à l'adaptation, ainsi que le prouve l'histoire du métayage à Port-Bergé. Sa rusticité et sa cohésion sociale, conservées à travers les migrations, font sa puissance d'expansion.

Les Bara avec leur extension progressive dans la grande zone vide à l'Est du Menabe et à l'Ouest du Plateau, présentent un phénomène du même ordre, moins important toutefois et moins systématique. Ce sont des pasteurs qui se déplacent par petits groupes, ne répugnant pas au besoin à s'employer temporairement comme salariés ou métayers, mais occupant peu à peu le pays. On en trouve maintenant jusque dans l'Ambongo.

Les paysans merina poursuivent leur occupation de la partie Ouest de l'Imerina. Ils débordent sur l'Alaotra. Par contre, leur extension historique vers la Betsiboka semble arrêtée.

Les Betsileo occupent aussi peu à peu l'Ouest du plateau, les vallées bara, et contournent l'Imerina par l'Ouest, complétant leur peuplement des districts Sud de la Betsiboka.

B) — Les *colonisations à longue distance* mettent en jeu des procédés plus complexes. Elles sont, notamment, une suite des migrations de main-d'œuvre.

Le fait est net, surtout pour les Antesaka qui émigrent comme travailleurs, puis se fixent, soit comme métayers, soit comme propriétaires. A ce processus initial s'ajoute aujourd'hui la colonisation directe autour des premiers groupes installés qui font boule de neige. Des camions entiers apportent de nouveaux colons. Ainsi, le Menabe est devenu, dans certaines régions, un nouveau pays antesaka; la colonisation est plus âpre dans les régions de culture riche où les nouveaux venus se heurtent aux indigènes betsimisaraka et se trouvent plus dispersés.

Les manœuvres antandroy eux-mêmes marquent une tendance à s'installer dans certaines parties éloignées de l'île comme Nossi-Bé. Les Tanosy émigrés remontent vers le Nord, des Betsimisarakas et des Sihanakas vers l'Ouest. Des vezo même deviennent agriculteurs sur le Mangoky.

Les Betsileo trouvent l'appui de groupes historiques dans le Menabe et s'y répandent, ainsi que dans certains points de la Côte Est, le long des chemins qui mènent à Mananjary et à Manakara. D'autres, partis comme commerçants ou émigrés saisonniers, deviennent colons.

Il en est de même des Merina; mais leur colonisation au loin n'est pas, dans son principe, agricole. Ce sont des commer-

çants, des fonctionnaires, des gens des villes ou des petites agglomérations. Nombre d'entre eux investissent leurs capitaux dans des terres (notamment dans l'Alaotra, dans la région de Tamatave) et deviennent propriétaires, utilisant comme métayers les gens du pays. C'est une colonisation bourgeoise.

Il est impossible de donner des chiffres pour les migrations-colonisations dans leur ensemble. On estime que 40 % des Antesaka et 30 % des Antandroy émigrés comme travailleurs ne reviennent pas au pays. Soit environ 2 000 par an. Ce n'est là, à coup sûr, qu'une part mineure des déplacements définitifs qui transforment peu à peu la physionomie ethnique de l'île.

LE PRÉSENT : B — IMMIGRATIONS

1. Caractères généraux

Il serait aventuré, dans l'état actuel des études, de séparer les immigrations historiques des mouvements actuels. Les premières ont servi, souvent, de pionnières aux secondes; il n'y a pas eu de solution de continuité. Ce que nous pouvons apprécier, ce sont les résultantes actuelles.

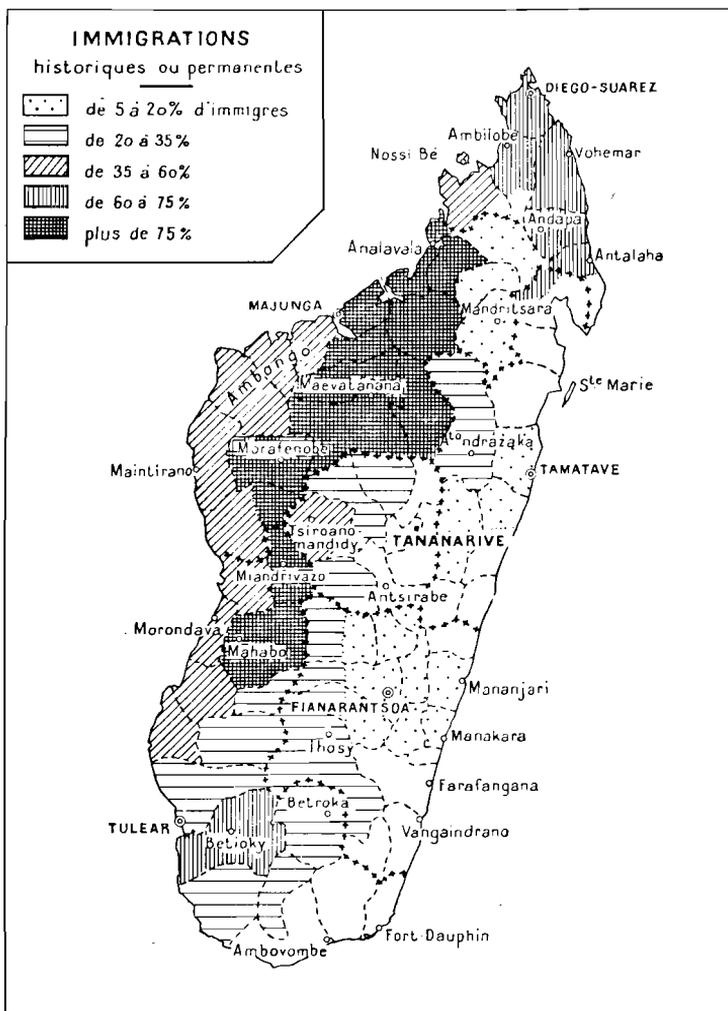
La carte des immigrations est, dans l'ensemble et comme il fallait s'y attendre, inverse de celle des émigrations. La côte Est, la partie orientale du Plateau, l'Extrême Sud n'ont reçu que des apports faibles ou nuls. A part le district de Betioki où la migration historique des Tanosy tient une grande place, les trois grandes régions d'immigration sont :

1° — L'Ouest, avec deux zones moyennes (Côte, et Ouest du plateau) encadrant une zone (« vallée permotriatique ») où la proportion des immigrés dépasse 75 %.

2° — Le Nord-Ouest, avec une petite zone moyenne (Ambongo) et une zone étendue de plus de 75 % d'immigrés (Betsiboka; régions d'Analalava et de Port-Bergé qui sont celles de l'expansion tsimihety).

3° — L'Extrême-Nord et le Nord-Est, plus de 60 % d'immigrés (travailleurs de toutes origines et Tsimihety).

Dans un pays où l'économie n'est que faiblement en expansion, *les villes et l'industrie n'absorbent qu'une petite partie des immigrés. Leur masse va dans les campagnes, soit comme main-d'œuvre sur les plantations (ouvriers ou métayers), soit comme colons définitifs, cette dernière forme d'établissement ayant nettement la prépondérance. L'immigration provoquée n'intervient que faiblement dans cet ensemble.*



Les courants d'immigration spontanés en constituent l'essentiel.

2. Les villes

La seule grande ville, Tananarive, est, à la différence des capitales africaines, une cité ethniquement monolithique, ou

presque. Les immigrés y forment seulement 3,7 % de la population malgache. Ce sont, pour la plupart, des salariés assez pauvres et souvent des travailleurs occasionnels. Les Merina dominent donc absolument, avec une venue constante, temporaire, saisonnière ou définitive, d'éléments merina des districts voisins.

Les autres villes sont beaucoup plus composites. Les Merina y tiennent presque partout une grande place, soit en nombre (plus d'un tiers à Fianarantsoa et à Tamatave), soit en influence. Certaines villes ont des populations particulièrement diverses : Majunga avec ses 50 % de Comoriens, 20 % de Merina, n'a plus que 5 % de Sakalava. A Diego, les indigènes n'atteignent pas le quart de la population ; tous les peuples de l'île et même de l'Océan Indien y sont représentés, formant un prolétariat remuant. La population de toutes ces villes aurait besoin d'études précises.

Cette main-d'œuvre urbaine immigrée est assez fluide, mais les éléments stables tendent à y dominer. L'habitude de la ville devient la plus forte, même chez les chômeurs occasionnels.

3. Les campagnes

On ne peut séparer entièrement l'aspect « main-d'œuvre » de l'aspect « colonisation rurale ». Les ouvriers temporaires ont tendance à s'installer soit comme métayers, soit comme propriétaires. C'est tout au plus si l'on peut dire que l'emploi domine dans certaines régions, la colonisation rurale dans d'autres (1). Il s'agit sans doute de deux attirances opposées : celle du salaire sur des terres mises en valeur dans le premier cas, celle de l'installation sur des terres vierges dans le second. Mais on passe aisément de la première à la seconde, sans que la première soit un stade préliminaire indispensable ; les colons déjà installés font venir directement des gens de chez eux, qui ne passent pas par l'état de salarié, mais sont simplement des paysans transplantés.

Le Sud n'a d'immigrations durables que dans les vallées bara où s'infiltrèrent les Betsileo, et dans le pays mahafaly où les Antandroy et les Antanosy poussent en avant. Le port de Fort-Dauphin, le sisal du bas-Mandrare, la ville de Tulear sont les pôles d'attraction des saisonniers.

(1) J'emploie ici évidemment les mots « colonisation » et « colons » dans un sens inverse de l'usage courant. Il s'agit des migrations-colonisations, c'est-à-dire du mouvement spontané des populations malgaches s'installant sur des terrains à elles, par opposition à l'emploi salarié sur des propriétés appartenant à des Européens, des Asiatiques ou d'autres Malgaches.

Sur le bas-Mangoki l'immigration antesaka et betsileo n'est freinée que par le dessèchement progressif des petites rivières. Les Bara occupent faiblement le moyen fleuve.

Le Menabe est, dans sa partie Ouest, un pays type de colonisation rurale, avec les Antesaka et les Betsileo, accueillis volontiers par les Sakalava comme métayers et même propriétaires. L'Est est surtout le domaine des plantations de tabac et du métayage.

L'Ambongo est encore un terrain assez neuf où tous les pionniers se mêlent, Antesaka, Bara et même Tsimihety; c'est un point de rencontre.

La Betsiboka, avec 82 % d'immigrés, est le type de région colonisée par les non-indigènes. Les migrations merina historiques ne s'y développent que par accroissement naturel; il s'agit s'ailleurs, en majeure partie, de Merina noirs. La migration historique betsileo semble se compléter. Les gens du Sud-Est sont des ouvriers agricoles ou métayers, avec parfois tendance à la stabilisation. Dans l'Est se font sentir les infiltrations betsimisaraka, sihanaka et tsimihety.

La région Analalava—Port-Bergé a 64 % de Tsimihety.

Au Sambirano, les Tsimihety envahissent l'intérieur, mais les salariés des plantations viennent en majorité du Sud-Est et du Sud.

L'Extrême-Nord a 65 % d'immigrés de toutes provenances. Ceux-ci viennent comme salariés ou métayers, puis achètent des terres. Des tensions apparaissent entre gens du Sud-Est et Antankarana. Les Betsimisarakas s'infiltrèrent dans la région de Vohemar.

Le Nord-Est, zone autrefois vide, a été peuplée par les Betsimisarakas sur la côte, puis les Tsimihety dans l'intérieur. Des salariés du Sud-Est, venus pour les plantations de cultures riches, s'installent à leur compte, non sans conflits.

La côte Est voit des infiltrations tsimihety massives dans le Nord. Dans le centre, des Merina achètent des concessions.

Le gradin de l'Alaotra est le siège de quelques infiltrations tsimihety dans le Nord, mais surtout d'une pénétration merina autour du lac (un quart de la population).

Le Sud-Est, zone classique de l'émigration, reçoit cependant des salariés antandroy et une colonisation diffuse des Betsileo en direction de Manakara et Mananjary.

L'Ouest de l'Imerina, zone autrefois vide, encore peu peuplée, est le champ principal de l'expansion merina. Mais le nombre des Betsileo et des Bara augmente dans cette contrée surtout pastorale.

L'Est du Betsileo a 8 % de Merina, migration historique. L'Ouest, faiblement peuplé, est une zone d'expansion betsileo et bara.

Ainsi, les zones vides, lentement se remplissent. C'est seulement dans les régions de cultures riches que quelques tensions sont décelables. Les places libres sont encore vastes, surtout dans l'Ouest.

CONSÉQUENCES DES MIGRATIONS

1. Transformation de la carte ethnique

Une comparaison de la carte ethnique de Grandidier éditée en 1908 (page 16) et de la carte ethnique nouvelle que je viens d'établir (page 263) montre les transformations profondes intervenues en 50 ans du fait des migrations intérieures.

La carte nouvelle révèle une confusion beaucoup plus grande. La netteté de délimitation ancienne des ethnies a disparu, sauf sur la côte Est, le Sud et une partie du plateau. Tout l'Ouest et le Nord ne sont que mélanges et superpositions. *Les peuples agricoles ont gagné; les pasteurs inadaptés ont régressé*, non sans doute en nombre absolu, mais en proportion, et leur zone d'occupation ancienne, très lâche à vrai dire, s'est restreinte.

Les anciennes zones vides se sont peuplées (bien qu'encore faiblement) d'apports variés. Non seulement la grande zone de l'Ouest moyen, indiquée par Grandidier, mais à l'Est, la falaise forestière, et, au Nord, les vallées du Tsaratanana.

Il y a eu parfois fusion, comme chez les Bara Bori d'Ihosalava (mélange de Bara et de Betsileo), ou dans la région d'Analalava où Sakalava, Makoa et Tsimihety se marient entre eux. Mais le cas de beaucoup le plus fréquent est celui des *ethnies juxtaposées*, vivant côte à côte.

Les ethnies restent donc, dans l'ensemble, reconnaissables, même dans les régions mixtes. Mais leur représentation géographique, par taches indépendantes, est devenue impossible (sauf à grande échelle) dans de vastes régions, près d'une moitié de l'île.

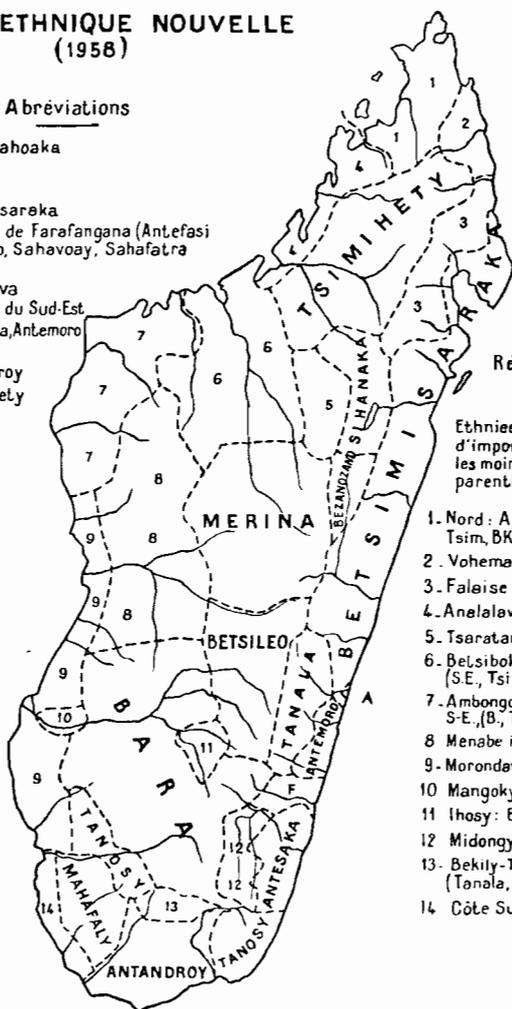
2. Conséquences démographiques

Les migrations ont assuré *la suppression des zones vides*, le peuplement de l'île. Celui-ci reste encore faible dans tout l'Ouest, mais il n'y a plus de lacune, sauf sur les sols parti-

CARTE ETHNIQUE NOUVELLE (1958)

Abréviations

- A : Antambahoaka
 B : Betsileo
 Ba : Bara
 BK : Betsimisaraka
 F : Peuples de Farafangana (Antefasi
 Zafisoro, Sahavoay, Sahafatra)
 M : Merina
 Sak : Sakalava
 S-E : Peuples du Sud-Est
 (Antesaka, Antemoro
 F., A.,)
 T : Antandroy
 Tsim : Tsimihety



Régions d'Ethnies entremêlées

Ethnies indiquées dans l'ordre
d'importance dans chaque région,
les moins importantes entre
parenthèses.

1. Nord : Antankarana, Sak., Makoa,
Tsim, BK, (Comoriens, S-E, T., M., B.)
2. Vohémar : Tsim, BK, Sak.,
3. Falaïse Nord-Est : Tsim., BK.
4. Anelalava : Sak., Makoa, Tsim.
5. Tsaratanana : Sihanaka, BK, B., M
6. Betsiboka : M., B., Sak., Comoriens
(S-E, Tsim, T.)
7. Ambongo-Maintirano : Sak., Makoa,
S-E, (B., Tsim.)
8. Menabe Intérieur : Sak., Ba, S-E, (B, M)
9. Morondava-Tulear : Sak., Masikoro, Zezo
10. Mangoky : Masikoro, S-E, (B.)
11. Ihosy : Ba., B.
12. Midongy-lakora : Ba, Antesaka
13. Bekily-Tsivory : T., Ba., Tanosy,
(Tanala, S-E.)
14. Côte Sud-Ouest : Zezo et Tanàlana

culièrement disgraciés, d'étendue restreinte (hautes montagnes, tampoketsa, Horombe, plateau calcaire du pays mahafaly, etc...).

Les migrations ont amené et continuent d'amener un *étalement démographique*. On voit disparaître la concentration ancienne des divers peuples, et les « no man's land » entre eux, dus aussi bien à des motifs de sécurité qu'à une population insuffisante pour occuper l'île entière.

On peut distinguer, dans la situation présente, trois sortes de zones :

A — Zones de surcharge démographique par rapport aux ressources actuelles (certaines parties du Sud-Est, l'Est merina et betsileo, le Centre du pays tsimihety, certaines régions de l'Androy;

B — Zones d'insuffisance démographique (l'Ouest dans son ensemble, y compris l'Ouest du plateau);

C — Zones d'équilibre, plus ou moins durable (le reste de l'île).

Celles-ci sont encore en grand nombre, mais la croissance de la population, si les ressources n'augmentaient pas en proportion, devrait amener, dans un avenir assez proche, de nouveaux déséquilibres.

La *croissance des villes* est largement due aux immigrations.

L'émigration devrait théoriquement provoquer une baisse de la natalité dans les pays qui voient partir beaucoup d'hommes. Dans le district de Vangaindrano, on trouve une sex ratio de 154 par suite de l'émigration. En fait, il ne semble pas que le nombre des enfants ait diminué. Quelques femmes partent. Les hommes reviennent assez fréquemment. Et, au bout de deux ans d'absence du mari, la femme mariée retrouve sa liberté. Les pays d'émigration restent des pays de natalité plus ou moins forte, même lorsqu'il s'agit d'émigration temporaire, à fortiori quand l'émigration est purement saisonnière. Dans le cas des migrations-colonisations, la question ne se pose pas le plus souvent : c'est le ménage qui émigre.

En conséquence, on ne constate *pas d'hémorragie démographique dans les pays de départ*. La remarquable stabilité et même la légère croissance du district de Vangaindrano, centre principal de l'émigration depuis près d'un siècle, est tout à fait démonstrative à cet égard. C'est aussi vrai pour l'Androy.

3. Conséquences économiques

Il faut distinguer les pays d'émigration et les pays d'immigration.

A. *Pour les pays d'émigration* de travailleurs salariés, la première conséquence, la plus visible, est un *afflux d'argent* qui permet à la famille de payer les impôts, d'acheter un complément de vivres et des objets fabriqués, de compléter son troupeau. Le district de Vangaindrano reçoit plus de cent millions CFA par an. Pour certaines contrées, l'émigration est un impératif catégorique : les districts d'Ambatolampy et de Fandriana ne pourraient, sans elle, équilibrer le budget de leurs paysans; l'Androy a trouvé dans l'émigration le seul remède à ses famines périodiques.

Dans les contrées moins déshéritées, comme le pays antesaka, on peut se demander si l'émigration, devenue une coutume ancestrale, n'est pas économiquement condamnable et si un développement local des cafés ne serait pas plus payant. Seul un inventaire climatique, pédologique et agronomique permettrait de savoir si le pays pourrait alors absorber les excédents de naissance. Il est douteux, même en cas de réponse affirmative que le problème humain puisse être pour autant résolu. Au reste, les pays d'immigration auraient leur mot à dire et il faudrait, pour dominer l'ensemble de la question, une vue à l'échelle de l'île entière.

Une autre conséquence économique des migrations pour les pays de départ est *l'éducation de la main-d'œuvre*. Antesaka et Antemoro ont appris à cultiver le café et la vanille sur les plantations de Tamatave et d'Antalaha. Les Antandroy ont appris des techniques et des cultures que leur isolement séculaire, dans les cactus et les ronces, leur avait fait ignorer. Le mil qui, il y a trente ans, formait encore l'essentiel de la nourriture, a presque disparu au profit du manioc, et les vallées de l'Androy s'ouvrent au riz, autrefois redouté comme un inconnu.

Il ne s'agit, dans les lignes qui précèdent, que des émigrations de main-d'œuvre. Si l'on pense aux migrations-colonisations, dont les départs sont définitifs, le bénéfice unique pour le pays d'émigration se borne à *l'écoulement du surplus démographique*, fort appréciable tant que les procédés cultureux restent arriérés, et sans lequel la situation locale deviendrait rapidement catastrophique par l'épuisement des terres et l'érosion.

B. *Pour les pays d'immigration*, le bénéfice est à peu près total.

Ce sont surtout les travailleurs immigrants qui ont permis à *l'économie d'échanges* de s'installer à Madagascar. Les plantations de la Côte Est, du Nord-Ouest, de la « vallée permotriasiqne », les mines, les Travaux publics leur ont dû, dans une large mesure, leur création et leur développement. La répu-

gnance des indigènes à travailler comme salariés dans leur pays même n'offrait pas d'autre solution. La situation s'est sans doute modifiée par les cultures autochtones, le métayage, l'habitude prise du salariat, surtout dans les villes, mais, dans nombre de régions, les travailleurs des plantations sont essentiellement, voire uniquement des immigrés.

Les villes, au moins sur la côte, ont pu croître grâce à leur arrivée et devenir des centres d'activité, des stimulants économiques.

Mais le bénéfice principal, au moins à long terme, est celui que les pays quasi vides de la falaise, de l'Extrême-Nord, et surtout de l'Ouest, ont reçu du fait des *migrations-colonisations*. On peut dire qu'il y a un siècle, à l'Ouest du méridien du lac Itasy et au Nord du parallèle d'Ankazobe (sauf une partie de la côte Est), tout Madagascar, c'est-à-dire à peu près les trois quarts de l'île, n'étaient guère occupés que d'une manière très lâche par des tribus de pasteurs semi-nomades, pratiquant une agriculture rudimentaire et épisodique; un monde néolithique en régression.

L'immigration des peuples du Sud-Est (Antesaka, Antanosy) et du plateau (Merina, Betsileo) pratiquant une riziculture soignée de type asiatique a mis en valeur les vallées et créé des zones de prospérité, insufflé une vie nouvelle à des contrées languissantes. Les peuples de l'Ouest eux-mêmes se sont parfois piqués d'exemple (Mahafaly auprès des Antanosy, Masikoro auprès des Antesaka), d'autres sont absorbés. Les inadaptés poursuivent leur vie ancestrale sur les plateaux herbeux entre les rivières, sans souffrir de la situation nouvelle, bénéficiant même, à certains égards, de la vie nouvelle qui attire quelques-uns de leurs jeunes.

Même lorsque la migration amène des peuples agricoles moins évolués, comme les Tsimihety, ceux-ci du moins apportent leurs bras, leur amour du travail, leur conscience de défricheurs.

Les trois quarts au moins de Madagascar doivent donc la vie économique aux migrations intérieures. Sans elles, l'immigration étrangère fut devenue indispensable, avec les conséquences imprévisibles et souvent catastrophiques que l'on a dû constater ailleurs.

4. Conséquences sociales

Elles sont, elles aussi, à considérer séparément dans les pays d'émigration et dans les pays d'immigration.

A. *Dans les pays de forte émigration, la cohésion sociale semble bien moins affectée qu'on ne pourrait s'y attendre.* Il ne faut pas s'en étonner dans les contrées d'émigration saisonnière comme le Nord-Est du Betsileo, mais il en est sensiblement de même dans le cas d'émigration temporaire. Chez les Antandroy, les femmes des absents sont prises en charge par les parents; les émigrés, à leur retour, se réintègrent sans difficulté ni troubles. Le pays Antesaka est certes affecté par le surnombre des femmes et des vieillards, mais l'émigration est tellement passée à l'état de coutume vénérable, tellement intégrée dans les traditions ancestrales qu'elle n'apporte pas de révolution sensible. Sans doute, les émigrés, à leur retour, ne sont plus, comme autrefois, tenus de remettre tous leurs gains au patriarche. Mais les dépenses sociales auxquelles ils doivent procéder en faveur de la famille et du clan (cadeaux, bœufs, fêtes, frais funéraires, cotisations pour tombeau ou sacrifices, paiement des impôts arriérés, etc...) équivalent à un épuisement rapide. Après quoi on repart. *La société favorise l'émigration qui l'entretient.*

Il est curieux de remarquer que la société antesaka, malgré son émigration massive et incessante, est restée plus cohérente que la société antemoro, où l'émigration est faible, mais qui a reçu, par la vente du café, par la création de la ville de Manakara, par la christianisation, des imprégnations nouvelles plus subtiles.

B. *Dans les pays d'immigration, divers problèmes se posent.* D'abord celui des rapports entre les indigènes et les diverses ethnies immigrées. Nous avons déjà vu qu'il y avait rarement conflit, sauf dans les régions de cultures riches (comme le Nord-Est, pays de la vanille) où le terrain a une valeur. On en trouve aussi une trace dans les villes, soit pour la prépondérance politique (à Fianarantsoa entre Merina et Betsileo), soit de la part d'individus qui réussissent mal ou sont tenus à l'écart (dans les quartiers pauvres de Tananarive). Ailleurs, l'immigration a eu lieu surtout dans les pays neufs, peu occupés, où la place ne manque pas. Il n'y a conflit ni entre populations ayant le même genre de vie et qui entremêlent leurs villages (par exemple dans la région de Midongy entre Bara et Antesaka), ni entre agriculteurs immigrés et pasteurs indigènes (dans l'Ouest sakalava), les premiers vivant dans les vallées, les seconds dans la savane. L'établissement a lieu souvent par autorisation, location, métayage ou simple tolérance. Des liens sociaux antérieurs peuvent être invoqués; les Antesaka ont rappelé aux Sakalava leur parenté historique, aux Makoa

leur alliance à plaisanterie. Les Tsimihety procèdent souvent par mariage ou par soumission théorique, peu gênante, aux petits princes sakalava. Dans les villes côtières, les Merina, bien qu'immigrés, font souvent figure de classe bourgeoise locale et de leaders politiques.

Le maintien des ethnies est cependant beaucoup plus fréquent que la fusion. Les immigrés d'un peuple vivent entre eux et réclament même souvent des chefs administratifs de chez eux. Les liens avec le pays d'origine sont parfois maintenus pendant plusieurs générations; les Antesaka se rendent parfois dans le Sud-Est pour visiter leurs lointains parents, et leurs cadavres retournent toujours dans le tombeau ancestral. Les autres groupes ont une cohésion moins forte.

L'individualisme fait même chez certains d'entre eux des progrès géants. Il en est ainsi dans les villes où les classes sociales (bourgeois, prolétaires) tendent à se substituer aux ethnies. Les cas les plus nets sont cependant ceux de deux sociétés rurales : les Tanosy émigrés, société violente; les immigrés de l'Extrême Ouest de l'Imerina (Tsiroanomandidy) où les structures traditionnelles n'existent plus et où seul le succès compte. Ce sont deux formules du *Far West*, dégagées du conformisme traditionnel des sociétés malgaches, lequel va trop souvent jusqu'à l'inhibition.

5. Conséquences culturelles

L'influence des émigrés à leur retour joue au maximum dans les sociétés les plus archaïques.

Les Antandroy prennent l'habitude des vêtements, du riz, perdent celle du vol des bœufs, deviennent indifférents aux rites, aux chefs et aux sorciers, et même réclament la création d'écoles. Les gens du Sud-Est, agriculteurs qui n'ont guère modifié leur vie dans les régions d'immigration, sont moins transformés: ils ont gardé leurs croyances et c'est surtout par le progrès de l'économie monétaire que se traduit l'émigration : les vêtements importés ont, en vingt ans, remplacé les vêtements de nattes.

Dans les pays d'immigration, les transformations apportées par les immigrés concernent surtout les techniques agricoles. Mais certains groupes acquièrent un *prestige* particulier, surtout les Merina, grâce à leur instruction supérieure et à leur rôle de bourgeoisie locale. On a tendance à les copier, surtout dans les villes et sur la Côte Est. Leur évolution dans le sens occi-

dental constitue un palier culturel plus facile à atteindre que l'euro péanisation directe.

En sens inverse, on peut noter *l'influence des coutumes indigènes sur les immigrés* : sakalavisation des Tsimihety dans la région d'Analalava (tabous, possession par les esprits, respect des familles royales, une certaine indolence heureuse); barisation des Betsileo dans la région d'Ihosaloty ou l'Ouest du plateau (nomadisme, vol de bœufs).

La diffusion de l'Islam par les Comoriens n'a pas encore été constatée, mais reste possible. La Christianisation fait certainement des progrès dans les villes; il ne semble pas pourtant qu'Antandroy et Antesaka y soient encore sensibles pour la plupart.

Les échanges de dialectes sont obligatoires dans les régions d'immigration, mais paraissent laisser peu de traces durables, sauf chez les immigrés définitifs. La diffusion du dialecte merina et du Français sont plus l'effet de l'école que des migrations.

PERSPECTIVES

Essayons maintenant d'envisager, à la lumière des faits présents, les perspectives d'avenir.

1. **Accroissement démographique et progrès de l'émigration**

L'accroissement démographique est général, mais très différent suivant les régions. La comparaison de la carte démographique (page 000) et de la carte des proportions des moins de 15 ans (page 000) révèle un parallélisme assez net. Les régions les plus peuplées sont aussi, dans l'ensemble, celles où la proportion des jeunes est la plus forte. La différence la plus notable résulte du groupe tsimihety, très prolifique, dans les régions encore faiblement peuplées du Nord. A part cette exception, *tout se passe comme si la vie agricole intensive amenait la fécondité, alors que l'existence pastorale et moins vigoureuse de l'Ouest se traduisait par une natalité faible atteignant même les immigrés*. Il faut tenir compte cependant du fait que les hommes dominent chez les immigrés récents; mais il semble bien que la natalité, chez les groupes depuis longtemps immigrés et où la sex ratio est normale, soit plus faible que dans les pays d'origine.

Les groupes ascendants sont les Merina (accroissement 4 %

par an), les Tsimihety et les Betsileo (plus de 3 %), les gens du Sud-Est (2,5 %). Les Antandroy n'atteindraient pas 2 %.

Si ces chiffres approchent de la vérité (ce que seuls des sondages démographiques scientifiques, à défaut de recensements, pourraient indiquer), on devrait donc *prévoir un doublement de la population en moins de 20 ans pour les Merina, en 25 ans pour les Tsimihety et les Betsileo, en moins de 30 ans pour les Antesaka*, en 45 ans pour les Antandroy. D'autres groupes, comme les Vezo, les Sihanaka, une partie des Betsimisaraka dépassent 42 % (moyenne générale de l'île) pour la proportion des moins de quinze ans. Les autres ethnies semblent croître, mais moins vite. *Nous devons donc nous attendre à une modification nouvelle et rapide de la carte ethnique.*

Deux solutions s'offrent, en effet, pour résoudre le problème de la croissance démographique dans les régions comme l'Est de l'Imerina et du Betsileo, ou le Sud-Est qui, déjà, ne suffisent plus à faire vivre les excédents.

La première solution est la *progrès économique* : création d'industries, et surtout nouvelles techniques agricoles. C'est à quoi s'appliquent les récentes formules de paysannat amélioré : communes rurales groupements de collectivités, défense contre l'érosion, engrais, machines agricoles, mise en valeur des argiles latéritiques, élevage scientifique, etc...

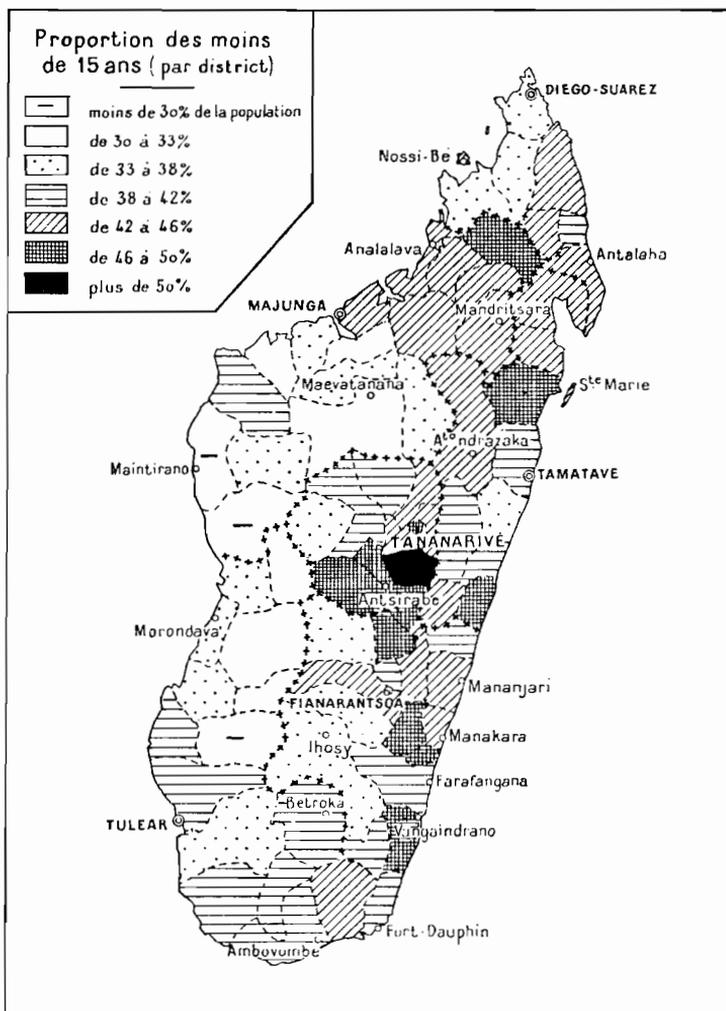
La deuxième solution est la *reprise de l'émigration sur un pied beaucoup plus vaste*, pour le peuplement des zones quasi vides et l'achèvement de la prise de possession de l'île par l'homme.

Il apparaît, d'ores et déjà, certain que *le recours simultané aux deux solutions sera nécessaire*. La première est hors de notre sujet. Envisageons rapidement la seconde.

2. Un programme de migrations

A. Les migrations, jusqu'ici ont été spontanées, à part l'épisode ancien des recrutements forcés pour les Travaux publics, à part aussi la recherche de travailleurs contractuels par les entreprises, qui paraît en déclin et qui était le reflet d'une économie libérale. Cette spontanéité des Malgaches, s'adaptant aux besoins de l'île, a donné les résultats que nous venons de passer en revue.

Mais, *une économie planifiée doit intégrer ces mouvements*, ne plus les laisser entièrement au hasard et, sinon les confisquer, au moins les orienter et, au besoin, les encourager suivant les *nécessités du plan*.



L'établissement des plans a reposé essentiellement sur des études économiques et techniques; or *le recours préalable aux sciences humaines est aussi nécessaire*. On ne peut se contenter d'envisager les faits humains ensuite, lorsque les projets d'ingénieur auront été réalisés. L'homme est le moyen et la fin de toutes nos entreprises; ce qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Chaque projet du plan devra donc envisager le nombre de

travailleurs nécessaires aux différentes époques pour sa mise en œuvre et son développement. L'origine et le recrutement de ces travailleurs sera à rechercher et à organiser.

Il ne saurait être question d'user de la contrainte, à laquelle les Malgaches savent fort bien échapper d'ailleurs. On devra donc s'efforcer *d'utiliser les courants de migrations déjà établis*, de les diriger dans un sens déjà connu, de les encourager. Pour la création de courants nouveaux, s'il n'en existe pas encore, il faudra rechercher quels groupements sont *les plus aptes psychologiquement et techniquement* à s'installer dans le pays prévu et à y effectuer le travail demandé.

Les considérations démographiques doivent ne pas être absentes. Il faut savoir *si le courant pourra être alimenté régulièrement* et à quel rythme. La vitesse de croissance d'une population et le surplus laissé disponible par la modernisation des techniques devra être évalué; ainsi pourra-t-on connaître la réserve disponible pour l'émigration.

Si cette réserve s'accroissait rapidement, *l'organisation générale des migrations pourrait devenir, non seulement un des moyens, mais un des buts essentiels du plan.*

B. *Des études de détail très serrées seront donc nécessaires pour chaque projet.* Le présent travail n'a pu que donner une idée d'ensemble des principaux courants actuels et de leur utilisation éventuelle.

La colonisation du Menabe par les gens du Sud-Est se poursuivra à coup sûr. Les Antesaka devraient notamment fournir la plus grande partie des colons prévus pour le développement du coton sur le bas-Mangoki, zone où leurs compatriotes sont installés depuis longtemps. L'excédent des Antemoro de la Matitana, à l'étroit dans leur vallée, devrait pouvoir être utilisé dans les marais d'Ambila, problème difficile (bien qu'il s'agisse du pays antemoro lui-même) parce qu'il s'agit de créer une habitude.

Les Tsimihety doivent trouver des zones d'expansion dans la zone vide au Sud de Mandritsara, dans la falaise de l'Est (en évitant le déboisement excessif), dans l'Extrême-Nord, dans l'Ambongo. Colonisation essentiellement rurale, difficile à encadrer, mais que l'on doit pouvoir perfectionner techniquement.

Les Antandroy continueront à fournir des travailleurs salariés dans toute l'île et assureront, avec les Mahafaly, les Antanosy, et même les Vezo, le développement de l'Extrême-Sud.

Les Comoriens, à l'étroit dans leurs îles, peuvent apporter à la côte Nord-Ouest, un contingent de travailleurs salariés de plus en plus important, dont les limites seront à définir.

Les Merina achèveront d'occuper l'Ouest et le Nord de l'Imerina. Il est à prévoir qu'ils le déborderont vers les plaines de l'Ouest où leurs pionniers sont déjà installés autour de Morafenobe. La reprise de la colonisation de la Betsiboka et du Boïna est probable pour le jour où la pression démographique deviendra trop forte. Vers l'Est, les populations de Manjakandriana et d'Ambatolampi doivent trouver un exutoire dans la cuvette de l'Alaotra et la région du chemin de fer. Noter que, parmi eux, les Mainty, dans les régions basses et chaudes seront sans doute plus utilisables que les Hova pour les travaux agricoles. Les éléments techniquement formés trouveront des emplois dans l'industrialisation et les travaux publics.

Les Betsileo, plus encore que les Antesaka, sont une ethnie polyvalente, utilisable partout : colons pour le Menabe, le Mangoki, la Betsiboka, artisans sur la côte Est. Ils ont d'ailleurs une tâche importante dans leur pays même : le peuplement de l'Ouest du Betsileo, où mainte vallée, mainte cuvette, peut être aménagée en rizière, sans compter les progrès de l'élevage.

Les autres ethnies seront, sans doute, plus facilement absorbées par la modernisation locale, sauf les Bara dont l'expansion dans l'Ouest pourrait être suivie et utilisée. Un élevage rationnel peut transformer ces régions et donner même un nouvel essor aux Sakalava, dont le déclin est trop facilement considéré comme irrémédiable. La croissance des Betsimisaraka du Nord et leur expansion vers l'Ouest mérite aussi de ne pas être ignorée.

C. Les migrations de travailleurs *salariés*, si on veut les encourager dans une direction, supposent une connaissance du marché du travail et des indications sur les possibilités d'emploi qui seront diffusées dans la zone de recrutement.

Pour les *colonisations rurales*, il sera indispensable, avant toute chose, de connaître exactement :

1° La population que l'on veut faire migrer, ses goûts, ses habitudes, ses aptitudes, ses possibilités, ses motivations;
2° le pays d'immigration, ses possibilités, sa réceptivité.

L'étude détaillée de Suzanne Raharijaona dans l'Imerina Imady [28] a révélé une répugnance de caste, de la part de ses habitants, de plus en plus misérables mais d'origine noble, à s'installer dans la cuvette de Soavina, située à peu de distance et qui allait être irriguée, mais dont les premiers habitants

étaient de caste inférieure. Un apprivoisement progressif et toute une éducation seront nécessaires chaque fois qu'un courant nouveau devra être créé.

Il ne semble pas qu'il convienne, en matière de migrations intérieures, de procéder par grandes masses, en transportant et en installant en bloc toute une population. La mentalité malgache demande plus de précautions. Il faudra utiliser, autant que possible, des courants existants ou, si c'est impossible, connaître les groupes destinés à l'émigration, les moyens de les attirer, les facilités à prévoir sur place. Mais *rien ne devra se faire par voie d'autorité*; il faut laisser aux émigrants l'appréciation des possibilités qui leur sont offertes, leur permettre de les éprouver, de faire un choix à leur convenance. Il faut, si j'ose dire, *provoquer des mouvements spontanés*, ce qui suppose au moins autant de connaissance des hommes (et précisément de ces hommes-là) que de moyens matériels.

L'*ethnologie et la sociologie* une fois connues, il conviendra de passer à la *préparation psychologique*, en délibérant avec les intéressés, en calmant leurs appréhensions, en leur exposant les avantages de l'affaire sans se lasser. L'important, au début, est de trouver *des pionniers*, qui, s'ils réussissent, encourageront d'autres à venir. Il faudra les aider, faciliter leur transport, repérer les périmètres mis à leur disposition, leur assurer un logement provisoire et leur fournir des éléments pour construire leur logement définitif. Il peut y avoir intérêt à faire venir les pionniers pour exécuter les travaux préliminaires (digues, canaux, fossés anti-érosion, bâtiments, etc...) comme salariés puis les installer sur un terrain auquel ils seront ainsi déjà habitués. Des exemptions d'impôt pour quelques années seraient prévues. Les possibilités de gain sont à estimer soigneusement d'avance et les modalités de travail pratique à indiquer, de manière à éviter les mécomptes. Le colon doit avoir la garantie de l'utilisation de son argent, l'estimation de ses frais probables, être sûr de la propriété du terrain s'il remplit les conditions (point essentiel), avoir la liberté de s'organiser, se trouver dans un milieu de compatriotes.

Toute cette mise en train sera longue. C'est indispensable pour qu'elle soit efficace. *On ne bluffe pas aisément les Malgaches, et il est dangereux de les brusquer. Il faut obtenir leur consentement profond.* « La volonté est au fond de tout ».

POINT FINAL : IMPORTANCE DES MIGRATIONS ET MARCHÉ
VERS L'UNITÉ

Lorsque j'ai entrepris ce travail, on m'a fait deux objections : — la première : « Les migrations sont une chose du passé. Il faudra vous dépêcher si vous voulez en recueillir les dernières traces ».

— la seconde : « Les migrations sont un nomadisme archaïque, anti-économique et sans intérêt ».

Je crois avoir démontré :

1° que *les migrations n'ont pas cessé*; bien mieux, que, du fait de la croissance démographique, *il faut s'attendre à leur recrudescence* très notable dans un proche avenir *et les aider à s'organiser*;

2° qu'*elles ont joué un rôle essentiel dans l'histoire de l'île dont elles ont assuré et continuent d'assurer le peuplement progressif*; ce mouvement est loin d'être achevé. L'île que les premiers occupants, il y a sans doute beaucoup plus d'un millénaire, trouvèrent déserte, a encore des régions quasi vides. Le processus de peuplement a été lent parce que les Malgaches étaient peu nombreux et parce que de nombreuses causes (guerres anciennes, famines, épidémies, paludisme, mortalité infantile, sous-nutrition, manque de stimulants économiques, etc...) en entravaient l'accroissement. Aujourd'hui, la baisse de la mortalité amène la croissance générale; le peuplement de l'île doit reprendre à un rythme accéléré.

3° que *les migrations ont eu une importance de premier ordre dans le développement de l'économie*. Plantations, mines, travaux publics, transformation du Far West en région agricole leur sont dus. Elles ont été le levain et continuent à jouer un rôle capital.

Grâce à elles, *la fin des vieux temps* du nomadisme pastoral et de la vie statique, cloisonnée, des anciens clans, est commencée. Les temps nouveaux s'ouvrent. *Une sage utilisation des courants migratoires dans les perspectives du plan doit aider puissamment à la modernisation de l'île*.

Les migrations enfin ont été et doivent être, de plus en plus, pour Madagascar, *une marche à l'unité*. Les isolements anciens, même celui de l'Androy, se sont effondrés. Le brassage a assuré une meilleure connaissance des autres Malgaches. Sans doute, les ethnies, dans les régions d'immigration, se juxtaposent-elles plus souvent qu'elles ne se mélangent (les Tsimihety, les Betsileo semblent les éléments les plus plastiques).

Mais les tensions sont rares. Des relations de voisinage se substituent aux anciennes hostilités. Ainsi peut-on envisager que, grâce aux migrations, les ressemblances entre Malgaches, préexistantes dans la langue et dans les coutumes anciennes mais voilées par les siècles de préventions historiques, se révéleront plus fortes que les différences. Le rapprochement, réalisé sur le plan politique et formel, passera sur celui plus profond et plus durable des habitudes et des réalités.

Ainsi, c'est, pour une large part, aux migrations intérieures que la République Malgache devra, en définitive, son progrès et son unité.

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations

| | |
|--------------|--|
| D. | : Document. |
| B. | : Bulletin. |
| M. | : Mémoires. |
| E.N.F.O.M. | : École Nationale de la France d'Outre-Mer. |
| O.R.S.T.O.M. | : Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer. |
| C.S.R.S.O.M. | : Conseil Supérieur des Recherches Sociologiques Outre-Mer. |
| I.R.S.M. | : Institut de Recherches Scientifiques de Madag- ascar. |
| A.M. | : Académie Malgache. |
| P.U.F. | : Presses Universitaires de France |

- [1] ANCIAN (G.), *La vie des Betsileo à Madagascar* (B. du Comité des Travaux historiques et scientifiques, Section géographie, 1955).
- [2] BATTISTINI (R.) et FRÈRE (S.), *Population et économie paysanne du Bas-Mangoki* (D. du C.S.R.S.O.M., 1959).
- [3] BLANCPAIN (François), *Le peuplement du district de Betioky* (M. inédit, E.N.F.O.M., 1957).
- [4] BROCHENIN (J. Cl.), *Le tabac dans le district de Port-Bergé* (M. inédit, E.N.F.O.M., 1958).
- [5] CALBIAC (de), *L'émigration antesaka du district de Vangaindrano*, (M. inédit, E.N.F.O.M., 1957).
- [6] CALLET (R. P.), *Tantaran'ny Andriana eto Imerina*, (Tananarive 1878, réédition 1908, 2 volumes). Traduction du premier tome en deux volumes par l'A.M. 1955-1957.
- [7] CHEVALIER (Louis), *Madagascar, population et ressources* (P.U.F., 1952).
- [8] DECARY (Raymond), *L'Androy, essai de monographie régionale* (2 volumes, Paris, Sociétés d'Éditions Géographiques, Maritimes et Coloniales, 1930-1933).
- [9] DECARY (R.) et CASTEL (Rémy), *Modalités et Conséquences des migrations intérieures récentes des populations Malgaches* (Tananarive, 1941).
- [10] DESCHAMPS (Hubert), *Les Antaisaka. — Géographie humaine, coutumes et histoire d'une population malgache* (Thèse de lettres, Tananarive, 1936).
- [11] DESCHAMPS (H.), *Madagascar* (Berger-Levrault, 1947, 2^e édition 1951).

- [12] DESCHAMPS (H.) et VIANÈS (S.), *Les Malgaches du Sud-Est* (Collection : Le peuple malgache, P.U.F., 1959).
- [13] DUBOIS (R. P.) *Monographie du Betsileo* (M. Institut d'Ethnologie, 1938).
- [14] FAUBLÉE (Jacques), *La cohésion des sociétés bara* (P.U.F., 1953).
- [15] FOURNIER (H.), *Tananarive, étude d'économie urbaine*, (M. de l'I.R.S.M., 1952, T.I., Série C).
- [16] FRÈRE (Suzanne), *Panorama de l'Androy* (Paris, Aframpe, 1958).
- [17] GRANDIDIER (Alfred et Guillaume), *Ethnographie de Madagascar* (Paris, 1908-1917, quatre tomes en cinq volumes).
- [18] ISNARD (Hildebert), *Madagascar* (A. Colin, 1955).
- [19] JÉGOU, *La tenure du sol chez les Tsimihety* (M. inédit, E.N.F. O.M., 1958).
- [20] MAGNES (B.), *Essai sur les institutions et la coutume des Tsimihety* (B. de Madagascar, Oct. 1953).
- [21] MAYEUR, *Voyage au pays des Séclaves* (1774 — B. de l'A.M., 1912, p. 49-91).
- [22] MOLET (Louis), *Le bœuf dans l'Ankaizinana* (M. de l'I.R.S.M., 1953, T. II, Série C).
- [23] MOLET (L.), *Démographie de l'Ankaizinana* (M. de l'I.R.S.M., 1956, T. III, série C).
- [24] MOLET (L.), *L'expansion tsimihety* (M. inédit, O.R.S.T.O.M., 1957. A paraître dans les M. de l'I.R.S.M.).
- [25] MOLET (L.), *La population du marais d'Ambila* (M. inédit O.R.S.T.O.M. 1958).
- [26] MOLET (L.), *La population de la Taheza* (M. inédit O.R.S.T.O.M., 1958).
- [27] *Province de Fianarantsoa : Monographies régionales* (1956).
- [28] RAHARIJAONA (Suzanne), *La population de la haute vallée de l'Imady*, (M. inédit O.R.S.T.O.M., 1958).
- [29] ROBEQUAIN (Charles), *Madagascar et les bases dispersées de l'Union Française* (Collection « Pays d'Outre-Mer », P.U.F., 1958).
- [30] VIANÈS (Suzanne), *Les migrations antesaka* (M. inédit à paraître dans les documents du C.S.R.S.O.M., 1958).

TABLE DES CARTES

Introduction

| | |
|---|----|
| 1. Schéma physique | 14 |
| 2. Carte ethnique ancienne (1908) | 16 |
| 3. L'occupation Merina en 1894 | 18 |
| 4. Districts et communications | 20 |

Première partie

| | |
|--|-----|
| 5. Antesaka et autres peuples du Sud-Est | 39 |
| 6. Tsimihety | 57 |
| 7. Antandroy et Mahafaly | 76 |
| 8. L'Imerina au début du XVIII ^e siècle | 86 |
| 9. Merina | 95 |
| 10. Betsileo | 107 |

Deuxième partie

| | |
|--|-----|
| 11. Tanosy | 121 |
| 12. Bara | 125 |
| 13. Betsimisaraka | 134 |
| 14. Tanala | 139 |
| 15. Sihanaka | 142 |
| 16. Comoriens | 148 |
| 17. Makoa | 149 |
| 18. Sakalava et peuples voisins (Vezo, Tanalana, Anjoaty, Antankarana) | 158 |

Troisième partie

| | |
|---|-----|
| 19. Le Sud | 166 |
| 20. L'Ouest | 179 |
| 21. Le Nord-Ouest | 190 |
| 22. Le Nord | 202 |
| 23. La côte Est (partie Nord) | 211 |
| 24. La côte Est (partie Sud) | 223 |
| 25. Le Centre | 235 |

Résumé et Conclusions

| | |
|--|-----|
| 26. Carte démographique par districts | 252 |
| 27. Émigrations actuelles, temporaires et saisonnières | 255 |
| 28. Immigrations historiques ou permanentes | 259 |
| 29. Carte ethnique nouvelle (1958) | 263 |
| 30. Proportion des moins de 15 ans (par district) | 271 |

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|----|
| PRÉFACE | 5 |
| INDICATIONS POUR LE LECTEUR (terminologie, pronon- ciation, date et chiffres, cartes, bibliographie). . . | 9 |
| INTRODUCTION GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE | 13 |

PREMIÈRE PARTIE

LES PRINCIPAUX PEUPLES MIGRANTS

Antesaka et autres peuples du Sud-Est :

| | |
|---|----|
| Le pays et la formation des peuples | 25 |
| Histoire de l'émigration | 27 |
| Répartition actuelle des peuples du Sud-Est . . . | 32 |
| Ampleur des migrations actuelles et points de dé- part | 39 |
| Causes de l'émigration | 41 |
| Modalités | 46 |
| Conséquences et perspectives | 51 |

Tsimihety :

| | |
|--------------------------------|----|
| Histoire | 54 |
| Répartition actuelle | 55 |
| Causes | 57 |
| Modalités | 60 |
| Perspectives | 65 |

Antandroy et Mahafaly :

| | |
|--|----|
| Géographie et histoire | 67 |
| Histoire et causes de l'émigration | 69 |
| Répartition actuelle | 72 |
| Démographie et nombre d'émigrants | 78 |
| Modalités de l'émigration | 79 |
| Conclusions | 83 |

| | |
|---|-----|
| <i>Merina :</i> | |
| Histoire des migrations | 85 |
| Répartition actuelle des Merina | 91 |
| Causes de l'émigration | 96 |
| Les migrations actuelles | 97 |
| <i>Betsileo :</i> | |
| Histoire des migrations | 100 |
| Répartition actuelle | 103 |
| Migrations actuelles | 108 |
| Causes des migrations et perspectives | 111 |

DEUXIÈME PARTIE

LES AUTRES PEUPLES

| | |
|--|-----|
| <i>Tanosy :</i> | |
| Histoire | 117 |
| Répartition actuelle | 119 |
| Les Tanosy émigrés de l'Onilahy | 121 |
| Migrations actuelles | 122 |
| <i>Bara :</i> | |
| Histoire | 124 |
| Répartition actuelle | 126 |
| Migrations actuelles | 128 |
| <i>Betsimisaraka :</i> | |
| Histoire | 130 |
| Répartition actuelle | 131 |
| Peuples proches : | |
| Sainte-Mariens | 135 |
| Bezanozano | 136 |
| <i>Tanala</i> | 138 |
| <i>Sihanaka</i> | 142 |
| <i>Comoriens</i> | 145 |
| <i>Makoa</i> | 149 |
| <i>Sakalava et peuples voisins</i> (Antankarana, Anjoaty, Vezo, Tanalana) | 153 |

TROISIÈME PARTIE

LES RÉGIONS GÉOGRAPHIQUES ET L'IMMIGRATION

| | |
|---------------------------|-----|
| 1. <i>Le Sud :</i> | |
| L'extrême Sud | 163 |
| Le plateau Bara | 165 |
| Le Sud-Ouest. | 168 |

2. *L'Ouest* :

| | |
|----------------------|-----|
| Le Mangoki | 173 |
| Le Menabe | 177 |

3. *Le Nord-Ouest* :

| | |
|-------------------------------|-----|
| L'Ambongo | 185 |
| La Betsiboka | 187 |
| La région Tsimihety | 194 |

4. *Le Nord* :

| | |
|--------------------------|-----|
| Le Sambirano | 198 |
| L'extrême-Nord | 201 |

5. *La côte Est* :

| | |
|-------------------------------------|-----|
| Le Nord-Est | 207 |
| La zone côtière de l'Est | 212 |
| Le gradin Alaotra-Mangoro | 218 |
| Le Sud-Est | 221 |

6. *Le Centre* :

| | |
|--|-----|
| L'Imerina de l'Est | 228 |
| La frange Ouest de l'Imerina | 233 |
| Le Betsileo | 239 |

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

| | |
|---|-----|
| Le passé | 245 |
| Le présent : A. — Émigrations | 250 |
| Le présent : B. — Immigrations | 258 |
| Conséquences des migrations | 262 |
| Perspectives | 269 |
| Point final : importance des migrations et marche vers l'unité | 275 |

| | |
|-------------------------|-----|
| BIBLIOGRAPHIE | 277 |
|-------------------------|-----|

| | |
|----------------------------|-----|
| TABLE DES CARTES | 279 |
|----------------------------|-----|

IMP. BERGER-LEVRAULT, NANCY

N° 128103 — JUILLET 1959

DÉPÔT LÉGAL : 3^e TRIM. 1959

PRINTED IN FRANCE